



le CDI
École alsacienne



tristan et iseut béroul / thomas

source : ebooksfrance.com

Tristan et Yseut (Français moderne)

Tristan de Bérout

... qu'il ne fasse semblant de rien. Elle s'approche de son ami. Ecoutez comme elle prend les devants :

"Tristan, pour Dieu le roi de gloire, vous vous méprenez, qui me faites venir à cette heure ! "

Elle feint alors de pleurer...

"Par Dieu, créateur des éléments, ne me donnez plus de tels rendez-vous. Je vous le dis tout net, Tristan, je ne viendrai pas. Le roi croit que j'ai éprouvé pour vous un amour insensé, mais, Dieu m'en soit témoin, je suis loyale : qu'Il me frappe si autre homme que celui qui m'épousa vierge fut jamais mon amant ! Les félons de ce royaume que vous avez sauvé en tuant le Morholt peuvent toujours lui faire croire à notre liaison, car c'est leur faute, j'en suis sûre : mais, Seigneur Tout Puissant, vous ne pensez pas à m'aimer, et je n'ai pas envie d'une passion qui me déshonore. Que je sois brûlée vive et qu'on répande au vent ma cendre, plutôt que je consente à trahir mon mari même un jour ! Hélas ! le roi ne me croit pas ! J'ai lieu de m'écrier : Tombée de haut !

Salomon dit vrai : ceux qui arrachent le larron du gibet s'attirent sa haine ! Si les félons de ce royaume..."

"... Ils feraient mieux de se cacher. Que de maux avez-vous soufferts, quand vous fûtes blessé lors du combat contre mon oncle ! Je vous ai guéri. Si vous m'aviez alors aimée, c'eût été normal ! Ils ont suggéré au roi que vous étiez mon amant. Si c'est ainsi qu'ils croient faire leur salut ! ils ne sont pas près d'entrer au paradis. Tristan, ne me faites plus venir nulle part, pour rien au monde : je n'oserai y consentir. Mais sans mensonge, il est temps que je m'en aille. Si le roi le savait, il me soumettrait au supplice, et ce serait fort injuste : oui, je suis sûre qu'il me tuerait. Tristan, le roi ne comprend pas non plus que si j'ai pour vous de l'affection, c'est à cause de votre parenté avec lui : voilà la raison de mon estime. Jadis, je pensais que ma mère chérissait toute la famille de mon père, et je l'entendais dire qu'une épouse n'aimait pas son mari lorsqu'elle montrait de l'antipathie à ses parents. Oui, je le sais bien, elle disait vrai. C'est à cause de Marc que je t'ai aimé, et voilà la raison de ma disgrâce..."

– [Le roi n'a pas tous les torts] ... ce sont ses conseillers qui lui ont inspiré d'injustes soupçons.

– Que dites-vous, Tristan ? Le roi mon époux est généreux. Il n'aurait jamais imaginé de lui-même que nous puissions le trahir. Mais on peut égarer les gens et les inciter à mal agir. C'est ce qu'ils ont fait. Je m'en vais, Tristan : c'est trop tarder.

– Ma dame, pour l'amour de Dieu ! Je vous ai appelée, vous êtes venue. Ecoutez ma prière. Vous savez comme je vous chéris ! "

Tristan, aux paroles d'Yseut, a compris qu'elle a deviné la présence du roi. Il rend grâces à Dieu. Il est sûr qu'ils sortiront de ce mauvais pas.

"Ah ! Yseut, fille de roi, noble et courtoise reine, c'est en toute bonne foi que je vous ai mandée à plusieurs reprises, après que l'on m'eut interdit votre chambre, et depuis je n'ai pu vous parler. Ma dame, j'implore votre pitié : souvenez-vous de ce malheureux qui souffre mille morts, car le fait que le roi me soupçonne d'être votre amant me désespère, et je n'ai plus qu'à mourir... [Que ne fut-il assez avisé] pour ne pas croire les délateurs et ne pas m'exiler loin de lui ! Les félons de Cornouaille en éprouvent une vile joie et s'en gaussent. Mais moi, je vois bien leur jeu : ils ne veulent pas qu'il garde à ses côtés quelqu'un de son lignage. Son mariage a causé ma perte. Dieu, pourquoi le roi est-il si insensé ? J'aimerais mieux être pendu par le col à un arbre plutôt que d'être votre amant. Mais il ne me laisse même pas me justifier. Les traîtres qui

l'entourent excitent contre moi sa colère, et il a bien tort de les croire. Ils l'ont trompé, et lui n'y voit goutte. Ils n'osaient pas ouvrir la bouche, quand le Morholt vint ici, et il n'y en avait pas un qui osât prendre les armes. Mon oncle était là, accablé : il aurait préféré la mort à cette extrémité. Pour sauver son royaume, je m'armai, je combattis, et je le débarrassai du Morholt. Mon oncle n'aurait pas dû croire les accusations des délateurs. Souvent, je m'en désespère. Sait-il l'étendue du mal qu'il commet ? Oui, il s'en rendra compte un jour. Pour l'amour du fils de Marie, ma dame, allez lui dire sans tarder qu'il fasse préparer un feu, et moi j'entrerai dans la fournaise : si je brûle un poil de la haire que j'aurai revêtue, qu'il me laisse consumer tout entier. Car je sais bien qu'il n'y a personne dans sa cour pour oser combattre contre moi. Noble dame, prenez pitié. Je vous implore. Intervenez pour moi auprès du roi qui m'est si cher. Quand je débarquai en ce pays... Mais il est mon seigneur et j'irai le trouver.

– Croyez–moi, Tristan, vous avez tort de me faire cette requête, et de m'inciter à lui parler de vous pour obtenir votre pardon. Je ne veux pas encore mourir, et je me révolte à l'idée d'un tel suicide. Il vous soupçonne d'être son rival, et moi, j'intercèderais pour vous ? Ce serait trop d'audace. Non, Tristan, je m'y refuse, et vous avez tort de me demander cela. Dans ce pays, je suis seule. Sa demeure vous est interdite à cause de moi : s'il m'entendait plaider votre cause, il aurait toutes les raisons de me croire insensée. Non, je ne lui dirai pas un mot. Mais je vais vous avouer quelque chose, et il faut que vous le sachiez bien : s'il vous pardonnait, mon cher seigneur, et s'il oubliait sa rancœur et sa colère, j'en serais pleine de joie. Mais s'il avait vent de cette équipée, je n'aurais, j'en suis sûre, aucun recours et mourrais. Je m'en vais, mais ne dormirai guère. Je crains tant que quelqu'un ne vous ait vu venir ici ! Si le roi entendait dire que nous nous sommes rencontrés, il n'y aurait rien de surprenant à ce qu'il me fasse brûler vive. Je tremble, j'ai peur, si peur que je m'en vais : j'ai trop demeuré."

Yseut s'en va, et il la rappelle : "Madame, pour l'amour de Dieu qui naquit d'une vierge, aidez–moi, je vous en prie. Je sais que vous n'osez rester plus longtemps. Mais à part vous, à qui m'adresser ? Oui, le roi me hait. Mais j'ai mis en gage mon équipement. Faites–le moi rendre : je m'enfuirai et je n'aurai pas l'audace de m'attarder. Je connais ma valeur, et dans tous les pays sous le soleil, il n'est pas une cour, j'en suis sûr, dont le seigneur ne m'honorera si je m'y rends ; et tel que je connais mon oncle, Yseut, sur ma tête, avant un an, il se repentira de m'avoir soupçonné, et sera prêt, croyez–moi, à payer son poids d'or pour réparer sa méprise.

Yseut, pour l'amour de Dieu, sauvez–moi, et rendez–moi quitte envers mon hôte.

– Sachez–le, Tristan, vos discours m'effarent. Vous voulez absolument me perdre. Vous ne parlez pas en ami loyal. Vous savez bien la méfiance, justifiée ou non, de mon mari. Par le Dieu de gloire qui créa le ciel et la terre et nous fit naître, si je lui glisse un mot des gages que vous me demandez de libérer, les choses ne lui sembleront que trop claires. Pourtant je ne saurais avoir le front de lésiner, croyez–moi bien".

Alors Yseut s'en est allée, et Tristan l'a saluée en pleurant. Sur le perron de marbre gris, je le vois appuyé, qui se lamente :

"Mon Dieu, que saint Evroult m'assiste ! Quel malheur imprévu, de fuir si démuné ! Je n'emporterai ni armes ni cheval, et n'aurai d'autre compagnon que Govenal. Seigneur ! d'un homme sans ressources, on ne fait pas grand cas. Quand je serai en exil et que j'entendrai un chevalier parler de guerre, je n'oserai sonner mot : à qui n'a rien, inutile d'ouvrir la bouche. C'est l'heure d'affronter la mauvaise fortune. Elle m'a déjà bien malmené, la rancune du roi ! Cher oncle, il me connaissait mal celui qui a cru que j'avais séduit la reine. Jamais je n'eus désir d'une telle folie. Ce serait bien vil de ma part..."

Le roi, qui se tenait là–haut dans l'arbre, a bien observé l'entretien et entendu toute la conversation. La pitié étreint son cœur, et rien au monde ne saurait l'empêcher de pleurer : il éprouve un tel chagrin ! Il déteste le nain de Tintagel.

"Hélas, se dit-il, je viens de constater la trahison du nain. Il m'a fait grimper à cet arbre. Il s'est bien joué de moi. Mensonge pendable que sa délation ! Il a excité ma colère et attisé ma rancœur contre ma femme. J'ai été fou de le croire. Il va payer. Si je puis l'agripper, il mourra par le feu. Sa mort sera plus horrible que celle de Segoçon, que Constantin fit châtrer quand il le surprit avec sa femme. Il avait couronné celle-ci à Rome, et elle avait à son service les meilleurs chevaliers.

Il la chérissait et la comblait d'honneurs. Mais il finit par la maltraiter et s'en repentit."

Tristan s'en est allé depuis longtemps. Le roi descend de l'arbre. Dans son cœur, il se promet de croire désormais sa femme et de ne plus écouter les barons du royaume, qui l'abreuvent de calomnies : lui-même a constaté que leurs accusations étaient fausses et mensongères... Il tient absolument à punir le nain de son épée : il ne tiendra plus de propos félons. Et lui-même ne soupçonnera plus Tristan d'aimer Yseut, mais leur permettra de se rencontrer à leur gré dans la chambre royale.

"A présent, je suis convaincu. Si on m'avait dit vrai, ce n'est pas ainsi qu'eût fini l'entretien. S'ils s'étaient aimés d'amour fou, ils ne se seraient pas gênés, et je les aurais vu s'embrasser. Or je les ai tant entendu se lamenter que je sais bien à présent qu'ils n'y pensent guère. Pourquoi croire à un tel crime ? J'en suis honteux et m'en repens. C'est sottise que de prêter foi à n'importe qui. J'aurais dû faire la preuve de leur innocence bien avant d'aspirer sottement à les surprendre. Ils peuvent bénir cette nuit qui les a réunis. Témoin de leur rencontre, j'ai tant appris que ma méfiance s'évanouit à jamais.

Au petit jour, Tristan aura sa récompense : il aura licence d'aller dans sa chambre à son gré. C'en est fini du projet de fuite qu'il nourrissait ce matin."

Oyez maintenant de Frocin, le nain bossu. Il était sorti et regardait le ciel. Il vit Orion et Vénus. Il connaissait le cours des étoiles et observait les sept planètes. Il savait l'avenir. Quand il entendait dire qu'un enfant était né, il définissait tout son horoscope. Le nain Frocin, plein de fourbe, s'ingéniait à perdre celui qui le tuerait un jour. Il a vu la conjonction des astres ; la colère le rend blême et l'étouffe. Il connaît le danger que le roi lui fera courir : il tentera par tous les moyens de l'écarter. Le visage défait, il s'enfuit au plus vite vers le Pays de Galles. Le roi le fait activement rechercher : en vain, ce qui le chagrine fort.

Yseut est entrée dans sa chambre. Brangien la voit toute livide. Elle a deviné que la reine a été bouleversée par quelque entretien, d'où son émoi et sa pâleur. [Elle lui en demande la cause]... Yseut répond : "Chère gouvernante, j'ai mes raisons pour être si triste et songeuse.

Brangien, je vous dirai tout : je ne sais qui nous a trahis, mais le roi Marc était caché dans les branches, au-dessus du perron de marbre. J'ai vu son reflet dans la fontaine. Grâce à Dieu, c'est moi qui ai parlé la première. De ce qui m'amenait là, je n'ai pas soufflé mot, croyez-moi : que tragiques plaintes, que tragiques gémissements. Je l'ai blâmé de m'avoir fait venir, tandis qu'il me priait de le réconcilier avec mon mari qui, à grand tort, lui reprochait de m'aimer, et je lui ai dit que sa requête était insensée, car jamais plus je ne lui accorderais d'entretien, ni ne plaiderais sa cause devant le roi. Je ne me rappelle plus mes autres propos : il y eut beaucoup de soupirs. Et jamais le roi n'a pu découvrir quoi que ce soit ni sonder mes réelles pensées. Je me suis tirée de ce mauvais pas."

Brangien se réjouit de ces paroles :

"Yseut, ma dame, Dieu qui jamais ne mentit a eu grand'pitié de vous, quand il vous a permis de clore sans faux pas un entretien où le roi n'a rien constaté qui ne pût être pris en bonne part. Oui, Dieu vient d'accomplir un grand miracle. Il est vraiment Notre Père, Celui qui ne veut pas que souffrent ceux qui sont généreux et loyaux."

Tristan, de son côté, avait raconté à son maître, dans le détail, le déroulement de l'affaire. A ce récit, Governal rendit grâce à Dieu, qui a évité le pire.

Le roi ne retrouva pas son nain. Hélas ! voilà qui fera tort à Tristan ! Marc vient à sa chambre. Yseut l'interpelle, qui le craint fort :

"Seigneur, pour l'amour de Dieu, d'où venez-vous ? Quelle urgence vous pousse à vous déplacer sans escorte ?

– Madame, je veux m'entretenir avec vous et j'ai une question à vous poser. Ne me cachez rien, car je veux tout savoir.

– Seigneur, je ne vous ai jamais menti. Dussé-je périr sur le champ, je dirai toute la vérité, sans un mot de mensonge.

– Madame, avez-vous revu mon neveu ?

– Seigneur, je vous découvre toute la vérité. Vous ne croirez pas en ma franchise, mais je vais vous parler sans feinte. Oui, je l'ai vu et je lui ai parlé. J'étais avec votre neveu sous le pin. A présent, faites-moi mourir, si telle est votre volonté. Oui, je l'ai vu. C'est très grave, puisque vous croyez que j'aime Tristan, que je suis une catin et que je vous trompe. J'en suis si malheureuse que cela m'est égal, si vous exigez que je me rompe les os. Mais, seigneur, pour cette fois, pitié ! Je vous ai dit vrai : si vous ne m'en croyez, et si vous écoutez une parole mensongère qui ne conte que du vent, ma bonne foi me sauvera. Tristan votre neveu est donc venu sous le pin qui est ici, dans le jardin. Il m'a donné rendez-vous sans ajouter rien de plus, et je ne pouvais me montrer trop sévère : c'est par lui que je suis votre femme et la reine. Ah ! sans ces bandits qui vous dénoncent des chimères, j'aurais joie à le traiter comme il convient. Seigneur, je vous suis soumise, et Tristan, que je sache, est votre neveu. C'est à cause de vous que je lui ai voué tant d'amitié. Mais les délateurs et les traîtres qui veulent l'éloigner de la cour vous font croire à des calomnies. Tristan s'en va : Dieu leur donne de subir l'infamie qu'ils méritent ! Oui, j'ai parlé hier soir à votre neveu : il m'a supplié avec désespoir, seigneur, de vous réconcilier avec lui. Je lui ai dit, moi, de s'en aller et de ne plus jamais me donner rendez-vous, parce que je refuserais et que je n'interviendrais pas pour lui auprès de vous. Seigneur, je suis sincère : il ne se passa rien de plus. Si vous l'exigez, je mourrai, mais ce sera bien à tort.

Tristan s'en va parce que vous êtes fâché contre lui. Il s'embarque, je le sais bien. Il m'a demandé de lui faire rendre ses gages. Mais je n'ai pas voulu qu'il en récupérât un seul ni qu'il prolongeât l'entretien. Seigneur, j'ai dit toute la vérité. Si je mens, faites-moi couper le cou. Sachez-le, seigneur, et croyez-moi, je lui aurais fait rendre ses gages, et de bon coeur, si j'avais osé ; mais je n'ai pas voulu seulement lui mettre quatre besants dans son aumônière, de peur que vos courtisans ne jasant. Il s'en va démuné : que Dieu l'accompagne ! Vous avez mal agi en l'exilant : il n'est pas un pays où il ne trouve l'amitié de Dieu."

Le roi savait bien qu'elle disait vrai. Il la laissa parler ; puis il l'étreignit et l'embrassa plus de cent fois. Yseut pleurait : il l'adjure de se taire, désormais, il aura foi en Tristan et en elle, quoi que disent les délateurs. Qu'ils aillent et viennent à leur gré. Ce qu'aura Tristan, Marc y aura part, et son propre avoir appartiendra aussi à Tristan. Il ne croira plus les gens de Cornouaille. Puis le roi déclara à la reine que c'était le nain félon Frocin qui lui avait dénoncé l'entretien, et que c'était lui qui l'avait fait monter dans le pin, au-dessus de la fontaine, pour assister, ce soir-là, à leur rencontre.

"Seigneur, vous étiez donc dans le pin ?

– Oui, madame, par saint Martin. Il n'est pas une parole si minime fût-elle, que je n'aie perçue. Quand j'ai entendu Tristan raconter le combat qu'il mena pour moi, j'eus pitié de lui, et il s'en fallut de peu que je ne

tombasse de l'arbre ; de même lorsqu'il décrivit le mal qu'il subit en mer, après avoir été blessé par le dragon : vous l'en avez guéri, et l'avez comblé de bienfaits ; ou encore, lorsqu'il vous demanda de l'aider à recouvrer ses gages, quels ne furent pas mes remords ! Vous n'avez pas voulu le libérer de sa dette, et aucun de vous ne s'est approché de l'autre. J'en avais le coeur serré, là-haut sur mon arbre, et je ressentais une douce joie, mais me tins coi.

– Seigneur, j'en suis très heureuse. Vous le savez à présent : nous avons tout loisir, s'il m'avait aimé d'amour insensé. Vous vous en seriez aperçu. Au contraire, n'est-ce pas ? à aucun moment vous ne l'avez vu ni s'approcher, ni me saisir, ni m'embrasser. La preuve est faite qu'il ne m'aime pas de passion vile. Si vous n'aviez pas assisté à l'entretien, vous ne le croiriez pas.

– Mon Dieu, non, répond le roi. Brangien, s'il te plaît, va chercher mon neveu, et s'il te dit quoi que ce soit, ou ne veut pas te suivre, rétorque-lui que je lui ordonne de venir."

Brangien s'écrie :

"Seigneur, il me hait. Il a tort, Dieu en est témoin. Il dit que c'est ma faute, s'il subit votre colère. Il veut ma perte avec acharnement. Mais j'irai : à cause de vous, il n'osera pas me toucher. Je vous en supplie, sire, réconciliez-nous quand il sera ici."

Vous entendez la rusée ! Elle agit en fille d'esprit : elle sait bien qu'elle raconte des histoires, quand elle se plaint de Tristan et de sa rancune.

"Sire, je vais le chercher, dit-elle. Réconciliez-nous, ce sera une bonne action."

Le roi répond : "Je m'y efforcerai. Va vite le chercher, et amène-le ici."

Yseut sourit, et plus encore Marc.

Brangien sort en sautant de joie. Tristan, contre le mur, a tout entendu. Il saisit Brangien par le bras, l'embrasse, et rend grâce à Dieu... Etre avec Yseut aussi longtemps qu'il le désire ! Brangien lui dit :

"Seigneur, le roi, dans cette pièce, a longuement parlé de toi et de ta bien aimée. Il t'a pardonné. Il hait désormais ceux qui t'accusent.

Il m'a demandé d'aller te chercher. J'ai répondu que tu m'en voulais. Fais semblant de te faire prier et de ne me suivre qu'à contrecoeur. Si le roi te requiert à mon sujet, fais grise mine."

Tristan l'étreint et l'embrasse. Il est tout joyeux, parce que son bonheur est de nouveau à sa portée. Ils s'en vont à la chambre ornée de fresques où se tiennent Yseut et le roi. Tristan y entre :

"Cher neveu, dit le roi, avance. Pourvu que tu pardonnes à Brangien, je te pardonnerai à mon tour.

– Sire, oncle chéri, écoutez-moi. Vous écarterez bien vite le tort que vous avez envers moi, pour avoir cru à des accusations qui me déchiraient le coeur. Un tel outrage, une telle trahison ! Ce serait ma perte, et pour la reine, le scandale. Jamais nous n'avons nourri une telle pensée, Dieu en soit témoin. Vous savez à présent qu'il vous hait, celui qui vous suggère ces monstruosité. A l'avenir, soyez plus avisé. Ne vous emportez ni contre la reine, ni contre moi, qui suis de votre sang.

– Je te le promets, cher neveu."

Tristan est réconcilié avec le roi. Celui-ci lui a donné licence d'être admis dans la chambre royale : quelle joie ! Tristan y va et vient librement, et le roi n'y voit aucun mal.

Ah ! Dieu, peut-on aimer plus d'un an ou deux sans se trahir ? Il n'est d'amour qui ne se découvre. Clins d'yeux trop fréquents au partenaire, rendez-vous trop nombreux, en secret ou devant témoins : les amants sont toujours impatients d'être heureux, et multiplient les entretiens. Or il y avait à la cour trois barons : vous auriez peine à trouver plus traîtres. Ils s'étaient juré que, si le roi ne chassait son neveu de son pays, ils ne le toléreraient plus ; ils se retireraient dans leurs châteaux pour préparer une guerre contre Marc. Or, dans un jardin, sous une ramure, ils viennent de voir la belle Yseut avec Tristan, et leur conduite était intolérable ; plusieurs fois ils les ont surpris qui gisaient tout nus dans le lit de Marc ; car lorsque le roi va chasser en forêt et que Tristan lui dit : "J'en viens", il reste alors au palais et il se rend dans la chambre ; les deux amants y demeurent longtemps ensemble.

"Nous lui révéleront la chose nous-même. Allons voir le roi et dénonçons-lui le scandale. Qu'il nous aime ou qu'il nous haïsse, nous exigeons qu'il bannisse son neveu."

Ainsi en ont-ils unanimement décidé. Les voici qui parlent au roi. Ils l'ont attiré à l'écart :

"Sire, disent-ils, cela ne va pas du tout. Ton neveu et la reine Yseut s'aiment. N'importe qui est en mesure de le constater, et nous jugeons que c'est intolérable."

Le roi les écoute, il soupire, il baisse la tête, il ne sait que dire, il est perplexe.

"Sire, disent les trois félons, oui, c'est inadmissible, car nous sommes sûrs et certains que tu consens à leur forfait et que tu es au courant de cette monstruosité. Que vas-tu faire ? Réfléchis bien. Si tu ne chasses pas ton neveu de ta cour, et définitivement, nous cesserons à jamais de te servir et te ferons sans cesse la guerre. Nous convainçons beaucoup de nos voisins de quitter une cour où nous ne supporterons pas qu'ils restent. Nous te proposons à présent un choix : à toi de nous dire ta décision.

– Seigneurs, vous êtes mes féaux, et dieu sait combien je suis effaré de voir que mon neveu cherche à me déshonorer. Il a une étrange façon de me servir. Conseillez-moi, je vous le demande. C'est votre devoir, et je ne veux pas diminuer le nombre de mes fidèles. Soyez sûr que je mets mon orgueil de côté.

–Sire, faites venir le nain qui connaît l'avenir. Il est féru de beaucoup de sciences. C'est lui qu'il faut consulter.

Une fois qu'il sera ici, on décidera."

Le nain est arrivé presque aussitôt. Maudit soit-il, ce sale bossu ! L'un des barons l'embrasse, et le roi lui explique l'affaire.

Hélas ! écoutez la trahison par laquelle ce Frocin vient d'abuser le roi ! Maudits soient les devins de son espèce ! Vit-on jamais plus noire félonie que celle dont fut capable ce nabot que Dieu maudisse ?

"Dis à ton neveu d'aller chez le roi Arthur, dans sa ville forte de Carduel, dès le petit jour. Qu'il lui porte au galop un bref sur parchemin qui sera scellé et cacheté de cire. Sire, Tristan dort habituellement au pied de ton lit. Sous peu, cette nuit même, il voudra, je le sais, parler à la reine, pardieu ! avant de remplir cette mission. Aussi, dès la première veille, sors de la chambre. Je le jure par le Très Haut et par l'Eglise romaine, si Tristan l'aime de fol amour, il la rejoindra, et s'il s'y risque sans que je le sache ou sans que tu les surprennes, tue-moi ou livre-moi à tes hommes. Les coupables, pris sur le fait, pourront toujours faire de beaux serments ! Sire, laisse-moi agir et prévoir à ma guise, et attends seulement le soir pour lui dire que tu

l'envoies là-bas."

Le roi répond : "Ami, ce sera fait." Ils se séparent et chacun va de son côté.

Le nain était très habile ; il ourdit un piège étonnant : il se rendit chez un boulanger, il acheta pour quatre deniers de fleur de farine qu'il enserra dans son giron. Hélas ! que n'eût-il jamais machiné telle traîtrise !

La nuit, quand le roi eut dîné et que tout le monde monta se coucher, Tristan accompagna le roi dans sa chambre.

"Cher neveu, j'ai besoin de vous. Je veux que vous exécutiez mon ordre. Prenez votre cheval et allez chez le roi Arthur, à Carduel. Faites-lui lire ce bref. Et saluez-le de ma part. Ne restez pas plus qu'un jour."

Tristan écoute les ordres du roi, et lui répond qu'il portera le message :

"Sire, j'irai dès l'aurore.

– Oui, avant la fin de la nuit."

Tristan est très troublé. Entre sa couche et celle du roi, il y a l'écart d'une lance. Il projette un fol dessein. Il se jure de parler à la reine, s'il le peut, dès que son oncle dormira. Mon Dieu ! quelle erreur ! c'est trop d'audace !

Le nain, cette nuit-là, se tint dans la chambre. Ecoutez comment il remplit sa fonction : entre les deux lits, il répand la fleur de farine, pour que les pas y restent marqués, si l'un des amants rejoint l'autre. La fleur de farine garde bien l'empreinte des pieds. Or Tristan voit rôder le nain qui éparpille la farine. Il pense : "Que se passe-t-il ? Quel zèle inaccoutumé ! " et se dit :

"Il pourrait bien être en train de répandre la fleur de farine pour faire apparaître notre trace, si nous nous rejoignons. S'y risquer dans ces conditions serait folie : il le saura bien, si j'y vais."

La veille, Tristan, dans la forêt, avait été blessé à la jambe par un grand sanglier ; sa plaie le faisait souffrir : il avait beaucoup saigné. Par malheur, il avait retiré son bandage. Il n'est pas endormi, c'est sûr. Le roi s'est levé à minuit. Il est sorti de la chambre. Le nain bossu l'accompagne.

Dans la chambre, aucune lumière ; point de cierge ni de lampe qui soient allumés. Voilà Tristan debout. Hélas ! quelle erreur ! Ecoutez : il joint les pieds, calcule son bond, saute, et tombe de tout son poids sur le lit royal. La blessure s'ouvre : elle saigne en abondance. Le sang qui jaillit marque les draps.

La blessure saigne, et Tristan ne sent rien, tant il pense à son plaisir. Le sang s'accumule en plusieurs endroits. Et le nain est là, dehors. Au clair de lune, il a vu nettement les deux amants ensemble ; il en tremble de joie et dit à Marc :

"Sire, si tu ne les prends pas en flagrant délit, fais-moi pendre."

Ils étaient là, les trois félons qui avaient comploté ce mauvais coup. Le roi revient : Tristan l'entend ; il se lève le coeur battant et bondit prestement. Mais tandis qu'il saute, le sang coule, hélas ! de la plaie sur la farine. Mon Dieu ! si la reine avait retiré les draps du lit ! On n'aurait pu, cette nuit-là, rien prouver contre eux ; si elle y avait pensé, elle aurait préservé son honneur. Mais Dieu consentit à un grand miracle qui les sauva.

Le roi revient à la chambre. Le nain, qui lui tient la chandelle, l'accompagne. Tristan feignait de dormir, et il ronflait bruyamment. Personne d'autre dans la chambre, sauf Périnis, couché à ses pieds, immobile, et la reine, sur sa couche. Sur la fleur de farine, le sang, tout chaud, bien visible. Le roi vit les draps sanglants et les traces rouges sur la poudre blanche. Le sang permet au roi d'inculper Tristan. Les trois barons sont dans la chambre. Ils se saisissent brutalement de lui : ils l'avaient pris en haine à cause de sa prouesse et de l'amitié que lui vouait la reine. Ils insultent celle-ci et la menacent : ils s'acharnent à exiger son châtement. Ils constatent la blessure sanglante à la jambe de Tristan :

"Voilà une preuve irréfutable : vous êtes pris sur le fait, dit le roi. Il ne sert à rien de contester. Oui, dès demain, Tristan, votre mort est certaine."

Tristan lui crie :

"Sire, pitié. Au nom du Dieu qui souffrit la Passion, ne soyez pas insensible à notre prière."

Les félons, eux, s'exclament :

"Sire, c'est l'heure de la vengeance.

– Mon oncle, je n'ai cure de moi. Je sais bien que c'est pour moi l'heure de la chute. Je ne veux pas exaspérer votre fureur, sinon ils auraient déjà payé le mal qu'ils me font : je leur aurais arraché les yeux pour avoir osé me toucher de leurs mains. Je n'ai rien contre vous ; quel que soit mon sort à venir, vous ferez de moi ce que vous voulez, car je suis prêt à le souffrir si cela vient de vous. Mais, sire, pour l'amour de Dieu, ayez pitié de la reine" (il se prosterne) "car personne à votre cour n'aurait perfidement allégué que je fusse par folie l'amant de la reine sans encourir de ma part un défi mortel. Sire, pour l'amour de Dieu, pitié pour Yseut."

Les trois félons, qui sont dans la chambre, ont capturé Tristan et le ligotent, et ils ligotent aussi la reine. Leur haine est à son comble. Ah ! si Tristan avait su que lui serait refusé le duel judiciaire, il aurait préféré se laisser dépecer tout vif plutôt que d'accepter qu'on les ligotât ainsi tous les deux ; mais il avait une telle foi en Dieu qu'il était sûr et certain, s'il obtenait le combat, que nul n'oserait s'armer ni brandir une épée contre lui. Il se croyait en mesure de se défendre en champ clos. Aussi se garda-t-il avec sang-froid de toute violence devant Marc, mais s'il avait su ce qu'il en était et ce qui allait advenir, il aurait tué les trois félons, sans que le roi pût les sauver. Hélas ! mon Dieu, pourquoi les a-t-il épargnés ? Il s'en serait trouvé mieux.

Le bruit court par la ville que Tristan et la reine Yseut ont été surpris ensemble et que le roi veut leur perte. Humbles et grands pleurent, et souvent on murmure :

"Hélas ! nous avons bien des raisons pour nous lamenter ! Ah ! Tristan, tu es si généreux ! Maudite soit la trahison ! Ces monstres t'ont en leur pouvoir ! Ah ! noble et digne reine, y aura-t-il jamais sur terre princesse qui te vaille ? Méchant nain, voilà le fruit de ta science ! Maudit soit à jamais qui rencontrera le nabot sans le transpercer de sa lance ! Nous te pleurerons, Tristan, ami cher et précieux, quand tu seras mis au supplice ! Oui, ta mort va causer une grande douleur ! Quand le Morholt a débarqué ici pour nous prendre nos enfants, il imposa vite le silence à nos barons, car il n'y en eut pas un qui eût le courage de s'armer contre lui. Mais toi, tu as accepté le combat pour nous défendre, nous, le peuple de Cornouaille. Tu as tué le Morholt. Il t'avait blessé avec son javelot, et tu as failli mourir. Non, nous ne pouvons accepter que tu sois condamné à périr."

Le tumulte monte, et l'irritation.

Tous courent droit vers le palais. Le roi en perd la tête, et sa fureur est grande. Il n'est pas un baron assez influent ou assez hardi pour plaider la clémence. Le jour paraît et la nuit se dissipe. Marc ordonne qu'on

assemble des épines et qu'on creuse une fosse. Impérieux, il exige qu'on aille chercher sans tarder des sarments et qu'on les mêle aux épines noires et blanches, avec les racines. C'était l'heure de prime. Les crieurs proclamèrent par tout le pays que toute la population se rendît à la cour. On y vient du plus vite qu'on peut. Le peuple de Cornouaille est assemblé. Il y a grand murmure, et beaucoup protestent. Nul qui ne se lamente, hormis le nain de Tintagel.

Le roi leur expose qu'il veut que Tristan subisse le bûcher, avec la reine. Tous les sujets de son royaume s'écrient :

"Sire, ce serait un crime horrible, s'ils n'étaient préalablement jugés. Ne les condamnez qu'ensuite, par pitié ! "

Marc leur répond avec fureur :

"Par le Créateur du monde, et de tout ce qu'il contient, dussé-je perdre tout ce que je possède, je le ferai brûler vif, quoi qu'on puisse dire. Maintenant, laissez-moi tranquille."

Il donne l'ordre d'allumer le feu et d'amener Tristan. Il veut que celui-ci soit le premier à mourir. Ses gens vont le chercher. Marc attend.

On traîne Tristan les mains liées. Dieu, comme ils le maltraitent ! Il pleure, mais en vain. Il sort de sa geôle sous les coups. Yseut est en larmes, elle est folle de désespoir :

"Tristan, dit-elle, quel malheur de vous voir ainsi lié et outragé ! Echanger ma vie contre la vôtre me reconforterait tant, mon tendre ami ! Vous seriez en mesure de nous venger."

Seigneurs, écoutez combien le Seigneur Dieu est plein de miséricorde. Il ne veut pas la mort du pécheur. Il a entendu la douloureuse clameur du petit peuple sur le couple menacé du supplice. Sur le chemin que suivent Tristan et son escorte, il y a une chapelle haut perchée, au sommet d'un escarpement. Elle domine la mer vers le nord. La partie qui constitue le chœur est fondée sur le roc. Au-delà, il n'y a que la falaise. La colline est constituée de larges granits. Si un écureuil sautait de là-haut, il n'échapperait pas à la mort.

Dans l'abside, il y avait un vitrail pourpre, oeuvre d'un saint homme. Tristan interpelle ses gardes :

"Seigneurs, voici une chapelle. Pour l'amour de Dieu, permettez que j'y entre. Je vais bientôt mourir. Je prierai Dieu qu'il ait pitié de moi, parce que je suis un grand pécheur. Voyez : il n'y a qu'une entrée, et je sais bien que vous êtes armés. Aucun doute possible : je n'ai pas d'autre issue. C'est par ici que je devrai passer, et quand j'aurai fini de prier, je sortirai par ce porche où vous êtes."

Les gardes se consultent :

"Nous pouvons le laisser aller."

Ils le délient, et il entre.

Tristan n'a pas perdu de temps. Il traverse le chœur et vient à la fenêtre. Il l'ouvre. Il bondit par l'ouverture. Il préfère s'élancer et ne pas être brûlé vif devant une telle assemblée.

Seigneurs, il y avait une large corniche à mi-falaise, et c'est là que Tristan saute avec souplesse. Le vent gonfle son manteau, et ralentit sa chute. Les gens du pays appellent encore cet à-pic le Saut Tristan. La chapelle était pleine de monde : Tristan n'a pas hésité. Le sol est meuble : il se ramasse sur l'argile. Ses

gardiens peuvent toujours l'attendre devant l'église : il est déjà loin ! Dieu l'a vraiment pris en pitié ! Il suit le rivage à grandes enjambées. Il entend craquer le bûcher : il n'a pas envie de rebrousser chemin ! Il court à perdre haleine.

A présent, écoutez ce que fit Govenal. Armé, sur son cheval, il a quitté la ville. Il sait bien que, si on l'attrape, il sera brûlé à la place de son seigneur. La peur lui donne des ailes. Le bon maître rend un fier service à Tristan : il n'a pas oublié l'épée de son élève, et l'a prise où il l'a trouvée. Il l'apporte avec la sienne. Tristan l'a perçu, il l'appelle : il l'a bien reconnu ; et Govenal s'empresse de le rejoindre. Il est tout heureux de le voir.

"Maître, Dieu soit loué ! Je suis sauf, et me voici. Hélas ! que m'importe ? Yseut n'est pas ici, et j'ai donc tout perdu. A quoi bon le saut que je viens de faire ? Que ne me suis-je tué ? Il s'en est fallu de peu. Je suis hors d'affaire, mais, Yseut, on te brûle vive ! Ma fuite est inutile. C'est à cause de moi qu'on la condamne : c'est pour elle que je mourrai."

Govenal répond :

"Au nom de Dieu, cher seigneur, reprenez vos esprits et ne désespérez pas. Voici un buisson touffu qui domine des chemins creux. Cachons-nous là. Par ici passe beaucoup de monde. Vous aurez des nouvelles d'Yseut, et si on la fait mourir, ne remontez plus jamais en selle, si vous n'en prenez prompte vengeance. Vous ne serez pas seul, loin de là ! Car, par Jésus, le fils de Marie, je ne dormirai plus sous un toit tant que les trois félons qui ont causé la perte d'Yseut votre amie resteront vivants. Si on vous avait tué avant que vengeance n'en fût consommée, je serais désespéré à jamais."

Tristan répond :

"Inutile de prendre tant à coeur les choses, mon maître : je n'ai pas d'épée.

– Si, je l'ai apportée."

Et Tristan :

"Maître, c'est parfait. A présent, fors Dieu, je ne crains personne.

– J'ai aussi sous ma gonnelle quelque chose qui vous sera bien utile : un haubert solide et léger dont vous aurez sans doute besoin.

– Par Dieu, dit Tristan, donnez-le moi. Le Tout-Puissant m'en soit témoin, je préférerais être mis en pièces plutôt que d'arriver trop tard au bûcher où l'on va jeter celle que j'aime et ne pas massacrer ceux qui l'escortent.

– Ne te hâte pas, réplique Govenal, Dieu te donnera l'occasion de te venger avec encore plus d'éclat. Tu y auras moins de mal qu'à présent. Ne crois pas y parvenir maintenant, car le roi t'en veut. Tous les bourgeois et tous les gens de la cité sont avec lui. Il leur a fait jurer sur leurs propres yeux de te capturer s'ils le peuvent, sous peine d'être pendus. Chacun préfère sa vie à la tienne. Si l'on t'enfermait, tel voudrait bien te délivrer qui aurait peur de seulement y penser."

Tristan pleure et se lamente. Ce ne sont pas les gens de Tintagel ni la crainte du supplice qui le détourneraient de courir délivrer sa compagne, mais, s'il se retient, c'est qu'il obéit au conseil de son maître.

Dans la chambre royale, un messager arrive qui dit à Yseut de ne plus pleurer, puisque son ami s'est enfui.

"Dieu soit loué, dit-elle. Peu m'importe, s'ils me tuent, ou m'enchaînent, ou me libèrent."

Le roi, sur le conseil des trois barons, lui avait fait si étroitement garrotter les poignets qu'elle en avait les doigts en sang.

"Mon Dieu, dit-elle, inutile de gémir : puisque les odieux délateurs qui l'avaient arrêté l'ont laissé fuir, Dieu merci ! il vaudrait mieux qu'on me respecte. Aucun doute : le méchant nabot et les félons jaloux qui voulaient ma perte auront un jour leur récompense : qu'ils en soient damnés !"

Seigneurs, le roi vient d'apprendre que son neveu s'est enfui par la chapelle sur le chemin du bûcher. Il blêmit de colère. Il en devient fou de rage. Avec fureur, il exige qu'Yseut comparaisse. Yseut sort de chez elle, et le désordre grandit dans la rue, quand on la voit ainsi liée. Ce spectacle affreux bouleverse les gens. Il eût fallu entendre leurs lamentations et leurs prières !

"Ah ! noble et digne reine, de quel malheur pour ce pays sont responsables ceux qui ont provoqué ce scandale ! Mais ils n'auront pas besoin d'une grosse bourse pour y fourrer leur profit ! Souhaitons-leur bien du mal !"

On amène la reine jusqu'au bûcher d'épines ardentes.

Dinas, le seigneur de Dinan, un très grand ami de Tristan, se laisse choir aux pieds du roi :

"Sire, écoutez-moi. Je vous ai longtemps servi, en vassal généreux et fidèle. Il n'y a personne en ce royaume, pas même un pauvre orphelin ni une vieille femme, qui, pour la sénéchaussée à laquelle j'ai consacré ma vie, me donnerait un demi-denier. Sire, pitié pour la reine ! Vous voulez la soumettre au feu sans la juger : c'est une iniquité, puisqu'elle plaide non-coupable. C'est un désastre, si vous la faites brûler vive. Sire, Tristan s'est évadé. Plaines et bois, gorges et gués, il connaît le pays, et grande est sa fougue. Vous êtes son oncle, il est votre neveu : ce n'est pas à vous qu'il cherche à nuire, mais s'il trouvait en votre royaume ses ennemis et leur faisait un mauvais sort, c'est votre terre qui en souffrirait. Oui, sire, sachez-le, très franchement, si on avait, sur mon ordre, assassiné ou jeté au bûcher un seul écuyer, fussé-je roi de sept états, il hésiterait à peine avant de m'en punir. Pensez-vous que, lorsqu'il s'agit d'une si noble femme, qu'il a fait venir de la lointaine Irlande, il tolèrera de la voir condamner ? Que de désordres en perspective ! Sire, rendez-la moi, au nom des mérites que m'ont acquis les services de toute une vie."

Les trois barons qui ont tout machiné font les sourds et se taisent, car ils savent bien que Tristan est libre. Ils ont grand-peur qu'il ne les traque. Le roi prend Dinas par la main, et il jure par saint Thomas qu'il ne renoncera pas à punir la coupable et à la faire traîner jusqu'au bûcher. Dinas, à ces mots, se désespère. Il est bouleversé : ce n'est pas lui qui voudrait que la reine mourût ! Il se relève, mais garde la tête basse :

"Sire, je m'en vais à Dinan. Par le divin Créateur, je n'assisterai pas à son supplice, dût-on m'offrir tout l'or et toutes les richesses qu'ont jamais possédés les hommes les plus fortunés depuis la gloire de Rome."

Il monte sur son destrier et s'éloigne, le front lourd et le regard accablé.

On conduit Yseut au bûcher ; une foule dense l'entoure. Tous pleurent, tous crient leur désespoir. On maudit les traîtres qui conseillent le roi. Le visage d'Yseut est inondé de larmes. Elle porte un b্লাiut moulant de brocart gris finement brodé d'or.

Ses cheveux tombent jusqu'à ses pieds, et d'or aussi est le fil qui retient ses tresses. A la voir si belle et si élégante, il faudrait le coeur de Judas pour ne pas avoir pitié d'elle. Ses bras sont liés si cruellement !

Il y avait à Lancien un lépreux nommé Yvain. Il était hideusement défiguré. Il était venu voir le spectacle, et il avait avec lui une centaine de compagnons, avec leurs béquilles et leurs bâtons : vous ne pouvez imaginer monstres plus laids, plus bossus, plus difformes. Chacun tenait sa crécelle. Ils se mettent à hurler d'une voix rauque :

"Sire, tu veux punir ta femme en la soumettant à ce supplice du bûcher. L'épreuve est redoutable, mais, j'en suis sûr, le châtement sera bref. Ce brasier aura tôt fait de la consumer, et ses cendres seront jetées au vent. Le feu mourra vite après la flambée. La punition n'aura pas duré. Si tu veux me croire, voici comment tu vas la châtier : elle préférera mourir plutôt que vivre, elle aura perdu toute dignité, et quiconque entendra parler de la sentence ne t'en estimera que plus. Sire, que penses-tu de ma proposition ? "

Le roi dresse l'oreille et répond :

"Si tu m'expliques sans détours comment la faire survivre et la maintenir dans l'abjection, tu peux être sûr que je t'en saurai gré ; je mets ce que je possède à ta disposition. Je ne connais pas de tourment plus atroce ni plus barbare, et celui qui m'indiquerait à présent une expiation plus redoutable encore aurait droit à mon éternelle amitié."

Yvain répond :

"Je vais te parler franchement. Regarde : j'ai ici cent compagnons. Donne-nous Yseut, qu'elle soit notre femme à tous. Pas une dame n'a jamais connu pareille fin. Sire, nous avons une telle fringale de jouir qu'il n'en est pas une sous le ciel qui puisse supporter plus d'un jour de faire l'amour avec nous. Et les habits nous collent à la peau. Avec toi, c'était pour elle la belle vie, le vair et le gris, la fête ; elle était experte en bons vins, à force d'en boire dans ses chambres de marbre gris. Donne-la à nos lépreux. Quand elle verra nos sales bordels, qu'elle fera son lit dans un vaisselier et devra coucher avec nous, elle regrettera les bons repas de naguère et se contentera des quartiers de carne qu'on nous jette à ta porte. Par Dieu qui siège là-haut, quand elle verra sa nouvelle cour, tu constateras sa déchéance, qui lui donnera envie de mourir. C'est alors qu'Yseut la vipère saisira l'ampleur du scandale : elle regrettera le bûcher."

Attentif, le roi s'est levé, et se tient longtemps immobile. Il pèse le discours d'Yvain. Puis il court vers Yseut et la prend par la main. Elle s'écrie :

"Sire, pitié ! Ne me livre pas, mais fais-moi brûler vive ! "

Le roi la donne à Yvain, qui la reçoit. Autour de lui, plus de cent malades se rassemblent. En entendant les cris et les lamentations de la reine, toute la foule s'émeut. Si les gens s'affligent, Yvain se réjouit. Yseut s'en va, et il l'emmène tout droit par le chemin sablonneux qui descend. La horde des lépreux (tous munis de leurs béquilles) se rend vers le lieu où Tristan s'est embusqué, qui les guette.

A haute voix, Govenal lui dit :

"Que vas-tu faire, mon enfant ? Voici ton amie.

– Mon Dieu, répond Tristan, quelle aventure ! Ah ! noble Yseut, mieux vous eût valu mourir, et mieux m'eût valu périr aussi pour notre commune amitié ! De qui êtes-vous captive ! Mais ils peuvent en être sûrs : s'ils ne vous lâchent pas à l'instant, plus d'un va le regretter."

Il pique son cheval et jaillit du fourré. De toutes ses forces, il s'écrie :

"Yvain, c'est assez. Lâchez-la, ou je vous fais voler le chef d'un coup de mon épée."

Yvain rejette en hâte sa pélerine et s'exclame d'une voix forte :

"Sus ! à nos bâtons ! On verra bien ce que nous sommes."

Quel spectacle que ces ladres qui s'arrêtent, ôtent leur chape et retirent leur manteau ! Chacun brandit sa béquille. L'un menace et l'autre injurie. Mais Tristan ne veut pas les toucher, ni les assommer, ni les estropier. C'est Governal qui intervient, accouru au bruit. Il empoigne une branche de chêne vert et frappe Yvain qui tient Yseut. Le sang jaillit et coule jusqu'à ses pieds. Governal vient de rendre un fier service à Tristan ! Il prend la reine par la main.

Les conteurs prétendent que les deux hommes firent noyer Yvain, mais ce sont des bateleurs qui ne connaissent pas l'histoire ! Bérout se souvient beaucoup mieux de la bonne version. Tristan était trop noble et généreux pour tuer des individus de cette espèce !

Tristan s'en va avec la reine. Ils quittent la lande et le bocage. Governal a suivi son maître. Yseut est heureuse : elle a oublié ses souffrances. Ils se sont réfugiés dans la forêt de Morois.

La nuit, ils ont dormi sur une hauteur. Ici, Tristan se sent en sécurité, comme s'il était dans un château protégé de remparts.

Tristan était un excellent archer. Son arc lui permit de subvenir à leurs besoins. Governal en avait dérobé un à un forestier, et il lui avait pris aussi deux flèches bien empennées avec des pointes en dents de scie. Tristan s'est saisi de l'arc et chemine dans la forêt. Il voit un chevreuil, il encoche, il tire, et son trait frappe avec force le flanc droit de l'animal : celui-ci crie, bondit et retombe. Tristan s'empare de lui et revient avec sa proie. Il construit une cabane : avec son épée, il coupe les branches et rassemble le feuillage. Yseut jonche le lieu d'herbes épaisses. Tristan s'est assis auprès d'elle. Governal, expert en cuisine, fait un bon feu de bois sec. Un maître-queux eût eu fort à faire ! Ils n'avaient alors ni lait ni sel dans leurs réserves. Et la reine était lasse, après tant d'émotions. Elle avait sommeil et voulut dormir, sur le corps de son ami.

Seigneurs, ils ont longtemps vécu ainsi au coeur de la forêt. Long est leur exil dans ce désert. Mais écoutez comment le nain se montre bon serviteur du roi : il connaît un secret. Il est seul à le savoir. Avec une incroyable imprudence, il a découvert ce secret : c'était une bêtise qui lui coûta la vie. Un jour, le nain était ivre. Les barons le firent parler : comment se faisait-il que le roi et lui fussent si familiers et si intimes ?

"J'ai toujours tu un secret qui le concerne et que je garde fidèlement. Je vois bien que cela pique votre curiosité, mais je ne veux pas trahir mon serment. Toutefois, je vous conduirai tous les trois au Gué Aventureux où il y a une aubépine dont les racines surplombent un trou. C'est dans ce trou que je mettrai ma tête, et vous m'entendrez du dehors. Ce que je dirai aura trait au secret que j'ai promis au roi de ne pas révéler."

Voici les barons devant l'aubépine. Le nain Frocin les a précédés. Le nabot est court et sa tête est grosse. Ils ont tôt fait d'élargir le trou, et l'y ont poussé jusqu'aux épaules.

"Écoutez-moi, seigneurs marquis. Aubépine, c'est à vous que je parle et non à eux : Marc a des oreilles de cheval."

Ils ont bien entendu le nain. Un jour, après dîner, le roi Marc parlait à ses barons. Il tenait un arc d'aubour. Les trois s'approchent, qui connaissent grâce au nain le secret royal.

Ils disent à voix basse au roi :

"Sire, nous savons ce que vous cachez."

Marc a souri :

"Si j'ai à rougir de mes oreilles de cheval, c'est la faute de ce devin. Croyez-moi, il n'a plus guère à vivre."

Il tire son épée, et décapite le nabot. Beaucoup s'en réjouissent, qui haïssaient Frocin à cause de Tristan et de la reine.

Seigneurs, souvenez-vous : Tristan a sauté du haut du rocher, et Gornaval s'est enfui sur le destrier, car il craignait que Marc le condamnât au bûcher, s'il le capturait. Ils sont ensemble dans la forêt. Tristan nourrit ses compagnons de gibier. Longuement dure leur séjour dans ces lieux. Ils changent de campement tous les matins. A l'ermitage de frère Ogrin, ils sont venus un jour par aventure. Ils mènent une vie âpre et rude. Telle est la ferveur des amants que leur présence l'un à l'autre leur fait oublier leurs maux.

L'ermite reconnut Tristan. Il était appuyé sur son bâton. Ecoutez comme il l'interpella :

"Sire Tristan, c'est un grave serment qu'on a juré en Cornouaille : qui vous livrera au roi aura droit à cent marcs de récompense. En ce royaume, il n'est pas un baron qui n'ait juré solennellement de vous capturer mort ou vif."

Ogrin ajoute avec douceur :

"Ecoute-moi, Tristan : au pécheur qui se repent, Dieu pardonne sa faute, s'il croit et se confesse."

Tristan réplique :

"Ecoutez-moi à votre tour, mon Père : si elle m'aime de toute son âme, vous n'en savez pas la raison. Cet amour est le fruit du philtre. Je ne puis me séparer d'elle, ni elle de moi, sans mentir."

Ogrin répond :

"Comment sauver un mort ? Car il est bien mort, celui qui s'est installé dans son péché, s'il ne se repent pas. On ne peut admettre à la pénitence un pécheur sans repentir."

L'ermite Ogrin les sermonne avec véhémence et les exhorte à la contrition. Il invoque à maintes reprises le témoignage de l'Écriture et leur enjoint sans cesse de se séparer. Il demande à Tristan, non sans impatience :

"Que vas-tu faire ? Un peu de bon sens !

– Mon Père, j'aime Yseut d'un tel amour que je n'en dors plus. J'ai définitivement choisi : je préfère vivre avec elle comme un mendiant, à me nourrir de glands et d'herbes, plutôt que de régner sur le royaume d'Otran. Je renonce à parler de séparation, car cela m'est tout à fait impossible."

Yseut tombe aux pieds de l'ermite et pleure. Elle blêmit et rougit tour à tour, et ne cesse d'en appeler à sa pitié :

"Mon Père, au nom du Tout-Puissant, il ne m'aime et je ne l'aime qu'à cause du breuvage que j'ai bu et qu'il a bu : d'où notre malheur ! Voilà pourquoi le roi nous a bannis."

L'ermite lui rétorque aussitôt :

"A Dieu vat ! Que le Créateur vous donne un repentir sincère ! "

Sachez que je ne mens pas et que je raconte ce qui fut : cette nuit-là, ils dormirent chez l'ermite. Celui-ci, pour leur salut, multiplia les mortifications.

Tristan part au petit jour. Il ne quitte pas la forêt et fuit les terrains découverts. Le pain leur manque : lourde épreuve ! Mais il tue des cerfs, des biches et des chevreuils en abondance dans les fourrés. Là où ils installent leur camp, ils cuisent leur repas sur un grand feu. Ils ne restent qu'une nuit dans chaque endroit.

Seigneurs, sachez quel ban le roi a fait crier pour qu'on capture Tristan. En Cornouaille, il n'y a pas une paroisse qu'épargne la proclamation : quiconque pourra découvrir le fuyard devra donner l'alerte générale.

Si vous voulez entendre une aventure, vous saurez quel peut être l'effet d'un bon dressage : écoutez-moi seulement un peu. Je vais vous parler d'un étonnant brachet. Ni comte ni roi n'eut jamais un pareil limier. Il était vif, toujours sur ses gardes, il était ardent, rapide, actif, et on l'appelait Husdent. Il était attaché par une laisse et observait ce qui se passait dans le donjon : il était si malheureux de ne plus voir son maître ! Il refusait le pain, la pâtée et toute nourriture. Il geignait et grattait le sol ; il pleurait à larmes. Mon Dieu ! quelle pitié il suscitait à la ronde ! Chacun disait : "S'il était à moi, je le délivrerais de sa laisse, car s'il devient enragé, quel dommage ! Ah ! Husdent, on ne verra plus de longtemps un tel brachet qui soit si vif et si attaché à son maître. Il n'y a jamais eu de bête capable d'une telle affection. Salomon a bien eu raison de dire que son véritable ami, c'était son lévrier. Vous en donnez la preuve, quand vous refusez de manger depuis l'arrestation de votre maître. Sire, détachez-le."

Le roi répond avec franchise :

"Oui, l'absence de son maître le rend sans doute enragé. Ce chien est intelligent. Je ne vois, à notre époque, en ce pays de Cornouaille, aucun chevalier qui vaille Tristan."

Trois de ses barons exhortent Marc :

"Sire, détachez-le. Nous saurons alors avec certitude s'il est dans cet état parce qu'il regrette son maître, car une fois libre, il mordra, s'il est enragé, tout ce qu'il rencontrera, objet, bête ou homme, et il aura la langue pendante dans le vent."

Le roi demande à un écuyer de détacher Husdent. On grimpe sur des bancs ou sur des sièges ; de peur que le chien n'attaque en bondissant. Tous disent : "Husdent est enragé." Mais l'animal n'a pas le coeur à mordre. Aussitôt délié, il file vivement à travers l'assistance et n'a cure de demeurer. Il sort par la porte de la salle et vient à l'endroit où naguère il retrouvait son maître. Le roi l'observe, ainsi que toute sa suite. Le chien aboie et gronde assez souvent ; il manifeste une grande douleur. Il a trouvé la trace de son maître : sur les pas de Tristan captif et condamné au bûcher, il flaire la piste, et chacun de le suivre. Il est allé dans la chambre où Tristan a été trahi et capturé. Puis il s'élanche en jappant dans la direction de la chapelle ; le voilà parti, qui saute et qui donne de la voix. Le peuple court derrière lui. Depuis qu'on l'a détaché, il n'a de repos qu'il n'arrive à l'église qui domine la falaise. Le bel Husdent, qui file à toute vitesse, entre dans la chapelle par

le porche et saute sur l'autel, cherchant toujours son maître. Puis il bondit par la fenêtre. Il dégringole le long du précipice et se blesse la patte. Le museau contre terre, il aboie toujours. A la lisière fleurie du bois, là où Tristan s'est embusqué, il s'arrête un peu. Puis il se décide et s'engage dans la forêt. Tous les témoins de la scène en sont bouleversés. Les chevaliers disent au roi :

"Cessons de suivre ce chien : il nous emmènerait dans un lieu dont il serait malaisé de revenir."

Ils laissent donc partir Husdent et rebroussement chemin. L'animal a trouvé une sente et il est tout heureux de suivre cette voie toute tracée. La forêt retentit de ses aboiements. Tristan se trouve plus loin sous le couvert, avec la reine et Governal. Ils perçoivent les appels du chien : Tristan prête l'oreille.

"J'en suis sûr, dit-il : c'est Husdent."

L'effroi les saisit, l'angoisse les étreint. Tristan bondit et tend son arc. Les fugitifs se réfugient dans un fourré. Ils ont peur du roi, et leur sang se glace. Ils se disent que Marc a suivi le brachet. Celui-ci ne tarda guère, car il savait la route à suivre. Quand il a vu et reconnu son maître, il dresse la tête et remue la queue. Si vous l'aviez vu pleurer de joie, vous auriez assisté à un spectacle sans précédent. Il court ensuite vers Yseut à la blonde chevelure, puis vers Governal. Il leur fait fête à tous, même au cheval. Mais Tristan s'afflige sur son chien :

"Hélas, dit-il, quel malheur que Husdent nous ait retrouvés ! Un tel animal ne sait pas se taire en forêt, et il est bien encombrant pour des proscrits. Nous nous sommes cachés ici parce que le roi nous hait. Par les plaines, par les bois, par tout le pays, les gens de Marc nous traquent, ma Dame. S'il mettait la main sur nous d'une manière ou d'une autre, il nous ferait brûler ou pendre. Nous n'avons que faire d'un chien. Je vous en préviens : si Husdent reste avec nous, il attirera sur nous la crainte et le malheur. Il vaut bien mieux le tuer et ne pas être trahis par ses aboiements. Je regrette qu'un si noble animal soit venu ici chercher la mort. C'est son instinct qui l'a perdu. Mais comment puis-je agir autrement ? Je suis au désespoir de le tuer. Qu'en pensez-vous ? Ne faut-il pas d'abord songer à notre sécurité ? "

Yseut répond :

"Seigneur, pitié ! Oui, le chien chasse en aboyant, tant par nature que par habitude. Mais j'ai entendu dire qu'un forestier de Galles en avait dressé un, après l'avènement d'Arthur, à procéder ainsi : quand le cerf avait reçu la flèche du chasseur et qu'il s'enfuyait, le chien courait à grands sauts derrière lui et ne s'égosillait plus à crier ; il rejoignait sa proie sans le moindre jappement importun. Ami Tristan, ce serait grande joie si l'on parvenait à le dresser pour qu'il poursuive et force le gibier tout en restant silencieux."

Tristan, immobile, écoutait. Il était ému, réfléchit un instant, puis il finit par dire :

"Si je pouvais dresser Husdent à ne plus aboyer et à chasser en silence, j'en ferais un animal merveilleux. Je vais m'y efforcer dès cette semaine. Cela me ferait trop mal de le tuer. Mais je redoute qu'il nous trahisse, car je pourrais bien me trouver avec vous ou avec Governal en un lieu où le moindre aboiement nous perdrait. Il me faut donc tout mettre en oeuvre pour qu'il apprenne à chasser sans crier."

Tristan est alors allé chasser au fond de la forêt. Il est sur ses gardes, et tire sur un daim. Il le blesse : le brachet aboie. Le daim blessé s'enfuit à grands sauts. Le farouche Husdent le poursuit de la voix. Les fourrés en résonnent. Tristan le frappe avec violence. Le chien lui obéit et s'interrompt. Il cesse de crier, mais abandonne la piste. Il dresse la tête, regarde son maître et ne sait que faire. Il n'ose aboyer et renonce à poursuivre le daim. Tristan le pousse devant lui et balaie la piste avec la laisse. Husdent, alors, se remet à crier. Tristan continue pourtant le dressage entrepris.

Un mois ne s'était pas passé, que le chien avait appris à chasser dans la lande en suivant la trace sans aboyer, aussi bien sur la neige que sur l'herbe ou sur la glace. Il ne lâchera pas sa proie, si rapide et si vive soit-elle.

Husdent leur est devenu indispensable.

Il leur rend de précieux services. S'il prend dans la forêt des chevreuils ou des daims, il les cache en les couvrant de branches. S'il rejoint le gibier dans la lande, où il arrive que la chasse soit fructueuse, il couvre la prise d'herbe abondante et revient chercher son maître, qu'il conduit à la cachette. Les chiens sont des animaux bien utiles !

Seigneurs, Tristan vécut longtemps en forêt. Il y connut bien des souffrances et des épreuves. Il n'ose demeurer en un même lieu : où il s'éveille le matin, il ne dort pas le soir. Il sait bien que le roi le fait traquer et qu'on a proclamé le ban dans son royaume, pour le pendre, si on le retrouve. Ils sont très privés de pain. Ils vivent de venaison et n'ont rien d'autre à manger. Qu'y peuvent-ils s'ils deviennent noirs et hâves ? Leurs habits tombent en lambeaux : les branches les déchirent. Ils fuient longtemps par le Morois. L'égalité dans la souffrance les unit : la présence l'un à l'autre leur fait oublier leurs maux. Mais la noble Yseut redoute fort que Tristan n'éprouve le remords de l'aimer, et Tristan s'afflige de la déchéance d'Yseut, qui peut la pousser au repentir.

Revenons à ces trois félons, que Dieu maudisse, et qui ont dénoncé les amants : écoutez ce qu'il advint un jour de l'un d'eux. C'était un homme puissant et renommé.

Il était amateur de chiens. De toute la Cornouaille, on évitait avec tant de crainte le Morois que personne n'osait s'y risquer. Ils faisaient bien, car si Tristan avait capturé l'un de ces traîtres, il n'aurait pas échappé à la pendaison. Mieux valait donc pour eux s'abstenir.

Un jour, Govenal avait poussé son cheval jusqu'au ruisseau qui coulait d'une source. Il avait retiré la selle de sa monture, et l'animal paissait l'herbe nouvelle. Tristan reposait dans sa cabane. Il étreignait étroitement la reine, qui lui avait causé tant de peines et de privations. L'un et l'autre dormaient. Govenal était seul et ne pensait à mal. Il eut l'heur d'entendre les chiens. Ceux-ci pressaient un cerf avec ardeur. La meute qui aboyait était celle d'un des trois délateurs dont les propos avaient excité la colère du roi contre la reine. Les chiens courent, le cerf fuit. Govenal, par un chemin, arrive dans une lande. Loin derrière lui, il voit s'avancer celui dont il sait bien que son maître le déteste tout particulièrement, et l'homme est seul, sans écuyer. Il pique son destrier si fort que le cheval s'élance.

Il lui bat à plusieurs reprises l'encolure avec sa cravache. Le cheval bronche sur un caillou. Govenal s'accote contre un arbre. Il se tapit, et attend le chasseur, qui approche à grande allure, mais ne fuira pas aussi vite.

Nul ne peut conjurer la fortune. L'autre ne pensait plus au malheur qu'il avait déchaîné sur Tristan. Govenal, qui se tient sous l'arbre, le regarde avancer : il l'attend sans crainte. Il se dit qu'il préfère la corde à l'abandon de sa vengeance, car à cause de cet homme et de ses manoeuvres, Tristan, Yseut et lui-même ont bien failli mourir.

Les chiens poursuivent le cerf qui fuit. L'homme va derrière ses chiens. Govenal saute de sa cachette. Il se souvient du mal que l'autre lui a fait. De son épée, il le taille en pièces. Il prend sa tête et l'emporte. Les veneurs, qui sont sur la trace de la bête qu'ils ont contribué à lever, ont trouvé le corps décapité de leur seigneur au pied de l'arbre. C'est à qui courra le plus vite pour s'enfuir. Ils pensent que celui qui a fait le coup, c'est ce Tristan dont le roi a mis la tête à prix. Le bruit s'en répand en Cornouaille : l'un des trois félons qui ont excité le roi contre Tristan a eu la tête tranchée. Les autres en sont bouleversés et leur angoisse grandit. Ils

ont renoncé à troubler la forêt.

Ils n'y sont plus guère venus chasser. Dès le moment où ils y pénètrent, ils redoutent la rencontre de Tristan le preux : on le craint à découvert et plus encore en terrain propice aux embuscades.

Tristan reposait dans une hutte. Il faisait chaud et le sol était jonché d'herbes. Il dormait et ne savait pas que venait de mourir celui qui avait failli le perdre. Quelle joie quand il va l'apprendre !

Governal arrive à la cabane. Il tient dans sa main la tête de sa victime. Sur un bâton fourchu, il la suspend par les cheveux. Tristan s'éveille et, plein d'effroi, se lève d'un bond. Son maître lui dit d'une voix tranquille :

"Calmez-vous et soyez rassuré. Je l'ai tué avec cette épée. Oui, c'est bien votre ennemi."

Voilà qui réjouit Tristan : celui qu'il craignait le plus est mort.

Les gens du pays ont peur. Si redoutable est la forêt qu'on n'ose y demeurer. Les proscrits y font ce qu'ils veulent. C'est dans ces lieux sauvages que Tristan a conçu l'arc-qui-ne-faut. Il l'a réalisé dans son refuge, pour qu'il tue à coup sûr. Pourvu que cerf ou daim, rôdant par les fourrés, touche le rameau où cet arc bien tendu est attaché, s'il heurte haut, il est frappé haut, et s'il heurte en bas du piège, il reçoit immédiatement une blessure basse. Tristan, à son invention, a donné le nom le plus adéquat, et l'arc-qui-ne-faut ne saurait s'appeler autrement, puisqu'il ne manque pas son but, où qu'il frappe ; il leur est tout à fait indispensable : il leur permet de manger du cerf en abondance. Ils ont besoin de gibier, dans ce désert où ils n'ont pas de pain, et ils n'osent pas s'aventurer en plaine. Tristan vécut longtemps de cette chasse. Elle était extraordinairement fructueuse : elle leur procurait de la venaison à satiété.

Seigneurs, cela se passa un jour d'été, à l'époque des fenaisons, un peu après la Pentecôte. Un matin, à la rosée, alors que les oiseaux chantent le jour naissant, Tristan, l'épée ceinte, sort seul de sa hutte. Il va inspecter l'arc-qui-ne-faut et chasser en forêt. Sur le chemin du retour, il ressent une grande tristesse : y eût-il jamais gens plus misérables qu'eux ? Mais leur présence l'un à l'autre leur fait oublier leurs maux : ils connaissent un réel bonheur. Depuis qu'ils se sont réfugiés dans le Morois, jamais couple n'a bu tant d'amertumes ; mais, à ce que dit l'histoire, et Bérout l'a lue, il n'est point d'amants qui se soient tant aimés, ni ne l'aient payé aussi cher.

La reine se lève à sa rencontre. La chaleur est lourde et les accable. Tristan embrasse Yseut et lui dit :

...

"- Ami, où êtes-vous allé ?

- J'ai poursuivi un cerf et j'étais trop las pour l'atteindre. Je l'ai tant chassé que j'en suis rompu. J'ai sommeil et je veux dormir."

La loge est couverte de branchages frais. Elle est tendue de feuillages, et bien jonchée d'herbe. Yseut s'étend la première. Tristan l'imite, après avoir retiré son épée, qu'il pose entre eux. Yseut a gardé sa chemise : si, ce jour-là, elle avait été nue, il leur serait arrivé grand malheur. Tristan ne quitte pas ses braies. La reine portait à son doigt l'anneau que lui avait donné le roi le jour de son mariage, avec de grosses émeraudes. Le doigt d'Yseut était si délicat qu'il retenait à peine la bague. Voici comment ils étaient couchés : Tristan a passé un bras sous la nuque d'Yseut, et laisse peser l'autre sur le corps de son amie. Il l'étreint tendrement et la serre dans ses bras. Leur passion est évidente. Leurs lèvres se touchent presque, sans pourtant se rejoindre tout à fait. Pas un souffle de vent, pas un frisson de feuille. Un rayon de soleil se pose

sur le visage d'Yseut, plus brillant que cristal. Ainsi s'endorment les amants. Ils ne pensent pas à mal. Ils sont seuls en ce lieu, car je crois bien que Governal est parti à cheval assez loin, dans le secteur du forestier. Il s'en est allé avec le destrier.

Ecoutez, seigneurs, autre aventure : elle faillit leur causer bien du tourment ! Par la forêt vint un forestier qui avait découvert les cabanes où ils avaient dormi, au fond des taillis. Il a si bien suivi leurs traces qu'il est arrivé à la hutte où Tristan s'est installé. Il voit le couple endormi et le reconnaît. Son sang se glace, et son angoisse est grande. Il ne s'attarde pas, car il a peur. Il sait que si Tristan s'éveille il ne pourra lui laisser d'autre gage que sa propre tête. S'il s'enfuit, rien d'étonnant. Il file hors du bois, comme on peut s'y attendre.

Tristan et son amie dorment.

S'ils échappent à la mort, ils auront de la chance. L'endroit où ils reposent est à deux bonnes lieues de la cour royale, et le forestier y court vivement, car il a entendu crier le ban et sait que celui qui dénoncera Tristan sera bien récompensé. Il s'attend à gagner gros, d'où sa hâte à prévenir le roi. Marc, dans son palais, tenait cour de justice en présence de ses barons. Ceux-ci remplissent la salle. Le forestier dévale vers le château où il pénètre. Il se dépêche. N'allez pas croire qu'il a le coeur à s'arrêter avant d'arriver au pied des marches. Il les gravit, passant de la salle d'armes à celle du conseil.

Le roi le voit venir en courant. Il interpelle sur le champ l'intrus :

"Quelle nouvelle si pressante apportes-tu ? On dirait que tu cherches à rattraper la meute en chasse à courre. Viens-tu porter plainte contre quelqu'un auprès du conseil ? A te voir, on imagine qu'une grande urgence t'a fait venir de loin. T'a-t-on refusé de te rendre un gage ? Explique ce qui t'amène, et dis-nous ce que tu as à dire. T'a-t-on chassé de ma forêt ?

– Ecoutez-moi, sire, s'il vous plaît : je serai bref.

On a proclamé dans ce pays que celui qui découvrirait votre neveu ferait mieux de se laisser crever plutôt que de ne pas le capturer ou le dénoncer. Je l'ai retrouvé ; je crains votre colère : si je ne vous dis rien, vous me ferez mettre à mort. Je vous conduirai où il repose, avec la reine à ses côtés. Je viens de les surprendre ensemble. Ils dormaient ferme. J'ai eu très peur quand je les ai vus."

A ces mots, le roi soupire profondément. Il se trouble, et sa colère grandit. Il prend à part le forestier et lui dit à voix basse dans l'oreille :

"En quel endroit sont-ils ? Dis-le moi.

– Dans une hutte du Morois, ils sommeillent, étroitement enlacés. Viens vite : nous prendrons d'eux vengeance. Crois-moi, si tu ne les punis pas avec rigueur, tu n'es plus digne de régner."

Le roi répond :

"Va-t-en vite. Sur ta propre vie, ne dis à personne ce que tu sais, pas plus à un étranger qu'à un parent. A la Croix Rouge, à la croisée des chemins, là où il y a un cimetière, reste et attends-moi. Je te donnerai tout l'or et l'argent que tu veux, sois-en sûr."

Le forestier s'en va, il gagne la Croix Rouge et s'assied. Qu'on lui crève les yeux avec de l'acide, pour tant vouloir perdre Tristan ! Il aurait mieux fait d'être prudent, car il mourra de male mort, comme vous l'apprendrez tout à l'heure.

Le roi entre dans sa chambre. Il mande ses intimes ; il leur interdit absolument de pousser l'audace jusqu'à le suivre si peu que ce soit. Tous lui disent :

"Sire, vous plaisantez ! Partir ainsi tout seul ! Vit-on jamais roi plus imprudent ? Que se passe-t-il donc ? N'allez pas suivre un espion."

Le roi répond :

"Ce n'est pas grave. Une fille m'a demandé d'aller la voir. Elle m'a recommandé de venir seul. J'irai donc sans escorte, et laisserai mon cheval. Je n'emmènerai ni compagnon ni écuyer. Pour une fois, je refuse votre présence."

Ils rétorquent :

"Cela nous inquiète. Caton conseillait à son fils d'éviter les lieux écartés."

Le roi leur dit alors :

"Je le sais bien. Mais laissez-moi faire comme je l'entends."

Marc a fait seller sa monture. Il ceint son épée, et ne cesse de déplorer dans son coeur la trahison de Tristan qui lui a pris Yseut au clair visage, lorsqu'ils s'en sont allés en exil. S'il les trouve, il se promet bien de ne pas les épargner. Le roi est très décidé à les perdre ; quel malheur ! Il sort de la ville et se dit que mieux vaut être pendu plutôt que de renoncer à punir ceux qui lui ont fait un tel affront. Le voici rendu à la Croix Rouge où l'autre attend. Il lui dit de ne pas perdre de temps et de le mener tout droit. Ils pénètrent dans la forêt touffue. L'espion précède le roi. Marc le suit, confiant dans l'épée qu'il a ceinte et qui a fait ses preuves. Il ne se méfie pas assez, car si Tristan était éveillé, il y aurait combat entre l'oncle et le neveu : il faudrait bien que l'un des deux meure. Au forestier, le roi a dit qu'il lui donnerait vingt marcs d'argent, s'il le menait bien vite jusqu'au lieu de la trahison. Le forestier – puisse-t-il s'en repentir ! – lui déclare qu'ils sont près du but. Du bon cheval gascon, le roi descend, sur le conseil de son guide. L'homme court lui tenir l'étrier. Ils attachent l'animal à la branche d'un pommier vert, puis ils progressent, jusqu'à ce qu'ils aperçoivent la hutte qu'ils recherchent.

Le roi délace son manteau dont les plaques sont d'or pur. Sous ses habits légers, on devine son corps musclé. Il tire l'épée du fourreau. Il avance, le visage furieux. Il se dit à mainte reprise qu'il mourra s'il ne les tue. Il entre l'épée nue dans la hutte. Le forestier le suit : il ne se laisse pas distancer par le roi. Marc lui fait signe de s'en aller. Lui-même lève son arme. Il est plein de fureur, et prêt à défaillir. Il allait frapper (quel désastre !) lorsqu'il constate qu'Yseut avait gardé sa chemise, et qu'ils étaient séparés : leurs lèvres ne se joignaient pas. Et quand il aperçut l'épée posée entre leurs corps, il vit aussi que Tristan était en braies.

"Mon Dieu, murmura-t-il, est-ce possible ? Mes yeux ne me mentent pas. Seigneur ! je ne sais que faire : les tuer ou partir ? Il y a longtemps qu'ils vivent en forêt. J'ai raisonnablement toutes les raisons de croire que s'ils s'aimaient d'amour insensé, ils seraient nus. Et il n'y aurait pas cette épée entre eux. Ils se comporteraient autrement. Je voulais leur mort : je ne les toucherai pas et renonce à ma colère.

Ils n'ont souci de fol amour. Je ne les frapperai pas : ils dorment. Si je faisais le moindre geste brutal, je serais gravement coupable, et si j'éveille cet homme assoupi et que l'un de nous tue l'autre, ce sera bien triste rencontre. Je leur laisserai des indices pour qu'à leur réveil, ils sachent bien qu'on les a découverts alors qu'ils sommeillaient et qu'on a eu pitié d'eux : je ne veux pas qu'ils périssent ni de ma main ni par la faute d'un de mes hommes. Je vois au doigt de la reine une émeraude. C'est moi qui la lui ai donnée : elle est magnifique. J'ai moi-même une bague qui vient d'elle. Je vais lui retirer son anneau. Je prendrai aussi les gants de vair

qu'elle m'apporta d'Irlande. Ils serviront d'écran au rayon qui flamboie sur son visage et qui l'indispose, et, au moment de partir, je déroberai l'épée qui les sépare et par laquelle le Morholt fut décapité."

Le roi se dégage. Il contemple le couple endormi. Il interpose délicatement les gants entre le rayon et le visage d'Yseut. L'anneau royal brille au doigt de la reine : il le retire avec douceur, sans geste brusque.

Lorsqu'il l'offrit, elle eut du mal à le mettre : à présent, elle a la main si grêle que le bijou glisse aisément. Le roi réussit à l'ôter sans peine. Il enlève l'épée qui gît entre les amants et la remplace par la sienne. Puis il sort de la hutte. Il retrouve son cheval et bondit en selle. Au forestier, il dit de partir : qu'il rebrousse chemin et disparaisse.

Le roi s'en va et les laisse dormir. Pour une fois, il refuse de se venger. Il revient à la ville. Plus d'un lui demande où il a été et pourquoi il a tant tardé. Marc cache la vérité : il ne veut pas dire la raison de son absence ni le but de sa quête, et garde le silence sur ce qui s'est passé.

Je vais maintenant vous parler du couple qui sommeille encore, et que le roi vient de quitter. La reine rêvait qu'elle était dans une vaste lande, à l'intérieur d'une tente somptueuse. Survenaient deux lions qui voulaient la dévorer. Elle allait leur crier merci, quand les lions affamés la prenaient par la main. D'effroi, elle poussa un cri et s'éveilla. Les gants fourrés d'hermine blanche lui tombèrent sur la poitrine.

Tristan, à son cri, s'éveille. Il devient écarlate. Son sang se glace, il se lève d'un bond et saisit son épée avec fureur. Il regarde l'arme et n'y voit plus la brèche, mais il découvre le pommeau d'or qui la surmonte et reconnaît l'épée du roi. La reine aperçoit à son doigt l'anneau que Marc vient d'y mettre, et constate qu'il lui a retiré sa bague. Elle s'écrie :

"Seigneur, pitié ! Le roi nous a retrouvés ! "

Tristan réplique :

"Vous avez raison, ma Dame. Il faut que nous quittions le Morois, car le roi a mainte raison de nous en vouloir. Il détient mon épée et m'a laissé la sienne. Il aurait pu nous tuer.

– Vous dites vrai, Seigneur.

– Belle Yseut, nous n'avons plus qu'à fuir. C'est pour nous trahir qu'il nous a épargnés. Il était seul : il est allé chercher du renfort. C'est sûr, il a l'intention de nous capturer. Ma dame, il est temps de fuir vers Galles. Mon sang se glace."

Il est blême. C'est alors que revient leur écuyer, avec le cheval. Il s'étonne : que son seigneur est pâle ! Il lui demande ce qui se passe.

"Maître, je vais vous le dire. Le fier Marc nous a découverts ici, quand nous dormions. Il a laissé son épée et emporté la mienne. Je crains qu'il ne machine une félonie.

Il a pris au doigt d'Yseut l'anneau qui n'avait pas de prix, et l'a échangé contre le sien : maître, il nous est facile d'en conclure qu'il nous prépare un piège, car il était seul quand il nous a retrouvés. Il a pris peur et a rebroussé chemin. Il est retourné chercher du renfort, et rassemblera aisément des gens hardis et sans scrupules. Il va les ramener avec lui : il veut nous perdre, la reine Yseut et moi. Il veut nous pendre devant le peuple, ou nous faire brûler et disperser notre cendre aux vents. Fuyons : ce n'est pas le moment de tarder."

Ils n'avaient pas de temps à perdre. S'ils ont peur, qu'y faire ? Ils savent que le roi est furieux et rusé. Ils décampent vivement. L'aventure qui vient de leur arriver redouble leurs craintes. Ils quittent le Morois et s'en vont beaucoup plus loin. L'angoisse les incite à franchir de longues distances. Ils sont allés tout droit vers Galles. Leur amour les aura bien fait souffrir. Cela fait trois ans que le malheur les frappe. Ils sont pâles et amaigris.

Seigneur, ce vin qu'ils burent, vous savez qu'il fut la cause de leurs longues épreuves, mais je crois bien que je ne vous ai pas dit combien de temps devait durer l'effet du philtre aux herbes magiques. La mère d'Yseut, qui le concocta, voulait qu'il fût efficace trois ans. C'est pour Marc et Yseut qu'elle l'avait préparé.

Mais c'est un autre qui le prit et qui en souffrit. Durant ces trois années, Tristan et la reine perdirent la tête, et l'un et l'autre ne cessaient de dire : "Encore".

Le lendemain de la saint Jean, le terme des trois ans fut atteint, et l'effet du breuvage se dissipa. Tristan s'est levé de sa couche. Yseut est restée dans la cabane. Il faut savoir que Tristan poursuit un cerf qu'il a blessé. Sa flèche a traversé les flancs de l'animal. Celui-ci s'enfuit. Tristan le traque. Jusqu'au soir, il s'obstine. Tandis qu'il court après le cerf, revient l'heure où il a bu le philtre, et Tristan s'arrête. Le regret l'obsède sans repos :

"Mon Dieu, se dit-il, que d'épreuves ! Il y a trois ans jour pour jour que je n'ai pas eu de répit, ni aux fêtes chômées, ni le reste du temps. J'ai oublié chevalerie, vie de cour et compagnie de frères d'armes. Me voici en exil. Je n'ai plus rien, ni vair, ni gris. Je ne suis plus présent parmi mes pairs auprès du roi. Hélas ! mon oncle m'aurait tant chéri si je ne m'étais pas si gravement affronté à lui. Hélas ! Je suis vêtu de lambeaux ! Je devrais vivre au palais, avec cent damoiseaux près de moi, qui apprendraient sous moi le service des armes et dont je serais le maître. J'aurais dû aller dans d'autres pays, me mettre à la solde d'un seigneur, et gagner ma vie. Et le pire, c'est de n'avoir donné à la reine qu'une hutte en lieu de chambre à courtine. Elle est en forêt alors qu'elle pourrait demeurer avec son entourage dans des appartements tendus de soie. C'est moi qui l'ai engagée dans ce chemin de perdition. Je prie Dieu qui règne sur le monde, pour qu'Il me donne le coeur de laisser en paix la femme de mon oncle. Je lui jure bien que je le ferais volontiers, si je pouvais, pourvu qu'Yseut fût réconciliée avec le roi Marc, qu'elle a épousé, hélas ! devant bien des grands, selon le rite institué par l'Eglise romaine."

Tristan est appuyé sur son arc. Il ne cesse de regretter l'hostilité de Marc son oncle, qu'il a outragé en causant la déchéance de sa femme. Voilà comment, ce soir-là, Tristan s'affligeait. Ecoutez maintenant les plaintes d'Yseut. Elle se répétait :

"Hélas, malheureuse ! Qu'est devenue votre jeunesse ? Vous vivez en forêt comme serve. Où sont passées vos suivantes ?

Je suis reine, mais j'en ai perdu la dignité par la faute du poison que nous bûmes sur la mer. Ce fut la faute de Brangien, qui en avait la garde. Hélas ! elle le garda bien mal ! Mais qu'y pouvait-elle, quand j'en bus jusqu'à plus soif ? Les nobles demoiselles, filles de vasseurs bien nés, auraient dû constituer ma suite et me servir en mon palais, jusqu'à ce que, une fois dotées, je les mariasse à des seigneurs. Ami Tristan, elle nous a soumis tous deux à triste épreuve, celle qui nous apporta le philtre d'amour. On ne pouvait nous causer plus de mal."

Tristan répond : "Noble reine, nous gaspillons notre jeunesse. Ma belle amie, si j'en avais le pouvoir, et si quelqu'un pouvait intervenir pour me réconcilier avec Marc et obtenir son pardon, fût-ce au prix d'un serment par lequel je jurerais que jamais, dans le passé, ni en faits ni en paroles, nous n'eûmes entre nous liaison qui pût déshonorer le roi, il n'y a pas un chevalier en ce royaume, de Lidau à Durham, qui, s'il prétendait que je vous eusse aimé de manière outrageante, ne me trouvât prêt à l'affronter, en champ clos,

l'arme à la main ; et si Marc le voulait bien, après que vous auriez juré vous aussi, il souffrirait que j'appartienne à sa maison, et je le servirais comme il en est digne, en neveu et en vassal fidèle : il n'y aurait sur sa terre aucun homme de guerre en qui, au combat, il puisse avoir plus confiance. Si toutefois il préférerait vous reprendre et m'exiler, sans accepter que je le serve, je m'en irais chez le roi de Frise, ou passerais en Bretagne, avec Gouernal comme seul compagnon. Mais, noble reine, où que je sois, je ne cesserais de me proclamer votre homme. Je ne voudrais pas vous quitter, si nous pouvions rester ensemble et éviter, belle amie, la pénurie que vous souffrez si volontiers sans cesse, pour mon amour, dans ce désert. Je vous ai fait déchoir de votre rang de reine : vous pourriez être honorée, dans votre palais, près de Marc mon seigneur, si vous n'aviez bu du breuvage magique qu'on nous offrit sur la mer. Noble Yseut, si prestigieuse dame, conseillez-moi : qu'allons-nous faire ?

– Seigneur, grâces soient rendues au Christ, quand vous renoncez à pécher. Mon ami, souvenez-vous de l'ermite Ogrin, qui nous prêcha les commandements de l'Écriture, et qui nous parla si longuement, quand nous vînmes à sa demeure, qui est au bout de la forêt. Mon ami bien-aimé, si vous avez désormais le cœur à vous repentir, c'est une très grande faveur divine. Seigneur, retournons le voir, et vite. J'en suis tout à fait sûre : il nous donnerait de précieux conseils qui nous permettraient de nous sauver."

Tristan, à ces mots, soupire et dit : "Noble reine, retournons à l'ermitage, ce soir ou dès le matin. Sur le conseil d'Ogrin, nous écrivons au roi ce que nous semblera bon, dans une lettre où nous mettrons tout notre message.

– Ami Tristan, vous parlez bien. Qu'il nous soit seulement possible à tous deux de demander au puissant Dieu du ciel d'avoir pitié de nous, ami Tristan ! "

Ils sont retournés dans la forêt. Les amants ont tant cheminé qu'ils arrivent à l'ermitage. Ils trouvent Ogrin en train de lire. Il les voit et les interpelle avec douceur. Ils s'asseyent dans la chapelle :

"Pauvres proscrits, que d'épreuves Amour vous impose ! Que votre folie a duré ! Vous avez trop longtemps mené cette vie.

Croyez-moi : repentez-vous."

Tristan lui répond :

"Écoutez-nous. Si nous l'avons menée si longtemps, c'est que tel était notre destin. Il y a bien trois ans jour pour jour que nous n'avons cessé de souffrir. Si, à présent, nous pouvons trouver un appui pour réconcilier la reine, je renoncerais à servir Marc et m'en irais avant un mois en Bretagne ou en Lothian, et si mon oncle accepte que je reste à sa cour en vassal fidèle, je suis son homme, comme c'est mon devoir. Seigneur, mon oncle est un roi puissant. Donnez-nous, Seigneur, pour l'amour de Dieu, le meilleur conseil sur tout cela, et nous ferons comme vous l'entendrez."

Écoutez-moi, vous tous : je vais parler de la reine. Elle se laisse tomber aux pieds de l'ermite. Elle le prie de tout son cœur de les réconcilier avec le roi. Elle l'implore :

"Jamais de ma vie, je n'aurai cœur à commettre folie. Je ne veux pas dire, comprenez-moi, que je me repente d'avoir suivi Tristan, car je ne l'aime pas comme un amant, mais comme un ami, et sans péché : je n'ai point avec lui de relations coupables, et nous sommes étrangers l'un à l'autre."

L'ermite l'écoute. Il pleure.

Ce qu'il vient d'entendre augmente sa reconnaissance envers Dieu :

"Ah ! Seigneur tout-puissant, je vous remercie de tout mon coeur, puisque vous m'avez permis de vivre assez pour voir ce couple revenir et me consulter afin d'obtenir son pardon. Puissé-je prolonger longtemps mon action de grâces ! Je le jure sur ma foi, vous ne serez pas déçus. Tristan, écoute-moi bien. Tu es venu à ma demeure ; et vous reine, prêtez l'oreille à mon discours : il n'est plus temps de déraisonner. Quand homme et femme pêchent ensemble, s'ils se sont donnés l'un à l'autre, puis se sont quittés, pourvu qu'ils viennent à la pénitence et éprouvent un repentir sincère, Dieu leur pardonne leur faute, si scandaleuse, si odieuse soit-elle. Tristan, et vous, reine, écoutez-moi bien. Pour atténuer la honte et éviter le scandale, il est utile de mentir un peu. Puisque vous m'avez demandé d'intervenir, j'accepte sans attendre. Je vous donnerai un parchemin. En première ligne, vous saluerez le roi. Puis vous écrirez le lieu de destination, Lancien. De nouveau, saluez le roi comme il convient. Dites-lui que vous êtes avec la reine dans la forêt, mais que s'il voulait la reprendre et renonçait à sa rancune, vous agiriez ainsi : vous vous rendriez à sa cour ; s'il s'y trouve un homme puissant, avisé et influent qui prétende que vous vous êtes aimés d'amour coupable, que le roi Marc vous fasse pendre si vous ne vous disculpez pas. Tristan, je ne te flatte pas si je te dis que tu ne trouveras pas d'adversaire à ta taille qui ose engager quoi que ce soit contre toi. Je te donne un conseil sûr. Marc ne peut contester ceci : quand il voulut vous soumettre au supplice et vous faire brûler à cause du nain, nobles et vilains l'ont vu, il ne voulait rien entendre. Quand Dieu vous a permis de vous en tirer sain et sauf, comme le bruit s'en est répandu (et s'Il n'était intervenu, vous auriez connu la pire des morts), vous avez sauté dans un abîme que nul être au monde, du Contentin à Rome, n'oserait contempler sans vertigineuse épouvante : la crainte vous a donné des ailes. Et vous avez arraché la reine à ses bourreaux. Depuis, vous avez vécu dans la forêt. Mais c'est vous qui amenâtes Yseut au roi et la lui donnâtes en mariage. Il sait bien qu'il vous la doit. Les noces eurent lieu à Lancien. Vous eûtes le tort d'attirer les soupçons par votre conduite à l'égard de la reine : vous préférâtes fuir. Mais s'il accepte votre serment en présence de tous, puissants et petits, offrez-lui de vous y soumettre à sa cour ; pour peu qu'il y mette du sien, qu'il constate votre loyauté et que ses vassaux l'approuvent, qui sait s'il ne va pas rendre à Yseut la courtoise sa dignité d'épouse royale ? Si vous constatez qu'il en est d'accord, vous serez son homme : vous le servirez avec joie. Mais s'il refuse votre service, vous passerez la mer et irez en Ecosse servir un autre roi. Telle est la lettre.

– Je le veux bien. Mais s'il vous plaît, seigneur Ogrin, ajoutons quelque chose au parchemin, parce que je me méfie du roi : il a fait mettre ma tête à prix. Je lui demande donc, avec tout le respect et l'amour que je lui dois, de dicter une lettre de réponse où il écrive sa volonté. Qu'il fasse pendre cette lettre à la Croix Rouge, au milieu de la lande. Je n'ose lui faire savoir où je suis. Je crains qu'il ne m'y attaque. Je ne serai sûr de mon sort que lorsque j'aurai en mains cette lettre : alors, je ferai ce qu'il voudra. Seigneur, scellez mon message ! Vous écrirez à la fin : "Vale". Je n'ai rien à dire de plus."

Ogrin se lève. Il prend une plume, de l'encre, un parchemin. Il rédige le texte. Quand il eut achevé, il prit un anneau. La pierre y était saillante. Il appose son sceau. Il tend le tout à Tristan qui le reçoit avec effusion.

– "Qui le portera ? demande Ogrin.

– Moi.

– Non, Tristan.

– Si, seigneur, cela vaut mieux. Je connais bien Lancien. Si vous le permettez, la reine restera ici. Tout à l'heure, à la nuit, quand le roi dormira, je prendrai mon cheval, et j'emmènerai mon écuyer. Sur une pente qui domine la ville, je descendrai de ma monture et je finirai la route à pied. Mon maître gardera mon cheval : prêtres ni laïcs n'en virent jamais un meilleur."

Le soir, après le coucher du soleil, lorsque l'ombre s'obscurcit, Tristan partit avec Governal. Il connaissait bien le pays. Au bout d'un long chemin, ils parvinrent à la cité de Lancien. Tristan descend de cheval et pénètre dans la ville. Les gardes se mettent à corner à grand bruit. Mais Tristan descend dans les

douves et réussit bientôt à rejoindre le palais. Il court un grand danger. De la fenêtre de la chambre royale où il est enfin parvenu, il appelle à voix basse Marc endormi : ce n'était pas le moment de faire du tapage. Le roi s'éveille et dit :

"Qui es-tu, qui viens à cette heure ? Que se passe-t-il de si urgent ? Dis-moi ton nom.

– Sire, je suis Tristan. J'apporte une lettre. Je la laisse ici, à la fenêtre de cette pièce. Je n'ose rester plus longtemps. Lisez la lettre : je m'en vais."

Il part ; le roi se lève d'un bond. Par trois fois, il appelle Tristan :

"Pour l'amour de Dieu, mon neveu, ne t'en va pas."

Puis il saisit la lettre. Tristan s'en est allé : il ne s'attarde pas. Il est impatient de vider les lieux. Il retrouve son maître qui l'attend. Il saute agilement sur son cheval. Gernal lui dit :

"Insensé, dépêche-toi. Filons par les voies écartées."

Après une longue chevauchée dans la forêt, les voici, au petit jour, à l'ermitage. Ils y entrent. Ogrin pria le Seigneur du ciel, de toutes ses forces, pour qu'il protégât Tristan et son écuyer Gernal de toute mauvaise rencontre. A la vue de son hôte, le saint homme est empli de joie. Il rend grâce au Dieu créateur. Quant à Yseut, il n'est pas nécessaire de demander si elle eut peur ou joie à les voir. Depuis qu'ils étaient partis la veille jusqu'à ce que l'ermite et elle eussent assisté à leur retour, elle n'avait cessé de pleurer. Leur absence lui parut bien longue. Quand elle voit Tristan revenir, elle prie les deux hommes... (de leur dire) ce qu'ils ont fait, et elle sanglote plus qu'elle ne parle :

"Ami, dis-moi, pour l'amour de Dieu, tu es donc allé à la cour du roi ? "

Tristan leur raconte tout : sa venue à la ville, ce qu'il a dit au roi, comment Marc l'a rappelé, comment lui-même a laissé la lettre et où le roi l'a trouvée.

"Mon Dieu, soyez loué, dit Ogrin. Tristan, vous aurez certainement bientôt la réponse de Marc".

Tristan met pied à terre et pose son arc. Ils ne quittent plus l'ermitage.

Le roi fait réveiller ses barons. Il mande d'abord son chapelain. Il lui tend la lettre qu'il tient encore. L'autre rompt la cire et lit le texte. Il se tourne d'abord vers le roi en lui faisant part du salut de Tristan. Il lui énonce ligne par ligne le contenu de la missive. Il fait savoir à Marc la requête de son neveu. Le roi écoute avec attention. Il ressent une immense joie, car il aime sa femme.

Les barons sont réveillés. Marc convoque nommément les plus nobles. Quand ils sont tous rassemblés, il prend la parole. Eux se taisent.

"Seigneurs, je viens de recevoir la lettre que voici. Je suis votre souverain, vous êtes mes fidèles. Qu'on lise le texte, et vous, écoutez-le. Quand vous en connaîtrez le contenu, conseillez-moi : je vous le demande et c'est votre devoir."

Le premier, Dinas, se lève. Il dit à ses compagnons :

"Seigneurs, prêtez l'oreille. Si vous jugez que je parle mal, ne suivez pas mon discours. Que celui qui a mieux à dire nous en fasse part et manifeste sa sagesse en laissant de côté toute déraison. Une lettre est portée

à notre connaissance, mais nous ne savons d'où elle vient. Qu'on la lise d'abord ; puis, comme le roi nous y invite, celui qui sera en mesure de donner un conseil utile le formulera loyalement. Croyez-moi : celui qui inspire mal son seigneur légitime commet le pire des crimes."

Les nobles de Cornouaille déclarent alors :

"Dinas a bien parlé. Chapelain, lisez-nous la lettre de bout en bout."

Le chapelain se lève. Il délie la missive avec ses deux mains. Debout devant le roi, il commence :

"Écoutez-moi avec attention : Tristan, le neveu de notre seigneur, envoie son salut et l'expression de son amour au roi et à ses barons. Sire, souvenez-vous de votre mariage avec la fille du roi d'Irlande. Pour elle, j'ai bourlingué par les mers jusqu'à Kinsale. Je l'ai conquise par ma prouesse. J'ai tué pour l'obtenir le monstrueux dragon à la crête d'écaillés. Je l'ai amenée dans votre pays. Sire, vous l'avez prise pour femme devant vos chevaliers. Mais vous n'aviez pas longtemps vécu ensemble, que déjà certains de vos sujets vous faisaient croire à leurs calomnies. Je suis prêt à donner des gages et à la disculper, pour dissiper tout soupçon, en m'affrontant à tout adversaire, à pied ou à cheval, pourvu, cher seigneur, que les armes soient égales, après serment que jamais nous n'éprouvâmes l'un pour l'autre d'amour coupable. Si je ne puis écarter l'accusation en prouvant la loyauté de mon serment devant ta cour, faites-moi juger en présence de vos chevaliers, sans que je puisse en récuser un seul. Le moindre de vos barons, s'il veut me perdre, pourra me condamner et me faire périr, fût-ce par le feu. Souvenez-vous, sire, mon oncle : vous vouliez nous soumettre au bûcher, mais Dieu eut pitié de nous. Nous lui en rendîmes grâce. La reine eut la chance d'y échapper, et c'était justice, Dieu en soit témoin, car vous aviez tort de vouloir qu'elle pérît.

Je m'en tirai aussi : je sautai dans un vertigineux abîme. C'est alors que la reine fut livrée pour son châtement aux malades. Je la ravis à Yvain et l'emmenai avec moi. Depuis, nous avons vécu en fugitifs. Je ne pouvais pas ne pas la sauver, puisqu'elle a failli mourir à cause de moi. Puis nous avons vécu ensemble dans la forêt, parce que j'aurais été téméraire de me montrer en terrain découvert... (Vous avez fait crier un ban ordonnant) de nous capturer et de nous livrer à vous. Vous nous auriez soumis au bûcher ou à la potence. C'est pourquoi nous étions bien obligés de fuir. Mais si votre bon plaisir était de reprendre Yseut au clair visage, il n'y aurait pas un baron dans le pays qui vous serve mieux que moi. Si au contraire on vous engage dans une autre voie et si vous n'acceptez pas mon service, j'irai trouver le roi de Frise : vous n'entendrez plus jamais parler de moi. Je traverserai la mer. Soumettez, sire, ce cas à votre conseil. Pour moi, je suis las de tant d'épreuves. Ou je me réconcilierai avec toi, ou je ramènerai la princesse en Irlande, où je suis allé la chercher. Elle règnera sur son pays."

Le chapelain dit alors :

"Sire, la lettre s'arrête là."

Les barons ont écouté la requête de Tristan, qui propose un duel pour la fille du roi d'Irlande. Il n'est pas un seigneur de Cornouaille qui ne dise :

"Sire, reprenez votre femme. Ils étaient insensés, ceux qui ont formulé contre la reine les calomnies dont cette lettre fait état. Je ne puis vous dire autre chose. Que Tristan vive outre mer : il ira chez le puissant roi de Galloway à qui le roi Corvos fait la guerre. Il trouvera là de quoi vivre, et vous saurez où il se trouve pour le rappeler au besoin. Nous ne savons vous conseiller autrement. Demandez-lui par lettre qu'il vous ramène au plus tôt la reine."

Le roi fait avancer son chapelain :

"Qu'on rédige bien vite cette lettre. Vous avez entendu ce que vous devez y mettre. Hâtez-vous : je suis très impatient. Il y a si longtemps que je n'ai vu la belle Yseut ! Sa jeunesse n'a que trop souffert. Et quand la lettre sera scellée, allez la pendre à la Croix Rouge. Qu'elle y soit portée dès ce soir. Et n'oubliez pas mon salut à Tristan."

Le chapelain dépêche la lettre et va la pendre à la Croix Rouge.

Tristan, cette nuit-là, ne dort pas. Avant minuit, il a déjà traversé la Blanche Lande.

Il prend le pli scellé. Il reconnaît les emblèmes de Cornouaille. Il revient chez Ogrin : il lui donne le message ; l'ermite reçoit la missive. Il lit le texte, et constate la magnanimité du roi qui pardonne à Yseut et affirme qu'il la reprendra avec les honneurs qui lui sont dus. Il prend note de la proposition finale. Il va alors prononcer les paroles qu'il faut, en saint homme qu'il est :

"Tristan, c'est une grande joie qui t'arrive ! Ta requête est acceptée, et le roi reprend la reine. Son conseil l'approuve unanimement. Mais ils n'osent pas lui suggérer de te garder à sa solde : va-t'en servir, à l'étranger, un roi qui est en guerre, au moins un an ou deux. Si Marc le veut bien, tu reviendras auprès de lui et d'Yseut. D'ici trois jours, le roi promet de recevoir sa femme. C'est près du Gué Aventureux qu'aura lieu la retrouvance. C'est là que tu la lui rendras et c'est là qu'elle lui sera remise. La lettre s'arrête là.

– Mon Dieu, dit Tristan, quelle triste séparation ! Qu'il a mal, celui qui perd son amie ! Mais il le faut bien, quand vous avez tant souffert pour moi. Vous avez eu votre lot d'épreuves.

Quand nous devons nous quitter, je vous donnerai un gage d'amour et vous me donnerez le vôtre, ma belle amie. Tant que je vivrai, que je fasse ou non la guerre, je vous ferai parvenir mes messages. Ma belle amie, de votre côté, faites-moi savoir en toute franchise ce que vous voulez."

Yseut soupire profondément et dit :

"Tristan, je vais te le dire. Laisse-moi Husdent, ton brachet. Jamais veneur n'eut chien mieux traité qu'il le sera. Quand je le verrai, j'en suis sûre, je me souviendrai de toi : si triste que soit mon coeur, j'éprouverai de la joie à le regarder. Jamais, depuis que la Loi fut donnée à Moïse, un animal ne connut sort plus heureux ni ne dormit dans un plus beau lit. Cher Tristan, j'ai un anneau avec un jaspe vert et un sceau. Cher seigneur, pour l'amour de moi, passez à votre doigt cet anneau, et si vous désirez un jour me faire quelque requête, soyez sûr que j'y répondrai. Mais je me méfierai du messenger si je ne vois cet anneau ; dans le cas contraire, aucun roi ne saurait m'interdire, que ce soit sagesse ou folie, de faire ce que me dira celui qui me montrera la bague, pourvu que cela n'entache pas notre honneur : je vous le promets, au nom de notre amour. Mais vous, ami, acceptez-vous de me donner en échange le farouche Husdent bien tenu en laisse ?

Tristan répond :

"Mon amie, je vous donne Husdent, gage de ma tendresse.

– Seigneur, merci de m'avoir confié le brachet. De mon côté, je vous offre l'anneau."

Elle retire la bague et la lui passe. Tristan l'embrasse, et elle lui rend son baiser, manifestant ainsi qu'il est son homme-lige.

L'ermite se rend au Mont-Saint-Michel de Cornouaille, où il y a un riche marché. Il y achète vair et gris, habits de soie et fourrures, laine fine et toile blanche, plus éclatante que fleur de lis, et palefroi qui va doucement l'amble, avec son harnachement d'or qui flamboie ; il acquiert à crédit ou marchande les tissus de

soie et les vêtements fourrés ou ornés d'une hermine, si bien que c'est une riche parure qu'il ramène à Yseut.

On crie par Cornouaille :

"Le roi se réconcilie avec sa femme. Au Gué Aventureux aura lieu la rencontre. Proclamation à tout le pays."

Il n'est chevalier ni dame qui ne vienne à cette assemblée. Ils sont heureux de revoir la reine : tout le monde l'aimait, sauf les félons, que Dieu perde ! Voici le salaire de ces quatre renégats : deux périrent par l'épée, le troisième reçut une flèche mortelle. Leur fin tragique fit du bruit en Cornouaille. Et le forestier qui dénonça les amants n'échappa point à un trépas cruel, car le noble et fringant Périnis le tua dans la forêt avec sa fronde. Dieu vengea les amants de ces quatre individus et ne put tolérer leur orgueil.

Seigneur, le jour de la retrouvance, le roi Marc s'entoura d'une nombreuse escorte. On tendit mainte tente et maint pavillon pour les barons : la prairie en était couverte au loin. Tristan vient à cheval, avec son amie. Il s'avance sur sa monture, au pas. Sous son bリアut, il a revêtu son haubert, car il ne se sent pas en sécurité, parce qu'il a offensé le roi. Il contemple les tentes dans la plaine : il aperçoit le roi, au milieu de ses gens. Il appelle doucement Yseut :

"Dame, tenez bien Husdent. Pour l'amour de Dieu, je vous prie de le garder : vous l'avez aimé, qu'il vous reste cher. Voici le roi, votre époux ; près de lui, les grands de son royaume. Nous n'aurons plus longtemps loisir de nous entretenir l'un l'autre. Je vois venir les chevaliers, les hommes d'armes, le roi lui-même, et tous, Dame, accourent à votre rencontre. Au nom du puissant Dieu de gloire, si je vous demande quoi que ce soit, quelle que soit l'urgence, Dame, faites ce que je veux.

– Tristan très cher, voici ma réponse : par cette foi que je vous dois, si vous ne m'envoyez pas le signe visible de l'anneau que vous portez au doigt, je ne croirai rien de ce que me dira votre messenger, mais dès que j'aurai aperçu la bague, ni tour, ni mur, ni citadelle ne m'empêcheront d'obéir immédiatement à la requête de mon ami, en tout honneur, en toute loyauté, et pourvu que je sache que tel est bien votre gré.

– Dame, répond Tristan, Dieu vous en récompense."

Il la prend dans ses bras et la serre contre lui. Mais Yseut garde son sang-froid et dit :

"Mon bien-aimé, encore un mot.

– Parle, je t'écoute.

– Tu me ramènes au roi et tu me rends à lui sur le conseil de l'ermite Ogrin, que Dieu puisse accueillir en paradis ! C'est en Son nom que je te demande, mon bien-aimé, de ne pas quitter ce pays avant de savoir comment le roi se comporte à mon égard et s'il ne me regarde pas d'un mauvais oeil. Quand il m'aura reprise, de tout mon amour, je te prie de te rendre le soir au logis d'Orri le forestier. C'est là que, pour l'amour de moi, tu résideras. Nous y avons passé mainte nuit, dans le lit que nous fit faire... Quant aux trois félons qui tentèrent de nous perdre, ils finiront bien par être punis : on les trouvera un jour, gisant dans la forêt. Ami cher, ils me font peur : qu'Enfer s'ouvre et les engloutisse ! Je les redoute à cause de leur traîtrise. Dans l'abri sûr du cellier, sous la cabane, tu iras te réfugier, mon amant. Je te ferai savoir par Périnis ce qui se passe à la cour. Mon amant, Dieu te garde ! Va résider là-bas. Tu verras souvent mon messenger. Je vous informerai, toi et ton maître, par l'intermédiaire de mon page, sur ce qui m'arrive...

– Non, très chère Yseut. Celui qui vous accusera d'inconduite fera bien de se méfier de moi et du diable !

– Seigneur, dit Yseut, merci ! A présent, je suis contente : vous m'avez tout à fait rassurée."

Ils ont tant cheminé de part et d'autre, que les amants et les gens du roi se saluent. Le roi s'avance dignement, à une portée d'arc de sa suite. Avec lui, je crois, Dinas de Dinan. Tristan conduit par la rêne la monture que chevauche son amie. Il s'incline comme il convient devant Marc :

"Sire, je te rends la noble Yseut. Il n'est restitution plus précieuse. Je vois ici tes vassaux et, en leur présence, voici ma requête : permets-moi de me disculper en jurant devant ta cour que jamais, en aucune circonstance, il n'y eut entre elle et moi d'amour coupable. On t'a fait croire à des mensonges. Dieu te sauve et te bénisse : on m'a condamné sans procès. Laisse-moi combattre à pied ou à cheval, devant ta cour. Si je suis vaincu, tu peux me brûler dans le soufre, mais si je triomphe, que nul, chauve ou chevelu... Accepte-moi parmi tes hommes, ou consens que j'aïlle en Loonois."

Le roi va parler à son neveu. André, qui est né à Lincoln, lui a dit :

"Sire, ne le bannissez pas : vous n'en serez que plus craint et respecté."

Marc va céder. Il y incline de tout son coeur. Il dit à Tristan de s'approcher ; il laisse la reine avec Dinas, qui était très allègre et joyeux, et qui savait faire honneur aux gens. Avec la reine, il badine et plaisante. Il l'aide à retirer sa cape de laine fine. Elle porte une tunique au-dessus de son grand b্লাiut de soie. Que vous dire de son manteau ? L'ermite qui l'acheta ne regrettait pas le prix qu'il l'avait payé. Riche était la robe, et belle Yseut. Elle avait les yeux verts et les cheveux blonds. Le sénéchal s'entretient gaiement avec elle. Mais les trois barons sont furieux : maudits soient-ils ! N'en finiront-ils jamais ? Ils s'approchent du roi :

"Sire, disent-ils, venez par ici. Nous avons quelque chose d'important à vous dire. La reine est sous le coup d'une accusation qui l'a obligée à fuir. Si elle se retrouve à la cour avec Tristan, on va certainement parler d'indulgence coupable à l'égard de leur inconduite. Rares seront ceux qui diront le contraire. N'admettez pas Tristan à votre cour avant un an, jusqu'à ce que vous soyez sûr de la loyauté d'Yseut. C'est un bon conseil que nous vous donnons."

Le roi répond :

"Quoi qu'on me dise, je suivrai ce conseil."

Ils s'éloignent et proclament la décision royale. Quand Tristan apprend que le roi veut qu'il parte sans délai, il prend congé de la reine. Ils échangent un tendre et long regard. La reine a rougi : elle est gênée, devant tant de monde. Voyez Tristan partir. Dieu ! ce qui eut lieu ce jour-là émut bien des coeurs ! Le roi lui demande où il s'en va : il lui donnera ce qu'il veut. Il lui a proposé sans compter or et argent et vair et gris. Tristan lui dit :

"Roi de Cornouaille, je n'en prendrai pas une maille. Le plus tôt possible, j'irai l'âme en fête chez le puissant roi qui est actuellement en guerre".

Tristan est accompagné d'un prestigieux cortège : tous les barons et le roi Marc. Il suit son chemin vers la mer. Yseut le suit des yeux. Tant qu'elle peut le voir, elle demeure immobile. Tristan s'en va. Ceux qui l'ont escorté un instant s'en reviennent. Mais Dinas reste encore un peu avec lui. Il l'embrasse à plusieurs reprises et le prie de ne pas hésiter s'il veut le revoir. Ils échangent leur foi.

"Dinas, encore un instant. Voici que je pars, et tu sais bien pourquoi.

Si je te fais demander par Governal quelque chose d'important, ne manque pas d'accéder à mon désir."

Ils ne cessent de s'étreindre. Dinas lui répond qu'il n'a rien à craindre, car il n'a qu'à dire : lui-même fera tout son possible. Il ajoute que c'est une rude séparation, mais qu'il veillera sur Yseut – il le promet – non pour l'amour du roi, mais par amitié pour Tristan. Ce dernier s'éloigne alors. Tous les deux sont bien tristes de se quitter.

Dinas rejoint le roi, qui l'attend dans la lande. Les barons chevauchent désormais vers la ville au petit trot. Toute la population vient au devant d'eux : il y a plus de quatre mille personnes, hommes, femmes, enfants, qui veulent voir non seulement Yseut, mais aussi Tristan. Ils sont en liesse. Les cloches sonnent par la cité. Quand ils apprennent que Tristan n'est plus là, tous s'attristent. Mais la vue d'Yseut les réjouit. Ils se sont mis en peine pour lui faire honneur, car, sachez-le, il n'est pas une rue qui ne soit tendue de brocards. Qui n'en a pas à disposé des tentures. Sur l'itinéraire que suit la reine, la voie est jonchée de tapis. Ils montent le long de la chaussée vers l'église Saint-Samson. La reine marche au milieu de ses barons. L'évêque, les clercs, les moines et l'abbé sortent à sa rencontre, et ils ont revêtu les aubes et les chasubles. La reine descend de cheval. Elle est vêtue de fourrure aux reflets bleus. L'évêque la prend par la main et l'introduit dans l'église ; on l'amène jusqu'à l'autel. Le noble Dinas, qui se distingue par sa générosité, lui apporte un tissu qui vaut bien cent marcs d'argent : il est de fin brocart et de damas, et jamais comte ni roi n'en eut de semblable. La reine Yseut le prend et le pose pieusement sur l'autel. On en fit une chasuble qu'on ne sortait du trésor qu'aux grandes fêtes annuelles. Elle est encore à Saint-Samson, comme en témoignent des voyageurs qui l'ont vue. Puis Yseut est sortie de l'église. Le roi, les princes et les grands l'escortent jusqu'au palais qui domine la ville. Ce jour-là, il y eut de grandes réjouissances. On n'interdit pas les portes aux passants : qui voulait entrer trouva à manger. Le soir, on se montra prodigue. Les barons firent grand honneur à la reine. Depuis son mariage, elle n'avait jamais connu de telles marques de vénération. Le roi affranchit trois cents serfs et donna armes et hauberts à vingt jeunes gens qu'il adouba. Ecoutez maintenant ce qu'il va advenir de Tristan.

Il s'en va, une fois restituée la reine. Il laisse le grand chemin et suit une sente. Il a tant marché qu'il arrive sans être vu chez le forestier. Orri le fait entrer et le conduit au cellier où il sera en sûreté. Il lui procure tout ce dont il a besoin. Orri était d'une très grande générosité : il prenait sangliers, laies et marcassins, et ses garennes abondaient en grands cerfs, biches, daims et chevreuils. Il n'était pas avare : il donnait beaucoup de gibiers à ses gens. Tristan vécut là avec lui, clandestinement, dans son souterrain. Par Périnis, le bon messager, il avait des nouvelles de son amie.

Parlons maintenant des trois félons, que Dieu maudisse ! C'est leur faute si Tristan a dû partir. Ils ont perverti le roi ! Un mois ne s'était pas passé que Marc alla chasser en compagnie des traîtres. Sachez ce qu'ils ont fait ce jour-là : dans une lande, à l'écart, les vilains avaient brûlé de la friche.

Le roi se tenait dans le brûlis. Il entendit les aboiements de ses chiens. Alors les trois barons s'approchèrent et lui dirent :

"Sire, nous avons à vous parler. Que la reine se soit mal conduite ou non, elle ne s'en est jamais excusée par serment ; c'est peut-être une calomnie, mais les seigneurs de ton royaume t'ont fait savoir plus d'une fois qu'ils acceptaient de voir la reine affirmer par serment solennel l'innocence de ses rapports avec Tristan. Il faut qu'elle jure que ce sont mensonges. Vous devez lui imposer l'épreuve. Exigez-le au plus tôt, en privé, quand le soir vous serez seul avec elle. Si elle refuse de se disculper, exilez-la du royaume."

A les entendre, le roi rougit :

"Pardieu ! seigneurs de Cornouaille, vous n'arrêtez pas de l'accuser. Voici nouvelle attaque qui aurait pu attendre. Si vous tenez à ce que la reine reparte pour l'Irlande, dites-le. Que demandez-vous tous les trois ?

Tristan n'a-t-il pas proposé le duel ? Vous n'avez pas osé relever le défi. Mais c'est de votre faute s'il est banni. Je vous ai écoutés. Je l'ai chassé : à ma femme maintenant ! Que la malédiction soit sur la tête de qui me persuada de l'éloigner !

Par saint Etienne le martyr, vous en voulez trop, et j'en ai assez. Quel incroyable acharnement ! Si Tristan est coupable, a-t-il été vaincu ? Vous n'avez souci de mon bonheur. Vous ne me laissez plus la paix. Par saint Trémur de Carhaix, je vais vous proposer quelque chose. Nous sommes lundi : d'ici demain mardi, vous saurez quoi."

Le roi leur a fait peur et ils n'ont plus qu'à prendre le large. Marc leur dit :

"Que Dieu vous perde, car vous ne cherchez qu'à me faire du mal. Mais vous n'avez rien à y gagner. Je ferai revenir celui que vous avez chassé."

Après avoir constaté la fureur du roi, les trois fourbes sont descendus de cheval dans la lande, sous une friche. Ils ont quitté le roi, qui reste dans la plaine, en proie à sa colère. Ils se disent :

"Que faire ? Le roi Marc est bien vil. Il va bientôt rappeler son neveu. Alors, nous aurons beau faire et beau dire ; s'il revient, nous sommes morts. Qu'il trouve l'un de nous trois sur sa route ou dans la forêt, il saignera jusqu'à son cadavre. Allons dire au roi que nous le laisserons tranquille et ne lui en parlerons plus."

Marc se tient immobile au milieu des herbes.

C'est là qu'ils le rejoignent : il les évite. Il n'a pas envie d'écouter leurs discours. Il jure en son for intérieur, par la religion qui est la sienne : ils ont eu tort de lui parler. S'il avait eu avec lui ses gens, il les aurait fait arrêter tous les trois.

"Sire, disent-ils, un instant. Vous êtes triste et courroucé de nous avoir entendus défendre votre honneur. On ne devrait jamais contrarier son seigneur : vous nous en tenez rancune. Que soit maudit tout ce que couvre le baudrier de vos ennemis, dont le repentir est sûr : c'est ceux-là qui doivent partir. Mais nous, nous sommes vos fidèles et vous conseillons loyalement. Puisque vous ne voulez pas nous croire, agissez comme vous l'entendez. Nous ne vous importunerons plus et nous nous tairons. Oubliez votre colère."

Le roi muet s'appuie sur son arçon. Sans se retourner, il dit : "Seigneurs, il n'y pas si longtemps, vous n'avez pas répondu au défi que lança mon neveu au sujet de ma femme. Vous n'avez pas osé prendre vos boucliers. Et vous vous dérobez encore ! Mais je vous interdis de me parler. Allez-vous-en de mon royaume. Par saint André qui attire les pèlerins outre-mer jusqu'en Ecosse, vous m'avez blessé au coeur, et mon mal durera plus d'un an. C'est par votre faute que j'ai chassé Tristan."

Les trois félons se sont avancés : Godoïne, Ganelon et Danaalain, le plus fourbe. Ils se concertent ; mais ne savent que faire. Le roi les plante là, sans plus tarder. Ils partent à leur tour, furieux contre Marc. Ils ont de puissants châteaux, bien clos de palissades, et bien installés sur le roc en haut des monts. Le roi aura affaire à eux, si l'on n'y remédie point.

Le roi n'a pas perdu de temps. Il n'a pas attendu les chiens ni les veneurs. A Tintagel, au pied de la tour, il descend de cheval et entre dans le donjon. Personne ne l'a vu venir. Il pénètre dans ses appartements, épée ceinte. Yseut se lève à sa rencontre, lui retire son épée et s'assied à ses pieds. Marc lui tend la main et la relève. La reine s'incline devant lui, puis lève la tête et le regarde. Elle le voit sévère et hautain. Elle devine qu'il est contrarié. Qu'il soit venu sans escorte !

"Hélas, se dit-elle, mon ami est découvert et mon mari l'a fait prisonnier."

Elle se parle à voix basse.

Tout de suite, le sang lui monte au visage, et son coeur se glace. Elle s'effondre devant le roi. La voici qui s'évanouit, et elle est devenue blême. Marc la prend dans ses bras et la relève. Il l'étreint et l'embrasse. Il croit qu'elle est malade. Quand elle est revenue à elle :

"Ma bien-aimée, qu'avez-vous ?

– Sire, j'ai peur.

– Il n'y a pas de raison."

Elle retrouve les sens, et il la rassure. Sa pâleur a disparu, et son sang-froid revient. La voici tranquilisée. Elle trouve les paroles qu'il faut :

"Sire, je vois à votre mine que les veneurs vous ont déçu. Il ne faut pas vous mettre martel en tête pour une simple chasse."

Marc, à ses mots, sourit et l'embrasse. Il répond :

"Mon amie, j'ai avec moi trois félons qui depuis longtemps me veulent du mal. Mais si, cette fois-ci, je ne leur inflige un démenti et ne les bannis de mon royaume, ils n'auront plus peur de me faire la guerre. Ils m'ont assez fait souffrir et je n'ai que trop agréé leurs caprices. Ils ne me gagneront plus à leur cause. Leurs belles paroles et leurs calomnies m'ont convaincu de chasser mon neveu : je ne me soucie plus de traiter avec eux. Tristan reviendra bientôt : il me vengera de ces trois perfides et les fera pendre."

La reine écoute. Elle dirait le fond de son coeur, si elle osait. Mais elle se contient sagement et murmure :

"Dieu soit loué, quand mon seigneur s'est enfin fâché contre ceux qui ont déclenché le scandale. Je prie Dieu qu'ils expient."

Elle parle bas, et on ne peut l'entendre. Mais le discours qu'elle tient au roi est habile, à qui elle déclare :

"Sire, quel mal ont-ils dit de moi ? Chacun a le droit d'exprimer ce qu'il pense. Je n'ai que vous pour me défendre : c'est pour cela qu'ils cherchent à me perdre. Que le Dieu des anges les maudisse ! Ils m'ont si souvent plongée dans l'angoisse !

– Belle dame, dit le roi, savez-vous ? Trois de mes barons les plus redoutables se sont fâchés et sont partis.

– Sire, pourquoi ? pour quel motif ?

– Ils en veulent à ton honneur.

– Mais encore ? "

Le roi lui répond : "La raison, c'est que tu ne t'es pas disculpée au sujet de Tristan.

– Si j'y consens ?

- Ils m'ont dit encore... Voilà ce qu'ils m'ont déclaré.
- Je suis prête à m'y soumettre.
- Quand ?
- Dès maintenant.
- C'est court.
- Pas tellement. Sire, par tous les saints noms du Dieu vivant, écoutez–moi bien et conseillez–moi.

Comment se fait–il qu'ils s'acharnent sans cesse et si obstinément contre moi ? Que le Seigneur me protège, je ne leur ferai d'autre serment que celui que j'aurai choisi. Si je me disculpais, Sire, devant votre cour et en présence de tous vos gens, trois jours ne seraient pas passés qu'ils exigeraient une nouvelle épreuve. Sire, je n'ai pas en ce pays de parents qui, pour cautionner ma parole, lèveraient des troupes et feraient la guerre. Mais peu m'importe. Je n'ai cure de leurs ragots. S'ils veulent que je jure de mon innocence, ou s'ils exigent qu'on me juge, qu'ils fixent eux–mêmes un jour, car ils ne me demanderont pas d'épreuve si rude que je ne m'y soumette. A la date choisie, j'aurais fait venir le roi Arthur et sa suite. Si je manifeste devant eux que je ne suis pas coupable, qui voudrait encore me calomnier ? Exigeront–ils encore, après cette procédure, que je me justifie devant Cornouaillais ou Saxons ? Je désire que ces félons soient présents, et voient les choses de leurs propres yeux. Si le roi Arthur est là, avec Gauvain, son neveu, le plus courtois des chevaliers, et avec Girflet, et Keu le sénéchal, ce souverain a plus de cent vassaux qui seront prêts à témoigner pour moi.

Ils se battraient contre les délateurs. C'est pourquoi, Sire, je demande qu'ils assistent tous à mon serment. On a mauvaise langue en Cornouaille, et l'on n'y joue pas franc jeu. Assignez une date, et ordonnez que riches et pauvres se rendent sans faute à la Blanche Lande. A qui manquera d'y venir, faites savoir que vous confisquerez leurs biens. Sire, vous serez quitte envers eux, et je suis personnellement sûre que dès que le roi Arthur saura mon message, il viendra. Je le connais bien, depuis longtemps."

Le roi répond :

"Vous avez raison."

Il fixe alors la date de l'épreuve, qui aura lieu dans quinze jours, et la fait proclamer à travers son royaume. Il mande aussi les trois barons du pays qui ont quitté sa cour avec la rage au coeur et ils s'en réjouissent, quelle que soit l'issue de l'affaire.

Nul n'ignore dans le pays le jour où aura lieu le serment, et l'on compte sur la présence du roi Arthur et de ses compagnons en grand nombre, car une abondante escorte va l'accompagner. Yseut ne perd pas de temps. Elle prévient Tristan par Périnis et lui demande qu'en échange de ce qu'elle a risqué pour lui, il lui fasse une faveur : il peut, s'il le veut, la mettre au–dessus de tout soupçon.

"Rappelle–lui le gué qui est avant la passerelle, au Mal Pas : je m'y suis déjà salie. Sur la hauteur, près de la passerelle, un peu en deçà de la Blanche Lande, qu'il se tienne, déguisé en lépreux. Qu'il porte un hanap de bois madré, avec en dessous une bouteille nouée au hanap avec une courroie ; de l'autre main, qu'il tienne une béquille. Voici ce qu'il doit avoir présent à l'esprit : le jour fixé, qu'il reste assis sur cette hauteur, et que son visage ne soit que plaies et bosses ; qu'il porte le hanap devant son front, et qu'aux passants il demande humblement l'aumône. Ils lui donneront de l'or et de l'argent. Qu'il garde ces dons, pour que je les voie, une fois seule dans ma chambre."

Périnis dit : "Ma dame, c'est promis : je l'entreprendrai sans témoins et lui dirai vos ordres."

Périnis s'en va. Il traverse la lande et entre seul dans la forêt, où il chemine. Il arrive le soir à la cachette où vit Tristan, au fond de son cellier. Ils sortent de table. Tristan se réjouit de sa venue. Il devine que le jeune homme lui apporte des nouvelles de son amie. Il lui prend la main et tous deux s'assoient sur de hauts sièges. Périnis lui transmet sans rien omettre le message de la reine. Tristan s'incline légèrement, et jure tous ses grands dieux que ses ennemis paieront sans attendre : on verra pendre leurs têtes bien haut sur des bâtons fourchus.

"Dis à la reine, textuellement : je serai là sans faute. Qu'elle se rassure et reprenne courage : je ne me baignerai pas en eau chaude tant que mon épée ne m'aura pas vengé de ceux qui lui ont fait du mal. On connaît leur félonie et leur trahison. Dis-lui que je me procure tout ce qui est nécessaire pour la sauver quand elle prêtera serment. Je la verrai d'ici peu. Va, et adjure-la de ne pas s'inquiéter : elle peut être sûre que je viendrai, clandestinement, comme un gueux. Le roi Arthur me verra assis devant le Mal Pas, mais il ne saura pas me reconnaître. Je garderai son aumône, si je puis l'obtenir. Tu peux rapporter à la reine tous les propos que je t'ai tenus dans le souterrain si bien voûté qu'elle a fait aménager. Et transmets-lui plus de saluts qu'il n'y a de petits bourgeons sur un arbre de mai.

– Je n'y manquerai pas", répond Périnis.

Il commence à gravir les marches :

"Je vais trouver le roi Arthur, seigneur. Je dois l'inviter expressément à venir assister à l'épreuve avec cent chevaliers qui puissent servir de garants à la dame de loyauté si jamais les félons grincent encore des dents. Qu'en pensez-vous ?

– Dieu t'accompagne."

Périnis court se remettre en selle pour partir. Il escalade vivement les degrés. Il va piquer des deux sans trêve jusqu'à ce qu'il arrive à Caerlion. Mais il s'est donné bien du mal pour rien : il n'a vraiment pas de chance. Il s'enquiert, et on lui dit que le roi est à Stirling. Le bon serviteur d'Yseult la belle a repris la route. A un berger qui joue du chalumeau, il demande où est le roi :

"Seigneur, lui répond l'homme, il est sur son trône. Vous allez voir la Table Ronde, qui tourne comme l'univers. Ses chevaliers y siègent."

Et Périnis :

"Allons-y".

Le page descend au perron. Il pénètre aussitôt. Il y avait maint jeune seigneur et maint fils de vavasseur influent qui apprenaient le métier des armes au service d'Arthur. L'un d'eux se met à filer comme s'il avait le diable à ses trousses.

Il court vers le roi et l'interpelle.

"D'où viens-tu ? dit le roi.

– J'ai à vous dire qu'il y a dehors un cavalier. Il veut vous voir tout de suite."

Voici Périnis qui s'avance. Plus d'un marquis le regarde. Il monte à la grand'salle où se tient le roi avec toute sa suite. Le page dit d'une voix ferme :

"Dieu sauve le roi Arthur et ses compagnons, de par Yseut la belle, son amie."

Le roi se lève de table :

"Que le Dieu des anges la sauve et la protège, et te bénisse, ami. Oh ! comme je désirais recevoir un message d'elle ! Jeune homme, devant ma cour, je lui accorde tout ce que tu demandes. Et je te ferai chevalier pour te récompenser d'avoir été le messager de la plus belle qui soit d'ici jusqu'à Tudèle.

– Sire, je vous remercie. Voici le motif de ma venue. Barons, prêtez l'oreille, et nommément vous, messire Gauvain. La reine s'est réconciliée avec son époux, en public : à leur retrouvance étaient présents tous les grands du royaume. Tristan proposa le duel judiciaire et la reine un serment devant le Dieu de loyauté. Mais personne ne fut assez hardi pour prendre les armes. Sire, à présent, on fait entendre à Marc qu'il doit exiger ce serment. Il n'y a pas, à la cour du roi, un seul homme de coeur, Français ou Saxon, qui appartienne au lignage d'Yseut. J'ai ouï dire qu'il nage avec aisance, celui à qui l'on soutient le menton. Sire, si j'en ai menti, traitez-moi de fourbe. Le roi n'est pas ferme dans ses choix : il balance toujours d'un côté ou de l'autre. Yseut la belle lui a répondu qu'elle protestera de son innocence devant vous, près du Gué Aventureux. Elle vous requiert et vous supplie au nom de votre amitié que vous soyez là au jour dit, avec cent de vos amis. Que votre loyauté soit telle, et celle de vos gens, que lorsque devant vous, la reine se disculpera – et Dieu la protège ! – si jamais elle vous prie d'être ses garants, vous n'y manquiez en aucune façon. L'épreuve aura lieu dans huit jours".

Plus d'un pleure à chaudes larmes. Le plus frivole en a les yeux tout embués.

"Seigneur, dit-on, que d'exigences ! Ils mènent le roi par le bout du nez.

Et Tristan n'est pas là. Il ne mérite pas le paradis, celui qui ne suivra pas Arthur là-bas, pour aider Yseut comme de juste."

Gauvain se lève, et tient le discours qu'il faut :

"Mon oncle, avec votre permission, l'épreuve qui a été instituée ne portera pas bonheur aux trois menteurs. Le plus fourbe est Ganelon. Nous nous connaissons bien. Je l'ai basculé dans la fange, lors d'un grand tournoi. Par saint Richier, que je l'attrape et Tristan est vengé. Si je puis le tenir et l'empoigner, il ne s'en tirera pas, et sera pendu en haut d'un mont."

Girflet se lève à son tour, et prend la main de Gauvain :

"Sire, ils détestent la reine, Danaalain, Godoïne et Ganelon, et de longue date. Que Dieu m'ôte le sens si, combattant Godoïne, je ne le transperce pas de ma lance de frêne. Et qu'en ce cas, je n'embrasse plus sous le manteau de belle dame en son lit clos de courtines."

Périnis, à ces mots, hoche la tête. Yvain, le fils d'Urien, dit à son tour :

"Je connais bien Danaalain.

Il aime la calomnie. Il a l'art d'abuser le roi. Mais il faudra bien qu'il m'écoute si nos chemins se croisent, comme il advint déjà dans le passé. Je n'aurai plus ni foi ni loi, s'il a le dessous et n'est pas pendu de ma main. Il est juste que les félons expient. Le roi est le jouet de ceux qui le flattent."

Périnis déclare au roi Arthur :

"Sire, me voici sûr que les traîtres recevront plus d'un coup pour avoir attaqué la reine. A votre cour, il n'est pas un homme en péril, d'où qu'il vienne, que vous n'avez tiré d'affaire. A la fin, tous ceux qui l'avaient mérité l'ont payé cher."

Ces propos font plaisir au roi, qui rougit :

"Jeune homme, allez manger. Mes fidèles la vengeront."

Le roi, qui se réjouit, veut que Périnis l'entende :

"Nobles et dignes compagnons, il faut que lors de l'épreuve, vous ayez de beaux chevaux, des écus neufs et de riches atours. Nous ferons un tournoi devant la prestigieuse dame qui fait appel à nous. Il n'aura pas beaucoup d'amour-propre, qui aura répugnance à porter les armes."

Voilà belle semonce ! Ils regrettent d'avoir à patienter. Ils voudraient que l'affaire ait lieu dès demain. Mais écoutez ce que fit le noble messenger. Périnis demande congé. Le roi monte sur Passelande, car il veut accompagner le jeune garçon. Ils galopent sur le chemin. On ne parle que de la belle Yseut : qui brisera sa lance avant de quitter l'assemblée ? Le roi offre à Périnis tout ce dont a besoin un chevalier, mais il ne lui donnera pas tout de suite cet équipement. Il l'escorte un moment, pour l'amour de la dame aux cheveux blonds qui n'est capable d'aucun mal. Ils se complaisent à parler d'elle tout en cheminant. Le page est bien entouré, quand près de lui se tiennent le grand roi et ses chevaliers. Ils ont peine à se quitter. Le roi déclare :

"Mon ami, allez-vous en, et ne tardez point. Saluez votre dame de la part de son serviteur fidèle qui vient lui apporter la paix. Je ferai tout ce qu'elle veut. Je suis à son service. Son amitié me confèrera beaucoup de gloire. Qu'elle se souvienne de l'épieu que j'ai lancé contre le bâton.

Elle sait bien comment eut lieu l'affaire. Je vous prie de lui faire ce message.

– Je vous promets, sire, de n'y manquer point."

Il pique sa monture. Le roi revient à son château. Périnis continue sa route ; il a accompli sa mission et s'est donné bien du mal pour servir la reine. Il galope le plus vite qu'il peut et ne s'arrête pas longtemps, jusqu'à ce qu'il arrive au terme de son voyage. Il a raconté sa chevauchée à Yseut, qui s'en réjouit, et lui parle du roi Arthur et de Tristan. Ils restèrent cette nuit-là à Lidan.

Dix jours s'étaient passés. Que dire de plus ? La date approche, qui a été choisie pour le serment de la reine. Tristan, son ami, s'active. Il a trouvé tout un attirail. Il se vêt de grosse laine, sans chemise. Sa cotte est en bureau grossier et il porte des bottes rapiécées. Il s'est fait tailler une grande cape de bure qu'il souille de suie. Il a curieuse allure : on dirait un vrai malade. Mais il cache son épée : il l'a nouée à ses flancs. Il s'en va ; il quitte secrètement le refuge qu'il partage avec Governal, et celui-ci lui fait mainte recommandation :

"Seigneur Tristan, gardez la tête froide, et veillez à ce que la reine ne se trahisse pas.

– J'y ferai attention, maître. Mais soyez vous-même attentif à suivre mes instructions. J'ai grand-peur d'être reconnu. Prenez mon écu et ma lance : apportez-les-moi, et sellez mon cheval. Tenez-vous prêt à intervenir au besoin, et restez embusqué près du passage. Vous connaissez les lieux. Il y a longtemps que vous avez reconnu le terrain. Le cheval est blanc comme lis : entourez-le de couvertures, afin qu'on ne le reconnaisse pas en le voyant. Il y aura là Arthur avec ses hommes, et aussi le roi Marc. Les chevaliers étrangers s'illustreront dans un tournoi, et moi-même, pour l'amour d'Yseut mon amie, je jouerai quelque bon

tour. Mettez sur ma lance le pennon que ma dame m'a donné. Allez-vous-en, mon maître. J'insiste pour que vous agissiez prudemment."

Tristan prend son hanap et sa béquille, et ils se disent au revoir. Govenal rentre chez lui, s'équipe sans perdre de temps et se met aussitôt en route.

Il emprunte les couverts. Il se rend à son poste, près de Tristan, au Mal Pas. Sur une motte, au-dessus du marais, Tristan s'est contenté de s'asseoir. Il a planté devant lui son bourdon. Il l'a attaché à une corde pendue à son cou. Autour de lui s'étendent les borborygmes fangeux. Il se redresse. On ne dirait plus un malade, car il est fort et bien en chair : il n'a rien d'un nain, d'un infirme ni d'un bossu. Il écoute si vient le cortège : il reste assis là. Il s'est fait mainte bosse au visage. Si quelqu'un passe, il gémit :

"Quel malheur ! demander l'aumône et me voir réduit à cette misère ! Mais que faire d'autre ? "

Tristan leur soutire de l'argent, car il sait si bien s'y prendre qu'on lui en offre. Il reçoit ces charités qu'on lui tend en silence. Après sept ans de pratique, un mignon serait moins doté. Même les estafettes à pied et la belle élite des valets de bas étage qui mangent sur le chemin se voient interpeller par le mendiant qui garde la tête basse et les sollicite au nom de Dieu. L'un lui donne, l'autre le frappe. La racaille des voyous le traite de parasite et de fainéant. Tristan laisse dire et ne répond pas. Dans son cœur, il leur pardonne, pour l'amour du Sauveur. Les misérables, qui n'écoutent que leur fureur, le harcèlent, mais il ne perd pas patience. Ils l'appellent truand et bon à rien. Il les repousse avec sa béquille : il en fait saigner plus de quatorze, qui ne peuvent étancher leurs plaies. Les jeunes gens bien nés lui donnent, eux, un ferlin ou une maille sterling : il accepte. Il leur dit qu'il boira à leur santé. Son corps, prétend-il, le brûle tant qu'il ne peut étancher sa soif. Ceux qui l'entendent en sont apitoyés jusqu'aux larmes ; ils ne sauraient absolument pas douter que l'homme qu'ils voient ne soit lépreux.

Serviteurs et écuyers se mettent hâtivement en peine de décharger leur matériel et de tendre les pavillons aux couleurs vives de leurs seigneurs. Les grands ont chacun leur tente. Voici que viennent à vive allure, par les chemins et les sentes, les chevaliers. On se presse sur le terrain ; il est trop foulé et devient fange molle : les chevaux y entrent jusqu'aux flancs ; beaucoup s'y embourbent et ont du mal à en sortir. Tristan en rit et ne s'en trouble guère. Il raille et dit à l'assistance :

"Tenez vos rênes par le noeud, et piquez hardiment. Allez-y, éperonnez, car plus loin, il n'y a plus de boue."

Ils s'y risquent, mais le marais s'effondre sous leurs pas. Quiconque y pénètre s'enlise. Il faut des houeuses pour progresser sans mal. Le lépreux refuse son secours. Quand il en voit un vautre dans la tourbe, il lui joue de la cliquette avec ardeur. Et quand l'autre s'enfoncé, il s'écrie :

"Ne m'oubliez pas. Dieu vous sorte du Mal Pas ! Aidez-moi à m'acheter de nouveaux habits ! "

Il frappe le hanap avec sa bouteille. C'est un curieux endroit pour demander l'aumône, mais Tristan veut amuser Yseut, lorsqu'elle passera, la dame aux cheveux blonds, et elle en sera divertie.

Il y a grand tumulte au Mal Pas. Aux gués, on est inondé de boue ; on entend de loin les cris de ceux qui se souillent dans le borborygme. Celui qui va plus loin s'y rend seul ! Mais voici Arthur : il inspecte le passage, et beaucoup de ses barons sont à ses côtés. Ils craignent que le marais ne soit infranchissable. Les chevaliers de la Table Ronde sont tous venus au Mal Pas, avec des écus neufs et des chevaux en bonne santé, et chacun porte un emblème particulier. Tous ont pieds et bras crottés ; on retrousse les tuniques de soie ; on échange devant le gué des passes d'armes.

Tristan reconnaît le roi Arthur et l'appelle :

"Sire Arthur, je suis un malade, un lépreux tout bossu, tout piteux, tout délabré. Mon père est pauvre et n'a pas de biens au soleil. Je suis venu ici demander l'aumône. On m'a dit de toi force éloges : tu ne peux pas me repousser. Tu es vêtu de beau drap gris qui vient, je crois, de Ratisbonne. Sous la chemise de Reims, ton corps est blanc et musclé. Tu couvres tes jambes d'un riche brocart avec un filet vert, et tu portes des guêtres de laine fine. Sire Arthur, vois-tu comme je me gratte ? D'autres ont chaud, mais moi je gèle. Pour l'amour de Dieu, donne-moi tes guêtres."

Le grand roi est pris de pitié. Deux jeunes gens le déchaussent. Le malade prend les guêtres et part sans demander son reste. Il retourne sur sa motte. Il sollicite tous ceux qui passent devant lui. Il a désormais abondance de beaux habits, et les guêtres du roi Arthur.

Tristan est assis au-dessus du marais. Il vient de s'y réinstaller quand Marc, prestigieux et hautain, arrive à cheval près du borbier. Tristan l'aborde pour voir s'il obtiendra de lui quelque chose. Il fait tinter haut sa cliquette, et feint d'avoir peine à donner de sa voix rauque ; son haleine lui siffle par le nez :

"Pour l'amour de Dieu, Sire Marc, la charité ! "

Le roi retire son capuchon et lui dit : "Prends-le, mon frère : mets-le sur ta tête. Tu as assez souffert des intempéries.

– Sire, merci, répond Tristan. Vous me préservez du froid."

Il met le chaperon sous sa cape et, l'ayant tourné dans tous les sens, le dissimule.

"D'où viens-tu, lépreux ? demande le roi.

– De Caerlion, et mon père était gallois.

– Depuis quand as-tu quitté le monde ?

– Sire, depuis trois ans, sans mentir. Tant que je me suis bien porté, j'avais une amie très courtoise. C'est à cause d'elle que j'ai ces grandes boursoflures. C'est elle qui me fait sonner de ces cliquettes taillées en plein bois, afin que le bruit attire tous ceux que je sollicite pour l'amour du Créateur."

Le roi rétorque :

"Raconte-moi comment ton amie t'a rendu malade.

– Sire, son mari était lépreux ; et comme je faisais l'amour avec elle, j'ai été contaminé par son contact. Mais il n'en est qu'une qui soit plus belle.

– Et qui est-ce ?

– La reine Yseut. Elles s'habillent d'ailleurs de la même façon."

A ces mots, le roi se met à rire et s'en va. Non loin, le roi Arthur, qui joutait, s'approche : il rit à son tour à gorge déployée. Arthur s'enquiert de la reine :

"Elle vient par la lande, répond Marc. Sire, André l'accompagne et s'occupe d'elle."

On se dit :

"Comment faire pour sortir du Mal Pas ? Ne nous aventurons pas : ce serait imprudent."

Les trois félons – que le feu d'enfer les dévore ! – parviennent au gué et demandent au mendiant comment les moins crottés ont fait pour traverser le marais. Tristan, levant sa béquille, leur montre un terrain particulièrement spongieux :

"Voyez la tourbière après le borbier. C'est la bonne direction : j'y ai vu passer plus d'un."

Les félons entrent dans le marécage. Les indications du lépreux les conduisent en plein fange, où ils s'enlisent jusqu'à l'aube de la selle. Tous les trois sont désarçonnés. Le malade, sur sa butte, leur crie :

"Piquez fort !

Si vous êtes noirs de boue, il faut en sortir ! Par le saint apôtre, faites-moi la charité."

Les chevaux s'enfoncent dans la vase. Les cavaliers s'angoissent, car ils ne trouvent ni fond ni rive. Ceux qui joutent sur la hauteur s'empressent d'accourir. Ecoutez mentir le lépreux :

"Seigneurs, dit-il à ses ennemis, tenez-vous bien à vos arçons. Misère que cette fange où l'on s'enfonce ! Otez vos manteaux du cou. Et nagez dans la boue s'il le faut ! Croyez-moi, je l'ai vu de mes yeux, d'autres sont passés tout à l'heure."

Comme il agite son hanap ! Quand il le brandit, il en frappe le haut avec la courroie tandis que l'autre main fait sonner la cliquette.

Mais voici enfin Yseut la Belle. Elle découvre ses ennemis dans le borbier. Son ami est assis sur la motte. Elle est contente, elle rit, elle s'amuse. Elle descend à pied jusqu'au bord du marais.

Non loin de là, les rois et les barons qui les accompagnent regardent les enlisés qui se démènent dans tous les sens. Le malade les harcèle :

"Seigneurs, la reine est là, qui va faire sa déclaration.

Allez assister à l'épreuve."

Rares sont ceux qui ne s'esclaffent pas. Mais écoutez ce que fit le lépreux rongé de maux ; il s'adresse à Danaalain :

"Prends mon bâton bien en mains et tire avec force vers toi."

Il lui tend sa béquille. Mais le malade lâche ; l'autre tombe à la renverse dans la boue qui le submerge. On ne voit plus que son poil hérissé. Quand il s'est extrait de la vase, le lépreux lui dit :

"Ce n'est pas ma faute. J'ai les articulations toutes raides. Le mal d'Acre a rendu mes doigts gourds et la goutte enfle mes pieds. Je n'ai plus de vigueur et mes bras sont secs comme écorce."

Dinas se tenait à côté de la reine ; il n'est pas dupe et cligne de l'oeil au lépreux : il a reconnu Tristan sous la chape. Il voit les félons pris au piège. Il est tout à fait ravi du tour que les amants sont en train de jouer. Les délateurs souffrent le martyr pour sortir du borbier : à n'en pas douter, ils ont besoin d'un bon

bain. Ils se déshabillent devant tout le monde. Ils retirent leurs habits pour en mettre d'autres. Mais écoutez ce que fit le bon Dinas, qui n'avait pas encore franchi le gué. Il dit à la reine : "Ma dame, ce beau tissu va s'abîmer. Ce passage n'est que fange : je serais tout à fait désolé que vos habits soient gâtés."

Yseut sourit, mais elle n'est certes pas inquiète. Il lui fait un clin d'oeil : il est complice. Il se rend un peu plus bas, près d'une aubépine, et c'est là qu'André et lui ont franchi le marais, après quelques autres.

Yseut est restée seule. Devant le gué, il y a la foule des barons qui entourent les deux rois. Ecoutez la ruse d'Yseut : elle sait bien qu'on la regarde, de l'autre côté du Mal Pas. Elle s'approche du palefroi, prend les courroies des étriers et les noue au-dessus des arçons : aucun écuyer, aucun palefrenier ne les eût mieux protégés de la boue et ne s'en fût mieux occupé. Elle met la bride sous la selle, retire le poitrail de l'animal et lui enlève le frein. D'une main, elle tient sa robe et de l'autre une cravache. Elle s'avance avec le palefroi jusqu'au gué, lui donne un coup de cravache, et le cheval traverse le marais.

La reine ne perd pas de vue ceux qui se trouvent de l'autre côté.

Les deux rois prestigieux et toute l'assistance l'admirent. Elle porte des vêtements de soie qui viennent de Bagdad. Ils sont fourrés d'hermine blanche. Tous ses atours, mantel et bbliaut, ont une traîne. Sur ses épaules se déploient ses cheveux coiffés en bandeaux autour d'une raie et tout ornés d'or. Car elle porte sur sa chevelure un cercle d'or qui lui ceint toute la tête. Son teint ? S'y mêlent rose, lis et fraîcheur. Elle se dirige vers la passerelle.

"C'est à toi que je veux avoir affaire.

– Noble et digne reine, je suis à vos ordres, mais que pouvez-vous désirer de moi ?

– J'ai peur de me salir : porte-moi, sers-moi de monture, que je passe sans encombre cette passerelle.

– Mais enfin, noble reine, ne me demandez pas ce service ; je suis un lépreux tout bossu et tout malade.

– Dépêche-toi, répond-elle, et mets-toi en position. Crains-tu que j'attrape ton mal ? Il n'y a pas de danger.

– Advienne que pourra, réplique-t-il. J'aurai eu au moins la joie de lui parler."

Il s'appuie sur sa béquille.

"Eh bien, lépreux, tu n'es pas maigre. Tourne-toi, courbe le dos : je monterai à califourchon."

L'infirmes sourit.

Il se retourne et elle monte. Tous, rois et comtes, la regardent. Elle serre les cuisses sur la béquille. Lui avance précautionneusement ; il fait plus d'une fois mine de tomber ; il joue la comédie de la souffrance.

Yseut la Belle est à cheval sur son dos, et l'entoure de ses jambes. On dit :

"Regardez... Voici la reine qui chevauche un malade qui boite. Il va tomber de la passerelle. Il tient sa béquille contre sa hanche. Allons au-devant de ce lépreux, dès qu'il sera sorti du terrain glissant."

Les jeunes gens accourent. Le Roi Arthur les suit, et tous les autres à la file. Le lépreux tient le visage baissé. Il est arrivé de l'autre côté. Yseut se laisse descendre. L'homme va rebrousser chemin. Mais avant de

partir, il demande à la reine qu'elle pourvoie ce jour même à sa pitance. Arthur déclare :

"Il l'a bien mérité : reine, ne refusez pas."

Yseut la Belle dit au roi :

"Par la foi que je vous dois, ce truand est solide et mange à sa faim ; il ne viendra pas à bout du repas qu'il va prendre. J'ai senti ses provisions sous sa chape. Sire, sa gibecière est pleine."

J'ai touché à travers son sac les demi-pains et les miches, et la viande en pièces ou en quartiers. Il a de quoi manger et se vêtir. Avec vos guêtres, s'il les vend, il gagnera cinq sous sterling, et avec le capuchon de mon mari, il peut bien se payer quelques moutons et se faire berger, ou acheter un âne pour porter ceux qui voudront franchir le marais. C'est un bon à rien, c'est évident. Et aujourd'hui, il a de quoi faire. Les gens se sont montrés généreux. Il n'obtiendra rien de moi, pas même un ferlin ou une maille."

Les deux rois se mettent à rire. On fait avancer son palefroi. On l'aide à monter. Ils s'en vont plus loin. Ceux qui ont des armes joutent.

Tristan a quitté l'assemblée. Il retourne auprès de son maître qui l'attend. Govenal tient prêts les deux chevaux de Castille, avec frein et selle, les deux lances et les deux écus. Impossible de les identifier. Que dire des chevaliers ! Govenal s'est couvert d'une guimpe de soie blanche, et l'on ne voit que ses yeux. Il rejoint le gué lentement. Sa monture est superbe et bien en chair. Tristan lui-même chevauche le Beau Joueur : il n'est pas de meilleur cheval.

Il a couvert sa cotte, sa selle, son destrier et son bouclier d'une serge noire, et lui-même porte un masque noir : il dissimule tête et cheveux. Au bout de sa lance, il a fixé l'enseigne que sa dame lui a donnée. Les deux hommes progressent. Ils ont ceint l'épée d'acier. Ainsi équipés, sur leurs chevaux, par une verte prairie, entre deux vallons, ils surgissent en pleine Blanche Lande. Et Gauvain, le neveu d'Arthur, demande à Girflet :

"Vois ces deux hommes qui viennent au grand galop. Je ne les connais pas. Sais-tu qui ils sont ?

– Oui, répond Girflet. L'un a cheval noir et noire enseigne ; c'est le Noir de la Montagne. L'autre, avec ses armes bariolées, est lui aussi reconnaissable, car de telles couleurs sont rares par ici. Ils viennent de l'autre monde, j'en suis sûr".

Les nouveaux venus s'écartent du chemin, l'écu brandi, la lance levée, l'enseigne bien fixée au fer. Ils portent leur équipement avec une telle aisance qu'on croirait qu'ils ne les ont jamais quittés depuis leur naissance. Ils alimentent plus la conversation du roi Marc et du roi Arthur que leurs propres épouses qui sont là-bas dans la grand'plaine. On les voit souvent au premier rang des jouteurs. On n'a d'yeux que pour eux.

Ils échangent des coups au milieu des combattants les plus avancés, mais ne trouvent plus d'adversaires. La reine les a reconnus. Elle se tient, avec Brangien, un peu à l'écart de la tribune. André s'avance. Il tient ferme ses armes sur son destrier. Lance levée, derrière son écu, il bondit face à Tristan. Il ignore à qui il a affaire, mais Tristan sait, lui, contre qui il se bat. Il lui frappe l'écu, le renverse sur la piste et lui casse le bras. André gît aux pieds de la reine et ne relève plus l'échine. Quant à Govenal, il voit venir des tentes, sur un destrier, le forestier qui a voulu prendre Tristan quand celui-ci dormait dans son secteur. Il se précipite contre lui et l'homme n'a plus guère à vivre : il lui enfonce dans le corps le fer tranchant de sa lance, et l'acier le transperce de part en part. L'autre s'écroule mort, sans avoir eu le temps de recourir à un prêtre. Yseut, incapable de contenir sa joie, sourit discrètement sous sa guimpe. Girflet, Cinglor, Yvain, Taulas, Coris et Gauvain voient leurs compagnons en péril.

"Seigneurs, dit Gauvain, il faut agir. Le forestier gît bouche béante. Oui, ces deux-là viennent de l'autre monde. Nous ne les connaissons ni d'Eve ni d'Adam : ils nous ridiculisent. Attaquons-les, et capturons-les.

– Celui qui pourra nous les livrer, dit Arthur, aura droit à notre reconnaissance."

Tristan descend vers le gué avec Govenal, et ils traversent le passage. Les autres barons n'osent s'interposer. Ils se tiennent cois, tous apeurés. Ils croient qu'il s'agit d'être surnaturels. Ils ne pensent qu'à regagner leurs cantonnements, car ils n'ont plus envie de jouter.

Arthur chevauche à la droite d'Yseut, et la route lui semble bien courte... (Elle prend en effet une autre voie) qui bifurque vers la droite (?). Ils ont rejoint les pavillons. Il y en a beaucoup dans la lande. Les cordes qui les maintiennent valent très cher. Au lieu de joncs et de roseaux, c'est avec des fleurs qu'ils ont tous jonché leurs tentes. Ils arrivent par sentiers et par chemins. La Blanche Lande est entièrement couverte de toiles tendues. Maint chevalier a amené son amie. Les gens qui campent dans la prairie ont l'occasion de chasser plus d'un grand cerf. La nuit, ils s'installent dans la lande. Chacun des deux rois se tient à la disposition des solliciteurs. Quant aux plus fortunés, ils ont à faire : on multiplie les dons généreux.

Le roi Arthur, après le repas, va s'entretenir avec le roi Marc dans sa tente. Il est accompagné de ses intimes. Peu d'habits de laine : presque tous sont vêtus de soie. Et j'ajouterai, puisque j'évoque leur mise, que là où laine il y a, elle est teinte de pourpre et particulièrement fine, si nombreux sont les riches atours ! On ne saurait voir deux cours plus riches : on n'y manque de rien. Sous les pavillons, règne la fête. On parle aussi, ce soir-là, de ce qui va se passer : la noble et prestigieuse reine pourra-t-elle se disculper devant les rois et leurs barons ?

Arthur va se coucher avec ses chevaliers et ses amis. On entend sonner dans la nuit, sur la lande, maint chalumeau et mainte trompe dont on joue sous la toile. Peu avant l'aube, le tonnerre se met à gronder. C'est un présage de chaleur. Les sentinelles cornent l'aurore. On se lève un peu partout. On s'habille sans tarder.

Le soleil, dès l'heure de prime, est très vif. Il n'y a plus ni grêle ni brouillard. Devant les tentes royales, les gens de Cornouaille sont rassemblés. Il n'est pas un chevalier qui n'ait amené sa femme à la cour. On tend devant le pavillon du roi un tapis de soie et de brocart gris : il est ouvragé menu de tout un bestiaire. On l'étend sur l'herbe verte.

L'ouvrage a été acheté à Nicée. En Cornouaille, il n'y a pas de reliques, dans aucun trésor, dans aucun phylactère, dans aucune armoire d'église, ni dans aucune resserre, ni dans un reliquaire, ni dans un écrin, ni dans une châsse, ni dans une croix d'or ou d'argent, ni dans une masse ouvragée quelconque, que l'on n'eût rangées sur ce tapis, les unes à côté des autres. Les rois se retirent : ils veulent préalablement délibérer en toute clarté. Le roi Arthur prend le premier la parole, car il est impatient de parler :

"Roi Marc, celui qui te conseille une telle énormité est un monstre. En tout cas, il agit comme un perfide. Tu te laisses trop facilement tourner la tête : tu ne sais pas voir le mensonge ! Il pourrait bien te préparer une fort amère cuisine, celui qui te fit convoquer cette assemblée ! Je lui souhaite de payer cher son infâme projet. La noble, la grande Yseut veut régler l'affaire sans tarder. Ils peuvent être sûrs, ceux qui assisteront à son serment, que je ferai pendre à l'avenir les calomniateurs jaloux qui, après cette procédure, l'accuseront d'inconduite : c'est un crime qui mérite la mort. Tu vas savoir, Marc, où sont les vrais coupables : la reine va s'avancer devant tous, humbles et nobles, elle lèvera sa main droite et jurera, sur les reliques, par le Dieu du ciel, que jamais, ni deux fois ni même une, elle n'a commis avec ton neveu péché d'amour qui la déshonorât, ni n'a cédé à la sensualité. Seigneur Marc, tout ceci n'a que trop duré : quand elle aura prononcé son serment, dis à tes barons qu'ils la laissent en paix.

– Ah ! Sire Arthur, qu'y puis-je ? Tu me blâmes et tu as raison, car c'est folie de croire envieux. Mais c'est à contre-cœur que je les ai suivis. Puisque nous sommes ici pour assister à l'épreuve, je te garantis qu'après ce qui va se passer, le téméraire qui se risquerait à des discours malveillants en aurait le salaire qu'il mérite. Il faut savoir, Sire Arthur, noble roi, que si cette assemblée a lieu, c'est bien malgré moi. Que les détracteurs prennent garde désormais ! "

L'entretien cesse à ces mots.

Tous s'assoient par rangées, sauf les deux rois, et c'est normal : ils sont à côté d'Yseut et la tiennent par la main. Gauvain reste à côté des reliques. Les chevaliers d'Arthur, cour prestigieuse, entourent le tapis. Arthur, qui est debout à côté de la reine, est le premier à parler :

"Écoutez-moi, belle Yseut, voici ce que vous avez à proclamer : que Tristan n'a pas éprouvé pour vous d'amour coupable et vil, et qu'il ne vous portait d'autre affection que celle qui est due, pour l'amour d'un oncle, à une parente.

– Seigneurs, déclare Yseut, Dieu me vienne en aide ! Je vois ici de saintes reliques. Écoutez mon serment, qui est destiné au roi Marc : par Dieu, par saint Hilaire, par tout ce qu'il y a ici de sacré, par ces reliques, par celles qui ne sont pas ici et par toutes celles qui existent dans le monde, entre mes cuisses ne sont entrés autres hommes que le lépreux qui m'a prise sur son dos et m'a fait traverser les gués, et le roi Marc mon époux. J'exclus ces deux personnes de mon serment, mais je n'en exclus pas d'autres. Pour ces deux-là, je ne puis rien nier : il s'agit du lépreux et du roi Marc mon époux. J'ai tenu le lépreux entre mes jambes... si quelqu'un demande une autre épreuve, j'y suis prête, en ce lieu même."

Tous ceux qui l'ont entendue jurer ne peuvent en supporter davantage :

"Seigneur, disent-ils, quelle fierté ! Comme elle s'est bien justifiée ! Elle en a dit plus qu'on n'attendait et plus que les paroles exigées des félons. Elle n'a plus à se disculper après ce que vous tous venez d'entendre. Outre qu'elle a répondu sur Marc et Tristan, elle a juré solennellement qu'entre ses cuisses nul n'est entré, sinon le lépreux qui l'a portée hier, vers l'heure de tierce, à travers les gués, et le roi Marc son époux. Maudit soit quiconque mettra désormais sa parole en doute ! "

Gauvain se lève et dit à Marc assez haut pour que les barons l'entendent :

"Sire, nous avons assisté au serment, et nous en sommes témoins. Que les trois félons Danaalain, Ganelon et Godoïne le vil prennent garde à leur mauvaise langue : tant qu'ils seront de ce monde, si l'un d'eux, qu'il fasse la guerre ou non, médit de la reine et que je le sache, nous viendrons tous au galop lui demander instamment des comptes.

– Seigneur, répond la reine, je vous en remercie."

Tous les courtisans détestent maintenant les trois hommes. Ils prennent congé et s'en vont.

Yseut la Belle à la chevelure blonde remercie avec chaleur le roi Arthur :

"Ma Dame, dit-il, soyez tranquille. Tant que je serai sain et vif, vous ne trouverez plus personne qui ne vous dise courtoise parole. Les félons paieront cher leurs mauvaises pensées. Je prie le roi votre époux, en toute loyauté, en toute amitié, de ne plus croire vos détracteurs."

Marc répond :

"Si j'y consentais, je mériterais votre blâme."

Ils se séparent et retournent chez eux. Le roi Arthur se rend à Durham, le roi Marc demeure en Cornouaille. Tristan ne bouge d'où il est, et attend passif.

Le roi Marc gouverne en paix la Cornouaille. Tous, proches ou lointains, le respectent. Yseut partage ses plaisirs, et il lui multiplie les marques d'amour. Mais la quiétude générale ne détourne pas les trois félons de leurs complots. Un espion vient les voir, qui espère la fortune :

"Seigneurs, attention. Si je vous mens, faites-moi pendre. Le roi vous a su naguère mauvais gré et vous a gardé rancune d'avoir demandé le serment à son épouse. J'accepte d'être pendu ou mis à mal si je ne vous fais pas voir de vos propres yeux Tristan là où il attend de s'entretenir avec son amie. Il est caché, mais je connais son refuge. Quand le roi vaque à ses loisirs, Tristan connaît Maupertuis : il va dire bonsoir à Yseut dans sa chambre. Vous pouvez me brûler jusqu'aux cendres si, de la fenêtre de cette chambre, où vous regarderez à la dérobée, vous ne voyez venir Tristan l'épée ceinte, l'arc dans une main, deux flèches dans l'autre. Demain dès l'aube, vous assisterez à la scène.

– Comment le sais-tu ?

– Je l'ai vu.

– Tristan ?

– Oui, je l'ai reconnu.

– Quand ?

– Ce matin.

– Seul ?

– Avec Governal, son ami.

– Où logent-ils ?

– Ils sont bien installés. A l'aise.

– Chez Dinas ?

– Peut-être.

– Ils n'y résident pas à son insu.

– C'est probable.

– Où verrons-nous la chose ?

– Par la fenêtre de la chambre, c'est promis. Si je vous montre le fait, je mérite le salaire dû, que je veux fixer.

– Fixe ton prix.

– Un marc d'argent.

– Tu auras plus, par la sainte Eglise et sa messe. Si tu nous fais tout voir, ne t'inquiète pas : tu n'es pas près de redevenir pauvre.

– Alors, écoutez, dit le traître. Il y a une petite ouverture dans le mur de la chambre. La courtine la recouvre. Derrière la chambre, il y a un ruisseau avec du glaïeul bien touffu. Que l'un de vous y aille demain matin. Une brèche introduit dans le nouveau jardin et permet de se rendre tranquillement au pertuis. Mais ne franchissez pas l'ouverture.

Epointez avec un couteau une branche ; piquez le tissu de la courtine avec la pointe de cette baguette, et tirez-le vers vous sans l'attacher, afin de voir nettement ce qui se passera quand Tristan viendra parler à la reine. Si vous agissez de la sorte pendant seulement trois jours, j'accepte d'être brûlé vif dans le cas où rien ne se produit.

Tous répondent :

"Sois sûr que nous tiendrons notre promesse."

Puis ils donnent congé à l'espion.

Ils se consultent pour savoir qui assistera le premier à la rencontre de Tristan et de sa maîtresse dans la chambre. Ils acceptent que Godoïne s'en charge. Ils se quittent alors. Ils sauront désormais comment Tristan procède. Hélas ! la noble Yseut ne se méfie pas assez des félons ni de leur astuce ! Par Périnis, son fidèle, elle a demandé à Tristan de venir le lendemain à l'aube : le roi se rend à Saint-Lubin.

Seigneurs, quelle triste aventure ! Le lendemain, la nuit est noire. Tristan chemine au plus épais des ronces. Au bout d'une lande, il regarde et voit venir Godoïne, qui sort du gîte où il se terre. Tristan lui prépare une embuscade : il se cache dans les épines.

"Mon Dieu, murmure-t-il, aidez-moi, et que celui qui vient ne se rende compte de rien avant d'être à ma portée ! "

Tristan l'attend de pied ferme, l'épée au poing. Mais Godoïne se détourne. Tristan ne peut rien faire et enrage. Il sort du buisson, explore les lieux, mais en vain : l'autre s'éloigne, qui n'a souci que de trahir. Alors, Tristan, regardant au loin, voit presque aussitôt Danaalain qui va l'amble, avec deux lévriers. Quelle chance ! Il se poste dans un pommier. Danaalain suit un sentier sur un petit palefroi noir. Il a envoyé ses chiens lever un gros sanglier dans les broussailles. Avant qu'ils ne débusquent la bête, leur maître aura reçu un coup que nul ne pourra guérir.

Tristan, plein de courage, a retiré sa cape. Danaalain est bientôt là. Il ne s'aperçoit de rien et Tristan saute. L'autre veut fuir, mais ne le peut : Tristan lui barre la route. Et le tue ; c'était fatal. Tristan y tenait : il ne le manqua point et lui coupa la tête. Pas le temps de dire : "J'ai mal." Il lui tranche les tresses et les glisse dans ses chausses : il les montrera à Yseut pour qu'elle soit assurée que Danaalain est mort. Puis il s'en va sans tarder.

"Hélas, murmure-t-il, qu'est devenu Godoïne que je viens à peine d'entrevoir ? Il a disparu. Où est-il passé ? Où allait-il si vite ? S'il m'avait attendu, il aurait sa récompense, la même qu'obtint Danaalain le félon, que j'ai tué et décapité."

Il a abandonné dans la lande le cadavre qui gît ventre en l'air dans un bain de sang. Il essuie son épée, la remet au fourreau ; il prend sa chape, se recoiffe du chaperon, se charge d'une grosse massue et court à la chambre de son amie. Vous allez entendre ce qui va s'y passer.

Godoïne est déjà là : il est arrivé avant Tristan. Il a percé la courtine, et voit la chambre jonchée. Il aperçoit tout ce qui s'y trouve. Il n'y a là d'autre homme que Périnis. Mais entre Brangien, la suivante, qui vient de peigner la belle Yseut et garde encore le peigne en sa main.

Le félon, l'oeil au mur, assiste à l'apparition de Tristan, qui tient dans sa droite un arc d'aubour entier et deux flèches, et dans l'autre main deux longues tresses. Il retire sa chape, et son corps svelte se devine. Yseut la Belle à la blonde chevelure marche à sa rencontre et le salue. Par la fenêtre, elle voit l'ombre que projette la tête de Godoïne. Elle garde son sang-froid, mais frissonne de rage. Tristan lui dit :

"Que Dieu me protège ! Voici les tresses de Danaalain. Je vous ai vengée de lui : il n'est pas près d'acheter ni marchander écu ni lance.

– Seigneur, répond-elle, que m'importe ? Je vous prie de tendre votre arc, pour savoir s'il est bien bandé."

Tristan, interdit, se met à réfléchir. Ecoutez ! Tout en méditant, il rassemble ses forces. Il tend l'arc de toute son énergie. Mais il demande en même temps des nouvelles du roi Marc. Yseut lui dit ce qu'elle sait... (elle lui déclare qu'un des félons veut sa perte et que) s'il pouvait s'en sortir vivant, il ferait renaître la mortelle querelle entre le roi Marc et son épouse Yseut. Tristan, avec la grâce de Dieu, l'empêchera de s'en tirer. Yseut ne plaisante pas :

"Mon ami, encorde une flèche. Veille à bien tendre le fil. Je vois quelque chose qui me tourmente. Tristan, bande ton arc."

Tristan, interdit, médite un instant. Il devine qu'elle a remarqué quelque chose qui l'inquiète. Il lève la tête : il frémit, il tremble, il tressaille. A contre-jour, à travers la courtine, il aperçoit la tête de Godoïne.

"Mon Dieu, roi du ciel, je ne rate pas quand je vise : permettez que je ne manque pas cette cible ! Je reconnais un des trois félons de Cornouaille qui se tient traîtreusement là. Mon Dieu, vous avez accepté que pour le peuple pérît votre si sainte personne, laissez-moi me venger du mal que m'ont fait ces félons."

Il se tourne alors vers le mur, tend ferme l'arc et tire. La flèche est si rapide que sa trajectoire est infaillible. Elle s'enfonce dans son oeil, et lui perce le crâne et la cervelle. Un émerillon, une hirondelle volent deux fois moins vite ; et le trait aurait mis plus de temps à traverser une pomme mûre. Godoïne tombe et heurte un madrier, mais il ne remue plus ni bras ni jambes. Il n'a même pas loisir de murmurer : "Je me meurs ! Mon Dieu ! Confession ! ..."

Tristan de Thomas

Fragment du manuscrit de Cambridge : Le Verger

... tient dans ses bras la reine. Ils se croient en sûreté. Or survient, malheur imprévu, le roi, conduit par son nain. Il veut les prendre sur le fait, mais, Dieu merci, les deux hommes arrivent trop tard et trouvent les amants endormis. Le roi, à ce spectacle, dit au nain :

"Attendez-moi ici ; je vais monter au palais chercher de mes barons : ils seront témoins du flagrant délit. Je les ferai brûler preuves à l'appui."

Tristan s'éveille, et voit le roi, mais feint le sommeil, le laissant aller à grand pas vers le palais. Il se dresse alors et dit :

"Hélas, Yseut, belle amie, réveillez-vous : nous sommes trahis. Le roi nous a surpris ; il va chercher du renfort. S'il le peut, il nous fera arrêter tous les deux et condamner au bûcher. Je vais m'en aller, ma douce amie. Ne craignez rien, car ils n'auront pas de preuve... (si l'on vous trouve seule. Je partirai tristement en exil, pour l'amour de vous)... et je ne connaîtrai plus la joie, mais la nostalgie, ni le bonheur, mais le péril.

Je suis si malheureux de vous quitter que tout plaisir m'est à jamais refusé. Ma tendre dame, je vous en prie, ne m'oubliez pas : aimez-moi autant de loin que vous m'aimez quand je suis proche. Je ne veux plus tarder : donnez-moi le baiser d'adieu."

Yseut l'embrasse longuement ; elle l'a écouté avec passion et constate qu'il pleure ; ses yeux s'embuent et elle pousse un profond soupir ; elle lui dit avec ferveur :

"Mon ami, mon seigneur, vous aurez triste souvenir de ce jour où votre départ vous coûta tant. Je suis déchirée de vous perdre et n'ai jamais autant souffert. Je ne connaîtrai plus la joie quand je serai privée du réconfort de votre présence : quelle pitié ! tant de tendresse ! et je ne vous verrai plus ! Il faut que nous nous séparions, mais l'amour restera intact. Prenez cependant cet anneau, et gardez-le, si vous m'aimez..."

Fragment du manuscrit Sneyd : Le mariage

... Tristan balance et s'abandonne à des pensées contradictoires, car il veut se guérir d'aimer, puisqu'il ne peut réaliser son désir ; il se dit :

"Yseut, mon amie, votre vie n'est pas la mienne : notre amour n'est plus communion, et je suis dupe. Je perds à cause de vous bonheur et plaisir, mais vous n'en êtes privée ni jour ni nuit ; je mène ma vie dans la souffrance, et vous menez la vôtre dans la volupté. Je ne fais que vous désirer, mais vous ne pouvez éviter de connaître la jouissance et la joie, et vous obtenez tout ce que vous voulez. J'ai la nostalgie de votre corps, mais le roi le possède ; il fait l'amour avec vous jusqu'à satiété, et c'est à lui qu'appartient ce qui était à moi. Je renonce à ce qui m'est inaccessible, car je sais bien qu'Yseut, satisfaite, m'a oublié. Mon coeur, à cause d'elle, méprise toutes les femmes, et elle refuse de me consoler, bien qu'elle sache combien je souffre, et combien la passion me tourmente : une autre a envie de moi, et j'en suis déchiré. Si je n'étais pas si intensément sollicité, je souffrirais mieux ma langueur et, j'en suis sûr, le fait de me dépenser soulagerait une ardeur que son indifférence accroît. Mais puisque je la convoite en vain, je suis bien obligé de trouver compensation à ma mesure, car comment faire autrement ? C'est ainsi que l'on se comporte devant l'inéluctable. A quoi bon attendre toujours et s'abstenir de toute consolation ? Pourquoi nourrir une tendresse qui n'aboutit à rien ? J'ai tant enduré de peines et de douleurs pour Yseut que j'ai le droit de vivre. Je me perds à rester fidèle. Elle ne pense plus à moi, elle n'est plus la même. Mon Dieu, Créateur du monde et Roi du ciel, comment a-t-elle pu changer à ce point ? Est-ce concevable ? Quand l'amitié demeure, l'amour

peut-il mourir ? Pour moi, je ne puis y renoncer. Et je sais bien que si mon coeur se détachait d'elle, son coeur le lui dirait : elle ne pouvait rien faire de bien ou de mal sans que mon coeur ne le sût. Mon coeur me dit que son coeur est constant et veut me consoler de loin. Si je ne puis satisfaire mon désir, est-ce une raison de la trahir et de lui préférer une femme qui ne m'est rien ? Nous avons tant souffert et l'amour nous a imposé tant d'épreuves que même privé d'elle, je n'ai pas le droit de courtiser quelqu'un d'autre ; elle-même aspire sans doute à ce qu'elle ne peut réaliser ; et je ne saurais lui tenir rigueur, quand elle ne songe qu'à moi : si elle n'agit pas comme je le souhaiterais, faut-il lui en vouloir ? Yseut, vous n'y pouvez rien, et vous m'aimez ; vous ne m'abandonnez pas. Je suis incapable de vous tromper. J'en suis sûr, si elle renonçait à moi, mon coeur le devinerait aussitôt. Mais, qu'elle m'ait trahi ou non, j'éprouve cruellement son absence. Je pressens qu'elle m'aime peu ou qu'elle ne m'aime plus, car si elle m'aimait vraiment, elle trouverait un moyen de me rassurer. Me rassurer de quoi ? De ce doute actuel. Où me ferait-elle chercher ? Où je suis. Mais sait-elle où ? Et alors ! Elle pourrait s'en enquérir ! Pourquoi ? Parce que je suis malheureux.

Mais elle redoute son mari : de toute son âme, elle voudrait bien. A quoi bon, puisqu'il n'y a rien à faire ? Qu'elle aime son mari d'une ferveur exclusive ! Je ne lui demanderai pas de penser à moi ! Je ne la blâme pas de sa froideur, puisqu'elle n'a pas le droit de me désirer : sa beauté ne l'exige pas, ni ses sens n'appellent d'assouvissement avec un autre homme, quand son mari la comble. Elle est si heureuse avec le roi qu'elle ne peut qu'oublier ma tendresse, et Marc lui suffit au point qu'elle n'a plus besoin de moi. Mon amour ne fait pas le poids en face de ce que lui donne son époux. La nature vient au secours de sa volonté. Qu'elle se satisfasse de ce qu'elle a, puisqu'il lui faut renoncer à celui qu'elle aime. Qu'elle se contente du possible et en tire le plus grand profit : caresses et baisers lui rendront l'affection du roi. Elle y éprouvera tant de joie qu'elle ne se souviendra plus de son amant. Et si elle se souvient, que m'importe ? Qu'elle agisse bien ou mal, peu lui importe à elle. Ne peut-elle éprouver jouissance et volupté sans amour ? Mais comment éprouver de la jouissance sans amour, et comment aimer son mari, et comment oublier le passé, quand tel est le poids du souvenir ? D'où vient que l'homme puisse haïr ce qu'il a aimé, et s'acharner avec fureur contre ce qui était l'objet de sa passion ? Non, il ne hait pas, mais il se détache, il s'éloigne, il abandonne, dès qu'il ne voit plus ce qui nourrit sa flamme. Il ne peut ni aimer ni haïr ce qu'il n'a pas sous les yeux. Quand quelqu'un vous traite d'abord avec noblesse, puis vous trahit, il faut cultiver une égale noblesse et ne pas rendre le mal pour le mal. Si l'un se conduit mal, à l'autre de souffrir que le pacte soit le suivant : redouter un amour vulnérable à la trahison, repousser la tentation d'une indigne rancune. Il faut tendre à rester noble et refuser la trahison, servir sa dame avec noblesse et détester tout avilissement. Puisqu'Yseut m'a aimé et m'a donné tant de preuves de son amitié, je n'ai aucune raison de la haïr, quoi qu'il advienne. Mais si elle oublie notre amitié, je ne dois plus me souvenir d'elle. Je ne dois plus l'aimer ni la détester, mais je veux me comporter comme elle, si c'est possible : tenter par mes actions et par ma conduite de me libérer de ma passion comme son mari l'y aide. Comment faire, sinon en me mariant ? Ce qui la sauve, c'est qu'elle vit en épouse légitime, car c'est son mari qui la guérit de notre amour. Elle ne saurait se refuser à lui et, malgré qu'elle en ait, il lui faut se soumettre. Mais moi, je ne suis tenu à rien, et je ne veux que faire une expérience : j'épouserai la jeune fille pour connaître ce qu'éprouve la reine, afin de savoir si les noces et l'union des corps me permettront de vivre sans elle, comme la présence de son époux lui a permis de vivre sans moi. Il n'y intervient point de haine : je ne cherche qu'à rompre avec elle ou mieux à l'aimer comme elle m'aime, et je dois ressentir ce qu'elle ressent avec le roi."

Tristan est fort troublé, et sa passion le plonge dans le désarroi, le déchirement et l'épreuve. Il ne voit d'autre justification que le souci d'expérimenter contre l'amour le remède du plaisir, et la volonté d'oublier Yseut en satisfaisant ses désirs, car il croit qu'elle est indifférente parce que son mari suffit à la combler : il veut épouser une femme dont Yseut ne saurait dire qu'il cherche avec elle un plaisir déraisonnable et funeste à son prestige ; car il a de la tendresse pour Yseut aux Blanches Mains à cause de sa beauté, mais aussi de son nom. Si belle qu'elle fût, il ne l'eût pas aimée sans ce nom d'Yseut, et le nom n'eût pas été un agrément efficace sans la beauté : ces deux attributs de la jeune fille le poussent à demander sa main, afin de savoir ce que ressent la reine, et d'éprouver un plaisir conjugal si contraire à son amour. Il veut se donner l'expérience de ce qu'Yseut connaît auprès du roi, d'où sa décision de rechercher avec l'autre Yseut cette forme de volupté.

C'est l'âme triste et le cœur déchiré que Tristan consent à se venger. Il paiera cher ce souci, qui rendra double son tourment : il espère soulager sa peine et ne fait que l'augmenter ; il croit qu'il calmera son désir et, puisqu'il n'aura pas ce qu'il veut, il note que la jeune fille et la reine ont même nom et semblable beauté : il ne voudrait pas d'elle si elle n'avait de charme que son nom, mais sa beauté serait vaine, si elle n'était une Yseut. Si elle ne s'appelait Yseut, Tristan ne pourrait l'aimer ; si cette Yseut n'était point belle, il n'aurait pas plus d'attrance pour elle : mais il a trouvé en elle un nom et des agréments qui ont provoqué sa tendresse, et il convoite la jeune fille.

Écoutez merveilleuse aventure, et sachez combien les gens sont inconstants et changeants les cœurs ! Leur nature exige qu'ils s'enracinent dans le mal et puissent renoncer au bien. La mauvaise habitude les empiège définitivement et devient leur être véritable, et ils sont si englués dans la fourbe qu'ils ne savent plus ce qu'est la générosité : ils sont si rompus à leurs pratiques viles qu'ils en oublient la courtoisie ; ils se dépensent dans la malice et y mènent toute leur vie ; ils sont aliénés par le vice et s'y vautrent. Les uns sont accoutumés à mal faire, les autres renoncent à s'efforcer vers le bien et s'abandonnent avec complaisance à la frivolité : ils se dépouillent de leur vertu pour n'obéir qu'à leurs inclinations mauvaises. L'inconstance incite à quitter le bon chemin à cause d'une déplorable sensualité : on trahit un bien accessible pour s'adonner à la bonne vie. C'est là répudier les valeurs les plus hautes et céder à l'égoïsme, et le bien qu'on acquiert est moindre ; mais l'on méprise ce que l'on possède et l'on préfère convoiter l'avoir d'autrui : si celui que l'on a était à quelqu'un d'autre, on ne le détiendrait certes pas à contrecœur, mais tout ce que l'on détient en droit, on ne peut l'aimer avec ferveur. Celui qui ne pourrait obtenir ce qui lui appartient serait obsédé par l'idée de le conquérir : on croit toujours trouver mieux ailleurs et l'on se lasse de ce que l'on a sous la main. L'amour du changement est un piège, quand on rejette ce qui est à soi pour désirer ce qu'on n'a pas, au point de s'appauvrir pour prendre pire. C'est le mal qu'il faut, si l'on peut, laisser derrière soi, en échangeant le pire contre le mieux, en agissant avec sagesse, en se guérissant de folie, car voilà qui n'est pas frivolité, quand le changement va dans le sens du bien et que l'on arrache quelque vice de son cœur ; mais trop de gens n'ont au fond d'eux-mêmes que l'amour d'un changement dont le but est de soustraire à autrui ce que l'on ne possède pas ; d'où l'inconstance ; on veut faire l'essai de ce qu'on n'a pas, et l'on pense y trouver la paix. Ainsi se comportent souvent les dames : elles délaissent ce qu'elles ont pour obtenir ce qu'elles veulent, elles tentent de satisfaire leur désir et leur caprice. J'aurais certes beaucoup à dire là-dessus, mais tous, hommes et femmes, se complaisent au changement, car ils ne cessent eux-mêmes de nourrir de nouveaux projets, de nouvelles lubies, de nouveaux caprices, toujours déraisonnables et chimériques. Tel veut en amour progresser qui s'enlise ; tel espère se guérir de sa passion qui double sa souffrance ; tel veut se venger qui empire vite sa condition et tel croit se libérer qui se charge de chaînes.

Tristan croyait se débarrasser d'Yseut et bannir de son cœur un amour sans issue en épousant une autre Yseut. Il avait l'ambition de se délivrer ; mais s'il n'y avait pas eu la première Yseut, il n'aurait pas autant aimé la seconde, et c'était pour l'amour d'une Yseut qu'il s'efforçait d'aimer une autre Yseut : pour être constant, il incline à nouvelle femme, mais s'il pouvait aimer la reine, il ne courtiserait pas la jeune fille ; il me faut donc préciser que ce n'était ni amour ni haine, car s'il s'était agi d'amour vrai, il n'aurait pas aimé l'autre Yseut contre la volonté de son amie, et ce n'était pas non plus haine, puisque ce fut par amour pour la reine que Tristan s'éprit de sa rivale. Quand il l'épousa pour l'amour d'Yseut la Blonde, il ne détestait pas cette dernière, car s'il l'avait haïe, il n'aurait eu nulle raison de se marier. Et s'il avait été courtois, il n'aurait pas épousé l'autre Yseut. Mais à cette occasion, il était si tourmenté par sa passion qu'il voulut la combattre pour s'en guérir et se libérer de son tourment : or, il tomba de mal en pis. C'est ce qui arrive à plus d'un : quand ils subissent profondément la langueur d'un amour, avec ses déchirements, ses souffrances et ses adversités, ils choisissent comme remède, pour se libérer, pour se sauver et pour se venger, une conduite qui les aliène davantage, si bien qu'ils optent délibérément pour l'aggravation de leur douleur. J'ai vu beaucoup de gens agir ainsi lorsqu'ils ne peuvent réaliser leurs désirs ni posséder ce qu'ils convoitent, si bien qu'ils mettent toute leur ardeur à s'empiéger : leur malheur leur fait commettre des actes qui doublent leur affliction, et lorsqu'ils veulent se délivrer, le voilà pris. Dans cette conduite ou dans cette vengeance, je vois à la fois de l'amour et de la révolte : il s'agit non point de haine et d'amour, mais de révolte mêlée à l'amour ou d'amour révolté.

Agir à contrecœur en vue d'un bien qui échappe est vouloir à l'encontre du désir même ; et Tristan n'agit pas autrement, qui oppose le vouloir à son profond désir : parce qu'il souffre à cause d'Yseut, c'est par Yseut qu'il veut se délivrer ; il lui multiplie les baisers et les caresses, il fait aussi la cour à ses parents, si bien que tous sont favorables au mariage : Tristan demande sa main, et ils la lui accordent.

On décide de la date des noces. Tristan invite ses amis, le duc invite les siens. Tout est prêt pour le grand jour. Tristan épouse Yseut aux Blanches Mains. Le chapelain chante la messe, qui se déroule conformément à la liturgie de la Sainte Eglise. Puis on se rend joyeusement au festin, qui est suivi de divertissements : quintaine, joute, concours de javelot, lancer de roseaux, palestre, escrime, défis divers, comme il est d'usage en ces circonstances pour les chevaliers qui vivent dans le monde. Le soir, les jeux terminés, on a préparé pour la nuit la couche nuptiale : on y conduit la jeune fille ; on aide Tristan à retirer son biau : il était ajusté, et étroit aux poignets ; en retirant le biau, tombe la bague qu'Yseut a donnée à son ami dans le verger lors de leur dernière rencontre. Tristan aperçoit l'anneau et devient pensif. Sa méditation le plonge dans le désarroi, et il ne sait plus que faire. Il se met à détester son projet, si contraire à sa volonté profonde, et sa rêverie est si douloureuse qu'elle suscite ses remords : sa conduite dément toute sa vie ; et le voici replié sur lui-même, à cause de l'anneau qu'il a remis à son doigt ; sa songerie le fait souffrir : il se souvient de la parole donnée à son amie lors des adieux, dans le jardin où ils se sont quittés. Il soupire du fond du cœur et se dit :

"Comment me suis-je laissé prendre ?

Je ne veux pas de ce mariage ; et pourtant je dois coucher avec celle qui est ma femme légitime ; c'est avec elle que je dois partager ma couche, car je ne puis la délaisser. Mon cœur trop ardent et volage m'a fait commettre une folie, quand j'ai demandé la jeune fille à ses parents et à ses amis ; et je n'ai pas assez pensé à Yseut ma bien-aimée, quand je me suis permis cette monstruosité de trahir et renier ma promesse. Oui, je dois, hélas, coucher avec elle ! Je l'ai épousée au grand jour, et tout le monde nous a vus sortir de l'église : impossible de la repousser ! Me voici condamné à une conduite démente. Je suis coupable et criminel si je quitte cette femme, mais je ne m'unirai pas avec elle sans enfreindre mon serment, et je me suis trop engagé envers Yseut pour que j'aie le droit d'appartenir à mon épouse. Je dois tant à l'Yseut lointaine que je ne puis consentir à aimer cette Yseut-ci, et je serai traître à ma parole si je ne fuis pas cette compagne. Je suis parjure envers Yseut que j'aime, si je cherche ailleurs mon plaisir, et si je connais la joie avec mon épouse, je commettrai une faute grave, un crime, une vilénie : je ne puis ni l'abandonner, ni jouir d'elle en partageant son lit pour satisfaire un désir égoïste ; je suis trop lié avec la reine pour coucher avec cette jeune fille, et j'ai déjà poussé si loin les choses avec elle que je ne puis revenir en arrière ; il ne faut ni tromper Yseut ni repousser cette femme que je ne puis ni quitter ni posséder. Si je tiens mes engagements avec elle, je romps le pacte avec Yseut, et si je suis fidèle à Yseut, je suis déloyal envers mon épouse. Je n'en ai pas le droit, ni ne veux mal agir à l'encontre d'Yseut. A laquelle vais-je mentir ? je ne le sais, car je suis obligé de trahir abusivement et dans la pire fraude l'une des deux ou, je le crains, de les tromper l'une et l'autre : je suis déjà allé si loin avec celle-ci que je suis déjà parjure envers Yseut ; et j'ai tant aimé la reine que je suis déjà parjure envers la jeune fille ; me voici bien empiégé ! Si j'avais pu ne les rencontrer ni l'une ni l'autre ! Je les fais souffrir l'une et l'autre, et les deux Yseut font mon malheur. Je les trompe toutes les deux. Je les dupe l'une et l'autre : j'ai dupé la reine et vais devoir duper celle-ci.

Pourtant quelle que soit celle que je trompe, je puis rester fidèle à l'autre. J'ai trompé la reine, je serai loyal envers mon épouse. Non, je ne l'abandonnerai pas. Mais vais-je me parjurer envers Yseut ? Je ne sais que faire. De tous côtés, c'est le déchirement, car il me coûte d'obéir à la loi du mariage, et plus encore de quitter mon épouse. Plaisir ou non, je suis contraint de coucher dans son lit. Belle vengeance à l'égard d'Yseut, quand je suis le premier floué : je voulais rendre à Yseut la pareille, mais c'est moi qui me prends au piège. C'est à moi que j'ai porté les coups que je lui destinais, et j'en suis réduit au total désarroi. Si je couche avec mon épouse, je suscite la fureur d'Yseut ; si je refuse son lit, je me déshonore : elle en sera folle de rage, et ses parents et tous ses proches me haïront et me flétriront, en même temps que je m'attirerai la colère

de Dieu. Je crains l'infamie, je crains le péché. Et ensuite, une fois étendu près d'elle, si je ne fais à ce moment ce contre quoi mon coeur se révolte le plus, ce qui m'est le plus odieux ? Y consentir me répugnera toujours.

Je saurai lui montrer que je lui préfère une autre compagne. Elle sera bien sottre, si elle ne s'aperçoit pas que j'en aime, que j'en désire une autre, et que j'aspire à m'unir avec une amie qui me donne plus de plaisir. Elle n'obtiendra rien de moi et, j'en suis certain, cessera de m'aimer : elle aura raison de me haïr, quand je m'abstiendrai d'obéir à la nature et de m'unir avec elle. S'abstenir provoque la haine : de même que l'union nourrit l'amour, le refus fait naître la rancune ; l'oeuvre de chair est source de tendresse, mais l'insatisfaction a pour effet la colère. Si je me retiens de la prendre, j'en souffrirai cruellement, et le noble preux que j'étais ne sera plus qu'un lâche ; ce que ma valeur m'a acquis, cet amour va me l'enlever : la ferveur qu'elle éprouvait pour moi sera détruite par l'inassouvissement ; fini, l'honneur de servir, car je me tiendrai sur la touche. Elle m'a aimé et désiré avant de se donner à moi : mon refus suscitera sa fureur, parce qu'elle restera sur sa faim : le plaisir n'est-il pas ce qui attache le plus en amour les deux partenaires ?

C'est pourquoi je ne la prendrai pas, car je ne veux plus qu'elle m'aime. J'aspire au contraire à ce qu'elle me déteste, et je préfère sa haine à sa tendresse. Oui, je l'ai trop séduite : j'ai mal agi envers mon amie qui m'a aimé plus que tout autre. Comment s'est-il fait que j'aie voulu cette femme, que je l'aie désirée, que j'aie trouvé la force et la volonté de consentir à ces fiançailles et à ce mariage qui trahissaient la foi et l'affection que je dois à Yseut ma bien-aimée ? J'augmente encore mon crime en acceptant de m'unir à elle, car je ne manque pas une occasion, quand je lui parle, de tromper, de mentir, d'être traître et parjure envers Yseut, dans la mesure où je cherche à coucher avec une autre. Je détruis mon amour par ma quête du plaisir. Il ne faut pas que mes sens me poussent à tromper Yseut tant que ma bien-aimée est en vie ; j'agis en renégat et en félon quand je cultive une amitié qui lui ferait mal. Je me suis si engagé que j'en aurai du remords toute ma vie, et je suis décidé à réparer le tort que j'ai fait à celle que j'aime, car je m'infligerai le châtement que je mérite : oui, j'entrerai dans son lit, mais je refuse d'y jouir. J'en suis sûr : je ne puis inventer de tourment plus durable, plus cruel ni plus éprouvant, que nos rapports soient tendres ou tendus : car si je la désire, je souffrirai de rester chaste, et si elle ne m'attire pas, j'aurai répugnance à dormir près d'elle. Que je l'aime ou que je la déteste, je me rendrai très malheureux. Traître à la parole donnée à Yseut, j'accepte une expiation qui, lorsqu'elle saura ma peine, me vaudra sa clémence."

Tristan se couche, Yseut aux Blanches Mains l'embrasse, lui baise la bouche et le visage, l'étreint contre elle, soupire profondément et aspire à satisfaire un désir qu'il rejette. Tristan est déchiré entre la tentation du plaisir et la volonté du refus. Sa sensualité le pousse à céder, mais sa raison demeure fidèle à Yseut la Blonde. Le souvenir voluptueux de la reine l'aide à repousser la jeune femme ; l'amour de son amie l'emporte sur l'appel des sens et impose silence à la nature. Sa passion s'unit à son sang-froid pour vaincre les exigences de son corps. La ferveur qu'il ressent pour Yseut combat efficacement l'attraction physique et vient à bout d'une inclination qui excluait la tendresse. Il a traversé une phase de violent désir, mais l'amour lui donne la force de dire non. Il savait sa compagne noble, il la sait belle ; il veut bien faire, il hait son désir : si ce désir était moindre, il maîtriserait sans peine sa volonté ; mais il ne peut maîtriser son désir. D'où sa peine, d'où son tourment, d'où sa cruelle méditation, d'où sa douloureuse angoisse : il ne sait comment repousser sa femme, il se demande comment se comporter et quel prétexte il invoquera ; il se sent confus, de fuir ce dont il a envie : il évite la douce chair de son épouse et la fuit, pour différer la volupté.

Et il lui dit :

"Très chère, ne prenez pas mal le secret que je vais vous confier. Je vous demande de le garder, que nul ne le sache que nous : jamais je ne l'ai révélé à personne. Sur le côté droit, j'ai une malformation qui me fait souffrir depuis longtemps ; cette nuit même, j'en ai été très malade. La douleur s'est répandue dans tout le corps ; j'en suis si affecté que j'ai la région du foie tout endolorie et que je n'ose plus faire l'amour, car j'ai besoin de me ménager. Quand je me suis fatigué, il m'est arrivé de m'évanouir trois fois, et j'ai mis longtemps

à me remettre. Pardonnez-moi si je vous néglige : nous aurons d'autres occasions, quand nous en aurons envie tous les deux.

– J'en suis désolée, répond Yseut, et plus affligée que de tout autre mal en ce monde, mais ce dont vous parlez, j'accepte volontiers de m'en abstenir."

L'autre Yseut soupire dans sa chambre, à cause de Tristan qui lui manque tant. Elle ne saurait penser à autre chose qu'à cette obsession : son amour. Elle ne veut rien d'autre, n'aspire à rien d'autre, n'espère rien d'autre. En lui est tout son désir, mais elle n'a de lui aucune nouvelle, ni ne sait où il est, dans quel pays, ni même s'il est mort ou vivant. C'est ce qui la tourmente le plus. Il y a longtemps qu'elle est privée de toute information. Elle ignore qu'il est en Bretagne, et le croit encore en Espagne, là où il a tué le géant, neveu du Grand Orgueilleux qui vint d'Afrique jeter un peu partout son défi à princes et à rois. L'Orgueilleux était téméraire et valeureux, et les combattit tous ; il tua ou blessa la plupart et leur arracha la barbe du menton.

Il fit un grand manteau de ces barbes, très ample et traînant sur le sol. Il avait entendu parler du roi Arthur dont le royaume était si puissant et dont le courage et la valeur étaient tels qu'il se révélait invincible : il avait mené bien des combats sans connaître la défaite. Quand le géant apprend la chose, il fait à Arthur la faveur d'un message amical dans lequel il lui vante son manteau tout neuf où il ne manque que la bordure et le col, et qui est fait avec les barbes des rois, des princes et des barons de bien des pays ; il les a surpassés au combat et les a victorieusement mis à mort, puis il s'est taillé un habit digne de ces barbes royales, bien que la bordure en soit encore absente ; mais Arthur est le plus grand de tous et règne sur un très vaste empire : c'est pourquoi il lui mande amicalement de faire écorcher son menton pour lui dépêcher ce cadeau glorieux ; lui-même consent à l'honorer en mettant la barbe d'Arthur au-dessus des autres. C'est un roi prestigieux, supérieur à tous : aussi sera-t-il glorifié s'il se dépouille de sa barbe pour lui en faire don. Il la mettra en haut du manteau dont elle constituera la bordure et le col ; mais s'il refuse de la lui envoyer, il subira le sort des autres : lui-même engagera comme enjeu le manteau et se battra contre Arthur, en sorte que le vainqueur gagnera la barbe et le manteau.

En entendant ce message, Arthur ressentit une violente fureur. Il fit répondre au géant qu'il acceptait le combat et ne céderait pas sa barbe, car ce serait une effroyable lâcheté. Lorsque le géant connut son message, il vint le défier avec une arrogance extrême aux frontières mêmes de son royaume, et il le provoqua en duel. Il s'affrontèrent alors, acceptant les enjeux de la barbe et du manteau. La lutte fut extraordinairement violente. Ils se battirent avec rage tout le jour. Le lendemain, Arthur fut vainqueur. Il lui prit la tête avec le manteau. Sa prouesse et son courage lui valurent ce brillant fait d'armes.

Bien que cet épisode fût étranger à notre histoire, il me fallait le raconter, parce que l'Orgueilleux avait un neveu, et que ce neveu voulait conquérir la barbe du grand empereur au service duquel s'était mis Tristan en Espagne, avant qu'il ne se rendît en Armorique. L'homme vint revendiquer la barbe du souverain qui la lui refusa, mais ne put trouver dans son empire aucun parent ni ami qui prit sa cause et relevât le défi. Le roi en fut très affligé et manifesta devant sa cour sa fureur : Tristan, qui lui était dévoué, se fit son champion. Il livra à son adversaire un combat très dur et très douloureux : l'un et l'autre y reçurent mainte blessure. Tristan y versa bien du sang, et il souffrit beaucoup dans son corps. Ses amis craignirent pour sa vie, mais le géant fut tué. Depuis qu'il avait été mis en si mauvais état, Yseut n'avait plus eu aucune nouvelle, car l'envie aime à dire ce qui va mal et à taire ce qui va bien : elle cache les actions d'éclat et divulgue ce qui peut faire scandale. C'est pourquoi le sage a dit à son fils dans l'Écriture : il vaut mieux n'avoir point de compagnon que vivre dans la compagnie des envieux, et rester continuellement seul est préférable à la présence de gens qui ne nous aiment pas. Car ils cachent le bien qu'ils savent, mais la haine les fait médire ; et si l'on agit bien, ils n'en diront mot, mais ils proclameront à tous la faute commise. Aussi vaut-il mieux n'avoir aucun compagnon qu'être entouré de méchants. Tristan a rencontré beaucoup de gens qui le haïssent profondément, et il en est plus d'un autour du roi Marc qui ne l'aiment pas et cherchent à le perdre. Ils cachent à Yseut les bonnes nouvelles, et se font les hérauts des mauvaises ; ils sont désolés d'apprendre tout événement qui

réjouirait la reine et comblerait son attente ; et telle est leur jalousie qu'ils ne parlent que de ce qui peut le plus la faire souffrir.

Yseut, un jour, se tenait dans sa chambre, et composait un douloureux lai d'amour sur Guiron, qui fut surpris et mis à mort pour l'amour de sa dame, qu'il aimait par-dessus tout : le comte alors offrit traîtreusement le coeur de Guiron à son épouse qui le mangea et connut le désespoir quand elle apprit la fin de son ami.

Yseut chante d'une voix douce, et s'accompagne de la harpe. Que ses mains sont belles et que le lai est émouvant ! Elle chantonne avec art, à mi-voix. Survient alors Cariadoc, un comte puissant, qui possède beaucoup de terres, de somptueux châteaux, un riche domaine. Il est venu à la cour pour requérir l'amour de la reine. Mais Yseut ne le prend pas au sérieux. Il s'est déclaré plusieurs fois, après le départ de Tristan. Il a l'ambition de la séduire, mais sa démarche est vaine, car il n'a pas pu obtenir de la reine la plus petite faveur, pas même une promesse, pas même un encouragement : tout ce qu'il tente aboutit à l'échec. Il est depuis longtemps à la cour où sa passion le retient. C'est un beau chevalier, courtois, orgueilleux, fier, mais il n'attire guère l'éloge pour sa valeur au combat. Il est surtout bellâtre et beau parleur, il sait donner et plaisanter. Il trouve Yseut en train de chanter et dit en souriant :

"Ma dame, quand on entend le chant de l'effraie, je sais qu'on va évoquer mort d'homme, car son cri est signe funèbre ; mais votre plainte, que je sache, présage aussi la mort de l'effraie : quelqu'un que je connais peut être tenu pour mort.

– Vous avez raison, répond Yseut : j'en accepte l'augure. C'est un authentique oiseau de malheur, celui qui fait chanson sur le malheur des autres. Vous êtes en droit de craindre la mort, quand mon chant vous fait peur, et vous avez tout d'une effraie avec vos mauvaises nouvelles. Jamais, que je sache, vous ne sauriez transmettre un message qui réjouît, et jamais vous n'êtes venu céans sans annoncer quelque catastrophe. Vous ressemblez à ce bon à rien qui ne se levait de l'âtre que pour irriter les gens : vous ne bougez de votre logis que lorsque vous avez quelque chose à raconter. Mais vous n'êtes pas très vif quand on vous demande d'être sérieux. On n'entend jamais parler de vous en termes qui flattent vos amis et affligent vos ennemis. Vous aimez dire ce que les autres font, mais on est bien discret sur vos propres exploits."

Cariadoc lui répond :

"Vous êtes en colère et je ne sais pourquoi. Mais vos discours ne sauraient inquiéter qu'un sot. Je suis peut-être un chat-huant et vous une effraie, et ma mort est peut-être proche, mais bien triste est la nouvelle que je vous apporte de votre ami Tristan. Dame Yseut, vous l'avez perdu. Il a pris femme au loin. Cherchez désormais d'autres amours, puisqu'il dédaigne votre amitié depuis qu'il a épousé en grande pompe la fille du duc de Bretagne." Yseut lui répond du tac au tac :

"Vous avez toujours été un oiseau de malheur, vous qui calomniez le seigneur Tristan ! Oui, que Dieu m'abandonne, si je ne suis votre effraie ! Vous m'avez annoncé une mauvaise nouvelle, mais je vous en dirai une pire. Je vous le jure bien en face : vous m'aimez en vain et jamais je n'aurai pour vous la moindre estime. Je refuse pour toujours votre personne et votre amitié. J'aurais séduit un bel amant si je consentais votre amour ! Je préfère avoir perdu la tendresse de Tristan plutôt que d'accepter la vôtre. Ce que vous m'annoncez vous coûtera cher."

Yseut est furieuse et Cariadoc le voit bien. Il évite les discours superflus qui attiseraient sa colère et la désespéreraient en envenimant la querelle. Il s'empresse de quitter les lieux, tandis qu'Yseut s'abandonne à sa douleur. Son coeur est déchiré, et ce qu'elle vient d'entendre l'a mise hors d'elle-même...

Fragment du manuscrit de Turin

Ce sont les plaisirs de l'amour, leurs souffrances, leurs tourments, leurs peines et leurs angoisses que Tristan redit à la statue. Il embrasse l'image d'Yseut quand il est en joie, mais il devient furieux lorsqu'il est triste et que la rêverie, le songe ou la foi trop profonde en ce qui n'est que calomnie lui font craindre qu'elle l'oublie ou qu'elle ait quelqu'autre amant ou que la faiblesse de ses sens ne l'oblige à se donner à un rival qui lui procure une volupté facile. De telles pensées l'égareront, et son cœur en est bouleversé ; il redoute le beau Cariadoc, dont elle peut s'éprendre : il est nuit et jour à ses côtés, toujours à son service, et il la flatte, et il lui reproche sa passion pour Tristan. Il a peur que, ne pouvant réaliser ce qu'elle désire, elle se satisfasse de ce qui est à sa portée : puisqu'elle ne peut rejoindre Tristan, elle peut choisir un autre ami. Quand il s'abandonne à cette méditation douloureuse, il regarde Yseut avec haine, et se tourne vers l'image de Brangien. Il ne veut plus voir Yseut ni lui parler, et c'est à sa suivante qu'il s'adresse en disant :

"Chère, c'est à vous que je me plains de l'inconstance et de la trahison qu'Yseut a commises à mon égard."

Il dit tout ce qu'il pense aux images, et ne veut pas les quitter. Son regard tombe sur la main d'Yseut qui lui tend son anneau d'or, et il revoit le visage défait de son amie quand il reçoit son adieu ; il se souvient du serment qu'il a prononcé lors de la séparation ; il se met à pleurer et demande pardon de ses soupçons insensés : il sait bien qu'il a eu tort de se désespérer. S'il a fait faire cette statue, c'est précisément pour se confesser à elle et pour lui dire ses loyales pensées, ses folles fureurs, ses tourments et sa joie d'aimer, car il ne savait à qui confier le fond de son cœur et l'objet de ses désirs.

Tel est le comportement de Tristan amoureux : il s'en va, il revient, souvent il sourit à Yseut, et souvent il lui fait mauvaise figure, comme je l'ai déjà dit. L'amour lui dicte ce comportement et rend son cœur jaloux. S'il n'aimait Yseut sur toutes choses, il ne craindrait personne ; mais il la soupçonne parce qu'il n'aime qu'elle.

S'il était épris d'une autre femme, il n'éprouverait pas une telle jalousie, mais s'il traverse un semblable doute, c'est qu'il craint de la perdre. Il ne ressentirait pas cette angoisse si sa passion était moindre, car lorsque quelqu'un nous est indifférent, peu nous importe ce qui lui arrive : faut-il s'inquiéter de ce dont on se moque ? Etrange amour qui blesse quatre personnes : chacun en souffre et s'en afflige, et tous vivent dans la tristesse sans y trouver de joie. Le roi Marc, tout d'abord, a peur qu'Yseut ne lui soit infidèle et n'aime un rival : malgré qu'il en ait, grand est son chagrin. Il ne se tourmente pas sans raison, et si son cœur est déchiré, c'est qu'il n'a de tendresse et de désir que pour Yseut qui s'est détachée de lui. Il peut jouir d'elle, mais c'est une mince compensation, quand elle ne pense qu'à un autre homme : il en est malheureux, il en perd le sens. Sa douleur est sans fin, puisqu'Yseut a donné son amour à Tristan. Yseut, ensuite, s'en afflige, parce qu'elle a ce qu'elle ne désire pas et qu'elle ne peut avoir ce qu'elle désire.

Le roi n'a qu'un sujet de tristesse, mais la reine s'en connaît deux. Elle aspire en vain à la présence de Tristan, et doit céder à son mari qu'elle n'a pas le droit de fuir ni de délaisser et qui ne satisfait pas ses sens. Elle s'unit à son corps mais ne voudrait pas qu'il l'aimât : c'est une épreuve intolérable, alors qu'elle a tant besoin de Tristan ; mais Marc son mari l'empêche de le rejoindre, et elle lui doit sa ferveur exclusive. Elle sait bien que nul être au monde n'est si attaché à Tristan. Tristan veut Yseut, Yseut veut Tristan, mais il est loin, d'où son calvaire. Le seigneur Tristan éprouve lui aussi double peine et double douleur à cause de sa passion. Il a épousé l'autre Yseut, qu'il ne veut ni ne peut aimer. Il n'a pas le droit de la quitter ; malgré qu'il en ait, elle est sa femme, car il n'est pas question qu'elle divorce. Quand il l'embrasse, il ne ressent guère de plaisir, sauf à cause du nom qu'elle porte : cela seulement le console un peu. Il souffre à cause de celle qui est là, et plus encore à cause de l'absente : la belle reine, sa bien-aimée, en qui est sa mort et sa vie. D'où le double tourment dont l'amour le torture.

Mais elle n'en est pas moins déchirée, Yseut aux Blanches Mains, son épouse. Yseut la reine est moins malheureuse qu'elle : elle n'a même pas la compensation du plaisir. Son mari ne la prend jamais et elle n'a pas d'amant ; elle désire Tristan, elle est à Tristan, mais elle ne reçoit de lui aucune volupté. Yseut la Blonde

déteste Marc, qui peut faire ce qu'il veut de son corps, mais ne saurait transformer son coeur... Et l'autre Yseut, frustrée, est réduite à aimer Tristan sans connaître la jouissance : lui seul peut la combler, et il ne la caresse qu'à contrecoeur. Elle voudrait éprouver davantage la douceur de l'êtreindre et de l'embrasser ; mais il repousse tout abandon et elle n'ose le requérir. Je ne saurais dire ici lequel des quatre est le plus malheureux, et je me sens incapable d'évaluer leur souffrance, parce que je ne suis pas dans leur peau. Mon rôle est d'exposer le problème, et c'est aux amants de juger lequel d'entre eux sait le mieux aimer ou subit la pire douleur faute d'être aimé.

Le seigneur Marc possède le corps d'Yseut et en use comme il entend. Mais elle cède à contrecoeur et dans l'humiliation, parce qu'elle lui préfère Tristan qui n'aime qu'elle.

Yseut est à la disposition du roi : elle lui abandonne son corps ; cette contrainte lui est souvent insupportable, car elle n'éprouve aucune affection pour lui. Il est son mari et elle se résigne, mais toute sa volonté est tendue vers Tristan son bien-aimé, qui a pris femme en terre étrangère ; elle craint que le désespoir ne soit à l'origine de sa décision, mais elle se flatte pourtant qu'il ne saurait désirer qu'elle. Tristan n'a de ferveur que pour Yseut, et il sait bien que son époux Marc fait d'elle ce qu'il veut quand lui-même ne saurait éprouver le plaisir qu'en songe et vain désir. Il a près de lui une épouse qu'il lui est interdit de posséder et qu'il ne saurait aimer à aucun prix, et il refuse de faire l'amour à contrecoeur. Yseut aux Doigts Blancs, sa femme, ne serait comblée que par Tristan, son cher mari, qui est là et n'a pour elle aucune attirance : elle est frustrée de ce qu'elle désire le plus. Maintenant, celui qui sait juger peut dire lequel est le plus passionné et lequel est le plus malheureux.

La belle Yseut aux Blanches Mains partage le lit d'un homme qui n'a pas touché à sa virginité. Leur couche est commune : à vous de dire si elle leur procure joie ou souffrance. Il ne lui apporte pas ce qu'une épouse peut attendre de son mari.

Peut-elle se satisfaire de cette situation ? Est-elle heureuse de son sort ou révoltée ? Ce qu'on peut dire, c'est que si elle avait jugé sa vie intolérable, elle aurait bien fini par l'avouer à ses amis, ce qu'elle ne fit jamais. Il advint alors, là-bas, que le seigneur Tristan et le seigneur Kaherdin furent invités, avec leurs voisins, à une fête avec maint divertissement. Tristan y emmena Yseut. Kaherdin chevauche à sa droite et lui tient sa rêne de la main gauche : ils cheminent en plaisantant. Mais, étourdis par leurs propos, ils laissent aller leurs chevaux sans les contraindre. La monture de Kaherdin fait un écart et celle d'Yseut, entraînée, se cabre ; la jeune femme éperonne. Comme l'animal lève les sabots, elle va piquer de nouveau, et doit écartier un peu les jambes ; elle serre sa main droite pour se retenir ; le palefroi bondit, et glisse en bronchant dans le creux d'une flaque. Ses sabots viennent d'être ferrés : le pied de l'animal, s'enfonçant dans la boue, fait gicler l'eau ; au choc du pied dans le trou, l'eau jaillit du fossé et vient éclabousser Yseut qui tient les jambes écartées pour donner de l'éperon.

La fraîcheur des gouttes la fait frissonner, et elle pousse un cri sans dire pourquoi. Et elle éclate d'un rire si intense qu'elle aurait du mal à se retenir même au cours d'une quarantaine funèbre. Kaherdin s'en étonne. Il pense qu'elle a discerné dans ses propos une sottise, une médisance ou une grossièreté : c'est un chevalier soucieux de son honneur, de son renom, de sa noblesse et de sa courtoisie. Il a peur que sa soeur n'ait ri d'une parole malheureuse. Son exigeante fierté le pousse à s'émouvoir. Il demande alors :

"Yseut, quel rire ! j'en veux savoir la raison. Si vous ne m'en avouez le motif, je n'aurai plus jamais foi en vous. Ne me répondez pas mensonge, car si je constate ensuite que vous m'avez trompé, vous ne serez plus ma soeur et tout sera fini entre nous."

Yseut, à ces mots, a compris que si elle se dérobe, il ne la ménagera pas, et elle réplique :

"Ce qui me fait rire, c'est d'évoquer une gageure, et je ne puis me contenir quand j'y pense. L'eau qui vient de gicler sur mes cuisses est montée plus haut que jamais ne s'égara main d'homme, et Tristan ne m'a jamais caressée là. Mon frère, vous savez à présent la raison..."

Fragment du manuscrit de Strasbourg I

... Ils cinglent droit vers l'Angleterre, pour aller voir Yseut et quérir Brangien, que Kaherdin veut connaître, tandis que Tristan espère rejoindre son amie.

Faut-il allonger le récit en rapportant des détails sans importance ? J'abrège et viens au fait. Tristan et Kaherdin ont longtemps fait route à cheval, et ils arrivent dans une cité où Marc doit passer la nuit. Quand Tristan l'apprend – il connaît bien les lieux –, il s'y rend avec Kaherdin. Ils suivent à une certaine distance l'escorte royale qu'ils scrutent minutieusement. Puis, ils se laissent distancer, tandis qu'arrive le cortège de la reine. Ils descendent de cheval et quittent le chemin, où Yseut est précédée de jeunes gens qui l'attendent. Ils grimpent sur un chêne qui domine le chemin pierreux : ils peuvent surveiller le cortège sans être aperçus. Serviteurs et valets s'avancent, chiens courants et brachets, maîtres de meutes et courriers, cuisiniers et rabatteurs, maréchaux et fourriers, chevaux de charge ou de poursuite, palefrois tenus par la rêne, oiseaux brandis sur la main gauche. Prestigieux est le convoi qui s'avance. Kaherdin ébloui par le faste de ce cortège si considérable et si riche s'étonne de ne voir ni la reine, ni Brangien sa belle suivante. Voici les lavandières, les chambrières ordinaires qui servent aux tâches non privées, font les lits, haussent les oreillers, cousent, lavent les cheveux et s'occupent des basses besognes. Alors Kaherdin s'écrie :

"Je la vois.

– Non, répond Tristan. Je le sais bien : ce sont les chambrières ordinaires qui se chargent des gros ouvrages."

Alors paraît le chambellan ; derrière lui arrive la foule des chevaliers et des jeunes hommes, qui sont courtois, valeureux et beaux ; ils chantent des jolies chansons et des pastourelles. Suivent les demoiselles, filles de princes et de barons, qui viennent de maint pays : elles chantent des chansons et d'émouvants poèmes. Leurs compagnons sont galants, élégants et nobles, l'amour occupe leurs propos, et l'amitié sincère...

... Alors Kaherdin s'écrie : "Je la vois ! Celle qui marche la première est la reine. Mais où est Brangien sa suivante ? ..."

Fin du poème

... Furieuse, hors d'elle-même, au bord de la rage, Brangien quitte les lieux et court non loin trouver Yseut, dont le cœur languit de Tristan.

"Ma dame, dit Brangien, je suis perdue ! Puissé-je ne jamais vous avoir connue, non plus que votre ami Tristan ! Je me suis exilée pour vous, puis pour votre passion folle, j'ai sacrifié ma virginité. Je l'ai fait par dévouement, mais vous me promettiez miracle, vous et votre complice Tristan le parjure, que Dieu condamne dès ici-bas et sans tarder à la male aventure et à l'épreuve ! Il est le premier responsable de mon infamie. Rappelez-vous à quel destin vous m'aviez envoyée, et l'ordre que vous aviez donné qu'on me mît à mort. Perfide, vous ne vouliez point que les serfs m'épargnassent : leur hargne, Yseut, me fit moins de mal que votre amitié ! Je suis une misérable et une méchante femme de vous être, malgré cela, restée fidèle et de vous avoir conservé mon affection quand vous m'avez avoué cet acte criminel. J'aurais dû exiger qu'on vous punit de mort pour avoir tenté de me faire injustement périr. Je vous ai pardonné ce forfait, mais vous en avez commis un autre lorsque vous avez sournoisement machiné l'affaire Kaherdin. Maudite soit votre libéralité, quand c'est ainsi que vous rémunérez mes services ! Voilà donc le grand honneur que cet amant me confère

pour l'amour de vous ! Il voulait une partenaire pour sa lubricité. Yseut, vous l'avez poussé à se conduire lâchement pour mieux me rendre folle : vous avez recherché ma honte pour satisfaire votre malice. Vous m'avez humiliée : notre amitié n'est plus. Mon Dieu, comme vous faisiez son éloge pour me rendre amoureuse de lui ! Il n'y avait pas un homme aussi vaillant, aussi valeureux, aussi généreux : à vous croire, quel beau chevalier ! Pour vous, c'était le meilleur qui fût, mais à présent, c'est le plus timoré qui jamais porta écu ni épée ! Puisqu'il se dérobe devant Cariadoc, qu'il soit honni et qu'il meure ! Celui qui fuit un si médiocre adversaire est le plus couard qui soit jusqu'à Rome. Mais dites-moi, reine Yseut, depuis quand êtes-vous devenue une Richeut ? Où avez-vous appris à faire à sa façon l'éloge d'un triste sire pour abuser une pauvre fille ?

Pourquoi m'avoir avilie en vous servant du plus minable individu qui soit ? Tant de bons chevaliers m'ont fait la cour ! Je les ai tous repoussés et je me suis donnée à un couard ! Voilà votre oeuvre. Mais je saurai bien me venger de vous et de votre ami Tristan. Yseut, je vous défie tous les deux : je ferai tout pour vous nuire, et vous paierez ma honte et mon humiliation."

Quand Yseut entend cette explosion de fureur et de défi que lui lance celle au monde qui a le plus acquis sa confiance et dont son propre honneur dépend le plus (elle met une sombre allégresse à l'outrager si cruellement), elle en est bouleversée dans son coeur, en même temps que monte sa colère contre Brangien : la rage lui tenaille le coeur, son angoisse a deux objets, mais elle se demande contre lequel se prémunir d'abord ; et elle ne sait à qui s'en prendre. Elle dit en soupirant :

"Hélas ! quel malheur ! Je voudrais être morte, car je ne rencontre que l'épreuve en cette terre d'exil. Tristan, je vous maudis.

C'est à cause de vous que je suis si infortunée ! C'est vous qui m'avez conduite ici : mes tourments n'ont point eu de cesse ; mon mari m'est devenu hostile, ainsi que tous les gens de son royaume, qui m'attaquent en public et en privé. Quelle importance ? Je l'ai supporté et le supporterais encore, si j'avais l'amitié de Brangien ; mais quand elle veut ma perte et me déteste, je ne sais plus que faire. Elle préservait ma joie : Tristan, c'est votre faute si elle cherche à me perdre. Que je regrette de vous avoir jamais aimé : je n'y gagne qu'amertume et révolte ! Vous m'avez arrachée à mes parents et vous m'avez privée de l'affection générale, et cela ne vous suffit pas, puisque vous me retirez pour finir ma dernière consolation : l'estime de la noble Brangien. Il n'y eut jamais demoiselle si généreuse ni si loyale, mais vous avez réussi, Kaherdin et vous, à me l'aliéner. Vous voulez vous la réserver pour veiller sur Yseut aux Blanches Mains : vous savez qu'elle est loyale et vous voulez qu'elle reste auprès d'elle ; mais envers moi, vous vous conduisez comme un parjure, quand vous m'ôtez le pain de la bouche. Brangien, souvenez-vous de mon père et de la prière que ma mère vous adressa : si vous m'abandonnez ici, en exil, sans appui, que vais-je devenir ? Comment pourrai-je vivre ? Je n'ai personne pour m'aider. Brangien, si vous voulez me quitter, est-ce un motif pour me haïr, ou pour chercher à mes dépens un prétexte pour vous rendre en un autre pays ? Je vous donnerai congé sans rancœur, si vous voulez retrouver Kaherdin. Mais je sais bien que c'est Tristan qui vous inspire, que Dieu puisse affronter à l'épreuve ! "

Au discours d'Yseut, Brangien ne peut s'empêcher de répondre :

"Vous avez le coeur bien pervers, quand vous dites sur moi de telles insanités et me prêtez des intentions que je n'ai pas. Tristan n'y est pour rien : c'est vous qui êtes responsable, et vous avez agi librement. Si vous ne vouliez pas constamment le mal, vous ne seriez pas si endurcie dans la méchanceté. Vous vous complaisez à mal faire et vous attribuez à Tristan votre malice. Mais s'il n'y avait eu Tristan, pire que lui aurait obtenu votre amour. Je ne me plains pas de son amitié, mais je suis furieuse et désespérée d'une trahison qui comblait votre malignité.

Je suis déshonorée, si je demeure plus longtemps votre complice. Prenez désormais garde, car je vais me venger. Si vous vouliez me marier, que ne m'avez-vous donnée à un vrai chevalier ? C'est au plus couard qui fut jamais que vous avez machiné de m'unir."

Yseut réplique :

"S'il vous plaît, chère ! Je ne me suis pas mal conduite envers vous. Ce n'est ni par malice ni par perversité que j'ai machiné cette affaire. N'allez pas craindre que je vous aie trahie : Dieu en soit témoin, je croyais bien faire. Kaherdin est un bon chevalier, c'est un duc puissant, et un guerrier sur qui on peut compter. N'allez pas vous imaginer qu'il est parti par crainte de Cariadoc : ce sont les mauvaises langues qui le prétendent, mais Cariadoc ne l'a pas fait fuir. Si vous entendez mensonges à son propos, ce n'est pas une raison pour en vouloir ni à lui, ni à mon ami Tristan, ni à moi-même. Brangien, croyez-moi, quelle que soit l'issue de l'affaire, les gens de la cour souhaitent notre brouille : elle réjouirait nos ennemis. Si vous êtes fâchée contre moi, qui me respectera encore ? Comment préserverai-je mon honneur, si vous me traînez dans la boue ?

Ce sont les intimes et ceux qui nous doivent tout dont la trahison est la plus redoutable. Quand un confident connaît un secret, la haine peut le pousser à la délation. Brangien, vous savez tout de moi et pouvez me perdre, si vous voulez ; mais cela se retournera contre vous, puisque vous êtes ma complice, de révéler dans un mouvement de fureur ma confiance et mon secret au roi. Et puis, c'est vous qui m'avez inspirée : pourquoi nous faire la guerre ? Notre querelle est sans objet : je n'ai pas voulu votre honte, mais au contraire votre bonheur et votre gloire. Renoncez à votre rancune. A quoi vous avancerait ma déchéance auprès du roi ? Ma chute ne vous profiterait certainement pas : si je suis abaissée, on ne vous en estimera guère, et tel fera votre éloge qui cherchera votre discrédit ; la société courtoise éprouvera pour vous plus que du mépris, et vous aurez à la fois perdu mon affection et l'amitié de mon mari. Quelle que soit son attitude à mon égard, n'allez pas croire que vous éviterez sa haine : il éprouve pour moi un tel amour qu'il n'est pas prêt à me détester ; et nul ne saurait nous brouiller au point qu'il consente à me répudier. Il condamne peut-être ma conduite, mais rien ne le ferait renoncer à moi ; il souffre sans doute de mon fol comportement, mais il ne peut se passer de ma tendresse ; mes actes le révoltent : malgré qu'il en ait, il est condamné à m'aimer. Tous ceux qui ont voulu me nuire se sont attiré ses foudres : lui annoncer triste message, sachez-le, n'est pas s'acquérir sa reconnaissance. Le roi s'en trouvera-t-il mieux si vous me dénoncez ? De quoi l'aurez-vous vengé en causant ma ruine ? Pourquoi voulez-vous me trahir ? Qu'allez-vous lui révéler ? Que Tristan est venu me parler ? Est-ce que c'est outrager le roi ? Sera-t-il plus heureux quand vous l'aurez excité contre moi ? Je ne vois pas ce qu'il a perdu dans l'affaire."

Brangien répond :

"Après le serment de l'an passé, vous n'aviez plus le droit d'accorder de rendez-vous à Tristan. Vous avez enfreint l'interdit et trahi votre parole : dès que vous l'avez pu, misérable Yseut, vous vous êtes parjurée, en déloyale que vous êtes. Vous êtes si enracinée dans votre inconduite que vous ne sauriez y renoncer ; vous êtes prisonnière de votre vieille malice. Si elle ne remontait pas à votre extrême jeunesse vous ne vous obstineriez pas à la satisfaire ; vous ne trouvez votre plaisir dans le crime que parce que vous y êtes rompu. Ce qu'un poulain apprend au dressage, qu'il le veuille ou non il ne l'oublie pas, et ce qu'une femme contracte tôt, quand on ne l'en corrige pas, elle ne s'en débarrasse plus, si elle a le pouvoir de satisfaire son désir. Vous avez commencé fille : depuis vous n'avez plus d'autre but. Si le mal n'était si ancien, vous en seriez depuis longtemps guérie. Si le roi vous avait maté vous ne seriez pas aussi coupable, mais son indulgence vous incite à continuer. S'il a toléré tout, c'est qu'il n'avait pas des preuves certaines : je vais lui dire la vérité, et qu'il agisse ensuite comme il l'entend ! Vous avez vécu l'amour jusqu'à oublier votre honneur, et vous avez eu une conduite si insensée que vous ne sauriez en adopter une autre, même si vous étiez en péril mortel. Aussitôt que le roi eut des soupçons, il aurait dû vous punir. Mais il a tant fermé les yeux qu'il s'est déshonoré devant ses hommes.

Son devoir était de vous faire trancher le nez ou mutiler de telle façon que vous en soyez flétrie à tout jamais : vos ennemis en auraient eu grand'joie. On aurait dû vous humilier comme vous humiliez votre lignage, vos amis et votre époux. Si vous cultiviez votre honneur, vous renonceriez à votre malice. Je sais bien ce qui vous encourage : c'est la faiblesse du roi, qui vous permet tout. Il est incapable de vous haïr, ce qui vous autorise à le tromper : il ressent pour vous une telle passion qu'il consent à son déshonneur ; mais s'il vous aimait moins, il vous châtierait autrement ! Il faut que je vous le dise, Yseut, vous êtes criminelle et vous vous avilissez, de répondre à sa tendresse extrême par une conduite qui frise l'indifférence. Si vous aviez pour lui de l'affection, vous ne le feriez pas rougir."

Quand Yseut s'entend outrager, elle ne peut se contenir et réplique à Brangien :

"Quelle dureté dans votre jugement ! J'en ai assez de vos critiques ! Faites attention à votre langage et ne me traitez pas de parjure. D'ailleurs, si j'ai renié ma foi, trahi mon serment, déshonoré mon nom, et si je me suis mal conduite, vous êtes ma complice, et sans votre assentiment, j'eusse été plus raisonnable ; vous avez laissé faire, et m'avez appris comment manoeuvrer : les ruses, les plaisirs, les craintes, les tourments, tout ce qu'implique une liaison qui dure, toutes ces pratiques, je vous les dois. Je me suis laissé prendre à votre jeu, puis ce fut Tristan, et enfin le roi : il aurait tout su depuis longtemps, si vous n'aviez endormi ses soupçons. Ce sont vos mensonges qui ont bercé notre folie : votre fourbe et votre astuce nous mettaient à l'abri. Vous êtes plus à blâmer que moi, car vous aviez à veiller sur moi et m'avez entraînée dans l'abîme. A présent, vous voulez me dénoncer pour des actions que j'ai commises sous votre responsabilité ; que le feu maudit de l'enfer me brûle si, à l'heure de la vérité, je ne consens pas à tout dire : que la vengeance du roi vous frappe la première ! Vous l'aurez bien mérité.

Néanmoins, je vous supplie de ne pas révéler nos secrets et de ne pas me garder rancune."

Brangien réplique :

"Non et non. Je vais tout révéler au roi ; puis nous verrons où est la justice. Advienne que pourra."

Décidée au pire, elle plante là Yseut en jurant que le roi saura tout.

Folle de fureur et de rage, elle court exposer au roi ce qui lui tient à coeur :

"Sire, dit-elle, écoutez-moi, et ne croyez pas que je mente."

Il l'entraîne à l'écart ; elle vient d'entrevoir une solution ingénieuse ; elle dit :

"Voici ce que j'ai à vous confier. Je dois allégeance, fidélité, franchise et dévouement à votre personne et à votre honneur, et quand je sais que cet honneur est en danger, je connais mon devoir, qui est de parler ; si j'avais été informée plus tôt, vous seriez déjà au courant. Il s'agit d'Yseut : elle est en train de tourner mal. Elle est sur la mauvaise pente, et si on ne la surveille pas avec vigilance, elle va très mal se conduire ; elle n'en est pas encore là, mais elle ne pense qu'à son plaisir. Vous l'avez soupçonnée à tort ; mais moi j'éprouve une profonde révolte, une grave inquiétude et une grande peur, car Yseut est prête à ne reculer devant rien si elle peut satisfaire son caprice ; aussi suis-je venue vous conseiller de faire très attention. Vous connaissez le proverbe : "Vide chambre fait dame folle, l'occasion fait le larron, folle dame vide maison." Il y a longtemps que vous vous méfiez. Moi-même, je me posais des questions. J'ai l'oeil sur elle jour et nuit. Mais je vois bien que ce fut inutile, car elle a démenti nos soupçons et nos hypothèses. Elle a su nous abuser, elle a changé les dés sans les jeter : à nous de l'abuser à notre tour quand elle va jouer, et qu'elle s'apercevra qu'elle ne peut réaliser comme elle l'entend tout ce qu'elle désire : un peu de contrainte, j'en suis sûre, la ramènera dans le bon chemin. Oui, Marc, c'est fatal : votre déshonneur est dans l'ordre des choses, puisque vous la laissez faire et que vous admettez un rival auprès d'elle. Je sais bien que je risque gros de vous en parler, car

vous m'en garderez rancune. Mais vous êtes déjà au courant. Vous avez beau feindre, je connais la raison de votre attitude : vous ne vous sentez pas la force d'affronter Yseut. Sire, je vous ai tout dit et vous êtes éclairé."

Les propos de Brangien ont surpris le roi : comment a-t-elle deviné ses propres craintes et son humiliation, et comment pressent-elle qu'il souffre et qu'il se compose comme il peut un visage ? Il en est irrité, et lui demande toute la vérité, car il croit que c'est Tristan qui, comme naguère, est dans la chambre. Il garantit à Brangien, en toute bonne foi, en toute loyauté, qu'il ne la trahira pas. Alors l'adroite Brangien continue :

"Sire, je fais mon devoir en ne vous cachant pas qui est son ami et quelles manigances elle prépare. Nous nous sommes trompés en croyant qu'elle aimait Tristan. Elle a choisi un galant plus avantageux : c'est le comte Cariadoc. Il ne la quitte pas, dût votre honneur en souffrir. Il a tant courtoisé Yseut qu'à présent, je crois savoir qu'elle va lui céder. Il a su lui parler et la servir, et elle l'accepte pour amant. Mais je vous assure qu'il l'a jusqu'ici tout autant respectée qu'il me respecte. Je ne dis pas que, s'il en avait eu l'occasion, il n'aurait pas obtenu ce qu'il veut, car il est beau et s'y prend bien. Il est toujours avec elle, soir et matin ; il s'empresse, il flatte, il supplie : ne vous étonnez pas qu'elle succombe à un homme riche et dévoué. Sire, je trouve étrange que vous tolériez ses assiduités, et me demande ce que vous trouvez à Cariadoc. Vous n'avez peur que de Tristan : elle ne l'aime absolument pas. Je m'en suis bien aperçu ; moi aussi je me trompais : dès qu'il revint en Angleterre pour obtenir votre pardon et regagner votre amitié, aussitôt qu'Yseut apprit son retour, elle résolut sa mort et machina un piège ; elle envoya contre lui Cariadoc qui l'obligea à s'enfuir. En vérité, nous ne savons quand la chose eut lieu. C'est Yseut qui est responsable de l'affaire. Si elle avait aimé Tristan, elle n'aurait évidemment pas provoqué cette défaite. S'il est mort, c'est un grand malheur, car Tristan est preux et courtois ; et c'est votre neveu, sire : vous n'êtes pas prêt d'avoir un vassal aussi dévoué que lui."

La nouvelle ébranle le coeur du roi, qui ne sait que faire.

Il ne veut pas prolonger l'entretien, car il n'y voit aucun profit. Il déclare discrètement à Brangien :

"Mon amie, c'est maintenant votre affaire ; ma seule intervention sera, au moment opportun, d'écarter Cariadoc : occupez-vous d'Yseut. Restez dans sa confiance, dès qu'il s'agira de vassaux ou de chevaliers, et conseillez-la toujours. Je la mets en votre garde : veillez sur elle désormais."

Yseut est à présent chaperonnée par Brangien : elle ne fait ni ne dit rien dans son privé que Brangien ne soit là, assistant à tous les entretiens. Tristan et Kaherdin s'en vont et cheminent dans la tristesse. Yseut reste, fort affligée, avec Brangien, qui est très malheureuse. Marc aussi souffre dans son coeur, et se repent de ses soupçons. Cariadoc, de son côté, vit dans la peine, car l'amour d'Yseut le tourmente, et il ne peut la persuader de lui accorder sa tendresse ; il ne veut certes pas l'accuser devant le roi. Tristan se prend à penser que son départ est bien pitoyable, quand il ne sait ni pourquoi ni comment la reine Yseut a reçu le choc, ni ce que fait la noble Brangien. Il dit adieu à Kaherdin et rebrousse chemin, en se jurant qu'il n'aura de cesse qu'il ne sache ce qu'elles pensent. L'amour fait perdre la tête à Tristan. Il se vêt d'humbles atours : humbles atours, ces pauvres loques qui le rendent méconnaissable à tous et à toutes. Une infusion achève sa métamorphose : son visage se gonfle, il est enflé comme un malade ; pour être plus sûrement déguisé, il rend noirs ses pieds et ses mains : il se donne l'aspect d'un lépreux, puis il prend un hanap en bois madré que la reine lui a donné au début de leur amitié, il y met une grosse bille de buis, et se façonne une cliquette. Il se rend alors à la cour et se tient près de l'entrée, à l'affût des nouvelles, l'oeil aux aguets. Il demande l'aumône et joue de la cliquette, mais ne recueille aucune information qui le satisfasse. Un jour, le roi tenait fête, et se rendit à la cathédrale pour entendre la grand'messe : il est sorti du palais, suivi de la reine.

Tristan, à la vue d'Yseut, sollicite sa charité, mais Yseut ne le reconnaît pas. Il la suit, jouant de la cliquette, et l'appelle à haute voix : il lui requiert l'aumône, pour l'amour de Dieu, il se fait pitoyable et en

appelle à son bon coeur. Les hommes de l'escorte, qui précèdent la reine, se moquent cruellement de lui. L'un le pousse, l'autre le bouscule, et on l'écarte du cortège. On le menace, on le frappe, mais lui les harcèle et les supplie d'être généreux, pour l'amour du Christ. Aucune menace n'a raison de lui. Tous lui reprochent d'être agaçant, mais savent-ils ce qu'est la misère ? Il les suit jusque dans la nef, et il crie, et il agite cliquette en hanap. Yseut en est excédée : elle le regarde avec fureur, et s'interroge : qui est-il, cet homme qui s'accroche à elle ? Elle aperçoit le hanap et le reconnaît ; elle sait désormais qu'il s'agit de Tristan, dont elle devine le corps bien fait, l'allure et la silhouette. Son coeur se trouble, elle rougit, elle redoute le roi. Elle tire un anneau d'or de son doigt, mais ne sait comment lui donner. Elle va le jeter dans le hanap.

Elle le tient encore, quand Brangien perçoit son manège : elle regarde Tristan, le reconnaît, flaire la ruse, et lui dit qu'il est un fou et un fripon de se précipiter sur les vassaux ; elle appelle vilains les gens de l'escorte qui tolèrent sa présence parmi les hommes sains ; elle reproche à Yseut sa faiblesse :

"Depuis quand poussez-vous les bonnes oeuvres jusqu'à manifester tant de largesse aux pauvres et aux malades ? Vous voulez lui donner votre anneau mais, croyez-moi, madame, n'en faites rien. Ne soyez pas prodigue au point de vous en repentir. Car c'est charité que vous regretterez dès ce jour."

Aux hommes qui l'entourent, elle ordonne qu'il soit chassé de l'église, et ils le jettent à la porte, si bien que Tristan n'insiste pas.

Il voit maintenant avec clarté que Brangien les déteste, Yseut et lui. Il ne sait que faire : le désespoir étreint son coeur. Il a été honteusement expulsé. Il verse mainte larme, il gémit sur sa jeunesse et sur sa destinée : pourquoi a-t-il consenti à si fol amour ? Il a souffert tant de tourments, tant de peines, tant d'angoisses, tant de craintes, tant de périls, tant d'épreuves, tant d'exils, qu'il ne peut s'empêcher de pleurer. Il y a dans la cour un vieux manoir qui s'effrite et tombe en ruines. C'est là qu'il se réfugie, sous l'escalier. Il se lamente sur son malheur, sur sa souffrance, sur la vie qu'il mène. Les privations, le jeûne, les veilles, l'ont affaibli, et il est las et n'en peut plus. Sous l'escalier languit Tristan, qui désire la mort et voudrait ne plus vivre : il n'est même plus capable de se relever, si on ne l'aide. Et Yseut, elle, est enfermée dans sa douleur : elle gémit intérieurement sur son malheur, quand elle voit dans quel état se trouve l'être qu'elle aime le plus au monde ; elle est complètement désemparée. Elle ne cesse de pleurer et de soupirer, elle se maudit d'être encore en vie à l'heure présente. On écoute la messe, puis on se rend au palais pour le repas, et l'on y reste tout le jour, dans la fête et dans la joie, mais Yseut demeure étrangère à ces réjouissances. Or il advint que, le soir, le portier du château eut froid dans sa loge : il demanda à sa femme d'aller quérir du bois. La dame n'avait pas envie d'aller loin : il y en avait sous l'escalier, des bûches sèches et du merrain : elle y va sans tarder ; elle s'aventure dans l'ombre et trouve Tristan endormi : elle touche l'esclavine velue, elle pousse un cri, elle a des sueurs froides, elle croit, dans son ignorance, que c'est un diable. Son coeur s'est glacé, elle court dire la chose à son mari. Celui-ci se rend dans les ruines, allume une chandelle, explore les lieux et découvre Tristan qui gît, à demi mort. Il se demande ce qui se passe, et approche la chandelle : il s'aperçoit, à la physionomie du gisant, qu'il s'agit d'un homme. Il constate que Tristan est gelé. Il l'interroge : qui est-il ? que fait-il là ? Comment s'est-il glissé sous l'escalier ? Tristan lui dit tout : son identité, et les circonstances qui l'ont amené. Il avait confiance en lui et le portier aimait Tristan : avec beaucoup d'efforts et de peine, il le porte jusqu'à sa loge et l'installe dans un bon lit, puis il lui fournit le boire et le manger ; il consent même à porter un message à Yseut et à Brangien, car Tristan continue de s'adresser à l'une et à l'autre ; mais rien qui vienne de lui ne saurait trouver grâce aux yeux de Brangien.

Yseut a pris Brangien à part et lui a dit :

"Noble demoiselle, Tristan et moi vous crions merci ! Allez lui parler, je vous en supplie, et consolez-le dans sa souffrance : il meurt de détresse et de chagrin. Vous l'aimiez naguère : chère, allez le consoler ! Il ne désire voir que vous : dites-lui au moins les raisons et l'origine de votre rancune."

Brangien répond :

"Il n'en est pas question. Moi, le consoler ? Qu'il meure, oui, car je n'ai cure ni de sa vie ni de sa santé ! On ne me reprochera pas de si tôt de vous avoir encouragée à l'inconduite : je ne couvrirai pas votre trahison. On a assez médité de nous en faisant de moi votre complice : j'étais la rusée et la menteuse qui vous aidais à cacher vos forfaits. Voilà ce que récolte l'allié du traître : tôt ou tard il est floué. Je vous ai servie sans rechigner : rien d'étonnant si vous m'en savez mauvais gré. Si vous aviez souci de votre honneur, vous auriez récompensé autrement mes services, et j'aurais été mieux payée de mes efforts qu'avec cet amant qui m'avilit."

Yseut lui dit :

"Laissez cela. Vous ne devez pas me tenir rigueur de propos tenus dans la colère : je regrette mes paroles. Je vous demande pardon, et vous prie d'aller voir Tristan, qui ne retrouvera la joie que lorsqu'il vous aura parlé."

Elle la ménage tant, elle la supplie tant, elle lui promet tant, elle implore tant son pardon que Brangien consent à aller voir Tristan pour le reconforter dans la loge où il gît ; elle le trouve mal en point, affaibli, pâle, vacillant, maigre et tout émacié. Elle l'entend gémir et soupirer du fond du coeur, et il en appelle à sa pitié : qu'elle lui dise, pour l'amour de Dieu, quelles sont les raisons de sa haine ; qu'elle lui avoue la vérité. Tristan l'assure que ce qu'on impute à Kaherdin n'est pas vrai, et qu'il le fera venir à la cour pour infliger un démenti à Cariadoc. Brangien le croit et reçoit sa parole : ils sont alors réconciliés, et se rendent chez la reine, dans une haute chambre de marbre ; la paix est scellée avec émotion, et tous oublient leurs chagrins. Tristan connaît avec Yseut un peu de bonheur. Après cette trêve d'une nuit, il prend congé au petit jour et retourne dans son pays. Il rejoint sa nef, franchit la mer dès que le vent est favorable, et arrive auprès d'Yseut de Bretagne, qui n'est pas heureuse de l'expédition : rude est son éducation sentimentale ; elle en souffre dans son coeur, elle se décourage et se désespère : elle est frustrée de toute sa joie. La tendresse que voue Tristan à sa rivale est la source constante de sa tristesse.

Tristan est parti, Yseut est restée à se lamenter passionnément sur la tristesse des adieux ; elle ne parvient pas à savoir exactement ce qu'il devient. Elle l'a vu accablé de maux ; il lui a confirmé sa détresse au cours de leur entrevue ; il est tourmenté, il est torturé par l'amour qu'il lui porte, il est déchiré, il est écrasé de chagrin : elle veut donc communier à ses épreuves. Elle n'ignore pas qu'il languit d'elle, aussi veut-elle partager sa peine. De même qu'elle a vécu le plaisir d'aimer avec celui qui, là-bas, à cause d'elle, est à l'agonie, de même elle s'unira de loin avec Tristan dans la douleur et dans la mortification.

A cause de lui, elle s'impose maintes austérités qui mettent sa beauté en péril, et elle mène sa vie dans l'affliction. Elle est l'amie parfaite, mine sombre, soupirs profonds, qui sacrifie presque tout ce qu'elle aimait (fut-il amante plus loyale ?) et, sur sa chair nue, elle vêt une broigne : elle la porte contre elle nuit et jour, sauf lorsqu'elle couche avec son mari. Personne ne s'aperçoit de rien. Elle a fait le voeu de ne la retirer que lorsqu'elle aurait des nouvelles de Tristan. Rude est la pénitence qu'elle s'inflige par amour en bien des occasions : pour Tristan, l'Yseut lointaine accepte mille maux et mille supplices, et se condamne au dénuement, à l'ascèse, aux larmes. Un jour, elle convoque un joueur de vielle, elle lui relate sa vie présente et lui dévoile son coeur, et elle lui demande d'aller tout révéler à Tristan sous le couvert de son art. Quand Tristan apprend la condition de la reine qu'il aime tant, il devient sombre et morne : il ne peut connaître de joie tant qu'il n'aura pas vu la broigne que porte Yseut et qu'elle ne retirera de son dos que lorsque lui-même reviendra.

Il en parle à Kaherdin, et les voici en route, cinglant droit vers l'Angleterre, en quête de l'aventure et du bonheur. Ils ont pris des habits de pénitents et se sont teint le visage : ils se sont déguisés pour ne pas être reconnus ; et ils parviennent à la cour du roi, où ils rencontrent en secret leurs amis et réalisent pleinement leurs projets.

Le roi Marc tint une fête, et il y vint beaucoup de monde. Après le repas, ce sont les divertissements, qui commencent par plusieurs épreuves d'escrime et de palestre. Tristan les remporta. Puis vint une série de sauts gallois (?) et de sauts dits gavelois (?), suivis de joutes, et d'un concours de jet : roseaux, javelots, épieux, toutes disciplines où Tristan remporta la palme, devant Kaherdin, dont l'adresse fut décisive. Tristan y fut reconnu par un de ses amis : il leur donna deux chevaux de grand prix, les meilleurs du pays, car il avait très peur qu'on ne les fit prisonniers ce jour-là. Ils avaient pris des risques.

Ils avaient tué sur la place deux vassaux ; parmi eux, le beau Cariadoc ; Kaherdin le fit périr au cours des joutes, parce que Cariadoc avait prétendu qu'il l'avait fui lorsqu'il avait dû repartir de ce pays : il a tenu le serment qu'il avait fait lors de la réconciliation ; mais il leur faut prendre le large s'ils veulent tous les deux se mettre à l'abri. Au grand galop, donnant de l'éperon, les deux compagnons gagnent le rivage. Les gens de Cornouaille les traquent, mais ils ont perdu leur piste. C'est par la forêt que cheminent Tristan et Kaherdin ; ils empruntent les sentiers écartés des landes, échappant ainsi à ceux qui les poursuivent. Ils retournent sans tarder en Bretagne : ils sont heureux de s'être vengés.

Seigneurs, il y a bien des versions de l'histoire, et la synthèse que tente mon poème me fait choisir les épisodes majeurs, tandis que je rejette le reste. Mais je ne veux pas que cette synthèse soit abusive quand la matière est si diverse. Il y a bien des conteurs qui parlent de Tristan, mais leurs traditions ne concordent pas : je m'en suis souvent aperçu à les entendre. Je connais pas : je m'en suis souvent aperçu à les entendre. Je connais bien leurs relations des faits et les textes qu'on a recueillis dans les livres, mais si j'en crois mon expérience, ils ne suivent pas la version de Bréri, qui savait par coeur les récits épiques et romanesques concernant tous les rois et tous les comtes qui ont marqué l'histoire de la Bretagne. Le point le plus épineux de ces controverses est le suivant : plusieurs, parmi nous, ne veulent pas cautionner leur façon de raconter l'épisode du nain : que la fatalité inspira à Kaherdin une vive passion pour la femme de celui-ci, que le jaloux tua son rival et blessa Tristan avec une arme empoisonnée, et que Tristan, pour en guérir, envoya Governal en Angleterre vers Yseut. Thomas ne peut souscrire à cette version : il se fait fort de démontrer qu'elle ne tient pas debout. Governal était trop connu, et l'on savait dans tout le royaume qu'il était le complice de Tristan et servait de messenger entre les amants : le roi le détestait ; il avait enjoint à ses gens de faire attention à lui. Comment aurait-il pu venir offrir ses services à la cour, devant le roi, les vassaux et les hommes, comme un marchand étranger, sans qu'un personnage si connu ne fût aussitôt démasqué ? Je ne vois pas comment il s'en serait tiré, ni comment il aurait emmené Yseut. Ils trahissent la légende et s'éloignent de la tradition authentique ; s'ils ne veulent en convenir, je ne veux pas entreprendre un débat ; mais qu'ils proposent un jour pour une rencontre, et moi je proposerai le mien : on verra bien qui a raison !

Tristan et Kaherdin sont revenus en Bretagne, et mènent agréable vie avec leurs amis et leurs compagnons : ils vont chasser en forêt et participent à des tournois aux frontières. Ils l'emportent largement, par leur prouesse et par leur générosité, sur tous les chevaliers du pays ; et quand ils ne sont pas sur les routes, ils se rendent dans les bois proches jusqu'à la salle aux images. Ils y retrouvent avec joie les portraits des dames qu'ils aiment. Le jour, ils s'y consolent de leurs longues nuits solitaires. Il arriva qu'étant à la chasse, alors qu'ils rentraient, leur escorte les précédait, et ils chevauchaient seuls. Ils traversèrent la Blanche Lande, et virent à leur droite, du côté de la mer, un chevalier qui accourait au galop sur un destrier pommelé. Il portait des armes somptueuses : un écu d'or fretté de vair, avec une lance dont la flamme arborait les mêmes couleurs, celles de son emblème.

Il pique vers eux par une sente, à l'abri derrière son écu. Il est grand, fort et massif, il est bien armé, c'est un beau chevalier. Tristan et Kaherdin vont à sa rencontre. Ils voudraient bien savoir qui il est. Il les a vus, il approche, il les salue avec déférence, et Tristan lui rend son salut. Il lui demande où il va, et pour quelle raison il est aussi pressé.

"Sire, dit le chevalier, sauriez-vous m'indiquer le château de Tristan l'Amoureux ? "

Tristan lui répond :

"Que lui voulez-vous ? Dites-nous votre nom et qui vous êtes : nous sommes prêts à vous y conduire mais, si vous voulez parler à Tristan, inutile d'aller plus avant, car c'est ainsi que l'on m'appelle. Qu'attendez-vous de moi ? "

Il réplique :

"Voilà qui me fait plaisir. Je suis Tristan le Nain. Je viens de la marche de Bretagne et je réside au bord de l'Océan. J'y avais un château, et une amie que j'aimais : elle m'était plus chère que la vie. Mais le malheur a voulu qu'on me la ravît : avant-hier soir, elle a été enlevée. Estout l'Orgueilleux Castel Fier l'a fait emmener de force, il la retient dans son château et elle doit subir ses violences. J'en suis si malheureux que j'en meurs de chagrin, de regret et de désespoir. Je ne sais plus que faire : sans elle, tout bonheur m'est refusé. Quand j'ai perdu celle qui faisait ma vie, mon délice et ma joie, peu m'importe l'existence. Seigneur Tristan, je connais le proverbe : qui perd l'objet de ses désirs n'a souci du surplus. Je n'ai jamais autant souffert, et c'est à raison de ma venue : on vous respecte, on vous craint, vous êtes le meilleur chevalier, le plus noble, le plus généreux, le plus fervent de tous les hommes. J'implore, seigneur, votre merci. J'en appelle à votre coeur et je vous supplie d'être à mes côtés dans ma détresse en m'aidant à reconquérir mon amie. Je vous devrai hommage et allégeance si vous acceptez de devenir mon allié."

Tristan répond :

"Je vous aiderai de toutes mes forces, je vous le promets. Rentrons désormais, et dès demain, préparons-nous à agir pour régler cette affaire."

Le chevalier s'irrite d'un tel retard et dit :

"Je vois bien, ami, que vous n'êtes pas ce héros prestigieux ! Je sais que si Tristan était là, il compatirait à ma souffrance, car Tristan a une telle expérience de l'amour qu'il comprend les maux des vrais amants. Si Tristan savait quel est mon désespoir, il viendrait au secours de ma ferveur : à ma peine, à mon agonie, il remédierait sans retard. Qui que vous soyez, noble ami, je vois bien que vous n'avez jamais aimé. Si vous saviez ce qu'est l'amour, vous auriez pitié de mon malheur. Celui qui n'a jamais connu le mal d'aimer n' imagine pas ce qu'est la douleur, et vous, ami, parce que vous n'avez point d'amie, vous ne pouvez concevoir mon supplice ; si vous en étiez capable, vous seriez impatient de prendre mon parti. Adieu ! je pars en quête de Tristan, et j'irai le voir. Lui seul peut m'aider. Jamais je n'ai connu telle détresse ! Mon Dieu, pourquoi n'ai-je le droit de mourir, quand j'ai perdu ma raison de vivre ? J'aspire à la mort, car toute consolation, tout bonheur et toute joie me sont interdits : cet enlèvement m'arrache l'être au monde qui m'est le plus cher."

Ainsi se lamente Tristan le Nain. Il va prendre congé. L'autre Tristan en a pitié, et lui dit :

"Cher seigneur, ne partez pas ! Vous m'avez convaincu de vous suivre, car je suis Tristan l'Amoureux, et je vous accompagnerai de grand coeur. Souffrez seulement qu'on m'apporte mes armes."

On lui apporte ses armes, il s'équipe et il s'en va avec Tristan le Nain. Ils vont reconnaître le domaine d'Estout l'Orgueilleux Castel Fier, afin de le tuer. Au bout d'un long chemin, ils découvrent son puissant château. A la lisière d'un fourré, ils descendent de cheval : ils attendent là, observant ce qui va se passer. Estout l'Orgueilleux est redoutable. Il a six frères, tous chevaliers hardis, vigoureux et ardents, mais il l'emporte sur eux par sa vaillance. Deux d'entre eux reviennent d'un tournoi : ils les surprennent dans le bois, les défient aussitôt et les attaquent avec vigueur ; les deux frères périssent. Mais leurs cris ont alerté le voisinage, et ceux du château bondissent à cheval. Le seigneur a bien entendu l'appel : on assaille les deux

Tristan, on les attaque avec fureur. Ce sont de bons chevaliers, rompus à manier les armes : ils les combattent tous à la fois, avec vaillance et dextérité, et n'arrêtent la lutte que lorsqu'ils ont tué les quatre frères. Tristan le Nain a reçu un coup mortel, et l'autre Tristan a été blessé à la hanche par un épieu empoisonné. Mais dans cette explosion de violence, Tristan s'est déjà bien vengé : il a tué celui qui l'a frappé. Les sept chevaliers ont donc tous péri, mais un Tristan a succombé et l'autre est en bien mauvais état, car sa blessure est profonde et grave. Blême de souffrance, il se traîne jusqu'à sa demeure. Il fait panser ses plaies, et convoque des médecins pour le soigner. On en fait venir d'autres, en grand nombre : aucun ne peut le guérir du poison ; car ils ignorent la nature du venin et ne trouvent pas le bon remède. Ils ne connaissent aucun emplâtre qui puisse extraire ce venin : ils triturent et broient bien des racines, ils cueillent mainte herbe et composent mainte potion, mais tout est inutile. Le poison se répand par tout le corps, le fait enfler, le rend difforme ; Tristan est livide, sans force, et ses os sont saillants. Il sait à présent qu'il se meurt, si on n'intervient pas au plus tôt, et il comprend qu'il ne guérira pas et que la fin est proche. Personne ne peut lui administrer d'antidote ; et pourtant, si la reine Yseut était informée du mal qui le tue, et si elle était à ses côtés, elle le sauverait ; mais il ne peut pas la rejoindre et ne supporterait pas une navigation ; et Tristan redoute de rester dans un pays où il a tant d'ennemis ; Yseut ne peut venir à lui : il ne voit donc plus de salut possible. Sa douleur est extrême, car il supporte mal d'être languissant, avec ses plaies qui puent, et il geint et défaille, brisé par le poison. Il veut voir Kaherdin seul à seul : il désire lui confier sa détresse. Il nourrit pour son compagnon une loyale amitié et Kaherdin saura lui manifester en retour une égale affection. Il demande qu'on les laisse seuls : il ne souffrira pas que dans la chambre un tiers assiste à l'entretien. Yseut, dans son coeur, s'interroge ; va-t-il réaliser son projet, si vraiment il veut quitter le monde et devenir moine ou chanoine ? Elle s'en effraie.

Au pied du mur, séparée du lit de Tristan par la cloison, elle se tient, hors de sa chambre, et cherche à écouter ce qui se dit. Un homme sûr fait le guet tandis qu'elle garde l'oreille contre la paroi. Tristan, à grand'peine, parvient à s'appuyer au mur. Kaherdin s'est assis à ses côtés. Ils pleurent et font tous deux pitié : ils regrettent leur amitié, qui sera si courte, et l'affection, et la tendresse qui sut les unir. Ils ressentent profondément leur peine, ils s'apitoient l'un sur l'autre, ils partagent l'angoisse, le regret, le chagrin. Ils se lamentent l'un sur l'autre et gémissent sur leur prochain adieu : ils ont été de parfaits, de loyaux amis. Tristan murmure :

"Kaherdin."

Puis il dit :

"Très cher compagnon, écoutez-moi. Je suis en terre étrangère, je n'ai d'autre ami ni parent que vous, mon camarade. Ici, mon seul plaisir, ma seule joie, ce fut votre présence. J'en suis sûr, si j'étais chez moi, quelqu'un saurait me guérir ; mais ici, nul ne peut me soulager, et je vais, cher et noble Kaherdin, rendre l'âme : il faut bien que je meure sans recours puisqu'il n'est, pour me sauver, que la reine Yseut.

Elle le peut, si elle s'y met ; elle connaît les remèdes et, si elle était informée de mon sort, elle accepterait. Mais, cher compagnon, que faire et par quel moyen l'atteindre ? Car j'en suis sûr, si elle savait, elle courrait à mon secours, et sa science me guérirait ; mais comment la faire venir ? Si je savais quel messenger lui envoyer, elle me tirerait de ce mauvais pas, dès qu'elle aurait vent de ma détresse. J'ai foi en elle et je suis convaincu que rien ne l'empêcherait de m'accorder son aide : elle m'aime d'amour si loyal ! Il n'y a plus d'autre issue, et c'est pourquoi, compagnon, je vous requiers : au nom de notre amitié, soyez généreux et rendez-moi ce service immense ! Soyez mon messenger, comme l'exigent et notre compagnonnage et la foi que vous avez jurée lorsque Yseut vous donna Brangien ! Je vous promets moi-même en retour que, si vous faites ce voyage, je deviendrai votre homme-lige et vous revaudrai une extrême tendresse."

Kaherdin est bouleversé par les larmes, les gémissements et le désespoir de Tristan, et il lui répond affectueusement : "Ne pleurez pas, mon camarade, je ferai tout ce que vous voulez. Oui, pour vous sauver,

ami, je suis prêt à prendre tous les risques, dussé-je affronter la mort, pourvu que vous retrouviez la joie. Au nom de l'amitié loyale que je vous dois, je n'hésiterai pas une seconde, toute affaire cessante, et même au prix des pires maux, à tout mettre en oeuvre pour satisfaire votre désir. Dites-moi quel est votre message et je cours me préparer au départ."

Tristan répond :

"Je vous en remercie. Voici ce dont il s'agit. Prenez sur vous cet anneau : c'est le signe convenu entre elle et moi ; quand vous débarquerez, vous vous ferez passer pour un marchand, et vous apporterez à la cour de précieuses étoffes de soie. Faites en sorte qu'elle voie cet anneau, car dès qu'elle l'aura vu et vous aura reconnu, elle cherchera un prétexte ou une ruse pour vous parler à loisir. Transmettez-lui mon salut, à elle qui est mon seul salut. Je lui envoie ce salut avec une ferveur d'autant plus grande que tout salut m'est refusé. Du fond du coeur, je salue en elle mon salut, car elle seule peut me rendre la santé. Oui, je la salue, car sans elle, je ne retrouverai jamais ni joie, ni guérison, ni santé, si elle ne me rend tous ces biens. Si elle ne me ramène pas le salut ni ne me reconforte de sa présence, qu'elle garde avec elle, au loin, mes chances de survie, car je mourrai dans le désespoir ; enfin, dites-lui que je suis mort si elle ne vient pas me soulager. Peignez-lui avec exactitude mon état, et le mal dont je languis, et insistez pour qu'elle ne tarde pas à me secourir. Dites-lui qu'elle se souvienne du bonheur et des plaisirs que nous connûmes jadis nuit et jour, et de nos angoisses et de nos peines, et de la douce joie de nos amours loyales quand elle a guéri autrefois ma plaie, et du philtre que par erreur nous bûmes ensemble sur la mer. En ce philtre était notre mort : depuis, nos tourments n'ont point cessé. Il nous fut versé sous de tels auspices que nous l'avons bu pour notre perte. Elle se rappellera les épreuves que m'a coûtées son amour : pour elle, j'ai sacrifié mes parents, mon oncle et toute sa maison ; j'ai été chassé comme un infâme, exilé en terre étrangère ; j'ai souffert tant de privations et de souffrances que j'en suis à bout de forces. Notre amour, notre aspiration l'un à l'autre ont résisté à toutes les haines. Ni le désespoir, ni le dénuement, ni la douleur n'ont triomphé de notre tendresse : plus on s'est acharné à nous désunir, et plus nous étions attachés l'un à l'autre. On séparait nos corps, mais on ne sut anéantir notre ferveur. Qu'elle se souvienne encore du serment qu'elle me demanda quand je dus la quitter dans le jardin, alors qu'en me disant adieu, elle me confia cet anneau : elle me fit jurer qu'où que j'aille, je n'aimasse jamais autre femme. Et depuis, j'ai tenu ce serment, même avec votre soeur, et je ne pourrai l'aimer, ni elle ni une autre, tant que je serai fidèle à la reine. Je suis si épris d'Yseut que votre soeur est vierge. Suppliez-la par la foi qu'elle me doit de ne pas rejeter mon appel : on verra bien alors si elle est sincère ! Tout ce qu'elle a jamais fait pour moi n'est rien si elle refuse de me secourir et ne vient pas soulager mon mal. Qu'ai-je à faire de son amitié si elle m'abandonne à mon tourment ? Je me moque de son affection si elle me trahit quand j'ai besoin d'elle. Le bonheur qu'elle m'a donné n'a servi à rien si elle me laisse mourir. Notre amour n'a plus de sens si elle renonce à me sauver. Kaherdin, je borne à ceci la prière que je vous adresse : faites de votre mieux ; et n'oubliez pas de saluer Brangien. Oui, informez-la de mon affliction. Si Dieu ne fait miracle, je suis perdu. Je n'ai plus longtemps à vivre, à en juger par ma douleur et par ma faiblesse. Compagnon, il faut partir, et revenir bien vite, car si vous n'êtes pas de retour au plus tôt, sachez que vous ne me reverrez plus. Je vous accorde quarante jours. Si vous faites ce que je vous demande et me ramenez Yseut, que le secret reste entre nous. N'en dites rien à votre soeur, afin qu'elle n'ait aucun soupçon ; vous lui expliquerez qu'il s'agit d'un médecin qui est venu me soigner. Vous prendrez ma propre nef, et vous emporterez deux séries de voiles : l'une blanche et l'autre noire ; si vous pouvez avoir avec vous Yseut et qu'elle vienne guérir ma blessure, hissez voile blanche au retour ; mais si vous ne ramenez pas Yseut, cinglez avec la voile noire.

Je n'ai plus rien à vous dire, ami. Que Notre Seigneur vous accompagne et qu'Il vous ramène sain et sauf ! "

Il soupire, il pleure, il gémit, et Kaherdin verse mainte larme. Il embrasse Tristan et le quitte. Il prépare son voyage. Au premier vent favorable, il prend le large. On lève l'ancre, on tend la voile, on navigue à contre-courant, par maigre brise, on fend les vagues, on franchit les flots des mers profondes et lointaines. La

cargaison est précieuse : des étoffes de soie, des tissus chatoyants, de la coûteuse vaisselle de Tours, du vin de Poitou, des oiseaux d'Espagne, bon prétexte qui dissimule heureusement l'objet de la navigation : aller chercher Yseut, dont Tristan regrette tant l'absence. Kaherdin file maintenant sur l'onde à pleine voile vers l'Angleterre. La traversée dure vingt nuits et vingt jours avant d'accoster sur l'île, où l'on aura des nouvelles d'Yseut.

Colère de femme est redoutable, et chacun doit y prendre garde, car où elle aura le plus aimé, elle prendra vengeance la plus prompte. A femme, l'amour vient vite, mais la haine plus vite encore, et la rancune qu'elle éprouve est plus durable que l'amitié. La femme mesure l'affection, et ne tempère pas son inimitié tant qu'elle est en fureur ; mais je n'ose pas dire tout ce que j'en pense, car ce n'est pas mon domaine. Yseut était l'oreille au mur : elle a très bien entendu ce qu'a dit Tristan. Aucun mot ne lui a échappé : elle sait maintenant. Elle en ressent une profonde rage, d'avoir tant aimé Tristan quand il ne pensait qu'à une autre ; à présent, elle a enfin compris pourquoi elle est frustrée de la joie qu'elle attend de lui. Elle garde en son coeur ce qu'elle vient d'apprendre. Mais elle fait semblant de n'être pas au courant ; toutefois, dès qu'elle en aura le moyen, elle se vengera cruellement de l'être qui lui est le plus cher au monde. Dès que les portes sont ouvertes, elle entre dans la chambre. Elle cache sa fureur à Tristan, elle s'occupe de lui, elle lui sourit avec tendresse, comme une femme aimante à l'homme qu'elle aime. Elle lui parle avec douceur, le prend dans ses bras sans cesse et l'embrasse, et lui multiplie les preuves de son affection ; mais elle enrage, et médite surnoisement l'occasion de sa vengeance ; souvent, elle s'enquiert avec insistance du retour de Kaherdin et du médecin qui va guérir Tristan ; mais dans son coeur, elle ne plaint guère son mari : elle n'a au coeur que la trahison qu'elle projette et réalisera, si elle le peut, car elle n'obéit plus qu'à sa rancoeur. Kaherdin, lui, cingle vers le Nord et poursuit sa navigation jusqu'à ce qu'il touche la terre où il est allé chercher Yseut, à l'embouchure de la Tamise. Il remonte le fleuve avec sa cargaison : dans l'estuaire, avant l'entrée du port, il met l'ancre dans une crique ; il continue en canot jusqu'à Londres, près du pont ; c'est là qu'il étale sa marchandise, et déploie largement ses soieries.

Londres est une cité très prospère, qui n'a pas son égale en terre chrétienne par son activité, son prestige et la bonne vie qu'on y mène. On y est prodigue et généreux, on y aime rire. Toute la fortune de l'Angleterre est là : inutile de la chercher ailleurs. La Tamise baigne les remparts. C'est ici qu'arrivent les marchandises de tous les pays où se rendent les marchands chrétiens. Les gens y sont particulièrement malins. C'est donc là qu'est venu Kaherdin, avec ses étoffes et ses oiseaux dont plus d'un a beaucoup de prix. En main, il tient un grand autour, une étoffe teinte qui vient de loin et une coupe ouvragée, avec des reliefs de nielle. Il en fait présent au roi Marc, auquel il tient le discours opportun : qu'il vient dans son pays en apportant tout ce qu'il a, avec l'intention de gagner assez d'argent pour relancer son négoce ; qu'il demande au roi son sauf-conduit dans le royaume, afin de ne pas se retrouver captif et d'échapper aux vexations et aux violences de quelque chambellan ou de quelque vicomte. Le roi lui accorde sa protection, en présence de sa cour. Le marchand s'approche de la reine : il veut lui montrer ses richesses. Il lui met dans la main une broche d'or, la plus belle qui soit : c'est le présent qu'il fait à la reine.

"L'or en est de bonne qualité", dit-il.

Yseut n'a jamais vu plus belle broche ; mais Kaherdin retire de son doigt l'anneau que lui a confié Tristan, et le place à côté du bijou. Il dit :

"Reine, regardez ceci. Plus terne est l'or de l'anneau, mais je le trouve assez joli."

A la vue de l'anneau, la reine reconnaît Kaherdin : son coeur se glace, elle blêmit, et pousse un soupir d'angoisse.

Elle craint une mauvaise nouvelle. Elle entraîne Kaherdin à l'écart, en lui demandant s'il vendrait l'anneau et combien il en veut ; a-t-il d'autres objets à vendre ? C'est un prétexte adroit pour donner le

change à ceux qui la surveillent. Kaherdin est donc seul avec Yseut.

"Ma dame, dit-il, j'ai un grave message à vous faire. Ne prenez pas mes paroles à la légère : Tristan, votre ami, vous salue et vous assure qu'il vous aime et vous sert fidèlement, comme il en a le devoir à l'égard de sa dame et de son amie de qui dépend sa vie ou sa mort. Il est votre serviteur et votre homme-lige. Il m'a envoyé vers vous à cause de sa détresse : il vous fait savoir qu'il n'a plus que vous pour le sauver de la mort et que, sans vous, ma dame, il ne se remettra pas du mal qui va l'emporter. Il a été mortellement blessé par le coup d'un épieu trempé dans du poison. Nous ne pouvons trouver de médecin qui connaisse un remède efficace : beaucoup ont essayé de le soigner, qui lui ont fait plus de mal que de bien. Il languit, il souffre, il agonise, et sa plaie s'infecte. Il vous fait dire que ses jours sont comptés, si vous n'intervenez pas, et c'est la raison de ma venue. Par la foi que vous lui devez, Yseut, et au nom du loyal amour qui vous unit, il vous somme de le rejoindre, et que rien au monde ne vous en dispense, car jamais votre présence ne lui fut plus nécessaire : ce serait crime que de l'abandonner. Qu'il vous souvienne de votre immense amitié et des peines et des souffrances que vous avez vécues ensemble ! Il a gaspillé sa jeunesse et sa vie : pour vous, il a subi l'exil, il a été plusieurs fois banni du royaume. Il a perdu l'amitié du roi Marc : pensez à tous ces sacrifices ! Vous n'avez pas le droit d'oublier les serments que vous échangeâtes lors du baiser d'adieu dans le jardin où vous lui donnâtes cet anneau : vous lui avez promis de lui rester fidèle. Ayez pitié de lui, ma dame ! Si vous refusez de le secourir, il sera trop tard : sans vous, il ne guérira pas. Il faut donc venir avec moi, ou c'est sa mort certaine. Il vous le mande en toute loyauté. Il vous envoie cet anneau pour confirmer mon message : gardez-le, il vous le rend."

Le discours de Kaherdin bouleverse le coeur d'Yseut, en proie au chagrin, à la pitié, au déchirement : elle n'a jamais autant souffert.

Elle se ravage, elle soupire, elle aspire à revoir Tristan, mais ne sait comment le rejoindre. Elle va trouver Brangien et lui raconte tout ce qui est arrivé : la blessure empoisonnée, l'agonie de Tristan, les supplices de son mal, la langueur qui le cloue au lit, et le message transmis par Kaherdin, faute de quoi Tristan est perdu ; elle ne lui cache rien de cette situation tragique, et elle la consulte : que faire ? Elles se mettent à soupirer, à gémir, à pleurer, et l'angoisse, et le regret, et la peine, et l'accablement les envahissent tandis qu'elles s'entretiennent, désespérées de voir Tristan si mal en point. Cependant, leur délibération n'est point inutile : elles ont toutes deux décidé qu'elles se prépareraient au départ et suivraient Kaherdin afin de soulager Tristan dans sa détresse présente. Vers le soir, elles prennent leurs dispositions et font leurs bagages. Profitant du sommeil général, elles s'en vont dans la nuit, secrètement, sans faire de bruit et, par chance, franchissent une poterne dans le rempart, pour déboucher sur la Tamise : à la marée montante, le fleuve s'avance jusque-là.

Le canot les y attend : la reine y monte. On avance à la rame, en profitant du reflux ; le vent est favorable et le canot rapide. Il faut faire vite, et l'on ne paresse pas : on ne lâche les rames qu'une fois parvenus à la nef. On hisse les voiles, on prend le large. Tant que la brise est bonne, on prend de l'avance en longeant les côtes françaises devant Wissant, Boulogne et Le Tréport. Le vent, assez fort, est propice, et la nef qui les conduit est légère. Ils passent au large de la Normandie : le voyage se déroule bien, et l'on se réjouit de naviguer si vite.

Tristan, cloué sur son lit par sa blessure, languit dans la douleur et rien ne saurait atténuer sa souffrance : tout remède est un échec. Il ne peut rien faire qui le soulage. Il n'espère plus qu'en Yseut : il n'a d'autre désir et, sans elle, il est indifférent à tout. Elle seule est son ultime raison de vivre : il l'attend, affalé sur sa couche, espérant qu'elle va venir et qu'elle saura le guérir : il sait que, sans elle, il mourra.

Il ne cesse d'envoyer sur le rivage des guetteurs qui lui diront si la nef revient : c'est son obsession, et lui-même se fait porter là, au bord de la mer, où on lui fait son lit ; il attend, il guette, impatient d'apercevoir le navire et sa voile. Il n'aspire plus à rien sauf à le voir surgir, et c'est là sa seule pensée, son seul désir, sa

seule espérance. Pour lui, plus rien n'existe, si la reine est restée là-bas. Puis il se fait ramener chez lui, parce que l'angoisse est trop forte : et si elle l'avait abandonné ? Si elle avait trahi sa parole ? Mieux vaut apprendre la nouvelle et ne pas constater de ses yeux qu'elle n'est pas à bord. Il voudrait bien découvrir la nef, mais il se refuse à être le témoin de son échec. L'angoisse le déchire, et le besoin de retrouver Yseut ; il se plaint souvent devant son épouse, mais lui cache le fond de son cœur, et ne lui parle que de Kaherdin qui est si long à revenir : tant de retard lui fait craindre que sa mission n'ait pas réussi.

Ecoutez la triste mésaventure, le douloureux dénouement qui bouleversera tous ceux qui savent aimer : jamais on ne conçut drame d'amour aussi poignant.

Tandis que Tristan est dans l'attente, qu'Yseut voudrait aller plus vite et que la nef est si près du rivage que la terre est en vue, alors qu'on se félicite d'une si bonne traversée, voici que se lève le vent du sud, qui prend le foc à rebours ; la nef interrompt sa course. On établit la voile pour virer lof pour lof : on a beau faire, il faut changer de cap. La tempête monte, l'onde se soulève, la mer profonde s'ébranle, le temps se gâte, le ciel se couvre, les vagues grossissent, le flot devient noir, il pleut, il grêle, et l'ouragan se déchaîne, et boulines et haubans se brisent, et la voilure descend, tandis qu'on louvoie en luttant contre les lames et les rafales. Le canot avait été mis à la mer dès que le rivage était apparu ; mais ils ont eu tort de le laisser là, car une vague l'a mis en pièces. D'ailleurs, ils sont si désemparés et l'orage est si violent que les matelots les plus expérimentés ne peuvent même plus tenir debout. Tout le monde est effondré, tout le monde gémit, et l'épouvante les désespère. Yseut se lamente :

"Hélas ! malheur ! Dieu ne veut pas que je vive assez pour revoir Tristan mon ami.

Il a décidé que je me noierai en mer. Tristan, si je vous avais retrouvé, peu m'importerait de mourir. Mon amant, quand vous apprendrez ma mort, je suis sûre que vous ne vous en consolerez pas. Vous en ressentirez un tel deuil, dans l'état de faiblesse où vous êtes, que vous ne vous en remettrez pas. S'il ne tenait qu'à moi, je serais près de vous : si Dieu l'avait permis, et si j'étais là, je soignerais votre mal, car mon seul tourment, c'est de vous savoir si dépourvu. Je suis déchirée, accablée, désespérée, mon amant, de vous priver en mourant de tout recours contre la mort. Que je périsse, peu m'importe : si telle est la volonté de Dieu, j'y consens ; mais quand on vous l'annoncera, mon amant, je sais bien que vous rendrez l'âme. Ainsi l'exige notre amour : tout ce qui me torture vous torture, vous ne pouvez mourir sans moi, ni je ne puis mourir sans vous. Si je dois disparaître en mer, vous serez englouti avec moi. Vous êtes sur la terre ferme et ne vous noierez pas, mais vous avez embarqué pour m'aller quérir, et c'est votre trépas que j'ai devant les yeux, puisque je suis assurée de n'avoir plus guère à vivre. Mon amant, je suis déçue dans mon attente, car je voulais mourir dans vos bras et partager votre cercueil. Cette faveur nous est refusée. Est-elle pourtant si chimérique ? Car si mon destin est de périr ici noyée, le vôtre, j'en suis sûre, est de succomber aussi par noyade : un même poisson pourra nous dévorer ; ainsi aurons-nous par chance, mon amant, une même sépulture. Car tel homme le pêchera peut-être qui, dans son ventre, reconnaîtra nos corps et leur rendra les honneurs dus à l'amour qui fut le nôtre. Espoir impossible ! Pourtant, si Dieu le veut, cela sera. Mais, mon amant, qu'iriez-vous chercher sur la mer ? Qu'iriez-vous y faire ? C'est moi qui navigue et qui vais mourir ! Sans vous, Tristan, je vais être engloutie : ce m'est au moins, mon bien-aimé, un grand réconfort de penser que vous ne serez jamais informé de mon trépas : nul n'échappera d'ici pour vous en faire part, et je ne vois pas qui vous l'annoncerait. Vous me survivrez quelque temps, attendant ma venue. S'il plaît à Dieu, vous guérirez, et c'est ce que je désire le plus au monde : j'aspire plus à votre santé que je ne souhaite arriver à bon port, tant est fervent l'amour que j'ai pour vous ! Mon amant, ce qu'il me faut craindre, c'est qu'après ma mort, guéri, vous vous hâtiez de m'oublier, et que vous vous consoliez avec une autre, Tristan, quand j'aurai disparu. Mon amant, j'ai tout à craindre en particulier d'Yseut aux Blanches Mains. Je ne sais si ces craintes sont fondées, mais si vous gisiez sans vie sous mes yeux, moi je ne vous survivrais guère. Dans mon immense désarroi, reste que je vous aime plus que tout. Dieu nous permette de nous rejoindre, afin que je puisse vous sauver, ou que nous mourions ensemble dans une même agonie ! "

Tant que dure la tourmente, Yseut ne cesse de gémir ainsi. Plus de cinq jours dure le terrible orage. Puis le vent tombe et le ciel se dégage. On hisse le pavillon blanc et l'on file à bonne allure, car Kaherdin est en vue de la Bretagne. On s'en réjouit, et la joie éclate à bord, tandis qu'on lève bien haut la voile, pour qu'il soit visible qu'elle est blanche et non pas noire. On veut que la couleur, de loin, soit très nette, car c'est le dernier des quarante jours que Tristan leur a donné comme délai quand ils sont partis. Mais tandis qu'ils cinglent allégrement, la chaleur se fait lourde et le temps tourne au calme plat : plus question de naviguer. La mer est immobile : pas une vague.

La nef ne peut plus avancer dans aucune direction, sauf quand un léger courant la déporte, et il n'y a plus de canot : la situation est très grave. Du bord, on voit la terre proche, mais il n'y a pas de vent pour s'y rendre. On tente de louvoyer dans tous les sens, vers le nord et vers le sud : impossible d'avancer tant soit peu. Cette malchance est consternante. Yseut est au désespoir : elle aperçoit le rivage qu'elle voulait rejoindre et ne peut y débarquer ! Elle ressent une mortelle angoisse. Sur la nef, on aspire à gagner la côte, mais la brise est trop faible. Yseut gémit sur son malheur. Et là-bas, sur la côte, on aspire à voir paraître la nef : elle n'arrive pas. Tristan en est accablé. Il ne cesse de soupirer et de gémir, tant il désire qu'Yseut vienne, et il pleure, et il se tord sur sa couche, et sa langueur le fait mourir. Tandis qu'il se tourmente et qu'il se désespère, Yseut, sa femme, s'approche de lui ; elle a machiné sa terrible vengeance et lui dit :

"Ami, revoici Kaherdin. J'ai vu sa nef en mer. Apparemment, elle a du mal à naviguer. Mais je l'ai assez bien observée pour être sûre que c'est la sienne.

Dieu veuille qu'elle apporte nouvelle qui vous reconforte ! "

Ces quelques mots font tressaillir Tristan qui dit à Yseut :

"Mon amie, est-ce vraiment sa nef ? Dites-moi quelle voile elle arbore."

Yseut répond :

"Aucun doute possible : la voilure, sachez-le, est toute noire. Ils l'ont hissée bien haut, pour profiter du peu de vent qu'il y a."

Tristan est alors crucifié par une douleur incroyable, la pire qu'il puisse jamais ressentir, puis il se tourne contre le mur et dit :

"Dieu nous sauve, Yseut et moi ! Puisque vous refusez de venir, je dois donc mourir de vous avoir aimée. Je ne puis plus retenir ma vie : à cause de vous, je meurs, Yseut, ma bien-aimée. Vous n'avez pas pitié de ma langueur, mais ma mort vous affligera. Ce m'est, bien-aimée, une consolation de penser que vous serez chagrine de ma mort."

Par trois fois, il murmure : "Yseut, bien-aimée" et, avant de le redire encore, il rend l'âme.

Alors pleurent par la maison chevaliers et frères d'armes. Grand est le tumulte, tragiques sont les lamentations. Les vassaux et les hommes bondissent porter Tristan hors de sa couche pour l'étendre sur un samit et le couvrir d'un drap de soie rayé. Le vent s'est levé sur la mer, il gonfle la voile : il pousse la nef jusqu'à terre. Yseut débarque. Elle entend les gémissements dans la rue, et le glas des églises et des chapelles. Elle demande aux gens ce qui se passe, pourquoi ces cloches funèbres, pourquoi ces pleurs. Un vieil homme lui répond :

"Ma dame, Dieu nous prenne en pitié ! Nous subissons le pire deuil qui puisse être. Tristan, le preux, le généreux, est mort : c'était le réconfort de tout le royaume. Il était prodigue envers les malheureux, venait en

aide à toutes les souffrances. D'une blessure qu'il avait reçue, il vient de mourir dans son lit. Jamais si grande épreuve n'a frappé ce pays."

Dès qu'Yseut entend la nouvelle, elle a si mal qu'elle ne peut prononcer un mot. La mort de Tristan lui égare l'esprit, et elle court dans la rue, la mise en désordre, vers le palais, où elle précède Kaherdin et ses compagnons. Les Bretons n'ont jamais vu femme si belle : ils se demandent, par la cité, d'où elle vient et qui elle est. Yseut arrive près du corps, elle se tourne vers l'Orient et prie avec ferveur pour son ami :

"Tristan, mon bien-aimé, quand je vous vois sans vie, il est inconcevable que je vous survive. Vous êtes mort pour l'amour de moi : il est juste que je périsse. Mon amour vous a tué : à moi de mourir, par tendresse pour vous. Puisque je n'ai pu arriver à temps, ni vous guérir de votre mal, bien-aimé, bien-aimé, de votre mort, rien ne saurait me consoler, ni joie, ni fête, ni plaisir. Bien-aimé, maudit soit cet orage qui me retint en mer, m'empêchant de venir à temps ! Je vous aurais rendu la vie, et vous aurais tendrement parlé de l'amour qui nous a unis : j'aurais gémi avec vous sur notre destin, sur notre joie, sur nos voluptés, sur les souffrances et les peines que nous avons vécues, et je vous aurais rappelé tout cela au milieu des étreintes et des baisers. Si je ne puis vous guérir, qu'il nous soit permis de mourir ensemble ! Je n'ai pu être ici à temps, j'ignorais votre accident, et ne suis arrivée qu'après votre mort : j'ai au moins le recours de partager la coupe que vous avez bue !

C'est à cause de moi que vous avez perdu la vie : je vais agir en amie fidèle et mourir à mon tour pour vous."

Elle l'embrasse et s'étend près de lui, elle lui baise la bouche et le visage, elle l'étreint étroitement, corps contre corps, lèvres contre lèvres, et c'est ainsi qu'elle rend l'âme : elle s'éteint à son côté, victime de son deuil mortel. Tristan a péri à cause de son absence : Yseut, maintenant, périt d'être arrivée trop tard. Tristan est mort pour l'amour d'Yseut, Yseut meurt de sa ferveur pour Tristan.

Thomas achève ici son livre. Il salue tous les amants, les méditatifs, les passionnés, les sensuels, et ceux que le désir brûle, et ceux qui vivent le plaisir, et même les pervers, ainsi que tous les auditeurs de son roman. Tous ne seront pas satisfaits de mon texte, mais je l'ai voulu le plus parfait possible et ma version est authentique, comme je l'avais annoncé en commençant. J'y ai rassemblé des contes et des poèmes. J'en ai fait une oeuvre profonde, qui magnifie la légende, et je la destine au plaisir des courtois, afin qu'ici ou là, ils y trouvent le miroir exemplaire de ce qu'ils vivent : puissent-ils en tirer un enseignement salutaire contre l'inconstance, contre l'injustice, contre la peine, contre la souffrance et contre tous les pièges de l'amour !

Documents

Folie de Berne

Ici commence un Tristan

Tristan est brouillé avec la cour. Il ne sait plus où aller... Il redoute fort le roi Marc, et celui-ci l'a prévenu : il veut que Tristan sache que s'il tombe entre ses mains, sa naissance ne le sauvera pas de la mort. Il a séduit sa femme. Le roi en a appelé à ses barons de cette offense qui l'outrage et dont le coupable est Tristan, son neveu. Il a été flétri par ce crime. Il faut que le scandale éclate. Il convoque ses vassaux et leur révèle tout ce qui s'est passé. Il leur expose le forfait de Tristan :

"Seigneurs, que vais-je faire ? Je suis fort contrarié de ne m'être pas vengé de Tristan : mon échec prête à rire. Il s'est enfui quelque part en ce pays et je ne sais comment le capturer, car il m'échappe toujours. J'en suis fâché, par saint Odon... Si l'un de vous l'aperçoit, qu'il ne manque pas de m'en informer.

Par saint Samson de Cornouaille, celui qui me le livrerait aurait droit à ma reconnaissance sans cesse accrue."

Chacun lui fait serment de tout faire pour prendre Tristan. Dinas le sénéchal soupire : il est très inquiet pour Tristan. Il a le cœur lourd ; il a vite mandé un messenger pour prévenir Tristan qui a perdu par sa légèreté l'amour du roi, au point que Marc lui voue une haine mortelle. Tristan paie cher les joies qu'il a connues. Ceux qui le jalourent l'ont surpris : il a été cruellement trahi. Quand Tristan apprend la nouvelle, vous devinez s'il en est chagrin : il n'ose revenir en son pays. Il a trop vécu en fugitif. Souvent il soupire et souvent il se lamente, à cause de l'absence d'Yseut. L'Yseut qu'il a près de lui n'est pas celle qui, la première et la seule, s'est assurée son amour. Il se demande comment faire pour la faire venir, puisqu'il n'ose pas se rendre dans son pays.

"Mon Dieu, se dit-il, quelle triste destinée ! Que mon amour m'a fait souffrir ! Jamais je n'ai regimbé, jamais je n'ai protesté contre l'épreuve : pourquoi s'acharne-t-il, pourquoi me fait-il si mal ? Qu'ai-je fait ? et que penser ? ...

Ne suis-je pas assez soumis ? Non, bien sûr, puisque j'ai laissé au loin celle qui subit pour moi, à l'instant même, tant de tourments, tant de maux, tant d'humiliations. Hélas, hélas ! ajoute-t-il, que de malheurs ! Et quel gâchis ! ... [La reine n'a-t-elle pas assez connu] la détresse et l'amertume ? Elle qui est si noble ! Celui qui rechigne à l'aimer, qu'il déchoie de sa tendresse et qu'on proclame son abjection ! Qu'Amour, seigneur du monde, me laisse encore ma chance de la posséder ! Ainsi sera, s'il plaît à Dieu : car je Le prie de me laisser vivre assez pour qu'elle me revienne. De toute sa douceur, elle a guéri ma blessure : qu'Il m'accorde de la retrouver saine et joyeuse ! Mon vœu le plus cher serait de la rejoindre. Le ciel lui donne joie et santé, si sa grâce vigilante le permet, et qu'il maintienne mon honneur et ma joie en ne m'interdisant pas de m'acheminer vers elle pour la voir, pour la contempler, pour lui parler ! Seigneur, que je suis abattu et désespéré, et qu'on me respecte peu ici-bas ! Hélas ! que faire, quand elle est si loin ? J'en suis nuit et jour dans l'angoisse, et mon trouble n'a point de cesse.

Quand je ne la vois pas, je perds la raison. Hélas ! que faire ? Aucune issue, et mon désespoir est sans borne. Mourir avant de la retrouver ? De toute sa douceur, elle a guéri la plaie que je reçus en Cornouaille

quand je combattis le Morholt dans l'île où je vins en bateau pour mettre fin au tribut que les gens du pays devaient acquitter : c'est mon épée qui imposa la paix : on me tiendrait pour un lâche, si la crainte me retenait d'aller là-bas, déguisé, ou travesti en misérable fou. Pour elle, je me ferai raser et tondre, si je ne puis me dissimuler autrement. On me connaît trop dans le pays : je serai vite capturé, si je ne puis choisir d'autre vêtements ni paraître plus âgé. Je vais partir, et marcherai jusqu'à l'épuisement."

C'est décidé, et il ne perd pas une minute : il prend la route sur-le-champ. Il quitte le pays et sort du royaume. Il n'a pris ni haubert ni heaume. Il chemine nuit et jour : il se rend d'une traite jusqu'à la mer. Il est bien las quand il arrive. Et pourtant, je vous assure que depuis longtemps il n'a pas ménagé sa peine pour l'amour d'Yseut, et, croyez-moi, il est déjà bien fou. Voici qu'il change de nom et se fait appeler Tantris. Quand il a traversé la mer, il s'éloigne du rivage. Il ne veut pas qu'on le prenne pour un homme normal : il déchire ses habits, se gratte la tête et bat tous les gens qu'il rencontre. Il a fait tondre sa blonde chevelure. Il n'y en a pas un sur la côte qui ne le croie enragé, mais ils ne lisent pas dans son cœur. Dans sa main, il tient sa massue ; sa démarche est bien celle d'un fol, et chacun le hue, en lui jetant des cailloux. Tristan est en route et ne s'arrête plus. Il s'en va longtemps par le pays, pour mériter l'amour d'Yseut. Tous les moyens lui sont bons : rien ne le rebute, sauf l'absence d'Yseut ; c'est elle qu'il désire, c'est elle qu'il veut. Il n'est pas encore parvenu à la cour, mais il va s'y rendre, quoi qu'il arrive, et l'on ne doutera pas qu'il soit fou : il faut qu'il parle à Yseut. Le voici enfin au terme de son voyage, et on ne lui barre pas l'entrée. Quand Tristan paraît devant le roi, il a piètre allure : il a le crâne tondu et le cou maigre, il a merveilleusement revêtu son personnage. L'amour lui a donné du talent.

Marc l'interpelle et lui demande :

"Fou, quel est ton nom ?

– Je m'appelle Picou.

– Quel est ton père ?

– Un morse.

– Quelle est ta mère ?

– Une baleine. J'ai une soeur que vous amène : la belle s'appelle Brunehaut ; vous l'aurez et j'aurai Yseut.

– Si j'accepte l'échange, que feras-tu ? "

Tristan répond :

"Quelle sottise question ! Entre les nues et le ciel, avec des fleurs et des roses, dans un éternel printemps, je construirai une maison pour qu'elle et moi y prenions notre plaisir. A ces Gallois, que Dieu honnisse, j'ai encore deux mots à dire. Roi Marc, c'est demoiselle Brangien qui, je t'en fais le serment solennel, a tiré le breuvage qu'elle a donné à Tristan et qui lui a fait bien du mal. Yseut, qui est là, et moi-même en bûmes : demandez-lui, et si elle prétend que ce n'est pas vrai, j'avouerai que ce fut un songe que j'ai rêvé toute la nuit. Roi, tu ne sais pas encore tout ! Regarde-moi bien en face : est-ce que je ne suis pas Tantris ? J'ai fait des bonds, j'ai lancé des joncs, j'ai tenu en main des bâtons bien lisses, j'ai vécu dans les bois de racines et tenu une reine dans mes bras. J'en dirai plus, si j'en ai le courage.

– Repose-toi, Picolet. Je compatis à tes peines, mais maintenant, trêve de sornettes.

– Et que m'importe votre compassion ! Je n'en donnerais pas une poignée de glaise."

Et tous les chevaliers de dire :

"Avec fou, ni jeu ni querelle !

– Sire, souvenez-vous de votre frayeur, quand vous nous avez trouvés dans la hutte, avec l'épée nue entre nos corps. Je faisais semblant de dormir, parce que je n'osais pas prendre la fuite. Il faisait chaud, comme au temps de mai. Un rayon de soleil filtrait dans la hutte : il brillait sur sa face. Dieu pouvait faire ce qu'il voulait ; toi, tu mis tes gants devant la fente et partis : l'affaire s'arrêta là ; je n'ai pas l'intention de tout raconter, car elle va bien se souvenir."

Marc regarde la reine qui garde la tête basse ; elle couvre sa tête de son manteau.

"Fou, maudits soient les marins qui vous amenèrent ici d'outre la mer, quand ils ne vous ont pas jeté dans l'océan ! "

Tristan lui réplique aussitôt :

"Dame, que Dieu rejette ce cocu ! Si vous acceptiez de me croire, et me gardiez près de vous pour savoir enfin qui je suis, porte ni fenêtre ne sauraient vous retenir, non plus que l'autorité du roi. J'ai encore ici l'anneau que vous m'avez donné quand je vous ai quittée, après l'assemblée dont je hais le souvenir : maudit soit ce jour d'épreuve ! Depuis, j'ai traversé de longues périodes de souffrance et de malheur. Dame, ce dommage mérite compensation en tendres baisers d'amour ou en étreintes sous couverture. Vous me consentiriez douce consolation, certes, ou sinon, je rends l'âme. Jamais Yder, qui tua l'ours, ne subit tant de peines et de tourments pour Guenièvre, la femme d'Arthur, que je n'en subis pour vous, puisque j'en meurs. Pour vous, j'ai quitté la Bretagne, je suis allé, solitaire, en Espagne, sans que mes amis en fussent informés, pas même la soeur de Kaherdin. J'ai tant erré par les terres et les mers que me voici, qui viens en quête de vous. Si je pars comme je suis venu, pour toujours, sans que nous nous soyons unis l'un l'autre, j'aurai perdu toute ma joie : qu'on ne croie plus jamais aucun présage."

Dans la salle, on se murmure l'un à l'autre à l'oreille :

"Par ma foi, il pourrait vite advenir que notre roi prenne au sérieux ce fou."

Le roi demande qu'on prépare ses chevaux.

Il veut voir ses oiseaux à l'air libre, chassant les grues : ils sont restés en cage trop longtemps. Tout le monde sort, la salle reste vide, et Tristan s'assied sur un banc. La reine a regagné sa chambre dont le dallage est de marbre. Elle fait approcher sa suivante et lui dit :

"Par sainte Estrestine, as-tu entendu les discours étonnants du fou ? Qu'une infection lui crève l'oreille ! Comme il a nostalgiquement rappelé ce que j'ai vécu et ce qu'a vécu Tristan, que j'ai tant aimé et que je ne me laisserai point d'aimer : Hélas ! il me néglige et pense à peine à moi. Va chercher le fou et amène-le-moi."

Brangien s'empresse, sans prendre le temps de se coiffer. Tristan, à sa vue, se réjouit.

"Maître fol, ma dame vous demande. Vous vous êtes tout à l'heure mis en frais pour raconter votre vie, et vos humeurs mélancoliques vous égarent. Par Dieu, ce serait bonne action que vous pendre.

– Ce serait crime, au contraire, Brangien. Plus fol que moi va à cheval.

– Quels diables aux plumes grises vous ont appris mon nom ?

– Chère, je le connais depuis longtemps. Par ma tête qui fut blonde, le pauvre hère que vous voyez a bien perdu la raison, mais c'est vous qui l'avez privé de ce à quoi il avait droit. A présent, chère, je ne vous demande qu'une chose : persuadez la reine de me rémunérer le quart de mon service ou la moitié de ma peine."

Il soupire à pleine voix. Brangien le considère : elle voit qu'il a le bras musclé, la main fine, le jarret bien fait, et qu'il est très beau ; son corps est svelte : elle se dit qu'il n'est pas fou et que ce n'est pas de démenche qu'il souffre.

"Sire chevalier, que Dieu te garde et te sauve, pourvu que soient préservés l'honneur de la reine et mon honneur à moi qui suis son amie. Pardonne-moi mes sottes paroles : je les regrette sincèrement.

– Je vous les pardonne : c'est sans importance."

La courtoise Brangien dit alors :

"Je t'en prie, continue ton histoire, mais cesse de dire que tu es Tristan.

– Je le voudrais bien, mais le breuvage de l'outre m'a si bien ôté coeur et sens que je n'ai plus d'autre pensée que le service d'amour : Dieu m'accorde de triompher ! Tout cela était bien mal parti ! J'ai perdu la raison et suis devenu fou. C'est vous, Brangien, qui l'apportâtes, et vous fîtes mauvaise action. Ce philtre était inique, où se mêlaient des infusions perverses. Je meurs pour elle, et elle reste insensible : le partage n'est pas égal ; car je suis Tristan, l'infortuné."

A ces mots, elle l'a reconnu : elle tombe à ses pieds et lui demande instamment qu'il lui pardonne de l'avoir insulté. Il la prend par la main et la relève, puis il l'embrasse longuement. Il la prie de l'aider sans dérobade : il saura bien si elle est ou non son alliée ; qu'elle fasse tout son possible. Brangien l'amène par le poing, et il ne la lâche pas d'une semelle jusqu'à la chambre où ils pénètrent ensemble. A sa vue, Yseut sent que son coeur lui manque, car elle le déteste depuis que, ce matin, il a débité ses discours extravagants. Tristan la salue avec respect, mais sans démonstrations excessives, malgré qu'elle en ait :

"Dieu sauve la reine, et Brangien sa suivante ! Elle m'aurait bientôt guéri, pour peu qu'elle m'appelle : Ami. Car je suis son ami et elle est mon amie. Mais l'amour n'est pas justement partagé : je souffre deux fois plus qu'elle, et elle n'a pas du tout pitié de moi. J'ai eu faim, j'ai eu soif, j'ai couché sur la dure, je n'avais qu'une pensée, qu'un souci, dans mon coeur, dans mon âme, et j'ai subi mille tourments. Je ne suis pas coupable de m'être dérobé ! Que Dieu, dont le règne n'a pas de fin, et qui fut, aux noces d'Architriclinius, assez généreux échanton pour changer l'eau en vin, me donne la force de renoncer à ma folie ! "

Yseut se tait et ne sonne mot. Brangien, indignée, la reprend :

"Dame, dit-elle, quel accueil vous réservez au plus loyal amant qui fut et qui sera jamais ! Votre amour lui coûte trop cher. Jetez-vous à son cou ! C'est pour vous qu'il a accepté la tonsure des fous. Dame, écoutez-moi : c'est bien Tristan, je vous le jure.

– Demoiselle, vous avez tort. Que n'étiez-vous avec lui au port où il a débarqué ce matin ! C'est un individu bien rusé : s'il était celui que vous dites, il ne m'aurait pas, tout à l'heure, outragée par ses sornettes, devant toute une assistance : il aurait préféré croupir à fond de cale !

– Ma dame, je n'ai agi que par prudence, et pour que tous me crussent fol.

– Pouvais–je comprendre tes énigmes ?

– Notre amour me fait trop souffrir. Souvenez–vous de Gamarien, qui n'exigeait pas autre chose que vous, et qui vous emmenait captive. Qui fut celui qui vous délivra ?

– Oui, ce fut Tristan, le neveu du roi, mais il avait une autre allure ! "

Tristan n'est pas mécontent de l'entretien qui se déroule : il devine qu'il n'a pas perdu l'amour de la reine, et il n'en demande pas plus. C'est cet amour qui, plus d'une fois, a mobilisé tout son être :

"Ne ressemblé–je pas à celui qui, seul et sans aucun allié, vous sauva du pire quand il coupa le poing de Guimarant ?

– Oui, comme un homme ressemble à un autre homme. Pour tout dire, je ne vous reconnais pas.

– Dame, j'en suis fâché. C'était moi qui jouais pour vous de la harpe. Vous étiez venue dans la chambre où je gisais, et j'étais alors bien malheureux, mais vous n'étiez pas heureuse non plus : j'avais reçu dans l'épaule une terrible blessure, et voici comment je m'en suis tiré (?) : vous me rendîtes la santé ; c'est vous seule qui m'avez guéri. Et vous m'avez permis de résister au venin du terrible dragon : que je sois pendu si je dis mensonge ! Vous auriez pu vous venger : quand j'étais dans le bain, vous avez tiré mon épée d'acier : en l'essayant, vous avez remarqué l'entaille, et vous avez appelé Périnis, qui apporta la pièce de métal enveloppée dans une bande de soie grise.

Vous avez joint la pièce à l'entaille : elle s'ajustait exactement, ce qui vous mit en fureur. Avec hargne, pour me frapper, vous avez aussitôt saisi l'arme à pleines mains et vous avez couru vers moi, toute courroucée. Mai j'eus tôt fait de vous apaiser en vous relatant l'histoire du cheveu, qui est à l'origine de tous mes maux. Votre mère connut ce secret. Tout ce que je dis est rigoureusement exact : c'est alors qu'on vous confia à moi. Qu'elle était belle, notre nef ! Le surlendemain de notre départ, le vent tomba. Il nous fallut donner de la rame. Moi–même, je participai à l'effort. Il faisait chaud, nous avions soif ; Brangien, qui est ici devant toi, courut sans tarder chercher l'outre. Elle commit sans le vouloir une méprise : elle remplit la coupe avec le philtre : il était clair, sans grumeaux ; elle me le tendit et j'en bus. Pour vous, Brangien, ni mieux ni pire, car vous vous en sortirez toujours, mais c'est votre faute, demoiselle !

– Vous avez de bien curieuses lectures ! Vous voulez faire croire que vous êtes Tristan, que Dieu sauve ! Mais vous partirez déçu. Qu'allez–vous raconter encore ?

– Le saut de la chapelle, quand on vous condamna au bûcher et qu'on vous livra aux malades. Comme ils discutaient et se querellaient ! L'un d'eux fut élu pour choisir lequel vous emmènerait dans la forêt. Je leur tendis une embuscade avec le seul Governal. Vous n'auriez pas eu de mal à me reconnaître, car je les aurais fait jouir à ma façon, mais je n'eus même pas à contester leur choix : Governal, que Dieu sauve, leur asséna une telle volée avec les béquilles mêmes sur lesquelles ils appuyaient leurs moignons ! Nous vécûmes un certain temps dans les bois, où nous versâmes bien des larmes. L'ermite Ogrin vit–il toujours ? Dieu ait son âme !

– Ne touchez pas à cet homme : vous n'avez pas le droit de parler de lui ! Vous n'êtes pas prêt de lui ressembler : c'est un juste et vous n'êtes qu'un truant. Vous avez entrepris un étrange métier : vous truandez pour tromper le monde. Je vais vous faire arrêter, et vous avouerez au roi votre conduite.

– Dame, s'il savait tout, je suis sûr que vous le regretteriez. On dit : Service d'amour obtient en un seul jour totale récompense. Mais à ce que je vois ici, c'est en ce qui me concerne tout à fait faux. Je pensais avoir une amie, mais je crois bien que désormais je l'ai perdue.

– Qu'est-ce donc qui vous trouble, seigneur ?

– Celle qui m'a si longtemps aimé et m'aimera encore, s'il plaît à Dieu, car je ne saurais tolérer d'être délaissé de nouveau. Parlons d'autre chose. Ce sont animaux étonnants que les chiens. Tiens ! Qu'est devenu Husdent ? On le retint trois jours sans qu'il consentît à boire ou à manger, faute de me voir : mon absence le rendait enragé. On décrocha la bonne laisse du brachet, et on ouvrit son guichet : il me rejoignit d'une traite.

– Je vais vous le dire : je le garde en dépôt, pour le rendre à celui à qui je me suis vouée, le jour où nous connaîtrons la joie de la retrouvance.

– Quitterait-il pour moi Yseut la Blonde ? Montrez-le-moi tout de suite : peut-être me reconnaîtra-t-il ?

– Vous reconnaître ? Quel miracle ! Il se moquerait bien de votre misère, car depuis le départ de Tristan, nul ne s'est approché de lui qu'il ne voulût dévorer à belles dents. Il geint dans la chambre voisine. Demoiselle, amenez-le-nous."

Brangien y court et délie le chien. Quand le brachet entend son maître, il fait voler sa laisse des mains de la jeune fille qui le conduit ; de tout son coeur, il file vers Tristan, il bondit vers lui, il fait le beau : jamais animal ne manifesta tant de joie ! Il frotte contre lui son muffle et gratte des pattes : qui n'en serait ému ? Il lui lèche les mains, il jappe de bonheur. Yseut, à ce spectacle, est bouleversée, et craint que le fou ne soit un enchanteur, ou un mystificateur de talent : Tristan est si pauvrement vêtu ! Il dit au brachet :

"J'ai bien fait de te dresser comme je l'ai fait ! Tu n'as pas cessé de m'aimer. Tu me fais bien plus bel accueil que celle que je vénérerais tant. Elle croit que je suis un simulateur : elle va voir l'objet même qu'elle m'a donné en m'embrassant quand, en pleurs, nous nous quittâmes : ce petit anneau d'or massif. Je ne m'en suis jamais séparé : je lui parlais souvent, je l'interrogeais, je lui demandais conseil, et quand il ne pouvait me répondre, je me sentais à l'agonie : avec amour, je baisais l'émeraude, et mes yeux se mouillaient de larmes."

Yseut reconnaît bien l'anneau et constate la joie du brachet à la vue de son maître : elle en perd le sens.

Son coeur en est maintenant sûr : c'est à Tristan qu'elle parle.

"Hélas, dit-elle, je suis folle ! Ah ! coeur insensible, mérites-tu de vivre quand tu n'as pas reconnu l'être au monde qui a le plus souffert pour l'amour de moi ? Pardon, seigneur ! Je me repens."

Elle a défailli dans les bras de Tristan. Brangien constate avec joie qu'elle a atteint son but. Quand Yseut a repris ses esprits, elle lui embrasse les flancs, et lui baise le front, le nez et la bouche à maintes reprises.

"Ah ! Tristan, seigneur, que c'est injuste, quand vous subissez à cause de moi tant de tourments ! Je ne suis plus digne de ma naissance, si je ne vous accorde la récompense de vos mérites ! Dis, Brangien, qu'allons-nous lui donner ?

– Ma dame, trêve de plaisanteries. Allez lui chercher des habits. Il est Tristan, vous êtes Yseut. On voit bien à présent qui s'attriste le plus sans en avoir le motif."

Yseut dit :

"Comment le rendre heureux ?

– Puisque vous en avez loisir, mettez-vous en peine de le servir, jusqu'à ce que Marc revienne de sa chasse en marais : puisse-t-il trouver tant de gibier qu'il y reste huit jours..."

A ces mots, discrètement, si mon récit est fidèle, Tristan pénètre sous la courtine : il tient dans ses bras la reine.

Folie d'Oxford

Tristan réside en son pays, sombre, morne et pensif. Il s'interroge sur son destin, car il a besoin de réconfort, et le seul efficace serait qu'il guérit de son mal d'amour, ou sinon il préfère mourir. Oui, il préfère mourir une fois pour toutes et en finir avec ses tourments, mourir et ne plus toujours languir dans la peine. C'est une longue mort que vivre dans la souffrance ; les sombres pensées minent l'homme et le perdent. Et la peine, et la souffrance, et les sombres pensées, et les chagrins qui n'ont de cesse se conjurent pour miner Tristan. Il voit bien que son mal est sans issue ; il lui faut donc mourir dans la tristesse. Il est déterminé à périr, puisqu'il n'a plus son amour et sa joie, puisqu'il n'a plus la reine Yseut ; il désire la mort, il appelle la mort, pourvu seulement que son amie sache que c'est pour elle qu'il rend l'âme, car si Yseut l'apprend, il périra de façon moins cruelle. Il cache son dessein, il redoute qu'on ne le devine, il ne veut confier son projet à personne ; il tait son secret surtout à son compagnon Kaherdin, car il craint, s'il lui en fait part, qu'il ne l'en détourne : il a décidé et préparé son départ pour l'Angleterre, où il cheminera non à cheval, mais à pied pour ne pas être démasqué, car il y est connu, et on découvrirait vite son identité, tandis qu'un pauvre homme qui voyage à pied passe inaperçu, et qu'on ne fait guère de cas en cour d'un humble messenger mal vêtu. Il se prépare un déguisement qui transformera jusqu'à son visage et le rendra méconnaissable même à ceux qui l'examineront avec attention. Des parents mêmes, des proches, des compagnons d'armes ou des amis ne devineront pas qui il est. Il est si discret qu'il ne dit rien à personne ; c'est sagesse : il arrive souvent grand dommage d'un secret trop tôt révélé. Si on sait se taire et dissimuler, on évite à coup sûr la mauvaise fortune : publier et divulguer un projet attire mainte catastrophe. Les gens pâtissent beaucoup d'avoir été trop légers.

Tristan a l'habileté de tenir cachée sa résolution, mais ses pensées sont bien douloureuses. Il ne perd pas de temps : il met au point son projet au cours de la nuit, alors qu'il est couché, et le lendemain, de bonne heure, il se met en route. Il va d'une traite tout droit jusqu'à la mer. Arrivé là, il trouve une nef et tout ce dont il a besoin. C'est un bateau solide, bien équipé, spacieux, un bon navire marchand ; il contient une cargaison qui vient de bien des pays ; il va partir pour l'Angleterre.

Les marins halent la voile et lèvent l'ancre. Ils veulent prendre le large. Ils sont impatients de gagner la haute mer : ils ont bon vent pour cingler droit. Alors surgit le noble Tristan. Il leur dit :

"Dieu vous garde tous, messieurs ! Que sa grâce vous accompagne ! Où allez-vous ?

– En Angleterre, s'Il le veut", répondent-ils.

Tristan crie alors aux marins :

"Bon voyage ! messieurs, emmenez-moi. Nous voulons aller en Grande-Bretagne."

On lui réplique :

"Accordé ; à bord, vite, embarquez."

Tristan embarque d'un bond. Le vent gonfle le haut de la voile et le navire file sur l'onde. Ils fendent le flots profonds de la mer. Ils ont abondance de bonne brise et tout se déroule comme ils le souhaitent. Ils courent tout droit vers l'Angleterre et ne restent que deux nuits et un jour à naviguer. Le deuxième jour, ils débarquent au port de Tintagel, s'il faut en croire la légende.

Le roi Marc y résidait avec la reine Yseut, et il avait réuni, selon son usage, une cour nombreuse. Tintagel était une ville forte très puissante et très riche ; on n'y craignait ni machines de siège ni assauts... Sur le rivage de Cornouaille se dressait le donjon, vaste et solide : ce sont des géants qui jadis l'ont fortifié. Les pierres y sont de marbre ; elles sont assises et jointes avec art et tiennent bon. Les blocs qui constituent le mur forment un échiquier de sinople et d'azur. On entre par une magnifique poterne, tout aussi large qu'imprenable. L'entrée et la sortie ne sauraient être forcées, car deux valeureux chevaliers y montent la garde.

C'est là que réside le roi Marc, au milieu de Bretons et de Cornouaillais, parce qu'il aime cette place ; Yseut s'y complaît aussi. Autour, il y a beaucoup de prés, beaucoup de forêts, avec du gibier, de l'eau en abondance, et du poisson, et mainte métairie. Les nefes qui viennent de la mer arrivent directement dans un port défendu par l'enceinte ; et c'est par voie maritime que les étrangers viennent voir le roi : même ses intimes débarquent là, autre raison pour Marc de s'y trouver bien. Le lieu est grandiose et plaisant, le pays est riche et prospère, et jadis on appelait Tintagel la ville enchantée. On avait raison de la nommer ainsi, car elle disparaissait deux fois l'an. Les paysans assurent que deux fois l'an, elle devenait invisible même aux gens du pays, si attentif fût-on : une fois en hiver, l'autre en été. C'est ce que disent les hommes de la région. La nef de Tristan accoste et jette l'ancre dans le port.

Tristan bondit à terre, et va s'asseoir sur le rivage. Il s'informe et demande aux passants ce que devient Marc et où il est. On lui répond qu'il réside dans la ville et qu'il y tient cour plénière.

"Et où est la reine Yseut et Brangien sa belle suivante ? "

– Eh bien, elles sont ici elles aussi. Je les ai vues récemment. La reine Yseut, comme d'habitude, a l'air bien triste."

Quand Tristan entend le nom d'Yseut, il se met à soupirer profondément ; il médite une ruse qui lui permettra de la voir.

Il sait bien qu'il ne saurait trouver aucun prétexte pour lui parler. Sa valeur n'y peut rien, ni son intelligence, ni son adresse, ni son habileté, car il n'ignore pas que le roi Marc éprouve à son égard une haine extrême et que, s'il peut le capturer vivant, il n'échappera pas au supplice. Il songe à sa bien-aimée et murmure :

"Qu'importe, s'il me fait mettre à mort ? Je veux mourir pour l'amour d'elle. Hélas ! Je meurs un peu chaque jour. Yseut, vous me faites tant souffrir ! Yseut, j'accepte de périr pour vous. Yseut, si vous saviez que je suis ici, je ne sais si vous me recevriez : votre amour me met au supplice. Me voici, et vous l'ignorez. Je ne sais comment vous rencontrer : voilà le motif de ma douleur.

"Mais je vais essayer un stratagème qui sera peut-être efficace : je me déguiserai en fou et feindrai la déraison. N'est-ce pas habile et de bonne ruse ? La solution est heureuse, pressé que je suis par les

circonstances : je ne puis agir plus adroitement. Tel me croira sot qui sera moins sensé que moi, et tel me prendra pour un simple qui hébergera plus stupide homme chez lui."

Tristan s'en tient à son projet. Survient un pêcheur qui s'approche. Il est vêtu d'une gonnelle de grosse laine. La gonnelle n'a pas de giron, mais elle est surmontée d'un chaperon. Tristan, à sa vue, lui fait signe et l'entraîne à l'écart.

"Ami, dit-il, changeons d'habits. Tu auras les miens, qui sont bons ; j'aurai ta cotte, qui me plaît fort, car j'aime à m'habiller ainsi."

Le pêcheur constate la qualité de l'étoffe, prend les habits de Tristan, et lui donne les siens en échange ; quand il les a revêtus, il s'en va joyeusement et sans tarder.

Tristan avait sur lui des ciseaux qu'il ne quittait jamais. Il y tenait beaucoup : c'était un cadeau d'Yseut. Il s'en coupe les cheveux : il a désormais l'air d'un fou ou d'un sot. Puis il se fait une tonsure en forme de croix. Il a l'art de transformer sa voix. Il teint son visage avec une herbe qu'il a apportée de son pays ; il frotte sa face avec cette liqueur, et le voici devenu tout brun, comme hâlé : aucun homme ici-bas ne l'identifierait ni ne le reconnaîtrait, si longtemps qu'il le vît et s'entretînt avec lui. Il prend dans une haie un bâton et se le met au col. Il se rend tout droit au château, et tous ceux qu'il rencontre prennent peur.

Le portier, à sa vue, devine qu'il est fou. Il lui dit : "Avancez !

D'où venez-vous enfin ? "

Tristan répond :

"J'ai été aux noces de l'abbé du Mont-Saint-Michel, qui est mon ami. Il a épousé une abbesse qui est une grosse nonne. Il n'est prêtre ni abbé, moine ni clerc ni diacre, de Besançon jusqu'au Mont, quelle que soit sa condition, qui n'aura été invité aux noces, et tous ont pris bâton ou crosse. Ils sont dans la lande, sous Bellencombe, où il faut les voir bondir et s'ébattre sous l'ombrage. Je suis parti parce que je devais aujourd'hui servir la table du roi."

Le portier lui réplique :

"Entrez, fils d'Urgan le Velu. Car vous êtes grand et velu vous aussi, et vous lui ressemblez."

Tristan s'introduit par le guichet. Les jeunes gens accourent à sa rencontre et lui crient comme s'il était un loup :

"Voyez le fou ! Hou ! hou ! hou ! hou ! "

Damoiseaux et écuyers veulent le battre avec des branches de buis. Ils l'escortent à travers la cour et le suivent en se livrant à leur tour à mainte folie. Lui se retourne plusieurs fois contre eux ; plus d'un ne se prive pas de le lapider ; si on l'attaque sur sa droite, c'est sur sa gauche qu'il fait front et frappe.

Il s'approche de la grand'salle. Il y pénètre, le bâton sur le col. Le roi le remarque aussitôt, de son siège sous le dais royal. Il s'écrie :

"Voici un bon sergent. Qu'on le fasse avancer."

Plus d'un se précipite et court à ses devants. Ils l'ont salué de façon grotesque, et l'amènent au roi, mais Tristan garde au cou son bâton. Marc dit :

"Bienvenue, ami. D'où venez-vous ? Que demandez-vous ? "

Le fou répond :

"Je vais vous dire d'où je viens et quelle est ma requête. Ma mère était une baleine. Elle vivait comme une sirène, dans l'Océan. Mais je ne sais où je naquis. Je sais bien pourtant qui m'a élevé. Une grande tigresse m'allaita dans les rochers où elle me découvrit. Elle me trouva sur une grosse pierre, et, croyant que j'étais son petit, me nourrit de sa mamelle. Mais j'ai une soeur qui est très belle : je vous la donnerai, si vous voulez, contre Yseut que vous aimez tant."

Le roi répond en souriant :

"Et qu'en dira la merveille du monde ?

– Sire, je vous donnerai ma soeur, contre Yseut que j'aime d'amour. Négocions le marché et concluons l'échange : il est bon de tâter à la nouveauté ; vous êtes fatigué d'Yseut : prenez une autre compagne. Accordez-la moi : je suis prêt à la prendre et à vous servir par reconnaissance."

A ces mots, le roi lui dit en riant :

"Par Dieu, si je te donne la reine et si tu l'emmènes en faisant d'elle ta femme, dis-moi ce que tu feras d'elle et où tu vas la conduire.

– Sire, répond le fou, là-haut, dans les airs, j'habite dans un palais. Il est tout en verre, magnifique et spacieux. Le soleil y rayonne de toutes parts. Il flotte dans le ciel, suspendu parmi les nuages, et nul vent ne l'agite ni ne l'ébranle. Il comporte une chambre de cristal, toute pavée de marbre. Le soleil, à l'aube, l'illuminera tout entière."

Le roi et ses courtisans rient de bon coeur et se disent :

"Voilà un vrai fou, qui parle bien. Il discourt sur n'importe quoi.

– Sire, dit le fou, j'aime Yseut. Mon coeur languit et souffre à cause d'elle. Je suis Tantris, qui brûle pour elle, et je l'adorerai toute ma vie."

A ces mots, Yseut jette un profond soupir. Le fou la chagrine et l'irrite ; elle dit :

"Qui t'a fait entrer céans ? Non, tu n'es pas Tantris : tu mens."

Le fou se tourne alors plus particulièrement vers Yseut. Il constate qu'elle est irritée, car elle a blêmi.

Il lui dit alors :

"Reine Yseut, je suis Tantris, qui vous aime. Rappelez-vous, quand je fus blessé – beaucoup le savent bien – lors du combat contre le Morholt qui voulait imposer à Marc un tribut. J'eus la chance de le tuer au combat, et je ne cache plus cette victoire. Mais j'y reçus un coup terrible, car la lame était empoisonnée. Elle m'entama l'os de la hanche, où le venin, non évacué, fermenta et fit un abcès, me causant une douleur qu'aucun médecin ne pouvait soulager, si bien que je pensai mourir. Je m'embarquai pour me laisser périr en

mer, tant j'étais las de cette agonie. Le vent se leva, une violente tempête amena ma nef en Irlande. Je dus débarquer dans le pays que je craignais le plus, après avoir tué le Morholt : c'était votre oncle, reine Yseut, d'où mes craintes.

Mais j'étais blessé et malade. Je tentais d'oublier mon supplice en jouant de la harpe : en vain, malgré ma passion pour la musique. Vous entendîtes bientôt parler de ce harpeur si habile. On me fit venir à la cour, dans mon triste état. La reine m'y guérit de ma plaie, et je lui en suis reconnaissant. Je vous appris de beaux lais qu'on chante sur la harpe, des poèmes bretons composés dans mon pays. Vous ne pouvez pas ne pas vous en souvenir, dame reine ; des baumes m'ont guéri. Je me faisais appeler Tantris : n'est-ce pas moi ? Que vous en semble ? "

Yseut répond :

"Eh bien, non ! Tantris est beau et noble, et toi tu es gros, affreux et difforme, tu es un imposteur. Va-t-en et ne m'importune plus de tes criaileries : je déteste tes balivernes et tes sornettes."

Le fou, à ces mots, se retourne et va jouer avec talent son rôle. Il frappe ceux qu'il rencontre et les pousse loin du trône, vers la porte, en s'exclamant :

"Sales fous, dehors, allez-vous en ! Laissez-moi parler à Yseut : je suis venu lui faire ma cour."

Le roi éclate de rire, car la scène l'amuse fort ; Yseut rougit et garde le silence.

Le roi constate son trouble. Il dit au fou :

"Musard, avance. N'est-ce pas que la reine Yseut est ton amie ?

– Oui, certes ! Je ne le nie pas."

Yseut réplique :

"C'est faux, tu mens. Jetez le fou dehors."

Le fou répond en riant, mais ces paroles sont destinées à le trahir :

"Souvenez-vous, reine Yseut, de la mission que le roi Marc me confia. Il m'envoya vous chercher pour vous épouser. Je vins déguisé en marchand en quête d'aventure. On me détestait dans votre pays, parce que j'avais tué le Morholt ; c'est pourquoi j'y vins habillé en marchand, et j'avais raison. Je devais vous ramener pour que vous apparteniez au roi, votre mari qui est là, mais on haïssait Marc dans votre Irlande, et moi plus encore. Mais j'étais un excellent chevalier, plein d'audace et de témérité : je ne redoutais homme qui fût, d'Ecosse jusqu'à Rome."

Yseut répond :

"Quelles sottises ! Vous humiliez les chevaliers, vous qui n'êtes qu'un fieffé sot.

Puissiez-vous être mort ! Allez-vous en, de par Dieu ! "

Le fou, à ces mots, sourit.

Il continue sans se troubler :

"Dame reine, souvenez-vous du dragon que j'ai tué quand je revins dans votre pays. Je lui ai coupé la tête, puis j'ai tranché sa langue et l'ai fourrée dans mes chausses ; mais le poison me donna une telle fièvre que j'ai failli mourir ; je gisais évanoui sur le chemin. Votre mère et vous me vîtes et me sauvâtes de la mort. Par des baumes, par des sortilèges, vous m'avez guéri du poison.

"Souvenez-vous du bain où je me trouvais. Un peu plus, vous m'y tuiez. Vous vouliez accomplir cet exploit après avoir dégainé mon épée ; vous l'aviez tirée du fourreau et vous aviez remarqué qu'elle était ébréchée : alors vous pensâtes à juste titre que cette arme avait fait périr le Morholt. Vous eûtes l'idée d'ouvrir votre écrin et d'aller y chercher la pièce de métal que vous aviez ôtée de la tête du Morholt ; vous l'ajustâtes à l'épée : aucun doute, le débris coïncidait avec l'entaille. Vous avez eu le front de vouloir m'assassiner dans mon bain avec mon propre fer. La femme irritée peut devenir terrible ! Vous aviez poussé un cri, et la reine survint, qui vous avait entendue. Vous savez la suite : j'avais tant imploré votre merci, et l'on me pardonna d'autant plus volontiers que je me fis votre champion contre un prétendant dont vous ne vouliez à aucun prix, car il vous rebutait. Yseut, j'ai fait triompher votre cause... Est-ce que cela n'est pas vrai ?

– Non, ce n'est pas vrai, et vous mentez. Vous avez rêvé toutes ces sornettes. Vous étiez ivre hier soir en vous couchant, et l'ivresse vous a fait divaguer.

– C'est vrai : je suis ivre d'avoir bu la liqueur dont je ne me dégriserai point.

"Souvenez-vous du jour où vos parents vous confièrent à moi. Ils vous accompagnèrent jusqu'à la nef qui devait vous emmener. J'avais mission de vous conduire ici, chez le roi. Quand nous fûmes en haute mer, je vais vous dire ce que nous fîmes. Il faisait beau, le temps était lourd, et nous étions à l'aise sur le pont. La chaleur nous donna soif.

Souvenez-vous, fille de roi. Nous bûmes dans un hanap. Vous et moi, du même breuvage. Depuis, mon ivresse n'a pas cessé, mais elle me coûte bien cher."

A ces paroles, Yseut se drape dans son manteau et se lève, impatiente de s'en aller. Le roi l'arrête et l'invite à se rasseoir. Il la retient par sa cape d'hermine et la ramène à ses côtés :

"Chère Yseut, un peu de patience, que nous écoutions jusqu'au bout cette folie. A toi, fou : dis-nous ce que tu sais faire."

Le fou lui répond :

"Sire, j'ai servi des rois, des ducs et des comtes.

– T'y connais-tu en chiens ? et en oiseaux ?

– Oui, répond-il : j'en ai eu de beaux."

Et il ajoute :

"Sire, quand j'ai envie de chasser en bois et en forêt, je vais capturer par mes leurres les grues qui volent tout là-haut dans les nuages ; je prends les cygnes avec mes limiers, et aussi des oies blanches ou grises, mais avec mes faucons. Et quand j'emporte ma massue pour tirer à l'arc, je tue bien des plongeurs et des butors."

Marc rit de bon coeur aux propos du fou, et tous, du plus grand au plus humble, rient de même. Le roi dit alors au fou :

"Mon ami, mon frère, comment procèdes-tu en marais ? "

Le fou répond en souriant :

"Sire, j'y attrape tout ce que j'y trouve. Mes autours ont raison des loups sylvestres et des grands ours ; mes gerfauts me rapportent des sangliers et ni monts ni vaux ne les préservent ; à mes petits faucons de haut vol, biches et daims n'échapperont point. Avec mon épervier, je capturerai le renard dont la queue fait le panache ; je chasserai le lièvre à l'esmerillon, et au hobereau le castor. Et quand je rentre chez moi, je suis maître à l'escrime avec mon bâton. Nul ne saura si bien esquiver qu'il ne reçoive un coup. J'ai l'art de partager les tisons entre écuyers et valetaille. Je joue très bien de la harpe et de la rote, et j'ai la voix bien posée. Je suis l'amant idéal d'une grande reine : il n'y a au monde plus brillant amoureux que moi. Je dole au couteau les copeaux et les jette dans les ruisseaux. Ne suis-je pas habile ménestrel ? Aujourd'hui, vous avez fait l'épreuve de mon gourdin."

Il frappe alors alentour.

"Hors de la présence du roi ! Rentrez chez vous, et vite ! Vous avez mangé ? Maintenant, filez."

Le roi s'esclaffe à tous ces propos, et le sot l'amuse énormément. Puis il ordonne à un écuyer de lui amener son cheval : il veut sortir un peu, pour ne rien changer à son habitude. Les chevaliers l'accompagnent, et les écuyers, impatients de se divertir.

"Excusez-moi, sire, dit Yseut. Je ne suis pas bien, j'ai la tête lourde : j'irai reposer dans ma chambre. Tout ce tapage me fatigue."

Le roi la laisse partir. Elle descend de son siège et s'en va. Elle gagne sa chambre, la mine sombre. Elle gémit tristement sur son sort. Elle s'est assise sur son lit ; elle se lamente intensément.

"Hélas, dit-elle, quel malheur est le mien ! J'ai le coeur las et suis désespérée."

Elle ajoute aussitôt :

"Brangien, ma soeur, j'ai envie de mourir. Je voudrais être morte, quand ma vie est si cruelle et si éprouvante. Où que j'aïlle, tout m'est hostile : oui, Brangien, je ne sais que faire ; car il est arrivé au palais un fou qui porte la tonsure en croix. Maudit soit-il ! Il m'a fait tant de mal.

Oui, ce fou, ce bailleur de folles sornettes est un devin ou un enchanteur, car il me connaît très bien et n'ignore rien, chère compagne, de toute ma vie. Oui, Brangien, je me demande qui lui a confié des secrets que personne sinon Tristan, toi et moi ne saurait connaître, car ces secrets ne concernent que nous. Ce truand, ma foi, n'a appris tout cela que par enchantement. On ne saurait faire un rapport plus exact des faits, et il n'a rien dit qui fût mensonge."

Brangien répond :

"J'ai toutes les raisons de penser que cet homme était Tristan.

– Non, Brangien : il est laid, il est affreux, il est difforme, alors que Tristan est si bien fait, si fort, si plaisant à voir et si courtois qu'on ne saurait trouver nulle part un chevalier aussi prestigieux : je ne suis pas

prête à croire que ce gueux soit mon bel amant ; mais maudit soit ce fou : je voudrais qu'il fût mort et que la nef eût coulé qui l'amena ici ! S'il avait pu se noyer dans les flots de la mer profonde !

– Taisez–vous, ma dame, répond Brangien. Vous voici prête à tout.

Où avez–vous appris à vous conduire ainsi ? Comme vous excommuniez les gens !

– Brangien, c'est lui qui me rend folle. Personne ne m'a jamais parlé comme lui.

– Ma dame, je suis sûre, par saint Jean, que c'est le messenger de votre ami.

– Certes, je n'en sais rien, et je ne le connais pas. Mais allez le voir, chère compagne. Parlez–lui et tâchez de deviner qui il est."

Brangien la courtoise se lève ; elle se rend dans la grand'salle, où il n'y a plus ni serf ni homme libre, hormis le fou assis sur un banc. Les autres sont rentrés chez eux, en ville. Brangien à sa vue, s'arrête, à distance. Tristan l'a bien reconnue. Il lâche son bâton et dit :

"Bienvenue, Brangien. Noble Brangien, pour l'amour de Dieu, ayez pitié de moi."

Brangien répond : "Et pourquoi donc ? Avez–vous tant besoin de ma pitié ?

– Oui, certes ! Je suis bien Tristan, qui vit dans la peine et dans l'épreuve. Je suis Tristan que l'amour d'Yseut maintient dans l'angoisse."

Brangien réplique :

"Non, vous n'êtes pas Tristan, j'en suis sûre et certaine.

– Si, Brangien, c'est moi, sans mensonge. Je m'appelais Tristan quand je vins ici. Je suis vraiment Tristan. Brangien, rappelez–vous quand nous sommes partis tous ensemble d'Irlande : la reine vous confia à moi avec Yseut, qui ne veut plus à présent me reconnaître ; elle vint à moi en vous tenant par la main droite. Elle vous tenait la main quand elle vous remit à moi. Souvenez–vous, belle Brangien. Elle m'a demandé de veiller sur vous et sur Yseut. Elle insista beaucoup, et me recommanda avec force d'avoir soin de vous : je devais faire très attention à vous. Alors elle vous tendit un coutret qui n'était pas bien gros, car il me parut tout petit, puis elle vous ordonna de bien y veiller, si vous vouliez conserver son amitié. Quand nous fûmes en haute mer, le temps devint lourd. Je portais un b্লাiut. Je transpirais, j'avais trop chaud. J'eus soif : je voulus boire. N'est–ce pas que je dis vrai ? Un jeune homme assis à mes pieds se leva et prit le coutret. Il versa dans un hanap d'argent le breuvage qui y était contenu, puis me mit le hanap au poing. J'en bus pour me désaltérer. J'offris la moitié du hanap à Yseut qui elle aussi avait soif et voulait boire. Belle Brangien, ce breuvage a fait mon malheur, et mieux eût valu que je ne vous connusse jamais. Belle Brangien, souvenez–vous."

Brangien répond :

"Non, vraiment.

– Brangien, depuis que j'aime Yseut, elle ne l'a dit à personne ; mais vous–même étiez au courant, et vous avez été complice. Personne au monde ne savait, personne, sauf nous trois."

Brangien a écouté ce discours. Elle s'en va sans se hâter vers la chambre de la reine. Tristan se lève et la suit. Il implore sa clémence. Mais Brangien a rejoint Yseut. Elle lui sourit, sans se troubler. Yseut est blême et ravagée et elle a vite fait de feindre un malaise. Aussitôt, elle est restée seule, puisqu'elle est souffrante.

Brangien est allée chercher Tristan et le mène dans la chambre. Quand, une fois rentré, il aperçoit Yseut, il s'approche et veut l'embrasser, mais elle se retire. Elle éprouve une immense gêne et ne sait que faire. Elle se tient là, toute angoissée. Tristan voit bien qu'elle l'évite. Lui aussi est gêné, et son embarras est grand. Il fait un pas en arrière, vers le mur près de la porte.

Puis il ne peut plus se taire :

"Non, jamais je n'aurais cru cela de vous, Yseut, noble reine, ni non plus de Brangien votre suivante. Hélas ! N'aurai-je tant vécu que pour vous voir ainsi me dédaigner et me repousser avec tant de hauteur ? En qui puis-je avoir foi quand Yseut ne daigne plus m'aimer, quand elle me méprise au point qu'elle m'oublie ? Ah ! Yseut, ah ! bien-aimée, l'homme qui aime se souvient. Vive la source abondante, dont le courant est limpide et régulier, mais dès qu'elle se tarit et que l'eau vive n'en jaillit plus, elle perd tout son prix : ainsi de l'amour, quand il tourne à la trahison."

Yseut lui répond :

"Frère, je ne sais plus. Je vous regarde, et je me désole, car je ne vois rien en vous qui évoque Tristan l'Amoureux."

Tristan lui dit à son tour :

"Reine Yseut, je suis Tristan, qui vous aime.

Souvenez-vous du sénéchal qui prévint contre nous le roi. Nous partagions le même logis où nous vivions en égaux. Un soir, lorsque je sortis, il se leva et me suivit. Il avait neigé, et il découvrit mes traces. Il franchit la clôture du palais et nous épia dans votre chambre. Il nous accusa dès le lendemain, et ce fut le premier, je crois, qui nous dénonça à Marc.

Il faut vous souvenir aussi du nain que vous craigniez tant. Il n'aimait pas que nous prissions plaisir ensemble : il était là jour et nuit. Il avait mission de nous surveiller et rempli son office de manière insensée. Une fois, nous étions ensemble : les amants trop menacés machinent des ruses, des stratagèmes, des subterfuges et des astuces pour se retrouver, pour se parler, pour s'étreindre et pour s'aimer ; ainsi de nous, qui nous étions rejoints dans votre chambre où nous étions couchés. Mais le nain perfide, ce fils de putain, jeta de la farine entre nos lits, pensant ainsi manifester le scandale de notre amour. Mais j'avais remarqué son manège. Je bondis à pieds joints près de vous : au cours du bond, une blessure que j'avais au bras se rouvrit et ensanglanta votre lit. Je procédai de même en vous quittant et couvris de sang ma propre couche.

Survint alors le roi Marc qui vit le sang sur vos draps. Il courut aussitôt vers mon lit et constata que mes draps étaient ensanglantés eux aussi. Reine, pour l'amour de vous, je fus aussitôt banni de la cour.

Souvenez-vous, ma bien-aimée, du gage d'amitié que je vous fis parvenir un jour, ce petit chien dont je vous fis présent, et qui était Petitcru : vous l'aimiez tant ! Et souvenez-vous, Yseut, mon amie, de cette autre affaire :

Quand l'homme d'Irlande vint à la cour, le roi lui prodigua les marques d'honneur et d'amitié. Il jouait admirablement de la harpe : vous le connaissiez fort bien. Le roi vous livra au harpeur. Celui-ci vous amena joyeusement à sa nef, où il allait vous introduire. Mais de ma forêt, j'eus écho de l'histoire.

Je pris une rote et j'accourus au grand galop. Il vous avait conquise par son adresse à la harpe, mais ma rote vous reconquit.

Reine, souvenez-vous. Le roi m'avait banni, et je languissais de ne pouvoir vous parler : je trouvais un moyen, je vins au verger où nous avons souvent été heureux. Je me tins dans l'ombre sous un pin. De mon canif, je taillai des copeaux : c'était un moyen de communiquer quand j'avais envie de vous voir. Il y avait là une source dont l'onde passait sous votre chambre ; je jetai les copeaux dans le courant, et le ruisseau les porta plus bas. Quand vous voyiez ces bouts de bois, vous étiez sûre que je viendrais le soir même, pour que nous prissions notre plaisir ensemble.

Mais le nain s'en aperçut : il courut dénoncer la chose à Marc. Le roi vint, la nuit tombée, dans le jardin et grimpa sur le pin. J'arrivai, inconscient du péril, mais, au bout de quelque temps, j'aperçus la silhouette du roi dans le pin au-dessus de moi.

Vous arrivâtes de votre côté. Quelle ne fut pas mon angoisse ! J'avais peur, vous vous en doutez, que vous ne commissiez une bévue. Mais Dieu ne le permit pas : loué soit-il ! Vous vîtes la silhouette que j'avais aperçue, et vous prîtes vos distances, tandis que je vous priais de me réconcilier avec le roi, si possible, ou de l'exhorter à me rendre mes gages et à me laisser quitter le royaume. Nous étions sauvés et le roi Marc m'accorda son pardon.

Yseut, souvenez-vous de l'épreuve judiciaire à laquelle vous vous soumîtes pour l'amour de moi. Quand vous descendîtes de la nef, je vous portai dans mes bras. Je m'étais bien déguisé, comme vous m'aviez dit de le faire. Je tenais la tête baissée. Je vous entends encore me demander de tomber avec vous. Yseut, ma bien-aimée, est-ce mensonge ? Vous tombâtes sans vous faire mal, et vous entrouvîtes les cuisses, pour m'enserrer entre vos jambes. Tout le monde nous vit. Je compris qu'ainsi vous triompheriez de l'épreuve, lors du serment solennel, devant la cour royale."

La reine l'a écouté avec une attention soutenue. Elle le regarde, soupire profondément, et ne sait plus du tout que dire : il ne ressemble pas à Tristan, ni de visage, ni d'allure, ni de mise. Mais elle entend bien, à son discours, qu'il dit vrai dans les moindres détails. Et son trouble croît : elle est en plein désarroi. Elle serait folle, ou s'abuserait, à reconnaître en lui Tristan, quand elle constate et pense qu'il s'agit d'un autre, et qu'elle en est sûre ; et Tristan voit bien qu'elle ne le reconnaît absolument pas.

Il dit alors :

"Dame reine, vous avez montré votre noblesse de coeur tant que vous m'avez aimé sans dédaigner mon amour. Oui, désormais je me plains de vous, qui m'avez trahi. Je prends acte que vous vous dérobez et que vous dissimulez le fond de vos pensées. Je vous ai convaincue de mensonge ; mais il n'y a pas si longtemps, vous me manifestiez, chère, votre amour : quand Marc nous eut proscrits et bannis de sa cour, nous sortîmes de la grand'salle main dans la main.

Nous gagnâmes la forêt, où nous trouvâmes une bonne cachette. Il y avait une grotte dans les rochers. L'entrée en était étroite : l'intérieur était parfaitement voûté, comme s'il avait été fait de main d'homme. La pierre était merveilleusement creusée : c'est là que nous restâmes tant que nous vécûmes dans les bois. Husdent, mon chien, que j'adorais, fut dressé à ne plus aboyer. Avec mon chien et mon autour, nous avions chaque jour du gibier.

Dame reine, vous n'ignorez pas comment on nous surprit. C'est le roi qui nous découvrit, avec le nain qui l'accompagnait. Mais Dieu nous protégea, puisque le roi vit l'épée qui nous séparait ; nous dormions à distance l'un de l'autre. Le roi retira son gant et en protégea votre visage, sans faire de bruit et sans dire un mot : il avait vu qu'un rayon vous brûlait la face, et vous en étiez toute rouge. Il s'en est allé ensuite, nous

laissant dormir là : il cessa de soupçonner qu'il y eût entre nous autre sentiment qu'amitié ; rassuré, il nous accorda son pardon et envoya ses gens nous chercher.

Yseut, souvenez-vous : c'est alors que je vous ai donné mon chien Husdent. Qu'en avez-vous fait ? Montrez-le moi."

Yseut répond :

"Je l'ai toujours, ce chien dont vous parlez. Vous allez le voir tout de suite. Brangien, amenez le chien : faites-le venir avec sa laisse."

Brangien se lève, elle va chercher Husdent, qui lui fait fête : elle le détache et le laisse libre. L'animal bondit et part.

Tristan l'appelle :

"Ici, Husdent ! Tu étais à moi, je te reprends."

Husdent l'aperçoit et le reconnaît aussitôt. Comme de juste, le voici fou de joie. Jamais je n'ai ouï parler de chien que le bonheur fît plus frétiler qu'Husdent retrouvant son maître, tant il lui manifeste de tendresse. Il court à lui, la tête haute, et manifeste une extraordinaire allégresse. Il se frotte la tête contre Tristan, il gratte avec ses pattes, et c'est un spectacle bien émouvant.

Yseut en est tout ébahie. Elle a honte, elle rougit de voir la joie de l'animal dès qu'il a entendu son maître ; Husdent est mauvais, il fait peur, il mord, il attaque tous ceux qui veulent jouer avec lui ou qui le touchent. Nul ne peut l'appivoiser, et nul ne peut l'approcher sinon la reine et Brangien, tant il est hargneux depuis qu'il a perdu son maître qui l'a élevé et dressé.

Tristan caresse Husdent et le retient. Il dit à Yseut :

"Il est plus fidèle à son maître qui l'a élevé et dressé que vous ne l'êtes à l'amant qui vous aime avec tant de ferveur. Les chiens sont de nobles animaux, et les femmes sont des traîtresses."

Yseut l'entend et blêmit, elle tremble, elle a des sueurs froides.

Tristan lui dit :

"Dame reine, vous étiez si loyale !

Souvenez-vous du verger où nous reposions ensemble, quand le roi survint, nous surprit et s'en alla chercher ses gens. Il méditait un horrible crime : il voulait, dans sa fureur, nous massacrer, mais Dieu ne le permit pas : loué soit-il ! car je m'en aperçus à temps. Belle, il me fallut nous quitter, car le roi voulait nous supplicier.

Vous me donnâtes votre magnifique anneau d'or fin, qui n'a pas de prix, et je le gardai en partant, tandis que je vous recommandais à Dieu."

Yseut réplique :

"Je crois sur preuves. Avez-vous l'anneau ? Montrez-le moi."

Il retire l'anneau et le lui tend. Yseut le prend et le regarde : alors, elle éclate en sanglots, tord ses poings et perd tout son sang-froid :

"Hélas ! dit-elle, je me déteste ! J'ai définitivement perdu mon ami, car je sais bien que s'il vivait, nul autre homme ne détiendrait cet anneau. Oui, je sais bien qu'il est mort. Hélas ! je ne m'en consolerais jamais !"

Quand Tristan la voit pleurer, comment ne serait-il pas ému ?

Il lui dit :

"Dame reine, vous êtes noble et loyale. Je vais désormais révéler mon vrai visage, et vous me reconnaîtrez à me voir et à m'entendre."

Il a repris sa voix normale.

Yseut n'a plus de doute. Elle se jette à son cou et lui embrasse les yeux et le visage.

Et Tristan dit à Brangien, que la joie bouleverse :

"Belle dame, donnez-moi de l'eau. Je me laverai la face qui est sale."

Brangien lui apporte aussitôt de l'eau, et Tristan retrouve sa vraie physionomie. Il retire son hâle artificiel en même temps qu'il se rafraîchit, et le voici redevenu lui-même. Yseut l'étreint. Elle ne sait contenir la joie qu'elle éprouve à le sentir contre elle ; elle ne le laissera pas repartir ce soir, et elle lui promet bon gîte et bon lit doux et chaud. Tristan ne demande pas autre chose qu'avoir Yseut là où elle est. Il est tout heureux et content : il sait bien qu'il a bonne auberge.

Le lai du Chèvrefeuille par Marie de France

J'ai envie et il me plaît de vous parler du lai qu'on appelle Chèvrefeuille, et de vous en dire le fin mot : voici quelles furent les circonstances de sa composition. On m'a souvent relaté l'affaire, et j'en ai trouvé l'exacte relation dans le livre Tristan et la reine, où sont racontées leurs amours si parfaites, mais si douloureuses, qui causèrent en un seul jour leur double mort.

Le roi Marc était plein de rage et de fureur contre Tristan son neveu : il l'avait exilé de son royaume à cause de l'amour qu'il vouait à la reine. Tristan s'en était allé en Galles du Sud, son pays natal. Il y resta toute une année, sans pouvoir revenir. Mais ensuite, il fut prêt à s'exposer aux supplices et à la mort : ne vous en étonnez pas, car si l'on aime loyalement, on se désespère et l'on est obsédé par l'absence de l'être aimé. Tristan se désespère et il est obsédé : c'est pourquoi il se décide à quitter sa terre d'asile. Il se rend tout droit en Cornouaille, près du lieu où réside la reine.

Il vit seul, dans la forêt : il ne veut pas qu'on le découvre. Le soir, il sort des bois pour trouver un gîte. Il est hébergé par des paysans et des gens très pauvres ; il leur demande des nouvelles du roi. On lui répond qu'on en a, et qu'il a été proclamé aux barons de se rassembler à Tintagel : le roi veut y tenir sa cour. Ils y seront tous à la Pentecôte, il y aura joyeuse fête, et la reine y assistera. En apprenant la chose, Tristan se

réjouit fort : elle ne pourra s'y rendre sans qu'il la voie passer. Le jour où le roi s'est mis en route, Tristan a regagné la forêt. Il sait le chemin que le cortège doit emprunter, et il y plante une branche de coudrier qu'il a fendue en deux et taillée en planchette. Quand il a préparé le morceau de bois, il y grave son nom avec son couteau : si la reine le remarque – et elle y fait attention (ce n'est pas la première fois qu'ils communiquent de cette manière) –, elle reconnaîtra, en le voyant, l'ouvrage de son ami.

Voici le contenu de l'écrit qu'il lui avait envoyé par message : il est dans ces lieux depuis longtemps, il reste là à l'attendre et à guetter sa venue, afin de ne pas manquer l'occasion de la rencontrer, car il ne peut absolument pas vivre sans elle. Il en est de leur couple comme du chèvrefeuille qui se fixe au coudrier : une fois qu'il s'enlace et se noue autour de l'arbuste, ils peuvent vivre ensemble fort longtemps, mais si on veut les séparer, le coudrier ne tarde pas à mourir, et le chèvrefeuille ne lui survit pas. "Bien-aimée, ainsi de nous : ni vous sans moi, ni moi sans vous."

La reine va chevauchant. Elle regarde le talus, voit le bâton, le considère et lit : "Tristan". Aux chevaliers qui l'accompagnent et qui cheminent à ses côtés, elle donne l'ordre de faire halte : elle veut descendre de cheval et se reposer. Ils lui obéissent sans broncher. Elle s'éloigne de son escorte. Elle dit à Brangien, qui lui est si fidèle, de la suivre. Elle s'écarte du chemin et trouve dans un taillis celui qui l'aime plus que tout autre chose : immense est leur joie. Elle peut lui parler à loisir et lui dire comme elle est heureuse de le revoir, puis elle lui indique par quelle procédure il obtiendra le pardon du roi, qui regrette tant de l'avoir si durement exilé : il a été abusé par les calomnies. Elle ne s'attarde pas et laisse là son ami, mais quand vient le moment du congé, ils se mettent à pleurer. Tristan retourne alors en Galles, jusqu'à ce que son oncle le rappelle.

A cause de cet instant de joie que motiva la retrouvance de son amie, et parce que, sur l'injonction de la reine, il en avait fait un poème pour que ne pérît point leur entretien, Tristan, qui jouait avec talent de la harpe, tira de l'épisode un lai sans précédent. En voici, sans commentaire, le titre : en anglais, Gotelef ; en français, Chèvrefeuille. Voilà le fin mot du lai dont je vous ai conté l'histoire.

Tristan et Yseut (Ancien français)

Tristan de Bérout

... Que nul semblant de rien en face.
 Com ele aprisme son ami,
 Oiez com el l'a devanci :
 "Sire Tristran, por Deu le roi,
 Si grant pechié avez de moi,
 Qui me mandez a itel ore ! "
 Or fait senblant con s'ele plore...
 ... "Par Deu, qui l'air fist et la mer,
 Ne me mandez nule fois mais.
 Je vos di bien, Tristan, a fais,
 Certes, je n'i vendroie mie.
 Li rois pense que par folie,
 Sire Tristran, vos aie amé,
 Mais Dex plevist ma loiauté
 Qui sor mon cors mete flaele,
 S'onques fors cil qui m'ot pucele
 Out m'amistié encor nul jor !
 Se li felon de cest enor
 Por qui jadis vos combatistes
 O le Morhout, quant l'oceïstes,
 Li font acroire, ce me semble,
 Que nos amors jostent ensemble,
 Sire, vos n'en avez talent,
 Ne je, par Deu omnipotent,
 N'ai corage de druerie
 Qui tort a nule vilanie.
 Mex voudroie que je fuse arse,
 Aval le vent la poudre esparsse,
 Jor que je vive que amor
 Aie o home qu'o mon seignor.
 E Dex ! si ne m'en croit il pas.
 Je puis dire : de haut si bas !
 Sire, mot dist voir Salemon :
 Qui de forches traient larron,
 Ja pus nes amera nul jor.
 Se li felon de cest enor...
 ... A nos deüsent il celer.
 Mot vos estut mal endurer
 De la plaie que vos preïstes
 En la bataille que feïstes
 O mon oncle. Je vos gari.
 Se vos m'en eriez ami,
 N'ert pas merveille, par ma foi !
 Et ils ont fait entendre au roi
 Que vos m'amez d'amor vilaine.
 Si voient il Deu et son reigne !
 Ja nul verroient en la face.
 Tristran, gardez qu'en nule place
 Ne me mandez por nule chose :

Je ne seroie pas tant ose
 Que jë i osasse venir.
 Trop demor ci, n'en quier mentir.
 S'or en savoit li rois un mot,
 Mon cors seret desmembré tot,
 Et si seroit a mot grant tort :
 Bien sai qu'il me dorroit la mort.
 Tristran, certes, li rois ne set
 Que por lui par vos aie ameit :
 Por ce qu'eres du parenté,
 Vos avoie jë en cherté.
 Je quidai jadis que ma mere
 Amast mot les parenz mon pere,
 Et disoit ce, que ja mollier
 N'en avroit ja son seignor chier
 Qui les parenz n'en amereit.
 Certes, bien sai que voir diset.
 Sire, mot t'ai por lui amé
 Et j'en ai perdu tot son gré...
 ... – Si home li ont fait acroire
 De nos tel chose qui n'est voire.
 – Sire Tristan, que volez dire ?
 Mot est cortois li rois mi sire.
 Ja nu pensast nul jor par lui
 K'en cest pensé fuson andui,
 Mais l'en puet home desveier,
 Faire le mal et bien laisier.
 Si a l'on fait de mon seignor :
 Tristrans, vois m'en, trop i demor.
 – Dame, por amor Deu, merci !
 Mandai toi, et or es ici :
 Entent un poi a ma proiere.
 Ja t'ai je tant tenue chiere ! "
 Quant out oï parler sa drue,
 Sout que s'estoit aperceüe :
 Deu en rent graces et merci.
 Or set que bien istront de ci.
 "Ahi ! Yseut, fille de roi,
 Franche, cortoise, en bone foi,
 Par plusors fois vos ai mandee,
 Puis que chambre me fut veee,
 Ne puis ne poi a vos parler.
 Dame, or vos vuel merci crier,
 Qu'il vos membre de cel chaitif
 Qui a travail et a duel vif,
 Quar j'ai tel duel c'onques le roi
 Out mal pensé de vos vers moi
 Qu'il n'i a el fors que je muere...
 ... Qu'il n'en creüst pas losangier
 Moi desor lui a esloignier.
 Li fel covert Corneualeis

Or en sont lié et font gabois.
 Or voi je bien, si con je quit,
 Qu'il ne voudroient quë o lui
 Eüst home de son linage.
 Mot m'a pené son mariage.
 Dex ! pourquoi est li rois si fol ?
 Ainz me lairoie par le col
 Pendre a un arbre qu'en ma vie
 O vos preïsse druerie.
 Il ne me lait sol escondire.
 Por ses felons vers moi s'aïre.
 Trop par fait mal qu'il les en croit.
 Deceü l'ont, gote ne voit.
 Mot les vi ja taisant et muz,
 Qant li Morholt fu ça venuz,
 Ou nen i out uns d'eus tot sos
 Qui osast prendre ses adous.
 Mot vi mon oncle iluec pensis :
 Mex vosist estre mort que vis.
 Por s'onor croistre m'enarmai,
 Combati m'en, si l'en chaçai.
 Ne deüst pas mis oncles chiers
 De moi croire ses losengiers.
 Sovent en ai mon cuer irié.
 Pensë il que n'en ait pechié ?
 Certes, oïl : n'i faudra mie.
 Por Deu, le fiz sainte Marie,
 Dame, ore li dites errant
 Qu'il face faire un feu ardant,
 Et je m'en entrerai el ré :
 Se ja un poil en ai bruslé
 De la haire qu'avrai vestu,
 Si me laist tot ardoir u feu.
 Qar je sai bien n'a de sa cort
 Qui a batalle o moi s'en tort.
 Dame, por vostre grant franchise,
 Donc ne vos en est pitié prise ?
 Dame, je vos en cri merci.
 Tenez moi bien a mon ami.
 Qant je vinc ça a lui par mer...
 Com a seignor i vol torner.
 – Par foi, sire, grant tort avez,
 Que de tel chose a moi parlez
 Que de vos le mete a raison
 Et de s'ire face pardon.
 Je ne vuel pas encor morir,
 Ne moi du tot en tot perir !
 Il vos mescroit de moi forment,
 Et j'en tendroie parlement ?
 Donc seroie je trop hardie.
 Par foi, Tristan, n'en ferai mie,

Ne vos nu me devez requerre.
 Tote sui sole en ceste terre.
 Il vos a fait chambres veer
 Por moi : s'il or m'en ot parler,
 Bien me porroit tenir por fole.
 Par foi, ja n'en dirai parole ;
 Et si vos dirai une rien,
 Si vuel que vos le saciés bien :
 Së il vos pardounot, beau sire,
 Par Deu son mautalent et s'ire,
 J'en seroie joiose et lie.
 S'or savoit ceste chevauchie,
 Cel sai je bien que ja resort,
 Tristan, n'avreie contre mort.
 Vois m'en, imais ne prendrai some.
 Grant poor ai quë aucun home
 Ne vos ait ci veü venir.
 S'un mot en puet li rois oïr
 Que nos fuson ça assemblé,
 Il me feroit ardoir en ré.
 Ne seret pas merveille grant.
 Mis cors trenble, poor ai grant.
 De la poor qui or me prent,
 Vois m'en, trop sui ci longuement".
 Iseut s'en torne, il la rapele :
 "Dame, par Dieu, qui en pucele
 Prist por le pueple umanité,
 Conseilliez moi, par charité.
 Bien sai, n'i osez mais remaindre.
 Fors a vos ne sai a qui plaindre.
 Bien sai que mot me het li rois.
 Engagiez est tot mon harnois.
 Car le me faites delivrer :
 Si m'en fuirai, n'i os ester.
 Bien sai que j'ai si grant prooise,
 Par tote terre ou sol adoise,
 Bien sai quë u monde n'a cort,
 S'i vois, li sires ne m'anort,
 Et së onques point du suen oi,
 Yseut, par cest mien chief le bloi,
 Nel se voudroit avoir pensé
 Mes oncles, ainz un an passé,
 Por si grant d'or com il est toz,
 Ne vos en qier mentir deus moz.
 Yseut, por Deu, de moi pensez,
 Envers mon oste m'aquitez,
 – Par Deu, Tristan, mot me mervel
 Qui me donez itel conseil.
 Vos m'alez porçaçant mon mal.
 Icest conseil n'est pas loial.
 Vos savez bien la mescreance,

Ou soit savoir ou set enfance.
 Par Deu, li sire glorios
 Qui forma ciel et terre et nos,
 Së il en ot un mot parler
 Que vos gages face aquiter,
 Trop par seroit aperte chose.
 Certes, je ne sui pas si osse
 Que ce vos di por averté,
 Ce saciés vos de vérité."
 Atant së est Iseut tornee,
 Tristran l'a plorant saluee.
 Sor le perron de marbre bis
 Tristran s'apuie, ce m'est vis ;
 Demente soi a lui tot sol :
 "Ha, Dex ! beau sire saint Evrol,
 Je ne pensai faire tel perte,
 Ne foïr m'en a tel poverte !
 N'en merré armes ne cheval,
 Ne compaignon fors Governal.
 Ha, Dex ! d'ome desatorné,
 Petit fait om de lui cherté.
 Qant je serai en autre terre,
 S'oi chevalier parler de guerre,
 Je n'en oserai mot soner :
 Hom nu n'a nul leu de parler.
 Or m'estovra sofrir fortune.
 Trop m'aura fait mal et rancune !
 Beaus oncles, poi me deconnut
 Qui de ta femme me mescrut.
 Onques n'oi talent de tel rage.
 Petit sarroit à mon corage..."
 ... Li rois qui sus en l'arbre estoit
 Out l'asemblee bien veüe
 Et la raison tote entendue.
 De la pitié qu'au cor li prist,
 Qu'il ne plorast ne se tenist
 Por nul avoir : mout a grant duel.
 Mot het le nain de Tintaguel.
 "Las, fait li rois, or ai veü
 Que li nains m'a trop deceü.
 En cest arbre me fist monter.
 Il ne me pout plus ahonter.
 De mon nevo me fist entendre
 Mençonge por quoi ferai pendre.
 Por ce me fist metre en aïr,
 De ma mollier faire haïr.
 Je l'en crus, et si fis que fous.
 Li gerredons l'en sera sous.
 Se je le puis as poinz tenir,
 Par feu ferai son cors fenir.
 Par moi avra plus dure fin

Que ne fist faire Costentin
 A Segoçon, qu'il escolla
 Qant o sa feme le trova.
 Il l'avoit coroné a Rome
 Et la servoient maint pseudomme.
 Il la tint chiere et honora.
 En lié mesfist, puis en plora."
 Tristran s'en est pieça alez.
 Li rois de l'arbre est devalez.
 En son cuer dit or croit sa feme
 Et mescroit les barons du reigne
 Que li faisoient chose acroire
 Qu'il set bien que ce n'est pas voire
 Et qu'il a prové a mençoenge.
 Or ne laira qu'au nain ne donge
 O s'espee si sa merite :
 Par lui n'iert mais traïson dite.
 Ne jamais jor ne mescroira
 Tristran d'Iseut, ainz lor laira
 La chambre tot a lor voloir.
 "Or puis je bien enfin savoir :
 Se feüst voir, ceste asenblee
 Ne feüst pas issi finee.
 S'il s'amasent de fol' amor,
 Ci avoient asez leïsor :
 Bien les veïsse entrebaisier.
 Ges ai oï si gramoier,
 Or sai je bien n'en ont corage.
 Por qoi cro je si fort outrage ?
 Ce poise moi, si m'en repent.
 Mot est fous qui croit tote gent.
 Bien deüse ainz avoir prové
 De ces deus genz la verité
 Que jë eüse fol espoir.
 Bien virent a primier cest soir.
 Au parlement ai tant a pris,
 Jamais jor n'en serai pensis.
 Pa matinet sera paiez
 Tristran o moi : s'avra congiez
 D'estre a ma chambre a son plesir.
 Or est remès li suen fuïrs
 Qu'il voloit faire le matin."
 Oiez du nain boçu Frocin.
 Fors estoit, si gardoit en l'er,
 Vit Orient et Lucifer.
 Des estoiles le cors savoit.
 Les set planestres devisoit.
 Il savoit bien quë ert a estre.
 Qant il oiet un enfant nestre,
 Li poinz contoït tot de sa vie.
 Li nains Frocins, plains de voisdie,

Mot se penout de cel deçoivre
 Qui de s'ame le feroit soivre.
 As estoiles choisist l'asente ;
 De mautalent rogist et enfle ;
 Bien set li rois fort le menace
 Ne laira pas qu'il nu desface.
 Mot est li nains merci et pales,
 Mot tost s'en vaït fuiant vers Gales.
 Li rois vait mot le nain querant :
 Nu puet trover, s'en a duel grant.
 Yseut est en sa chambre entree.
 Brengain la vit descoloree.
 Bien sout quë ele avoit oï
 Tel rien dont out le cuer marri,
 Qui si muoit et palisoit...
 ... Ele respont : "Bele magistre,
 Bien doi estre pensive et triste.
 Brengain, ne vos vel pas mentir :
 Ne sai qui hui nos vout traïr,
 Mais li rois Marc estoit en l'arbre
 Ou li perrons estoit de marbre.
 Je vi son ombre a la fontaine.
 Dex me fist parler primeraine.
 Onques de ce que jë i quis
 N'i out mot dit, ce vos plevis,
 Mais mervellos complaignement
 Et mervellos gemissement.
 Gel blasmé quë il me mandot,
 Et il autretant me priout
 Que l'acordase a mon seignor
 Qui a grant tort ert a error
 Vers lui de moi, et je li dis
 Que grant folie avoit requis,
 Que jë a lui mais ne vendroie
 Ne ja au roi ne parleroie.
 Ne sai que je plus racontasse :
 Complainz i out une grant masse
 Onques li rois ne s'aperçut
 Ne mon estre ne desconut.
 Partie me sui du tripot."
 Qant l'ot Brengain, mot s'en esjot :
 "Iseut, ma dame, grant merci
 Vos a Dex fait, qui ne menti,
 Qant il vos a fait desevrer
 Du parlement sanz plus outrer,
 Que li rois n'a chose veüe
 Qui ne puise estre en bien tenue.
 Granz miracles vos a fait Dex.
 Il est verais peres et tex
 Qu'il n'a cure de faire mal
 A ceus qui sont buen et loial."

Tristran ravoit tot raconté
 A son mestre com out ouvre.
 Qant conter l'ot, Deu l'en mercie
 Que plus n'i out fait o s'amie.
 Ne pout son nain trover li rois.
 Dex ! tant ert a Tristran sordoï !
 A sa chambre li rois en vient.
 Iseut le voit, qui mot le crient :
 "Sire, por Deu, dont venez vos ?
 Avez besoin, qui venez sous ?
 – Roïne, ainz vien a vos parler
 Et une chose demander ;
 Si ne me celez pas le voir,
 Car la verté en vuel savoir.
 – Sire, onques jor ne vos menti.
 Se la mort doi recevoir ci,
 S'en dirai je le voir du tot.
 Ja n'i avra menti un mot.
 – Dame, veïs puis mon nevo ?
 – Sire, le voir vos en desno.
 Ne croiras pas que voir en die,
 Mais jel dirai sanz tricherie.
 Gel vi et puis parlaï a lui.
 O ton nevo soz cel pin fui.
 Or m'en oci, roi, si tu veus.
 Certes, gel vi. Cë est grant deus,
 Qar tu penses que j'ain Tristran
 Par puterie et par anjen.
 Si ai tel duel que moi n'en chaut
 Se tu me fais prendre un mal saut.
 Sire, merci a ceste foiz !
 Je t'ai voir dit : si ne m'en croiz,
 Ainz croiz parole fausse et vaine,
 Ma bone foi me fera saine.
 Tristran tes niès vint soz cel pin
 Qui est laienz en ce jardin.
 Si me manda qu'alase a lui.
 Ne me dist rien, mais je li dui
 Anor faire non trop farine
 Par lui sui je de vos roïne.
 Certes, ne fusent li cuvert
 Qui vos dient ce qui ja n'iert,
 Volantiers li feïse anor.
 Sire, jos tien por mon seignor,
 Et il est votre niés, ç'oi dire.
 Por vos l'ai je tant amé, sire,
 Mais li felon, li losengier
 Quil vuelent de cort esloignier
 Te font acroire la mençoenge.
 Tristan s'en vet : Dex lor en doinge
 Male vergoigne recevoir !

A ton nevo parlai ersoir.
 Mot se complaint com angoisos,
 Sire, que l'acordasse a vos.
 Je li di ce : qu'il s'en alast,
 Nule foiz mais ne me mandast,
 Car jë a lui mais ne vendroie
 Ne ja a vos n'en parleroie.
 Sire, de rien ne mentirai :
 Il n'i ot plus. Se vos volez,
 Ocïez moi, mais c'iert a tort.
 Tristran s'en vet por le descort.
 Bien sai quë outre la mer passe.
 Dist moi que l'ostel l'aqitasse :
 Nel vol de rien nule aqiter,
 Ne longuement a lui parler.
 Sire, or t'ai dit le voir sans falle.
 Si je te ment, le chief me talle.
 Ce sachiez, sire, sanz doutance,
 Je li feïse l'aqitance,
 Se jë osase, volentiers ;
 Ne sol quatre besanz entiers
 Ne li vol metre en s'aumosniere
 Por ta mesnie noveliere.
 Povre s'en vet : Dex le conduite !
 Par grant pechié li donez fuie :
 Il n'ira ja en cel païs,
 Dex ne li soit verais amis".
 Li rois sout bien qu'el ot voir dit.
 Les paroles totes oït ;
 Acole la, cent foiz la beise.
 El plore : il dit qu'ele se tese.
 Ja nes mescrera mais nul jor
 Por dit de nul losangeor.
 Allent et viengent a lor buens.
 Li avoïrs Tristran ert mes suens
 Et li suens avoïr ert Tristrans.
 N'en crerra mais Corneualans.
 Or dit li rois a la roïne
 Conme le felon nain Frocine
 Out anoncié le parlement
 Et com el pin plus hautement
 Le fist monter por eus voier
 A lor asemblement le soir.
 "Sire, estïez vos donc el pin ?
 – Oïl, dame, par saint Martin.
 Onques n'i ot parole dite
 Ge n'oïse, grant ne petite !
 Qant j'oï a Tristran retraire
 La bataille que li fis faire,
 Pitié en oi, petit falli
 Que de l'arbre je ne chaï,

Et qant je l'i oï retraire
 Le mal qu'en mer li estut traire
 De la serpent dont le garistes
 Et les grans biens que li feïstes,
 Et qant il vos requist quitance
 De ses gages, si oi pesance.
 Ne li vosistes aquiter
 Ne l'un de vos l'autre abiter.
 Pitié m'en prist a l'arbre sus.
 Souef m'en ris, si n'en fis plus.
 – Sire, ce m'est mot buen forment.
 Or savez bien certainement :
 Mot avion bele loisor,
 Së il m'amast de fole amor.
 Asez en veïsiez semblant.
 Ainz, par ma foi, ne tant ne qant
 Ne veïstes qu'il m'aprismat
 Ne me preïst ne me baisast.
 Bien senble ce chose certaine :
 Ne m'amot pas d'amor vilaine,
 Sire, s'or ne nos veïssiez,
 Certes, ne nos en creïssiez.
 – Par Deu, je non, li rois respont.
 Brengain, que Dex anor te donst !
 Por mon nevo va a l'ostel,
 Et së il dit ou un ou el
 Ou n'i velle venir por toi,
 Di je li mant qu'il vienge a moi."
 Brengain li dit : "Sire, il me het,
 Si est a grant tort, Dex le set.
 Dit par moi est meslez o vos.
 La mort me veut tot a estros.
 G'irai : por vos le laissera
 Bien tost que ne me tochera.
 Sire, por Deu, acordez m'i,
 Qant il sera venu ici."
 Oiez que dit la tricheresse !
 Mot fist que bone lecheresse :
 Lores gaboit a escient
 Et se plaingnoit de mal talent.
 "Rois, por li vois, ce dist Brengain.
 Acordez m'i, si ferez bien."
 Li rois respont : "G'i metrai paine.
 Va tost poroc et ça l'amaine."
 Yseut s'en rist et li rois plus.
 Brengain s'en ist les sauz par l'us.
 Tristan estoit a la paroi :
 Bien les oiet parler au roi.
 Brengain a par les bras saisie ;
 Acole la, Deu en mercie...
 ... D'estre o Yseut a son plaisir.

Brengain mist Tristran a raison :
 "Sire, laiens en sa maison,
 A li rois grant raison tenue
 De toi et de ta chiere drue.
 Pardone t'a son mautalent.
 Or het ceus que te vont meslant.
 Proïe m'a que venge a toi.
 Gë ai dit que ire as vers moi.
 Fai grant semblant de toi proier,
 N'i venir mie de legier.
 Se li rois fait de moi proiere,
 Fai par semblant mauvese chiere."
 Tristran l'acole, si la beise.
 Liez est quë ore ra son esse.
 A la chambre painte s'en vont,
 La ou li rois et Yseut sont.
 Tristran est en la chambre entrez.
 "Niés, fait li rois, avant venez.
 Ton mautalent quite a Brengain
 Et je te pardorraï le mien.
 – Oncle, chiers sire, or m'entendez.
 Legirement vos desfendez
 Vers moi, qui ce m'avez mis sure
 Dont li mien cor el ventre pleure
 Si grant desroi, tel felonie !
 Dannez seroie et el honie.
 Ainz nu pensames, Dex le set,
 Or savez bien que cil vos het
 Qui te fait croire tel mervelle.
 D'or en avant meux te conselle.
 Ne portë ire a la roïne,
 N'a moi qui sui de vostre orine.
 – Non ferai je, beaus niès, par foi."
 Acordez est Tristran au roi.
 Li rois li a doné congié
 D'estre a la chambre : es le vos lié.
 Tristran vait a la chambre et vient :
 Nule cure li rois n'en tient.
 Ha, Dex ! qui puet amor tenir
 Un an ou deus sanz descouvrir ?
 Car amors ne se puet celer.
 Sovent cline l'un vers son per ;
 Sovent viennent a parlement
 Et a celé et voiant gent :
 Par tot ne püent aise atendre
 Maint parlement lor estuet prendre
 A la cort avoit trois barons :
 Ainz ne veïstes plus felons.
 Par sairement s'estoient pris
 Que si li rois de son païs
 N'en faisot son nevo partir,

Il nu voudroient mais souffrir ;
 A lor chasteaus sus s'en traioient
 Et au roi Marc guerre feroient ;
 Kar en un gardin souz une ente
 Virent l'autrier Yseut la gente
 Ovoc Tristan en tel endroit
 Que nus hom consentir ne doit,
 Et plusors fois les ont veüs
 El lit roi Marc gesir toz nus ;
 Qar qant li rois en vet el bois
 Et Tristan dit : "Sire, g'en vois",
 Puis se remaint, entre en la chambre :
 Iluec grant piece sont ensemble.
 "Nos li diromes nos meïsmes.
 Alon au roi et si li dimes.
 Ou il nos aint ou il nos hast,
 Nos volons son nevo en chast ! "
 Tuit ensemble ont ce conseil pris.
 Li rois Marc ont a raison mis.
 A une part ont le roi trait.

"Sire, font il, malement vet.
 Tes niès s'entraiment et Yseut.
 Savoir le puet quiconques vuet,
 Et nos nu volon mais sofrir."
 Li rois entent, fist un sospir,
 Son chief abesse vers la terre,
 Ne set qu'il die, sovent erre
 "Rois, ce dient li troi felon,
 Par foi, mais nu consentiron,
 Qar bien savon de verité
 Que tu consenz lor cruauté,
 Et si sez bien ceste merveille.
 Qu'en feras-tu ? Or t'en conselle
 Se ton nevo n'ostes de cort
 Si que jamais nen i retort,
 Ne nos tenron a vos jamez,
 Si ne vos tendron nule pez.
 De nos voisins feron partir
 De cort, que nes poon souffrir.
 Or t'aron tost cest geu parti :
 Tote ta volenté nos di.
 – Seignor, vos estes mi fael.
 Si m'aist Dex, mot me mervel
 Que mes niès ma vergonde ait quise.
 Mais servi m'a d'estrage guise.

Conseliez m'en, gel vos requier.
 Vos me devez bien conseilier,
 Que servise perdre ne vuel.
 Vos savez bien, n'ai son d'orguel.
 – Sire, or mandez le nain devin.
 Certes il set de maint latin.
 Si en soit ja li conseil pris.
 Mandez le nain, puis soit asis."
 Et il i est mot tost venuz.
 Dehez ait il comme boçuz !
 Li un des barons l'en acole.
 Li rois li mostre sa parole.
 Ha ! or oiez quel traïson
 Et con faite seducïon
 A dit au roi cil nain Frociz !
 Dehé aient tuit cil devin !
 Qui porpensa tel felonie
 Con fist cist nain qui Dex maudie ?
 "Di ton nevo q'au roi Artur,
 A Carduel qui est clos de mur
 Covient qu'il alle par matin.
 Un brief escrit au parchemin
 Port a Artur toz les galoz,
 Bien seelé, a cire acloz.
 Rois, Tristran gist devant ton lit.
 Anevoies, en ceste nuit,
 Sai que voudra a lui parler,
 Por Deu, que devra la aler.
 Rois, de la chambre is a prinsome :
 Deu te jur et la loi de Rome,
 Se Tristran l'aime folement,
 A lui vendra au parlement.
 Et s'il i vient, et ge nul sai,
 Se tu nu voiz, si me desfai
 Et tuit ti homë autrement :
 Prové seront sanz soirement.
 Rois, or m'en laisse covenir
 Et a ma volenté sortir,
 Et se li çole l'envoier
 Desi qu'a l'ore du cochier."
 Li rois respont : "Amis, c'ert fait."
 Departent soi ; chascun s'en vait.
 Mot fu li nain de grant voidie ;
 Mot par fist rede felonie :
 Cil en entra chiez un pestor,
 Quatre derees prist de flor,
 Puis la lia a son gueron.
 Qui pensast mais tel traïson !
 La nuit, qant ot li rois mangié,
 Par la sale furent couchié.
 Tristran alla le roi couchier.

"Beau niés, fait-il, je vos requier.
 Ma volenté faites, gel vuel.
 Au roi Artur, jusq'a Carduel,
 Vos convendra a chevauchier.
 Cel brief li faites desploier.
 Niés, de ma part le saluer.
 O lui c'un jor ne sejourner."
 Du mesage ot Tristan parler.
 Au roi respont de lui porter :
 "Rois, gē irai bien par matin.
 – O vos, ainz que la nuit ait fin."
 Tristran fu mis en grant esfroi.
 Entre son lit et cel au roi
 Avoit bien le lonc d'une lance.
 Trop out Tristran sote atenance.
 En son cuer dist qu'il parleret
 A la roïne, s'il pooit,
 Qant ses oncles ert endormiz.
 Dex ! quel pechié ! trop ert hardiz !
 Li nains la nuit en la chambre ert.
 Oiez comment cele nuit sert :
 Entre deus liez la flor respant,
 Que li pas allent paraisant
 Se l'un a l'autre la nuit vient.
 La flor la forme des pas tient.
 Tristran vit le nain besuchier
 Et la faine esparpellier.
 Porpensa soi que ce devoit,
 Qar si servir pas ne soloit !
 Puis dist : "Bien tost, a ceste place
 Espandroit flor por nostre trace
 Veer, se l'un à l'autre iroit.
 Qui iroit or, que fous feroit !
 Bien verra mais sē or i vois."
 Le jor devant, Tristran, el bois,
 En la jambe nafrez estoit
 D'un grant sengler ; mot se doloit :
 La plaie mot avoit saigné.
 Desliez ert, par son pechié.
 Tristan ne dormoit pas, ce quit.
 Et li rois live a mie nuit.
 Fors de la chambre en est issuz.
 O lui ala li nains boçuz.
 Dedanz la chambre n'out clartéz,
 Cirge ne lampē alumez
 Tristan se fu sus piez levez.
 Dex ! por qoi fist ? Or escoutez :
 Les piez a joinz, esme, si saut,
 El lit le roi chaï de haut.
 Sa plaie escrive : forment saine.
 Le sanc qu'en ist les dras ensaigne.

La plaie saigne : ne la sent,
 Qar trop a son delit entent.
 En plusors leus li sanc aüne.
 Le nain defors est. A la lune,
 Bien vit josté erent ensemble
 Li dui amant : de joie en tremble
 E dist au roi : "Se nes puez prendre
 Ensemble, va, si me fai pendre."
 Iluec furent li troi felon
 Par qui fu ceste traïson
 Porpensee priveement.
 Li rois s'en vient : Tristran l'entent ;
 Live du lit tot esfroïz ;
 Errant s'en rest mot tost sailliz.
 Au tresaillir que Tristran fait,
 Li sans decent (malement vait !)
 De la plaie sor la farine.
 Ha ! Dex, qel duel que la roïne
 N'avot les dras du lit ostez !
 Ne fust la nuit nus d'eus provez...
 Së ele s'en fust apensee,
 Mot eüst bien s'anor tensee.
 Mot grant miracle Deus i out
 Ques garanti si con li plot.
 Li ros a sa chambre revient.
 Li nains que sa chandele tient
 Vient avoc lui. Tristran faisoit
 Semblant comme së il dormoit,
 Qar il ronfloït forment du nés.
 Seus en la chambre fu remés,
 Fors tant quë a ses piez gegoit
 Pirinis, qui ne s'esmovoit,
 Et la roïne a son lit jut.
 Sor la flor, chاوز, li sanc parut.
 Li rois choisi el li le sanc :
 Vermel en furent li drap blanc,
 Et sor la flor en pert la trace.
 Du sanc li rois Tristran menace.
 Li troi baron sont en la chambre.
 Tristran par ire a son lit prenent :
 Coilli l'orent cil en haïne
 Por sa prooise et la roïne.
 Laidisent la, mot la menacent :
 Ne laïront justice n'en facent.
 Voient la jambe qui li saine :
 "Trop par a ci veraie enseigne :
 Provez estes, ce dist li rois.
 Vostre escondit n'i vaut un pois.
 Certes, Tristran, demain, ce quit,
 Soiez certain d'estre destruit."
 Il li crie : "Sire, merci.

Por Deu qui Pasion soufri,
 Sire, de nos pitié vos prenge."
 Li fel dient : "Sire, or te venge.
 – Beaus oncles, de moi ne me chaut.
 Bien sai, venuz sui a mon saut.
 Ne fust por vos a corocier,
 Cist plez fust ja venduz mot chier :
 Ja por lor eulz ne le pensasent
 Que ja de lor mains m'atochasent.
 Mais envers vos nen ai je rien ;
 O tort a mal ou tort a bien,
 De moi ferez vostre plesir,
 Et je sui prest de vos souffrir.
 Sire, por Deu, de la roïne
 Aiez pitié ! " (Tristran l'encline)
 "Quar il n'a home en ta meson,
 Se disoit ceste traïson
 Que pris eüise druerie
 O la roïne par folie,
 Ne m'en trovasse en champ, armé.
 Sire, merci de li por Dé."
 Li troi qui a la chambre sont
 Tristran ont pris et lié l'ont
 Et liee ront la roïne.
 Mot est torné a grant haïne.
 Ja se Tristran ice seüst
 Quë escondire nul leüst,
 Mex se laisast vif depecier
 Que lui ne lié soufrist lier ;
 Mais en Deu tant fort se fiot
 Que bien savoit et bien quidoit,
 S'a escondit peüst venir,
 Nus n'en osast armes saisir
 Encontre lui, lever ne prendre.
 Bien se quidoit par champ defendre.
 Por ce ne se vout vers le roi
 Mesfaire soi por nul desroi,
 Qar s'il seüst ce quë en fut
 Et ce qui avenir lor dut,
 Il les eüst tuëz toz trois,
 Ja ne les en gardast li rois.
 Ha ! Dex, porqoi ne les ocist ?
 A mellor plait asez venist.
 Li criz live par la cité
 Qu'endui sont ensemble trové
 Tristran et la reïne Iseut
 Et que li rois destruire eus veut.
 Pleurent li grant et li petit.
 Sovent l'un d'eus a l'autre dit :
 "A ! las, tant avon a plorer !
 Ahi ! Tristran, tant par es ber !

Qel damage que traïson !
 Vos ont fait prendre cil gloton !
 Ha ! roïne franche, honoree,
 En qel terre sera mais nee
 Fille de roi qui ton cors valle ?
 Ha ! nains, c'a fait ta devinalle ?
 Ja ne voie Deu en la face,
 Qui trovera le nain en place,
 Qui nu ferra d'un glaive el cors !
 Ahi ! Tristran, si grant dolors
 Sera de vos, beaus chers amis,
 Qant si seroiz a destroit mis !
 Ha ! las, qel duel de vostre mort !
 Qant le Morhout prist ja ci port
 Qui ça venoit por nos enfanz,
 Nos barons fist si tost taisanz
 Quë onques n'ot un si hardi
 Qui s'en osast armer vers lui.
 Vos en treïstes la bataille
 Por nos trestoz de Cornoualle.
 Si oceïstes le Morhout.
 Il vos navra d'un javelot,
 Sire, dont tu deüs morir.
 Ja ne devrion consentir
 Que vostre cors fust ci destruit."
 Live la noise et li bruit.
 Tuit en corent droit au palès.
 Li rois fu mot fel et engrès.
 N'i ot baron tant fort ne fier
 Qui ost le roi mot araisnier
 Qu'il li pardonast cil mesfait.
 Or vient li jor, la nuit s'en vait.
 Li rois commande espine querre
 Et une fosse faire en terre.
 Li rois, tranchanz, demaintenant
 Par tot fait querre les sarmenz
 Et assembler o les espines
 Aubes et noires o racines.
 Ja estoit bien prime de jor.
 Li banz crierent par l'enor
 Que tuit en allent a la cort.
 Cil qui plus puet plus tost acort.
 Asemblé sont Corneualois.
 Grant fu la noise et le tabois.
 N'i a celui ne face duel,
 Fors que le nain de Tintajol.
 Li rois lor a dit et montré
 Qu'il veut faire dedenz un ré
 Ardoir son nevo et sa feme.
 Tuit s'escrient la gent du reigne :
 "Rois, trop feriez lai pechié,

S'il n'estoient primes jugié.
 Puis le destrui. Sire, merci ! "
 Li rois par ire respondi :
 "Par cel Seignor qui fist le mont,
 Totes les choses qui i sont,
 Por estre moi desherité,
 Ne lairoie ne l'arde en ré,
 Se j'en sui araisnié jamais.
 Laissez m'en tot ester en pais."
 Le feu commande a alumer
 Et son nevo a amener.
 Ardoir le veut premierement.
 Or vont por lui : li rois l'atent.
 Lors l'en ameinent par les mains.
 Par Deu, trop firent que vilains !
 Tant ploroit, mais rien ne li monte.
 Fors l'en ameinent a grant honte.
 Yseut plore : par poi n'enrage.
 "Tristran, fait ele, qel damage
 Qu'a si grant honte estes liéz !
 Qui m'oceïst, si garisiez,
 Ce fust grant joie, beaus amis !
 Encor en fust vengeance pris"
 Oez, seignors, de Damledé
 Comment il est plains de pité.
 Ne vieat pas mort de pecheor.
 Receü ot le cri, le plor
 Que faisoient la povre gent
 Por ceus qui eirent a torment.
 Sor la voie par ont il vont,
 Une chapele est sor un mont :
 U coin d'une roche est asise.
 Sor mer est faite, devers bise.
 La part que l'en claime chancel
 Fu asise sor un moncel.
 Outre n'out rien fors la falloise.
 Cil mont ert plain de pierre a aise.
 S'uns escureus de lui sausist,
 Si fust il mort : ja n'en garist.
 En la dube out une verrine
 Quë un sainz i fist porperine.
 Tristran ses meneors apele :
 "Seignors, vez ci une chapele.
 Por Deu, qar m'i laissez entrer.
 Près est mes termes de finer.
 Preerai Deu qu'il merci ait
 De moi, qar trop li ai forfait.
 Seignors, n'i a que ceste entree,
 Et chascun voi tenir s'espee.
 Vos savez bien : ne pus issir.
 Par vos m'en estuer revertir,

Et qant je Dé proié avrai,
 A vos eisinc lors revendrai."
 Or l'a l'un d'eus dit a son per :
 "Bien le poon laisier aler."
 Les lians sachent ; il entre enz.
 Tristan ne vait pas comme lenz.
 Triès l'autel vint a la fenestre.
 A soi l'en traist a sa main destre.
 Par l'overture s'en saut hors.
 Mex veut sallir que ja ses cors
 Soit ars voiant tel aünee.
 Seignors, une grant pierre lee
 Out u mileu de cel rochier.
 Tristan i saut mot de legier.
 Li vens le fiert entre les dras,
 Qu'il defent qu'il ne chie a tas.
 Encor claiment Corneualan
 Cele pierre le saut Tristan.
 La chapele est plaine de pueple :
 Tristan saut sus. L'araine ert mobile :
 Toz a genoz chiet en la glise.
 Cil l'atendent defors l'iglise,
 Mais por noient : Tristan s'en vet.
 Bele merci Dex li a fait !
 La riviere granz sauz s'enfuit.
 Mot par ot bien le feu qui bruit :
 N'a corage quë il retort !
 Ne puet plus corre quë il cort.
 Mais or oiez de Govenal :
 Espee çainte, sor cheval,
 De la cité s'en est issuz.
 Bien set, së il fust conseüz,
 Li rois l'arsist por son seignor.
 Fuiant s'en vait por la poor.
 Mot ot li mestre Tristan chier,
 Qant il son brant ne vout laisier,
 Ançois le prist la ou estoit.
 Avec le suen l'en aporloit.
 Tristan son mestrë aperceut,
 Ahucha le : bien le connut ;
 Et il i est venuz a hait.
 Qant-il le vit, grant joie en fait.
 "Maistre, ja m'a Dex fait merci.
 Eschapé sui et or sui ci.
 Ha ! las, dolent, et moi qui chaut ?
 Qant n'ai Yseut, rien ne me vaut.
 Dolent ! le saut quë orainz fis !
 Que dut ice que ne m'ocis ?
 Ce me peüst estre mot tart.
 Eschapé sui ! Yseut, l'en t'art !
 Certes, por noient eschapai.

En l'art por moi : por li morrai."
 Dist Gouvenal : "Por Deu, beau sire,
 Confortez vos, n'acuelliez ire.
 Veez ci un espés buison,
 Clos a fossé tot environ.
 Sire, meton nos la dedenz.
 Par ci trespasse maintes genz.
 Asez orras d'Iseut novele,
 Et sē en l'art, jamais en cele
 Ne montez vos, se vos briement
 N'en prenez enprès vengeance.
 Vos en avrez mot bone aïe.
 Ja, par Jhesu le fil Marie,
 Ne gerrai mais dedenz maison
 Très que li troi felon larron
 Par qoist destruite Yseut ta drue
 En avront la mort receüe.
 S'or estiez, beau sire, ocis
 Que vengeance n'en fust ainz pris,
 Jamais nul jor n'avroie joie."
 Tristan respont : "Trop vos anoie,
 Beau mestre n'ai point de m'espee.
 – Si as, que je l'ai aportee."
 Dist Tristan : "Maistre, dont est bien.
 Or ne criem fors Deu imais rien.
 – Encor ai je soz ma gonele
 Tel rien qui vos ert bone et bele :
 Un hauberjon fort et legier
 Qui vos porra avoir mestier.
 – Dex ! dist Tristan, bailliez le moi.
 Par icel Deu en qui je croi,
 Mex vel estre tot depeciez,
 Se jē a tens i vien au rez,
 Ainz que getee i soit m'amie,
 Ceus qui la tienent nen ocie."
 Gouvenal dist : "Ne te haster.
 Tel chose te puet Dex doner
 Que te porras mot mex venger.
 N'i avras pas tel destorbier
 Com tu porroies or avoir.
 N'i voi or point de ton pooir,
 Qar vers toi est iriez li rois.
 Avoc lui sont tot li borjois
 Et trestuit cil de la cité.
 Sor lor eulz a toz comandé
 Que cil qui ainz te porra prendre,
 S'il ne te prent, fera le prendre.
 Chascun aime mex soi que toi.
 Se l'en levoit sor toi le hui,
 Tex te voudroit bien delivrer,
 Ne l'oseret neis porpenser."

Plore Tristran, mot fait grant duel.
 Ja por toz ceus de Tintajol,
 S'en le deüst tot depecier
 Qu'il n'en tenist piece a sa per,
 Ne laisast il qu'il n'i alast,
 Se son mestre ne li veiast.
 En la chambrê un mès acort
 Qui dist Yseut qu'ele ne plort,
 Que ses amis est eschapez.
 "Dex, fait elë, en ait bien grez !
 Or ne me chaut së il m'ocient
 Ou il me lient ou deslient."
 Si l'avoit fait lier li rois,
 Par le commandement as trois
 Qu'il li ont si les poinz estroiz,
 Li sanc li est par toz les doiz.
 "Par Deu, fait el, se je m'esplor
 Qant li felon losengeor
 Que garder durent mon ami
 L'ont deperdu, la Deu merci !
 Ne me devroit l'on mesproisier.
 Bien sai que li nains losengier
 Et li felons, li plain d'envie
 Par qui consel j'iere perie
 En avront encor lor deserte.
 Torner lor puise a male perte ! "
 Seignor, au roi vient la novele
 Qu'eschapez est par la chapele
 Ses niés qui il devoit ardoir.
 De mautalent en devint noir.
 De duel ne set con se contienge.
 Par ire rove qu'Yseut vienge.
 Yseut est de la sale issue.
 La noise live par la rue,
 Qant la dame liëe virent.
 A laidor ert : mot s'esfroierent.
 Qui ot le duel qu'il font por li,
 Com il crient a Deu merci !
 "Ha ! roïne franche, honoree,
 Qel duel ont mis en la contree
 Par qui ceste novele est sorse !
 Certes, en asez poi de borse
 En porront metre le gaain !
 Avoir en puisent mal mehain ! "
 Amenee fu la roïne
 Jusquë au ré ardent d'espine.
 Dinas, le sire de Dinan,
 Qui a merveille amoit Tristran,
 Se lait choier au pié le roi.
 "Sire, fait il, entent a moi.
 Je t'ai servi mot longuement,

Sanz vilanie, loiaument.
 Ja n'auras home en tot cest reigne,
 Povre orfelin ne vielle feme,
 Qui, por vostre seneschaucie
 Que j'ai eü tote ma vie,
 Me donast une beauveisine.
 Sire, merci de la roïne !
 Vos la volez sanz jugement
 Ardoir en feu : ce n'est pas gent,
 Qar cest mesfait ne connoist pas.
 Duel ert, se tu le suen cors ars.
 Sire, Tristran est eschapez.
 Les plains, les bois, les pas, les guez
 Set forment bien, et mot est fiers.
 Vos estes oncle et il tes niés :
 A vos ne mesferoit il mie,
 Mais vos barons, en vos ballie
 S'il les trovout nes vilonast,
 Encor en ert ta terre en gast.
 Sire, certes ne quier noier,
 Qui avroit sol un escuier
 Por moi destruit nē a feu mis,
 Se iere roi de set païs,
 Ses me metroit il en balance
 Ainz que n'en fust prise venjance.
 Pensez que, de si franche feme
 Qu'il amena de lointain reigne,
 Que lui ne poist s'ele est destruite ?
 Ainz en avra encor grant luite.
 Rois, rent la moi par la merite
 Que servi t'ai tote ma vite."
 Li troi par qui cest ovre sort
 Sont devenu taisant et sort,
 Qar bien sevent Tristran s'en vet.
 Mot grant dote ont qu'il nes aget.
 Li rois prist par la main Dinas.
 Par ire a juré saint Thomas
 Ne laira n'en face justise
 Et qu'en ce fu ne soit la mise.
 Dinas l'entent. Mot a grant duel.
 Ce poise li : ja par son vuel
 Nen iert destruite la roïne.
 En piez se live o chiere encline.
 "Rois, je m'en vois jusqu'a Dinan.
 Par cel seignor qui fist Adan,
 Je ne la verroiē ardoir,
 Por tot l'or ne por tot l'avoir
 C'onques ourent li plus riche home
 Que furent dès le bruit de Rome."
 Puis monte el destrier, si s'en torne,
 Chiere encline, marriz et morne.

Iseut fu au feu amenee ;
 De gent fu tote avironee,
 Que trestuit braient et tuit crient.
 Les traïtors le roi maudient.
 L'eve li file aval le vis.
 En un bliaut de paile bis
 Estoit la dame estroit vestue
 Et d'un fil d'or menu cosue.
 Si chevel hurtent a ses piez,
 D'un filet d'or les a trechiez.
 Qui voit son cors et sa fachon,
 Trop par avroit le cuer felon
 Que nen avroit de lié pitié.
 Mot sont li braz estroit lié !
 Un malade out en Lancïen,
 Par non fu apelé Iveïn.
 A merveille par fu mesfait.
 Acoru fu voier cel plait.
 Bien out o lui cent compaignons,
 O lor puioz, o lor bastons.
 Ainz ne veïstes tant si lait,
 Ne si boçu ne si desfait.
 Chascun tenoit sa tartarie.
 Crïent au roi a voiz serie :
 "Sire, tu veus faire justise,
 Ta feme ardoir en ceste gise.
 Granz est, mais se je ainz rien soi,
 Ceste justise durra poi.
 Mot l'avra tost cil grant feu arse
 Et la poudre cist venz esparsé.
 Cest feu charra en ceste brese :
 Ceste justise ert tost remese.
 Mais se vos croire me volez,
 Tel justise de li ferez
 Qu'ele voudroit mex mort avoir
 Qu'ele vivroit, et sans valoir,
 Et que nus n'en orroit parler
 Qui plus ne t'en tenist por ber.
 Rois, voudroies le faire issi ? "
 Li rois l'entent, si respondi :
 cour, tu constateras sa déchéance,
 "Se tu m'enseignes cest, sanz falle,
 Qu'ele vivë, et que ne valle,
 Gré t'en savrai, ce saches bien ;
 Et se tu veus, si pren du mien.
 Onques ne fu dit tel manere
 Tant doleruse ne tant fire,
 Qui orendroit tote la pire
 Seüst por Deu le roi eslire,
 Quë il n'eüst m'amor tot tens."
 Ivains respont : "Si com je pens

Je te dirai asez briment.
 Veez : j'ai ci compaignon cent.
 Yseut nos done, s'ert comune.
 Pior fin dame n'ot mais une.
 Sire, en nos a si grant ardor
 Soz ciel n'a dame qui un jor
 Peüst souffrir nostre convers.
 Li dras nos sont au cors aers.
 O toi soloit estre a honor
 O vair, o gris et o baudor ;
 Les buens vins i avoit apris
 Es granz soliers de marbre bis.
 Se la donez a nos meseaus :
 Qant el verra nos bas bordeaus
 Et eslira l'escouellier
 Et l'estovra a nos couchier,
 Sire, en leu de tes boins mengiers,
 Aura de pieces, de quartiers
 Que l'en nos envoie a tes hus.
 Por cel seignor que maint lasus,
 Qant or verra la nostre cort,
 Adont verrez son desconfort
 Dont voudroit miex morir que vivre.
 Dont savra bien Yseut la givre
 Que malement aura ovré :
 Mex voudroit estre arse en un ré."
 Li rois l'entent ; en piez estut,
 Ne de grant piece ne se mut.
 Bien entendi que dit Ivain.
 Cort a Yseut, prist l'a la main.
 Elle crie : "Sire, merci !
 Ainz que m'i doigniés, art moi ci."
 Li rois li done et cil la prent
 Des malades i ot bien cent
 Qui s'aüinent tot entor li.
 Qui ot le brait, qui ot le cri,
 A totes genz en prent pitiez.
 Que qu'en ait duel, Yvains est liez.
 Vait s'en Yseut : Yvains l'en meine
 Tot droit aval par sus l'araine.
 Des autres meseaus li complot
 (N'i a celui n'ait son puiot)
 Tot droit vont vers l'embuschement
 Ou ert Tristan, qui les atent.
 A haute voiz Govenal crie :
 "Filz, que feras ? Vés ci t'amie.
 – Dex ! dist Tristan, quel aventure !
 Ahi ! Yseut, bele figure,
 Com deüistes por moi morir
 Et je redui por vos perir !
 Tel gent vos tienent entre mains !

De ce soient il toz certains,
 S'il ne vos laissent en present,
 Tel i avra ferai dolent."
 Fiert le destrier, du buison saut.
 A qant qu'il puet s'escrie en haut :
 "Ivain, asez l'avez menee.
 Laissez la tost, que ceste espee
 Ne vos face le chief voler."
 Ivain s'ageut a desfubler.
 En haut s'escrie : "Or as puioz !
 Or i parra qui ert des noz."
 Qui ces meseaus veïst soffler,
 Oster chapes et desfubler !
 Chascun li crolle sa potence.
 Li uns menace et l'autre tence.
 Tristran n'en vost rien atochier
 Nē entester ne laidengier.
 Governal est venuz au cri.
 En sa main tient un vert jarri
 Et fiert Yvain qui Yseut tient.
 Li sans li chiet, au pié li vient :
 Bien aide a Tristran son mestre !
 Yseut saisist par la main destre.
 Li conteor dient qu'Yvain
 Firent nier, qui sont vilain.
 Ne savent mie bien l'estoire !
 Berox l'a mex en sen memoire.
 Trop ert Tristran preuz et cortois
 A ocirre gent de tes lois !
 Tristran s'en voit a la roïne.
 Laisent le plain et la gaudine.
 S'en vet Tristan et Governal.
 Yseut s'esjot : or ne sent mal.
 En la forest de Morrois sont.
 La nuit jurent desor un mont.
 Or est Tristran si a seür
 Com s'il fust en chastel o mur.
 En Tristran out mot bon archier.
 Mot se sout bien de l'arc aidier.
 Governal en ot un toloit
 A un forestier quil tenoit
 Et deus seetes empenees,
 Barbelees, ot l'en menees.
 Tristran prist l'arc, par le bois vait.
 Vit un chevrel, ancoche et trait.
 El costé destre fiert forment :
 Brait, saut en haut et jus decent.
 Tristran l'a pris, atot s'en vient.
 Sa loge fait : au brant qu'il tient,
 Les rains trenche, fait la fullie.
 Yseut l'a bien espés jonchie.

Tristran s'asist o la roïne.
 Governal sot de la cuisine :
 De seche busche fait buen feu.
 Mot avoient a faire qeu !
 Il n'avoient ne lait ne sel
 A cele foiz a lor ostel.
 La roïne ert forment lassee
 Por la poor qu'el ot passee.
 Somel li prist : dormir se vot,
 Sor son ami dormir se vot.
 Seignors, eisi font longuement
 En la forest parfondement.
 Longuement sont en cel desert.
 Oiez du nain com au roi sert :
 Un conseil sot li nains du roi.
 Ne sot quë il. Par grant desroi,
 Le descovri : il fist que beste,
 Qar puis en prist li rois la teste.
 Li nain ert ivres. Li baron
 Un jor le mistrent a raison :
 Que ce devoit que tant parloient
 Il et li rois et conselloient ?
 "A celer bien un suen conseil
 Mot m'a trové toz jors feel.
 Bien voi que le volez oïr,
 Et je ne vuel ma foi mentir.
 Mais je merrai les trois de vos
 Devant le Gué Aventuros,
 Et iluec a une aube espine,
 Une fosse a soz la racine.
 Mon chief porai dedenz boter
 Et vos m'orrez defors parler.
 Ce que dirai, c'ert de segroi
 Dont je fu vers le roi par foi."
 Li baron vienent a l'espine.
 Devant vient li nains Frocine.
 Li nains fu cort, la teste ot grose.
 Delivrement ont fait la fosse,
 Jusq'as espaules li ont mis.
 "Or escoutez, seignor marchis !
 Espine, a vos, non a vasal :
 Marc a orelles de cheval."
 Bien ont oï le nain parler.
 S'en vint un jor, après disner.
 Parlout a ses barons roi Marc.
 En sa main tint d'aubourc un arc.
 Atant i sont venu li troi
 A qui li nains dist le secroi.
 Au roi dient priveement :
 "Roi, nos savon ton celement."
 Li rois s'en rist et dist : "Ce mal

Que j'ai orelles de cheval
 M'est avenu par ce devin.
 Certes, ja ert fait de lui fin."
 Traist l'espee, le chief en prent.
 Mot en fu bel a mainte gent
 Qui haoient le nain Frocine
 Por Tristran et por la roïne.
 Seignors, mot avez bien oï
 Comment Tristan avoit salli
 Tot contreval par le rochier,
 Et Governal sor le destrier
 S'en fu issuz, qar il cremoit
 Qu'il fu ars, se Marc le tenoit.
 Or sont ensemble en la forest.
 Tristran de venaison les pest.
 Longuement sont en cel boschage.
 La ou la nuit ont heberjage,
 Si s'en trestornent au matin.
 En l'ermitage frere Ogrin
 Vindrent un jor par aventure.
 Aspre vie meinent et dure.
 Tant s'entraiment de bone amor,
 L'un por l'autre ne sent dolor.
 Li hermites Tristran connut.
 Sor sa potence apoié fu.
 Aresne lë, oiez comment :
 "Sire Tristran, grant soirement
 A l'en juré par Cornoualle :
 Qui vous rendroit au roi, sans falle
 Cent mars avroit a gerredon.
 En ceste terre n'a baron
 Au roi ne l'ait plevi en main,
 Vos rendre a lui o mort ou sain."
 Ogrins li dist mot bonement :
 "Par foi, Tristran, qui se repent,
 Deu du pechié li fait pardon
 Par foi et par confession."
 Tristran li dit : "Sire, par foi,
 Que ele m'aime en bone foi ;
 Vos n'entendez pas la raison.
 Qu'el m'aime, c'est par la poison.
 Ge ne me pus de lié partir,
 N'ele de moi, n'en quier mentir."
 Ogrins li dist : "Et qel confort
 Puet on doner a home mort ?
 Assez est mort qui longuement
 Gist en pechié, s'il ne repent.
 Doner ne puet nus penitance
 A pecheor sanz repentance."
 L'ermite Ogrins mot les sarmone ;
 Du repentir conseil lor done.

Li hermites sovent lor dit
 Les profecies de l'escrit,
 Et mot lor amentoit sovent
 L'ermite lor delungement.
 A Tristran dist par grant desroi
 "Que feras tu ? Conselle toi !
 – Sire, j'am Yseut a merveille,
 Si que n'en dor ne ne somelle.
 De tot en ai le conseil pris :
 Mex aim o li estre mendis
 Et vivre d'herbes et de glan
 Qu'avoir le reigne au roi Otran.
 De lié laisier parler ne ruis,
 Certes, qar faire ne le puis."
 Iseut au pié l'ermite plore.
 Mainte color mue en poi d'ore.
 Mot li crie merci sovent.
 "Sire, por Deu omnipotent,
 Il ne m'aime pas, ne je lui,
 Fors par un herbé dont je bui
 Et il en but : ce fu pechiez !
 Por ce nos a li rois chaciez."
 Li hermites tost li respont :
 "Di va, cil Dex qui fist le mont,
 Il vos donst voire repentance."
 Et saciez de voir, sans dotance,
 Cele nuit jurent chiez l'ermite.
 Por eus esforça mot sa vite.
 Au matinet s'en part Tristrans.
 Au bois se tient, let les plains chans.
 Li pain lor faut : cè est grant deus !
 De cers, de biches, de chevreus
 Ocist asez par le boscage.
 La ou prenent lor herbergage,
 Font lor cuisine et lor beau feu.
 Sol une nuit sont en un leu.
 Seignors, oiez com por Tristran
 Out fait li rois crier son ban.
 En Cornoualle n'a paroise
 Ou la novele n'en angoise
 Que, qui porroit Tristran trover,
 Que l'en feïst le cri lever.
 Qui veut oïr une aventure,
 Com grant chose a a noeture,
 Si m'escoute un sol petitet :
 Parler m'oiez d'un buen brachet.
 Quens ne rois n'out tel berseret :
 Il ert isneaus et toz tens prez,
 Qar il ert bauz, isneaus, non lenz
 Et si avoit a nom Husdanz.
 Liez estoit en un landon.

Li chiens gardoit par le donjon,
 Qar mis estoit a grant freor
 Qant il ne voiet son seignor.
 Ne vout mengier ne pain ne past
 Ne nule rien qu'on li donast.
 Guignout et si feroit du pié ;
 Des uiz lermout : Dex ! qel pitié
 Faisoit a mainte gent li chiens !
 Chascun disoit : "S'il estoit miens,
 Gel metroie del landon fors,
 Qar s'il enrage, ce ert deus.
 Ahi ! Husdent, ja tel brachetz
 N'ert mais trové qui tant set pretz
 Ne tel duel face por seignor.
 Beste ne fu de tel amor.
 Salemon dit que droituriers
 Que ses amis, c'ert ses levriers.
 A vos le poon nos prover :
 Vos ne volez de rien goster,
 Pus que vostre sire fu pris.
 Rois, qar soit fors du landon mis ! "
 Li rois a dit a son corage :
 "Por son seignor croi qu'il enrage.
 Certes, mot a li chiens grant sens.
 Je ne quit mais qu'en nostre tens,
 En la terre de Cornoualle,
 Ait chevalier qui Tristran valle."
 De Cornoualle baron troi
 En ont araisoné le roi :
 "Sire, qar desliéz Husdant.
 Si verron bien certainement
 Së il meine ceste dolor
 Por la pitié de son seignor,
 Qar ja si tost n'ert desliéz,
 Qu'il ne morde, s'est enragiez,
 Ou autre rien ou beste ou gent ;
 S'avra la langue overte au vent."
 Li rois apele un escuier
 Por Husdan faire deslier.
 Sor bans, sor seles puient haut,
 Qar le chien criement de prin saut.
 Tut disoient : "Husdent enrage."
 De tot ce n'avoit il corage :
 Tantost com il fu desliéz,
 Par mié les renz cort esvelliez,
 Quë onques n'i demora plus.
 De la sale s'en ist par l'us.
 Vint a l'ostel ou il soloit
 Trover Tristran. Li rois le voit
 Et li autre qui après vont.
 Li chiens escrie, sovent gront ;

Mot par demeine grant dolor.
 Encontré a de son seignor.
 Onques Tristran ne fist un pas,
 Qant il fu pris, qu'il dut estre ars,
 Que li brachez n'en aut après.
 Et dit chascun de venir mès.
 Husdant an la chambrë est mis
 O Tristran fu trait et pris.
 Criant s'en vet vers la chapele ;
 Si part, fait saut et voiz clarele.
 Li pueple vait après le chien.
 Ainz puisqu'il fu hors du liën,
 Ne fina, si fu au moutier
 Fondé en haut sor le rochier.
 Husdent li blans qui ne voit lenz
 Par l'us de la chapele entre enz,
 Saut sur l'autel, ne vit son mestre :
 Fors s'en issi par la fenestre.
 Aval la roche est avalez.
 En la jambe s'est esgenez.
 A terre met le nés, si crie.
 A la silve du bois florie
 Ou Tristran fist l'embuschement,
 Un petit s'arestut Husdent.
 Fors s'en issi, par le bois vet.
 Nus ne le voit qui pitié n'ait.
 Au roi dient li chevalier :
 "Laison a seurre cest trallier :
 En tel leu nos porroit mener
 Dont griès seroit le retorer."
 Laisent le chien, tornent arire.
 Husdent aqeut une chariere.
 De la rote mot s'esbaudist.
 Du cri au chien li bois tenti.
 Tristran estoit el bois aval
 O la reïne et Govenal.
 La noise oient : Tristran l'entent.
 "Par foi, fait il, jë oi Husdent."
 Trop se crient, sont esfroï.
 Tristran saut sus ; son arc tendi.
 En un'espoise aval s'en traient.
 Crime ont du roi, si s'en esmaient.
 Dient qu'il vient o le brachet.
 Ne demora c'un petitet
 Li brachet, qui la rote sut.
 Qant son seignor vit et connut
 Le chief dresse, la queue crolle.
 Qui voit com de joie se molle
 Dire puet qu'ainz ne vit tel joie.
 A Yseut a la crine bloie
 Acort, et pus a Govenal.

Toz fait joie, nis au cheval.
 Du chien out Tristran grant pitié.
 "Ha ! Dex, fait-il, par qel pechié
 Nos a cist berseret seü.
 Chien qi en bois ne se tient mu
 N'a mestier a home bani.
 El bois somes du roi hai.
 Par plain, par bois, par tote terre,
 Dame, nos fait li rois Marc querre !
 S'il nos trovout ne pooit prendre,
 Il nos feroit ardoir ou pendre.
 Nos n'avon nul mestier de chien.
 Une chose sachiez vos bien :
 Se Husdens avé nos remaint,
 Poor nous fera et duel maint.
 Asez est mex qu'il soit ocis
 Que nos soion par son cri pris.
 Et poise m'en por sa franchise
 Quë il la mort a ici quise.
 Grant nature li faisoit fere.
 Mais comment m'en pus je retraire ?
 Certes, ce poise moi mot fort
 Que je li doie doner mort.
 Or m'en aidiez a consellier :
 De nos garder avon mestier."
 Yseut li dist : "Sire, merci !
 Li chiens sa beste prent au cri,
 Que par nature que par us.
 J'oï ja dire qu'uns seüs
 Avoit un forestier galois,
 Puis quë Artus en fu fait rois,
 Quë il avoit si afaitié :
 Qant il avoit son cerf sagnié
 De la seete bercerece,
 Puis ne fuïst par cele trace
 Que li chiens ne suïst le saut ;
 Por crier n'en tornast le faut
 Que ja n'atainsist tant sa beste
 Ja criast ne feïst moleste.
 Amis Tristran, grant joie fust,
 Por metre peine qui peüst
 Faire Husdent le cri laisier,
 Sa beste ataindrë et chacier."
 Tristran s'estut et escouta.
 Pitié l'en prist ; un poi pensa,
 Puis dist itant : "Se je pooie
 Husdent par paine metre en voie
 Quë il laisast cri por silence,
 Mot l'avroie a grant reverence.
 Et a ce metrai je ma paine,
 Ainz que ja past ceste semaine.

Pesera moi se je l'oci,
 Et je crien mot du chien le cri,
 Qar je porroie en tel leu estre
 O vos ou Gouvernal mon mestre,
 Së il criout, feroit nos prendre.
 Or vuel peine metre et entendre
 A beste prendre sans crïer."
 Or voit Tristran en bois beiser.
 Afaitiez fu, a un dain trait.
 Li sans en chiet : le brachet brait.
 Li dains navrez s'en fuit le saut.
 Husdent li bauz en crie en haut.
 Li bois du cri au chien resoine.
 Tristran le fiert, grant cop li done.
 Li chien a son seignor s'areste.
 Lait le crïer, gerpist la beste.
 Haut l'esgarde, ne set qu'il face.
 N'ose crïer, gerpist la trace.
 Tristran le chien desoz lui bote.
 O l'estortore bat la rote.
 Et Husdent en revot crïer.
 Tristran l'aqueut a doutriner.
 Ainz que li premier mois pasast,
 Fu si le chien dontez u gast
 Que sanz crïer suiet sa trace
 Sor noif, sor herbe ne sor glace.
 N'ira sa beste ja laschant,
 Tant n'iert isnel ne remuant.
 Or lor a grant mestier li chiens.
 A mervelles lor fait grans biens.
 S'il prent el bois chevrel ne dains,
 Bien l'embusche, cuevre de rains,
 Et s'il enmi lande l'ataint,
 Com il s'avient en i prent maint,
 De l'erbe gete asez desor :
 Arire torne a son seignor,
 La le maine ou sa beste a prise.
 Mot sont li chien de grant servise !
 Seignors, mot fu el bois Tristrans.
 Mot i out paines et ahans.
 En un leu n'ose remanoir :
 Dont lieve au main ne gist au soir.
 Bien set que li rois le fait querre
 Et que li bans est en sa terre
 Por lui pendre, quil troveroit.
 Mot sont el bois del pain destroit.
 De char vivent, el ne mengüent.
 Que püent il se color müent ?
 Lor dras rompent : rains les decirent.
 Longuement par Morrois fuïrent.
 Chascun d'eus soffre paine elgal,

Qar l'un por l'autre ne sent mal.
 Grant poor a Yseut la gente
 Tristran por lié ne se repente,
 Et a Tristran repoise fort
 Quë Yseut a por lui descort,
 Qu'el repente de la folie.
 Un de ces trois que Dex maudie
 Par qui il furent discovert,
 Oiez comment par un jor sert.
 Riches hom ert et de grant bruit.
 Les chiens amoit por son deduit.
 De Cornoualle, du païs
 De Morrois erent si eschis
 Qu'il n'i osout un sol entrer.
 Bien lor faisoit a redouter,
 Qar se Tristran les peüst prendre,
 Il les feïst as arbres pendre.
 Bien devoient donques laisier.
 Un jor estoit o son destrier
 Governal sol a un doïtil
 Que descendoit d'un fontenil.
 Au cheval out osté la sele :
 De l'erbete paisoit novele.
 Tristan gesoit en sa fullie.
 Estroitement ot embrachie
 La roïne, por qu'il estoit
 Mis en tel paine, en tel destroit.
 Endormi erent amedoi.
 Governal ert enunes qoi.
 Oï les chiens par aventure.
 Le cerf chacent grant aleüre.
 Crient li chien a un des trois
 Por qui conseil estoit li rois
 Meslez ensemble o la roïne.
 Li chien chacent, li cerf ravine.
 Gouvernal vint une charire
 En une lande. Luin arire,
 Vit cel venir que il bien set
 Que ses sires onques plus het,
 Tot solement sans escuier.
 Des esperons a son destrier
 A tant doné quë il escache.
 Sovent el col fiert o sa mache.
 Li chevaus ceste sor un marbre.
 Governal s'acoste a un arbre.
 Enbuschiez est, celui atent
 Qui trop vient tost et fuira lent.
 Nus retourner ne puet fortune.
 Ne se gaitoit de l'aventure
 Quë il avoit a Tristan fait.
 Cil qui desoz l'arbre s'estait

Vit le venir : hardi l'atent.
 Dit mex veut estre mis au vent
 Quë il de lui n'ait la vengeance,
 Qar par lui et par sa faisance,
 Durent il estre tuit destruit.
 Li chien le cerf sivent qui fuit.
 Li vassaus après les chiens vait.
 Governal saut de son agait.
 Du mal que cil ot fait li membre.
 A s'espee tot le desmembre.
 Li chief en prent, atot s'en vet.
 Li veneor qui l'ont parfait
 Si voient le cerf esmeü.
 De lor seignor virent le bu
 Sanz la teste soz l'arbre jus :
 Qui plus tost cort, cil s'en fuit plus.
 Bien cuident cë ait fait Tristan
 Dont li rois fist faire le ban.
 Par Cornoualle ont entendu :
 L'un des trois a le chief perdu
 Qui meslot Tristan et le roi.
 Poor en ont tuit et esfroï,
 Puis ont en pès le bois laissié.
 N'ont pus el bois sovent chacié.
 Dès cel'ore qu'u bois entroit,
 Fust por chacier, chascuns dotoit
 Que Tristan li preus l'encontrast :
 Crient fu u plain et plus u gast.
 Tristan se jut a la fullie.
 Chau tens faisoit, si fu jonchie.
 Endormiz est, ne savoit mie
 Que cil eüst perdu la vie
 Par qui il dut mort recevoir.
 Liez ert qant en savra le voir.
 Governal a la loge vient.
 La teste au mort a sa main tient.
 A la forche de la ramee,
 L'a cil par les cheveus nouee.
 Tristan s'esvelle, vit la teste,
 Saut esfreez, sor piez s'areste
 A haute voiz crie son mestre :
 "Ne vos movez ! seüirs puez estre.
 A ceste espee l'ai ocis.
 Saciez : cil ert vostre anemis."
 Liez est Tristan de ce qu'il ot :
 Cil est ocis qu'il plus dotoit.
 Poor ont tuit par la contree.
 La forest est si esfreee
 Que nus n'i ose ester dedenz.
 Or ont le bois a lor talent.
 La ou il erent en cel gaut,

Trova Tristran l'arc qui ne faut.
 En tel manere el bois le fist,
 Rien ne trove qu'il n'oceïst.
 Se par le bois vait cers ne dains,
 Së il atouchë a ces rains
 Ou cil arc est mis et tenduz,
 Se haut hurte, haut est feruz,
 Et së il hurte a l'arc an bas,
 Bas est feruz en es le pas.
 Tristran, par droit et par raison,
 Qant ot fait l'arc, li mist cel non :
 Mot a buen non l'arc qui ne faut
 Rien qu'il en fire bas ne haut ;
 Et mot lor out pus grant mestier :
 De maint grant cerf lor fist mengier.
 Mestier ert que la sauvagine
 Lor aïdast en la gaudine,
 Qar falliz lor estoit li pains,
 N'il n'osoient issir as plains.
 Longuement fu en tel dechaz.
 Mervelles fu de buen porchaz :
 De venoison ont grant planté.
 Seignor, ce fu un jor d'esté,
 En icel tens que l'en aoste,
 Un poi après la Pentecoste.
 Par un matin, a la rousee,
 Li oïsel chantent l'ainzjornee,
 Tristran, de la loge ou il gist,
 Çaint l'espee, tot sol s'en ist.
 L'arc qui ne faut vet regarder.
 Parmi le bois ala berser.
 Ainz qu'il venist, fu en tel paine :
 Fu ainz mais gent tant eüst paine ?
 Mais l'un por l'autre ne se sent :
 Bien orent lor aaisement.
 Ainz puis le tens quë el bois furent,
 Deus genz itant de tel ne burent,
 Ne, si comme l'estoire dit
 Loü Berox le vit escrit,
 Nule gent tant ne s'entramerent
 Ne si griement nu compererent.
 La roïne contre lui live.
 Li chaux fu granz qui mot les grive.
 Tristran l'acole, et il dit ce...
 ... "Amis, ou avez vos esté ?
 – Après un cerf qui m'a lassé.
 Tant l'ai chacié que tot m'en duel.
 Somel m'est pris : dormir me vel."
 La loge fu de vers rains faite :
 De leus en leus ot fuelle atraite,
 Et par terre fu bien jonchie.

Yseut fu premiere couchie.
 Tristran se couche, trait s'espee,
 Entre les deus chairs l'a posee.
 Sa chemise out Yseut vestue :
 Së ele fust icel jor nue,
 Mervelles lors fust meschoiet.
 Et Tristran ses braies ravoit.
 La roïne avoit a son doi
 L'anel d'or des noces le roi,
 O esmeraudes planteïz.
 Mervelles fu li dois gentiz,
 A poi que li aneaus n'en chiet.
 Oez com il se sont couchiez.
 Desoz le col Tristran a mis
 Son braz, et l'autre, ce m'est vis,
 Li out par dedesus geté.
 Estroitement l'ot acolé,
 Et il la rot de ses braz çainte.
 Lor amistié ne fu pas fainte.
 Les bouches furent près asises,
 Et ne por qant si ot devises,
 Que n'asembloient pas ensemble.
 Vent ne cort ne fuelle ne tremble.
 Uns rais decent desor la face
 Yseut, que plus reluist que glace.
 Eisi s'endorment li amant.
 Ne pensent mal ne tant ne qant.
 N'avoit qu'eus deus en cest païs,
 Qar Governal, ce m'est avis,
 S'en ert alez o le destrier
 Aval el bois au forestier.
 En ot menet le bon destrier.
 Oez, seignor, qel aventure,
 Tant lor dut estre pesme et dure !
 Par le bois vint uns forestiers
 Quë avoit trové lor fulliers
 Ou il erent el bois geü.
 Tant a par le fuellier seü
 Qu'il fu venuz a la ramee
 Ou Tristran ot fait s'aünee.
 Vit les dormanz, bien les connut.
 Li sans li fuit, esmarriz fut.
 Mot s'en vet tost, qar se doutoit.
 Bien sot, se Tristran s'esvellot,
 Que ja n'i metroit autre ostage :
 Fors la teste lairoit en gage.
 Së il s'en fuit, n'est pas merveille.
 Du bois s'en ist, n'est pas merveille.
 Tristran avec s'amie dort.
 Par poi qu'il ne reçurent mort.
 D'iluec endroit ou il dormoient

Qui deus bones liues estoient
 La ou li rois tenet sa cort,
 Li forestiers grant erre acort,
 Qar bien oï avoit le ban
 Que l'en avoit fait de Tristran :
 Cil qui au roi en diroit voir
 Asez aroit de son avoir.
 Li forestiers bien le savoit,
 Por c'acort il a tel exploit.
 Et li rois Marc en son palais
 O ses barons tenoit ses plaiz.
 Des barons ert plaine la sale.
 Li forestier du mont avale
 Et s'en est entrez. Mot vait tost.
 Pensez quë onc arester n'ost
 De si quë il vint as degrez.
 De la sale sus est montez.
 Li rois le voit venir grant erre.
 Son forestier apele en erre
 "Soïz noveles, qui si tost viens ?
 Ome sembles que core a chiens,
 Que chast sa beste por ataindre.
 Veus tu a cort de nullui plaindre ?
 Tu sembles hom qui ait besoin
 Qui ça me soit tramis de loin.
 A toi nus hom veé son gage
 (Se tu veus rien, di ton mesage)
 Ou chacié vos de ma forest ?
 – Escoute moi, roi, se toi plest,
 Et si m'escoute un sol petit.
 Par cest païs a l'on banit,
 Qui ton neveu porroit trover,
 Q'ançois s'osast laisier crever
 Qu'il nu preïst ou venist dire.
 Ge l'ai trové ; s'en criem vostre ire :
 Se nel t'ensein, dorras moi mort.
 Je te merrai la ou il dort
 Et la roïne ensemble o lui.
 Gel vi poi a ensemble o lui.
 Fermement erent endormi.
 Grant poor oi qant la les vi."
 Li rois l'entent, boufe et sospire.
 Esfreez est, forment s'aïre.
 Au forestier dist et conselle
 Priveement dedenz l'orelle :
 "En quel endroit sont il ? Di moi.
 – En une loge de Morroi
 Dorment estroit et embrachiez.
 Vien tost : ja seron d'eus vengiez.
 Rois, s'or n'en pren aspre venjance,
 N'as droit en terre, sanz doutance."

Li rois li dist : "Is t'en la fors.
 Si chier comme tu as ton cors,
 Ne dire a nul ce que tu sez,
 Tant soit estrange ne privez.
 A la Croiz Roge, au chemin fors,
 La on enfuet sovent les cors,
 Ne te movoir : iluec m'atent.
 Tant te dorrai or et argent
 Com tu voudras, je l'afi toi."
 Le forestier se part du roi,
 A la Croiz vient, iluec s'asiet.
 Male gote les eulz li criet,
 Qui tant voloit Tristran destruire !
 Mex li venist son cors conduire,
 Qar puis morut a si grant honte,
 Com vos orrez avant el conte.
 Li rois est en la chambre entrez.
 A soi manda toz ses privez,
 Puis lor voia et desfendi
 Qu'il ne soient ja si hardi
 Qu'il allent après lui plain pas.
 Chascun li dist : "Rois, est ce gas
 A aler vos sous nule part ?
 Ainz ne fu roi qui n'ait regart.
 Qel novele avez vos oïe ?
 Ne vos movez por dit d'espie."
 Li rois respont : "Ne sai novele,
 Mais mandé m'a une pucele,
 Que j'allé tost a lié parler.
 Bien me mande n'i moigne per.
 J'irai tot seus sanz mon destrer,
 Ne merrai per nē escuier.
 A ceste foiz irai sanz vos."
 Il responent : "Ce poise nos.
 Chatons commanda a son filz
 A eschiver les leus soutiz."
 Il respont : "Je le sai assez.
 Laissez moi faire auques mes sez."
 Li rois a fait sa sele metre.
 S'espee çaint. Sovent regrete
 A lui tot sol la cuvertise
 Que Tristran fist qant il ot prise
 Yseut la bele o le cler vis
 O qui s'en est alez fuitis.
 S'il les trove, mot les menace :
 Ne laira qu'il ne lor mesface.
 Mot est li rois acoragiez
 De destruire : c'es granz pechiez.
 De la cité s'en est issuz
 Et dist mex veut estre penduz
 Qu'il ne prenne de ceus venjance

Que li ont fait tel avilance.
 A la Croiz vint ou cil l'atent.
 Dist li qu'il aut isnelement
 Et qu'il le meint la droite voie.
 El bois entrent qui mot ombroie.
 Devant le roi se met l'espie.
 Li rois le sieut qui bien s'i fie
 En l'espee que il a çainte,
 Dont a doné colee mainte.
 Si fait il trop que surquidez,
 Qar se Tristran fust esvelliez,
 Li niés o l'oncle se meslast :
 Li uns morust, ainz ne finast.
 Au forestier dist li rois Mars
 Qu'il li dorroit d'argent vint mars,
 Sel menoit tost a son forfet.
 Li forestier, qui vergonde ait,
 Dist que près sont de lor besoigne.
 Du buen cheval né de Gascoigne,
 Fait l'espie le roi descendre.
 De l'autre part cort l'estrier prendre.
 A la branche d'un vert pomier,
 La reigne lient du destrier.
 Poi vont avant, qant ont veü
 La loge por qu'il sont venu.
 Li rois deslace son mantel,
 Dont a fin or sont li tassel.
 Desfublez fu : mot ot gent cors.
 Del fuerre traït l'espee fors.
 Iriez s'en torne. Sovent dit
 Qu'or veult morir s'il nes ocit.
 L'espee nue an la loge entre.
 Le forestier entre soventre :
 Grant erre après le roi acort.
 Li ros li çoine qu'il retort.
 Li rois en haut le cop leva.
 Iré le fait, si se tresva.
 Ja descendist li cop sor eus,
 (Ses oceïst, ce fust grant deus !)
 Qant vit qu'ele avoit sa chemise,
 Et qu'entre eus deus avoit devise :
 La bouche o l'autre n'ert jostee.
 Et qant il vit la nue espee
 Qui entre eus les deseuvrot,
 Vit les braies que Tristran out :
 "Dex ! dist li rois, que ce puet estre ?
 Or ai veü tant de lor estre.
 Dex ! je ne sai que doie faire
 Ou de l'ocire ou du retraire.
 Ci sont el bois bien a lonc tens.
 Bien puis croire, se je ai sens,

Së il l'amasent folement,
 Ja n'i eüsent vestement.
 Entrë eus deus n'eüst espee.
 Autrement fust cest'asemblee.
 Corage avoie d'eus ocire :
 Nes tocherai, retrairai m'ire.
 De fole amor corage n'ont.
 N'en ferrai nul : endormi sont.
 Se par moi eirent atouchié,
 Trop par feroie grant pechié,
 Et se j'esvel cest endormi,
 Et il m'ocit ou j'oci lui,
 Ce sera laide reparlance.
 Je lor ferai tel demostrance
 Quë, ançois qu'il s'esvelleront,
 Certainement savoir porront
 Qu'il furent endormi trové
 Et qu'en a eü d'eus pité,
 Que je nes vuel noient ocire,
 Ne moi ne gent de mon empire.
 Ge voi el doi a la reïne
 L'anel o pierre esmeraudine ;
 Or li donnai : mot par est buens.
 Et j'en rai un qui refu suens :
 Osterai li mien du doi.
 Uns ganz de vair ai jë o moi
 Qu'el aporta o soi d'Irlande.
 Li rois qui sor la face brande,
 Qui li fait chaut, en vuel covrir,
 Et qant vendra au departir,
 Prendrai l'espee d'entre eus deus
 Dont au Morhot fu le chief blos."
 Li rois a deslié les ganz.
 Vit ensemble les deus dormanz.
 Le rai qui sor Yseut decent
 Covre des ganz mot bonement.
 L'anel du roi defors parut :
 Souëf le traist, qu'il ne se mut.
 Primes i entra il enviz :
 Or avoit tant les doiz gresliz
 Qu'il s'en issi sanz force fere.
 Mot l'en sot bien li rois fors traire.
 L'espee qui entre eus deus est
 Souëf oste, la soue i met.
 De la loge s'en issi fors.
 Vint au destrier, saut sor le dos.
 Au forestier, dist qu'il s'en fuie,
 Son cors trestort, si s'en conduie.
 Vet s'en li rois, dormant les let.
 A cele foiz n'a il plus fait.
 Reperiez est a sa cité.

De plusorz parz out demandé
 Ou a esté et ou tant fut.
 Li rois lor ment : pas n'i connut
 Ou il ala ne quë il quist,
 Ne de faisance quë il fist.
 Mais or oiez des endormiz
 Que li rois out el bois gerpiz.
 Avis estoit a la roïne
 Qu'ele ert en une grant gaudine,
 Dedenz un riche pavellon.
 A li venoient dui lion
 Que la voloient devorer,
 Et lor voloit merci crier,
 Mais li lion, destroz de faim,
 Chascun la prenoit par la main.
 De l'esfroi quë Yseut en a,
 Geta un cri, si s'esvella.
 Li gant paré du blanc hermine
 Li sont choiet sor la poitrine.
 Tristan, du cri qu'el ot, s'esvelle.
 Tote la face avoit vermelle.
 Esfreez est, saut sus ses piez,
 L'espee prent com home iriez.
 Regarde el brant, l'osche ne voit,
 Vit le pont d'or qui sus estoit,
 Connut que c'est l'espee au roi.
 La roïne vit en son doi
 L'anel que li avoit doné,
 Le suen revit du dei osté.
 Ele crïa : "Sire, merci !
 Li rois nos a trovez ici."
 Il li respont : "Dame, c'est voirs.
 Or nos covient gerpir Morrois,
 Qar mot li par somes mesfait.
 M'espee a, la soue me lait.
 Bien nos peüst avoir ocis.
 – Sire, voire, ce m'est avis.
 – Bele, or n'i a fors du fuir.
 Il nos laissa por nos traïr.
 Seus ert : si est alez por gent.
 Prendre nos quide voirement.
 Dame, fuion nos envers Gales.
 Le sanc me fuit." Tot devient pales.
 Atant es vos lor escuier
 Que s'en venoit o le destrier.
 Vit son seignor : pales estoit.
 Demande li que il avoit.
 "Par foi, mestre, Marc li gentis
 Nos a trovez ci endormis.
 S'espee lait, la moie emporte.
 Felonie criem qu'il anorte.

Du doi Yseut l'anel, le buen
 En a porté, si lait le suen :
 Par cest change poon perçoivre,
 Mestre, quë il nos veut deçoivre,
 Qar il ert seus, si nos trova,
 Poor li prist, si s'en torna.
 Por gent s'en est alez arrire
 Dont il a trop et baude et fire.
 Ses amerra : destruire veut
 Et moi et la roïne Yseut.
 Voiant le pueple nos veut pendre,
 Faire ardoir et venter la cendre.
 Fuion : n'avon que demorer."
 N'avet en eus que demorer.
 S'il ont poor, n'en püent mais.
 Li rois sevent fel et engres.
 Torné s'en sont bone aleüre.
 Le roi dotent por l'aventure.
 Morrois trespasent, si s'en vont.
 Grant jornees por poor font.
 Droit vers Gales s'en sont alé.
 Mot les avra amors pené.
 Trois anz plainiers sofrirent peine.
 Lor char pali et devint vaine.
 Seignors, du vin de qoi il burent
 Avez oï porqoi il furent
 En si grant paine lonc tens mis,
 Mais ne savez, ce m'est avis
 A combien fu determinez
 Li lovendrins, li vins herbez.
 La mere Yseut, qui le bolli,
 A trois anz d'amistié le fist.
 Por Marc le fist et por sa fille.
 Autre en prova, qui s'en essille.
 Tant com durerent li troi an,
 Out li vins si soupris Tristan
 Et la roïne ensemble o lui
 Que chascun disoit : "Las n'en sui."
 L'endemain de la saint Jehan,
 Acomplï furent li troi an
 Que cil vin fu determinez.
 Tristan fu de son lit levez.
 Yseut remet en la fullie.
 Tristan, sachiez, une doitie
 A un cerf traist qu'il out visé.
 Par les flans l'a outrebersé.
 Fuit s'en li cerf. Tristan l'aqeut.
 Que soirs fu plains, tant le porseut.
 La ou il cort après la beste,
 L'ore revient, et il s'areste,
 Qu'il ot beü le lovendrant.

A lui seus senpres se repent.
 "Ha ! Dex, fait il, tant ai travail !
 Trois anz a hui, que rien n'i fal,
 Onques ne me falli pus paine
 Nē a foirié n'en sorsemaine.
 Oublié ai chevalerie,
 A seure cort et baronie.
 Ge sui essilié du país.
 Tot m'est falli, et vair et gris.
 Ne sui a cort a chevaliers.
 Dex ! tant m'amast mes oncles chiers,
 Se tant ne fuse a lui meslez !
 Ha ! Dex, tant foiblement me vet !
 Or deüse estre a cort a roi
 Et cent danzeaus avoques moi,
 Qui servisent por armes prendre
 Et a moi lor servise rendre.
 Aler deüse en autres terres
 Soudoier et soudees querre.
 Et poise moi de la roïne
 Qui je doins loge por cortine.
 En bois est et si peüst estre
 En beles chambres o son estre,
 Portendues de dras de soie.
 Por moi a prise male voie.
 A Deu qui est sire du mont
 Cri ge merci, quē il me donst
 Itel corage que je lais
 A mon oncle sa feme en pais.
 A Deu vo je que jel feroie
 Mot volentiers, se je pooie,
 Si quē Yseut fust acordee
 O le roi Marc, qu'est esposee,
 Las ! si quel virent maint riche ome
 Au fuer qu'en dit la loi de Rome."
 Tristan s'apuie sor son arc.
 Sovent regrete le roi Marc
 Son oncle, qui a fait tel tort,
 Sa feme mise a tel descort.
 Tristan au soir se dementoit.
 Oiez d'Iseut com li estoit.
 Sovent disoit : "Lasse, dolente,
 Por quoi eüstes vos jovente ?
 En bois estes comme autre serve.
 Petit trovez qui ci vos serve.
 Je sui roïne, mais le non
 En ai perdu par la poison
 Que nos beümes en la mer.
 Ce fist Brengain, qu'i dut garder.
 Lasse ! Si male garde en fist !
 El n'en pout mais, qar j'ai trop pris.

Les damoiseles des anors,
 Les filles as frans vavasors,
 Deüse ensemble o moi tenir
 En mes chambres por moi servir,
 Et les deüse marier
 Et as seignors por bien doner.
 Amis Tristran, en grant error
 Nos mist qui le boivre d'amor
 Nos aporta ensemble a boivre.
 Mex ne nos pout il pas deçoivre."
 Tristran li dist : "Roïne gente,
 En mal uson nostre jovente.
 Bele amie, se je peüse,
 Par conseil que jë en eüse,
 Faire au roi Marc acordement,
 Qu'il pardonast son mautalent
 Et qu'il preïst nostre escondit,
 C'onques nul jor, n'en fait n'en dit,
 N'oi o vos point de druerie
 Que li tornast a vilanie,
 N'a chevalier en son roiaume,
 Ne de Lidan très qu'en Dureaume,
 S'il voloit dire quë amor
 Eüse o vos por deshonor
 Ne m'en trovast en chanp, armé ;
 Et s'il avoit en volenté,
 Qant vos avriez desrenie,
 Qu'il me souffrist de sa mesnie,
 Gel serviroie o grant honor,
 Comme mon oncle et mon seignor :
 N'avroit soudoier en sa terre
 Qui mex le souffrist de sa guere.
 Et s'il estoit a son plesir
 Vos a prendre et moi degerpir,
 Qu'il n'eüst soin de mon servise,
 Ge m'en iroie au roi de Frise
 Ou m'en passeroie en Bretagne,
 O Govenal, sanz plus compaignie.
 "Roïne franche, ou que je soie,
 Vostre toz jorz me clameroie.
 Ne vosise la departie,
 S'estre peüst la compaignie,
 Ne fust, bele, la grant souffraite
 Que vos souffrez et avez faite
 Toz dis por moi par desertine.
 Por moi perdez non de roïne :
 Estre peüses a anor
 En tes chambres o mon seignor,
 Ne fust, dame, li vins herbez
 Quë a la mer nos fu donnez.
 Yseut franche, gente façon,

Conselle moi : que nos feron ?
 – Sire, Jhesu soit graciez,
 Qant degerpir volez pechiez.
 Amis, membre vos de l'ermite
 Ogrin, qui de la loi escrite
 Nos preecha et tant nos dist,
 Qant tornastes a son abit
 Qui est el chief de son boschage.
 Beaus amis douz, se ja corage
 Vos ert venuz de repentir,
 Or ne peüst mex avenir.
 Sire, corons a lui ariere.
 De ce sui tote fianciere :
 Consel nos doroit honorable
 Par goi a joie perdurable
 Porron encore bien venir."
 Tristan l'entent, fist un sospir
 Et dist : "Roïne de parage,
 Tornon arire à l'ermitage,
 Encor enuit ou le matin.
 O le conseil de maistre Ogrin,
 Manderon a nostre talent
 Par briés, sans autre mandement.
 – Amis Tristan, mot dites bien.
 Au riche roi celestien
 Pui son andui crier merci
 Qu'il ait de nos, Tristan ami ! "
 Arrire tornent el boschage.
 Tant ont erré qu'à l'ermitage
 Vindrent ensemble li amant.
 L'ermite Ogrin trovent lisant.
 Qant il les vit, bel les apele.
 Assis se sont en la chapele.
 "Gent dechacie, a com grant paine
 Amors par force vos demeine !
 Combien dura vostre folie !
 Trop avez mené ceste vie.
 Et queles, car vos repentez ! "
 Tristan li dist : "Or escoutez.
 Si longuement l'avon menee,
 Itel fu notre destinee.
 Trois anz a bien, que rien n'i falle,
 Onques ne nos falli travaille.
 S'or poïons conseil trover
 De la roïne racorder,
 Je ne querrai ja plus nul jor
 Estre o le roi Marc a seignor,
 Ainz m'en irai ançois un mois
 En Bretagne ou en Loonois,
 Et se mes oncles veut souffrir
 Moi a sa cort por lui servir,

Gel servirai si com je doi.
 Sire, mon oncle est riche roi.
 Le mellor conseil nos donnez,
 Por Deu, sire, de ce qu'oez,
 Et si feron vos volentez."
 Seignors, oiez de la roïne.
 As piez l'ermite chiet encline.
 De lui proier point ne se faint
 Qu'il les acort au roi ; se plaint :
 "Qar ja corage de folie
 Nen avrai ja jor de ma vie.
 Ge ne di pas, a vostre entente,
 Que de Tristran jor me repente,
 Que je ne l'ain de bone amor
 Et com ami, sans desanor :
 De la comune de mon cors
 Et je du suen somes tuit fors."
 L'ermite l'ot parler. Si plore.
 De ce qu'il ot Deu en aoure.
 "Ha ! Dex, beaus rois omnipotent,
 Graces par mon buen cuer vos rent,
 Que vivre tant m'avez laisiez
 Que ces deus genz de lor pechiez
 A moi en vindrent conseil prendre.
 Granz grez vos en puise je rendre !
 Ge jur ma creance et ma loi,
 Buen conseil averez de moi.
 Tristran, entent moi un petit.
 Ci es venuz a mon habit ;
 Et vos, roïne, a ma parole
 Entendez : ne soiez pas fole.
 "Qant home et feme font pechié,
 S'aus se sont pris et sont quitié,
 Et s'aus vienent a penitance
 Et aient bone repentance,
 Dex lor pardone lor mesfait,
 Tant seroit oriblë et lait.
 Tristran, roïne, or escoutez
 Un petitet, si m'entendez.
 Por honte oster et mal covrir,
 Doit on un poi par bel mentir.
 Qant vos conseil m'avez requis,
 Gel vos dorrai sanz terme mis.
 En parchemin prendrai un brief.
 Saluz avra el premier chief.
 A Lancien le trametez.
 Le roi par bien salu mandez.
 En bois estes o la roïne,
 Mais s'il voloit de lui saisine
 Et pardonast son mautalent,
 Vos feriez por lui itant :

Vos en iriez a sa cort ;
 N'i avroit fort, sage ne lort,
 S'il veut dire qu'en vilanie
 Eüsiez prise druerie,
 Si vos face li rois Marc pendre,
 Se vos ne vos poez defendre.
 "Tristran, por ce t'os bien loer
 Que ja n'i troveras ton per
 Qui gage doinst encontre toi.
 Icest conseil te doin par foi.
 Ce ne puet il metre en descort :
 Qant il vos vout livrer a mort
 Et en feu ardoir, par le nain,
 Cortois le virent et vilain,
 Il ne voloit escouter plait.
 Qant Dex vos avoit merci fait
 Que d'iluec fustes eschapez,
 Si com il est oï assez,
 Que, se ne fust la Deu vigor,
 Destruit fusiez a desonor,
 Tel saut feïstes qu'il n'a home,
 De Costentin entresqu'a Rome,
 Së il le voit, n'en ait hisdor :
 Iluec fuïstes par poor.
 Vos rescosistes la roïne.
 S'avez esté pus en gaudine.
 De sa terre vos l'amenastes,
 Par mariage li donastes.
 Tot ce fu fait, il le set bien.
 Nocie fu a Lenciën
 Mal vos estoit lié a fallir :
 O lié vosistes mex fuïr.
 S'il veut prendre vostre escondit
 Si quel verront grant et petit,
 Vos li offrez a sa cort faire ;
 E se li venoit a väaire,
 Qant vos serez de lui loiaus,
 Au loement de ses vasaus,
 Preïst sa feme la cortoise.
 Et, se savez que lui n'en poise,
 O lui serez ses soudoiers :
 Servirez le mot volentiers.
 Et s'il ne veut vostre servise,
 Vos passerez la mer de Frise,
 Iroiz servir un autre roi.
 Tex est li brif. – Et je l'otroi.
 Tant ai plus mis, sire Ogrin,
 Vostre merci, el parchemin,
 Que je ne m'os en lui fier :
 De moi a fait un ban crïer.
 Mais je lui prié, com a seignor

Que je mot aim de bone amor,
 Un autre brief reface faire,
 Si face escrire tot son plaire.
 A la Croiz Roge anmi la lande,
 Pende le brief, si le commande.
 Ne li os mander ou je sui.
 Ge criem qu'il ne me face ennui.
 Ge crerai bien qant je l'avrai,
 Le brief : qant qu'il voudra ferai.
 Maistre, mon brief set seelé !
 A la queue escriroiz : "Vale."
 A cest foiz je n'i sai plus."
 Ogrins l'ermite lieve sus.
 Pene et enque et parchemin prist.
 Totes ces paroles i mist.
 Qant il out fait, prist un anel.
 La pierre passot el seel.
 Seelé est. Tristran le tent,
 Il le reçut mot bonement.
 "Qu'il portera ? dist li hermites.
 – Gel porterai. – Tristran, nu dites.
 – Certes, sire, si ferai bien.
 Je sai l'estre de Lancien.
 Beau sire Ogrin, vostre merci,
 La roïne remaindra ci.
 Et anevois, en tens obscur,
 Qant li rois dormira seür,
 Ge monterai sor mon destrier.
 O moi merrai mon escuier.
 Defors la vile, a un pendant,
 La decendrai, s'irai avant.
 Mon cheval gardera mon mestre :
 Mellor ne vit ne lais ne prestre."
 Anuit, après solel couchier,
 Qant li tens prist a espoisier,
 Tristran s'en torne avoc son mestre.
 Bien sot tot le païs et l'estre.
 A Lancien, a la cité
 En sont venu, tant ont erré,
 Il decent jus, entre en la vile.
 Les gardes cornent a merville.
 Par le fossé dedenz avale
 Et vint errant très qu'en la sale.
 Mot par est mis Tristran en fort.
 A la fenestre ou li rois dort
 En est venuz, souef l'apele :
 N'avoit son de crier harele.
 Li rois s'esvelle et dit après :
 "Qui es qui a tel eure vès ?
 As tu besoin ? Di moi ton non.
 – Sire, Tristran m'apele l'on.

Un brief aport, sil met cil jus
 El fenestrier de cest enclus.
 Longuement n'os a vos parler.
 Le brief vos lais : n'os plus ester."
 Tristan s'en torne ; li rois saut.
 Par trois foiz l'apela en haut.
 "Por Deu, beaus niès, ton oncle atent."
 Li rois le brief a sa main prent.
 Tristan s'en vet : plus n'i remaint.
 De soi conduire ne se faint.
 Vient a son mestre qui l'atent.
 El destrier saut legierement.
 Governal dist : "Fol, qar exploites !
 Alon nos enles destoletes."
 Tant ont erré par le boschage
 Qu'au jor vindrent à l'ermitage,
 Enz sont entré. Ogrins prioit
 Au roi celestre qant qu'il pot
 Tristan defende d'encombrier
 Et Governal son escuier.
 Qant il le vit, es le vos lié.
 Son criator a gracié.
 D'Iseut n'estuet pas demander
 S'ele out poor d'eus enconter.
 Ainz, pus le soir qu'il en issirent
 Tresque l'ermite et el les virent,
 N'out les eulz essuiez de lermes :
 Mot par li sembla lons cis termes.
 Qant el le vit venir, lor prie...
 Quë il fist, ne fu pas parole :
 "Amis, di moi, se Dex t'anort,
 Fus tu donc pus a la roi cort ? "
 Tristan lor a tot reconté,
 Comment il fu a la cité,
 Et comment o le roi parla,
 Comment li rois le rapela
 Et du briès quë il a gerpi
 Et com li rois trova l'escrit.
 "Dex ! dist Ogrins, graces terent !
 Tristan, sachiez, asez briment
 Orez noveles du ro Marc."
 Tristan decent, met jus son arc.
 Or sejornent a l'ermitage.
 Li rois esvelle son barnage.
 Primes manda le chapelain.
 Le brief li tent qu'a en la main.
 Cil fraint la cire et lut le brief.
 Le roi choisi el premier chief
 A qui Tristan mandoit saluz.
 Les moz a tost toz conneüz.
 Au roi a dit le mandement.

Li rois l'escoute bonement.
 A grant merveille s'en esjot,
 Qar sa feme forment amot.
 Li rois esvelle ses barons.
 Les plus prisiez mande par nons,
 Et qant il furent tuit venu,
 Li rois parla. Il sont teü.
 "Seignors, un brief m'est ci tramis.
 Rois sui sor vos, vos mi marchis.
 Li briès soit liz et soit oïz.
 Et qant lit sera li escriz,
 Conselliez m'en : jel vos requier.
 Vos m'en devez bien consellier."
 Dinas s'en est levez premierz.
 Dist a ses pers : "Seignors, oiez.
 S'or oiez que ne die bien,
 Ne m'en creez de nule rien.
 Qui mex savra dire, si die,
 Face le bien, lest la folie.
 Li brief nos est ici tramis,
 Nos ne savon de qel païs.
 Soit liz li briès premierement,
 Et pus, solonc le mandement,
 Qui buen conseil savra doner,
 Sel nos doinst buen. Nel quier celer :
 Qui son droit seignor mesconselle,
 Ne puet faire greignor merveille."
 Au roi dient Corneualois :
 "Dinas a dit trop que cortois.
 Dam chapelain, lisiez le brief
 Oiant nos toz, de chief en chief."
 Levez s'en est li chapelains.
 Le brief deslie o ses deus mains.
 En piez estut devant le roi :
 "Or escoutez, entendez moi.
 Tristan li niès nostre seignor
 Saluz mande prime et amor
 Au roi et a tot son barnage.
 Rois, tu sez bien le mariage
 De la fille le roi d'Irlande.
 Par mer en fu jusqu'en Horlande.
 Par ma proece la conquis.
 Le grant serpent cresté ocis
 Par qoi ele me fu donee.
 Amenai la en ta contree.
 Rois, tu la preïs a mollier
 Si que virent ti chevalier.
 N'eüs gaires o li esté
 Qant losengier en ton reigné
 Te firent acroire mençonge.
 Ge sui tot prest que gage en donge,

Qui li voudroit blasme lever,
 Lié alegier contre mon per,
 Beau sire, a pié ou a cheval,
 Chascuns ait armes et cheval,
 Qu'onques amor nen out vers moi
 Ne je vers lui par nul desroi.
 Se je ne l'en puis alegier
 Et en ta cort moi deraisnier,
 Adont me fai devant ton ost
 Jugier : n'i a que je t'en ost.
 N'i a baron, por moi plaisier,
 Ne me face ardrë ou jugier.
 Vos savez bien, beaus oncles sire,
 Nos vosistes ardoir en ire,
 Mais a Deu en prist grant pitié.
 S'en aorames Damlede.
 La roïne, par aventure,
 En eschapa : ce fu droiture,
 Se Deus me saut, qar a grant tort
 Li voliez doner la mort.
 G'enn eschapai : si fis un saut
 Contreval un rochier mot haut.
 Lors fu donee la reïne
 As malades en decepline.
 Ge l'en portai : si li toli.
 Puis ai toz tens o li fuï.
 Ne li devoie pas fallir,
 Qant a tort dut par moi morir.
 Puis ai esté o lié par bos,
 Que je n'estoie pas tant os
 Que je m'osasse a plain mostrer...
 ... A prendre nos et a vos rendre.
 Feïsiez nos ardoir ou pendre.
 Por ce nos estovoit fuïr.
 Mais s'or estoit vostre plesir
 A prendre Yseut o le cler vis,
 N'avroit baron en cest païs
 Plus vos servist que je feroie.
 Se l'uen vos met en autre voie,
 Que ne vuelliez le mien servise,
 Ge m'en irai au roi de Frise :
 Ja mais n'oras de moi parler.
 Passerai m'en outre la mer.
 De ce qu'oiez, roi, pren conseil.
 Ne puis mès souffrir tel trepel.
 Ou je m'acorderai a toi,
 Ou g'emmerrai la fille au roi
 En Irlandë ou je la pris.
 Roïne ert de son païs."
 Li chapelains a au roi dit :
 "Sire, n'a plus en cest escrit."

Li baron oient la demande
 Que por la fille au roi d'Irlande
 Offre Tristran vers eus bataille.
 N'i a baron de Cornoualle
 Ne die : "Rois, ta feme pren !
 Onques cil n'orent nul jor sen
 Qui ce distrent de la roïne
 Dont la parole est ci oïe.
 Ne te sai pas conseil doner.
 Tristran remaigne deça mer :
 Au riche roi aut en Gavoie
 A qui li rois Corvos gerroie.
 Si se porra la contenir,
 Et tant porrez de lui oïr,
 Vos manderez por lui qu'il vienge.
 Ne savon el qel voie tienge.
 Mandez par brief que la roïne
 Vos ameint ci a bref termine."
 Li rois son chapelain apele :
 "Soit fait cist brief o main isnele.
 Oï avez que i metroiz.
 Hastez le brief : mot sui destroiz.
 Mot a ne vi Yseut la gente.
 Trop a mal trait en sa jovente.
 Et qant li brief ert seelez,
 A la Croiz Roge le pendez.
 Ancor enuit i soit penduz.
 Ecrivez i par moi saluz."
 Qant l'ot li chapelain escrit,
 A la Croiz Roge le pendit.
 Tristran ne dormit pas la nuit.
 Ainz que venist la mie nuit,
 La Blanche Lande out traversee
 La charte porte seelee.
 Bien sout les traiz de Cornoalle.
 Vient a Ogrin : il la li balle ;
 Li hermite la chartre a prise.
 Lut les letres, vit la franchise
 Du roi qui pardonne a Yseut
 Son mautalent, et quë il veut
 Reprendre la tant bonement.
 Vit le terme d'acordement.
 Ja parlera si com il doit
 Et com li hom qui a Deu croit :
 "Tristran, quel joie t'est creüe !
 Ta parole est tost entendue,
 Que li rois la roïne prent
 Loé li ont tote sa gent.
 Mais ni li osent pas loer
 Toi retenir a soudeier ;
 Mais va servir en autre terre

Un roi a qui on face gerre
 Un an ou deus. Se li rois veut,
 Revien a lui et a Yseut.
 D'ui en tierz jor, sanz nul deçoivre,
 Est li rois prest de lié recevoir.
 Devant le Gué Aventuros,
 Est li plez mis de vos et d'eus.
 La li rendrez, iluec ert prise.
 Cist briés noient plus ne devise.
 – Dex ! dist Tristran, quel departie !
 Mot est dolenz qui pert s'amie !
 Faire l'estuet por la souferte
 Que vos avez por moi fors trete.
 N'avez mestier de plus souffrir.
 Qant ce vendra au departir,
 Ge vos dorrai ma druerie,
 Vos moi la vostre, bele amie.
 Ja ne serai en cele terre,
 Que ja me tienge pais ne gerre,
 Que mesage ne vos envoi.
 Bele amie, remandez moi
 De tot en tot vostre plesir."
 Iseut parla o grant sospir :
 "Tristan, entent un petitet.
 Husdent me lesse, ton brachet.
 Ainz berseret a veneor
 N'ert gardé e a tel honor
 Com cist sera, beaus douz amis.
 Qant gel verrai, ce m'ert avis,
 Membrera moi de vos sovent :
 Ja n'avrai si le cuer dolent,
 Se je le voi, ne soie lie.
 Ainz, puis que la loi fu jugie,
 Ne fu beste si herbergie
 Nē en si riche lit couchie.
 Amis Tristan, j'ai un anel,
 Un jasje vert et un seel.
 Beau sire, por l'amor de moi,
 Portez l'anel en vostre doi,
 Et s'il vos vient, sire, a corage
 Que vos mandez rien par mesage,
 Tant vos dirai, ce saciez bien.
 Certes, je n'en croiroie rien
 Se cest anel, sire, ne voi ;
 Mais por defense de nul roi,
 Se voi l'anel, ne lairai mie,
 Ou soit savoir ou soit folie,
 Ne face com quē il dira
 Qui cest anel m'aportera,
 Por ce qu'il soit a nostre anor :
 Je vos promet par fine amor.

Amis, dorrez me vos tel don :
 Husdant le baut, par le landon ? "
 Et il respont : "La moie amie,
 Husdent vos doins par druerie.
 – Sire, c'est la vostre merci
 Qant du brachet m'ayez seisi.
 Tenez l'anel de gerredon."
 De son doi l'oste, met u son.
 Tristan en bese la roïne
 Et ele lui, par la saisine.
 Li hermites en vet au Mont
 Por les richeces qui la sont.
 Après achete ver et gris,
 Dras de soië et porpre bis,
 Escarlates et blanc chaisil,
 Asez plus blanc que flor de lil
 Et palefroi souef anblant,
 Bien atorné d'or flamboiant ;
 Ogrins l'ermite tant achate
 Et tant acroit et tant barate,
 Pailes, vairs et gris et hermine,
 Que richement vest la roïne.
 Par Cornoualle fait huchier,
 "Li rois s'acorde a sa mollier.
 Devant le Gué Aventuros
 lert pris acordement de nos.
 Oï avez par tot la fame."
 N'i remest chevalier ne dame
 Que ne vienge a cel' asemblee.
 La roïne ont mot desirrée :
 Amee estoit de tote gent,
 Fors des felons, que Dex cravent !
 Tuit quatre en orent tel soudees,
 Li dui en furent mort d'espees,
 Li tiers d'une seete ocis.
 A duel morurent el païs.
 Li forestiers quis encusa
 Mort cruele nen refusa,
 Qar Perinis li frans, li blois,
 L'ocist puis d'un gibet el bois.
 Dieu les venga de toz ces quatre
 Que vout le fier orguel abat.
 Seignors, au jor du parlement,
 Fu li rois Marc o mot grant gent.
 La ont tendu maint pavellon
 Et mainte tente de baron :
 Loin ont porpris la prairie.
 Tristran chevauche avec s'amie.
 Tristran chevauche et voit le merc.
 Sous son bliaut ot son hauberc,
 Qar grant poor avoit de soi,

Por ce qu'il ot mesfait au roi.
 Choisi les tentes par la pree :
 Conut le roi et l'assemblee.
 Yseut apelle bonement :
 "Dame, vos retenez Hudent.
 Pri vos por Deu que le gardez :
 S'onques l'amastes, donc l'amez.
 Vez la le roi, vostre seignor ;
 O lui li home de s'onor.
 Nos ne porron mais longuement
 Aler nos deus a parlement.
 Je voi venir ces chevaliers
 Et le roi et ses soudoiers,
 Dame, qui viennent contre vos.
 Por Deu le riche glorios,
 Se je vos mant aucune chose
 Hastivement ou a grant pose,
 Dame, faites mes volentez.
 – Amis Tristan, or m'escoutez.
 Par cele foi que je vos doi,
 Se cest anel de vostre doi
 Ne m'envoiez, si que jel voie,
 Rien qu'il deïst ge ne croiroie,
 Mais dès que reverrai l'anel,
 Ne tor, ne mur, ne fort chastel
 Ne me tendra ne face errant
 Le mandement de mon amant
 Selonc m'enor et loyauté
 Et je sace soit vostre gré.
 – Dame, fait il, Dex gré te sace."
 Vers soi l'atrait, des braz l'embrace.
 Yseut parla, qui n'ert pas fole.
 "Amis, entent à ma parole.
 – Or me fai dont bien a entendre.
 – Tu me conduiz, si me veuz rendre
 Au roi par le conseil Ogrin
 L'ermite, qui ait bone fin.
 Por Deu vos pri, beaus douz amis,
 Que ne partez de cest païs
 Tant qos saciez comment li rois
 Sera vers moi iriez ou lois.
 Gel prié, qui sui ta chiere drue,
 Qant li rois m'aura retenue,
 Que chiés Orri le forestier
 T'alles la nuit la herbergier.
 Por moi sejourner ne t'ennuit.
 Nos i geümes mainte nuit
 En nostre lit que nos fist faire...
 ... Li trois qui nos quierent moleste
 Mal troveront en la parfin :
 Li cors giront el bois sovin.

Beaus chers amis, et g'en ai dote :
 Enfer ovre qui les trangle !
 Ges dot, qar il sont mot felon.
 El buen celier, soz le boron
 Seras entrez, li miens amis.
 Manderai toi par Perinis
 Les noveles de la roi cort.
 Li miens amis, que Dex t'enort !
 Ne t'ennuit pas la herbergier.
 Sovent verrez mon mesagier.
 Manderai toi de ci mon estre
 Par mon vaslet et a ton mestre...
 ... – Non fera il, ma chiere amie.
 Qui vos reprovera folie
 Gart soi de moi et d'anemi !
 – Sire, dist Yseut, grant merci !
 Or sui je mot boneürée :
 A la fin m'avez asenée."
 Tant sont alé et cil venu
 Qu'il s'entredient lor salu.
 Li rois venoit mot fierement
 Le trait d'un arc devant sa gent.
 O lui Dinas, qui, de Dinan.
 Par la reigne tenoit Tristan
 La roïne, qui conduiot.
 La salua si com il doit :
 "Rois, ge te rent Yseut la gente.
 Hom ne fist mais plus riche rente.
 Ci voi les homes de ta terre
 Et, oiant eus, te vuel requerre
 Que me sueffres a esligier
 Et en ta cort moi deraisnier
 Onques o lié n'oi druerie
 Në ele a moi jor de ma vie.
 Acroire t'a l'en fait mençonge.
 Mais se Dex joie et bien te donge,
 Onques ne firent jugement.
 Combatre a pié ou autrement
 Dedenz ta cort, sire, m'en sueffre.
 Se sui dannez, si m'art en sosfre,
 Et se je m'en puis faire saus,
 Qu'il n'i ait chevelu ne chaus...
 ... Si me retien ovoques toi,
 O m'en irai en Loenoi."
 Li roi a son nevo parole.
 Andrez, qui fu nez de Nicole,
 Li a dit : "Rois, qar le retiens :
 Plus en seras doutez et criens."
 Mot s'en faut poi que ne l'otroie.
 Le cuer forment l'en asouploie.
 A une part li rois le trait.

La roïne ovoc Dinas let,
 Que mot par ert vairs et joiaus
 Et d'anor faire communax.
 O la roïne geue et gabe.
 Du col li a osté la chape
 Qui ert d'escarlante mot riche.
 Ele ot vestu une tunique
 Desus un grant bliaut de soie.
 De son mantel que vos diroie ?
 Ainz l'ermite qui l'achata
 Le riche fuer ne regreta.
 Riche ert la robe et gent le cors.
 Les eulz out vers, les cheveus sors.
 Li senechaus o li s'envoie.
 As trois barons forment en poise :
 Mal aient il ! trop sont engrès.
 Ja se trairont du roi plus près.
 "Sire, font il, a nos entent.
 Consel te doron bonement.
 La roïne a esté blasmee
 Et foï hors de ta contree.
 Së a ta cort resont ensemble,
 Ja dira l'en, si com nos semble
 Quë en consent lor felonie.
 Poi i avra que ce ne die.
 Lai de ta cort partir Tristran,
 Et qant vendra jusq'a un an,
 Que tu seras aseürez
 Qu'Yseut te tienge loiautez,
 Mande Tristran qu'il vienge a toi.
 Ce te loons par bone foi."
 Li rois respont : "Que que nus die,
 De vos consel n'istrai je mie."
 Ariere en vient li baron,
 Por le roi content sa raison.
 Qant Tristran oit n'i a porloigne,
 Que li rois veut qu'il s'en esloigne,
 De la roïne congié prent.
 L'un l'autre esgarde bonement.
 La roïne fu coloree :
 Vergoigne avoit por l'assemblee.
 Tristran s'en part, ce m'est avis.
 Dex ! tant cuer fist le jor pensis !
 Li rois demande ou tornera :
 Qant qu'il vorra, tot li dorra.
 Mot par li a a bandon mis
 Or et argent et vair et gris.
 Tristran dist : "Rois de Cornoualle,
 Ja n'en prendrai mie maalle.
 A qant que puis vois a grant joie
 Au riche roi que l'en gerroie."

Mot out Tristran riche convoi
 Des barons et de Marc le roi.
 Vers la mer vet Tristran sa voie.
 Yseut o les euz le convoie.
 Tant com de lui ot la veüe,
 De la place ne se remue.
 Tristran s'en vet. Retorné sont
 Cil qui pose convoié l'ont.
 Dinas encor le convoiout.
 Souvent le besse et li proiot
 Seürement revienge a lui.
 Entrafié se sont il dui :
 "Dinas, entent un poi a moi.
 De ci me part, bien sez por qoi.
 Se je te mant par Govenal
 Aucune chose besoignal,
 Avance la si com tu doiz."
 Baisié se sont plus de cent foiz.
 Dinas li prie ja nel dot,
 Die son buen : il fera tot.
 Dit mot a bele desevee,
 Mais sor sa foi aseüree,
 La retendra ensemble o soi.
 Non feroit certes por le roi.
 Iluec Tristran de lui s'en torne.
 Au departir andui sont morne.
 Dinas s'en vient après le roi
 Qui l'atendoit a un chaumoi.
 Ore chevauchent li baron
 Vers la cité tot a bandon.
 Tote la gent ist de la vile,
 Et furent plus de quatre mile,
 Qu'omes que femes quë enfanz,
 Que por Yseut que por Tristran.
 Mervellose joie menoient.
 Li saint par la cité sonoient.
 Qant il oient Tristran s'en vet,
 N'i a un sol grant duel ne fet.
 D'Iseut grant joie demenoient.
 De lui servir mot se penoient,
 Qar, ce saciez, ainz n'i ot rue
 Ne fust de paile pertendue.
 Cil qui n'out paile mist cortine.
 Par la ou aloit la roïne
 Est la rue mot bien jonchie.
 Tot contremont par la chaucie,
 S'en vont au mostier Saint Sanson.
 La roïne et tuit si baron
 En sont trestuit ensemble alé.
 Evesque, clerc, moine et abé
 Encontre lié sont tuit issu,

D'aubes, de chapes revestu,
 Et la roïne est descendue.
 D'une porpre inde fu vestue.
 L'evesque l'a par la main prise ;
 Si l'a dedenz le mostier mise ;
 Tot droit la meinent a l'autel.
 Dinas le preuz, qui tant fu ber,
 Li aporta un garnement
 Qui bien valoit cent mars d'argent,
 Un riche paile fait d'orfrois,
 Onques n'ot tel ne quens ne rois,
 Et la roïne Yseut l'a pris
 Et par buen cuer sor l'autel mis.
 Une chasublë en fu faite
 Que ja du tresor n'iert hors traite
 Së as grans festes anvés non.
 Encore est ele a Saint Sanson,
 Ce dient cil qui l'on veüe.
 Atant est du mostier issue.
 Li rois, li prince et li contor
 Les meinent el palais hauçor.
 Grant joie i out le jor menee.
 Onques porte n'i fu veeë :
 Qui vout entrer, si pout mengier.
 Onc anuit ne fist on dangier.
 Mot l'ont le jor tuit honoree.
 Ainz le jor que fu esposee,
 Ne li fist l'on si grant honor
 C'on l'en li a fait icel jor.
 Le jor franchi li rois cent sers
 Et donna armes et haubers
 A vint danzeaus qu'il adouba.
 Or oiez que Tristran fera.
 Tristran s'en part, fait a sa rente.
 Let le chemin, prent une sente,
 Tant a erré voie et sentier
 Qu'a la herberge au forestier
 En est venu celeement.
 Par l'entree premierement
 Le mist Orri el bel celier.
 Tot li trove qant qu'ot mestier.
 Orris estoit mervelles frans :
 Senglers, lehes prenet o pans,
 En ses haies grans cers et biches,
 Dains et chevreus. Il n'ert pas chiches :
 Mot en donet a ses serjanz.
 O Tristran ert la sejouranz
 Priveement en souterrin.
 Par Perinis, le franc meschin,
 Soit Tristran noves de s'amie.
 Oiez des trois, que Dex maudie !

Par qui Tristran en est alez.
 Par eus fu mot li rois malez !
 Ne tarja pas un mois entier,
 Que li rois Marc ala chacier
 Et avoc lui li traïtor.
 Or escoutez que font cel jor :
 En une lande, a une part,
 Ourent ars li vilain essart.
 Li rois s'estut es bruelleiz.
 De ses buens chiens oï les cris.
 La sont venu li troi baron
 Qui le roi mistrent a raison :
 "Rois, or entent nostre parole.
 Se la roïne a estéïfole,
 El n'en fist onques escondit ;
 S'a vilanie vos est dit,
 Et li baron de ton païs
 T'en ont par mainte fois requis
 Qu'il vuelent bien son escondire
 Qu'on Tristran n'ot sa druerie.
 Escondire se doit c'on ment.
 Si l'en fai faire jugement :
 Et envoieis l'en requier
 Priveement a ton couchier.
 S'ele ne s'en veut escondire,
 Lai l'en aler de ton empire."
 Li rois rogi qui escouta.
 "Par Deu, seigneurs Cornot, mot a
 Ne finastes de lié reter.
 De tel chose l'oï ci reter
 Que bien peüst remaindre atant.
 Dites se vos alez querant
 Que la roïne aut en Irlande.
 Chascun de vos que li demande ?
 N'osfri Tristran li a defendre ?
 Ainz n'en osastes armes prendre.
 Par vos est il hors du païs.
 Or m'avez vos du tot surpris.
 Lui ai chacié : or chaz ma feme !
 Cent dehez ait par mié la cane
 Qui me rova de lui partir.
 Par Saint Estiene le martir,
 Vos me sorquerez, ce me poise.
 Quel merveille, que l'en si taise !
 S'il se mesfit, il en est fort.
 N'avet cure de mon deport.
 O vos ne puis plus avoir pès.
 Par Saint Tresmor de Cahares,
 Ge vos ferai un geu parti.
 Ainz ne verroiz passé marsdi
 (Hui est lundi), si le verrez."

Li rois les a si esfrees
 Qu'il n'i a el fors prengent fuie.
 Li rois Mars dist : "Dex vos destruite,
 Que vos alez querant ma honte.
 Por noient certes ne vos monte.
 Ge ferai le baron venir
 Que vos aviez fait fuür."
 Qant il voient le roi marri,
 En la lande soz un larri,
 Sont decendu tuit troi a pié.
 Le roi lessent el chanp irié.
 Entre eus dient : "Que porron faire ?
 Li rois Marc est trop deputaire.
 Bien tost mandera son neveu.
 Ja n'i tendra ne fei ne veu
 Si ça revient, de nos est fins.
 Ja en forest në en chemin
 Ne trovera nul de nos trois
 Le sang n'en traie du cors frois.
 Dison le roi or aura pès,
 N'en parleron a lui ja mès."
 En mié l'essart li rois s'estot.
 La sont venu : tot les destot.
 De lor parole n'a mès cure.
 La loi qu'il tient de Deu en jure
 Tot souavet entre ses denz :
 Mar fu jostez cil parlemenz.
 S'il eüst or la force o soi,
 La fusent pris, ce dit, tuit troi.
 "Sire, font il, entendez nos.
 Marriz estes et corçoç
 Por ce que nos dison t'anor.
 L'on devroit par droit son seignor
 Consentir : tu nos sez mal gré.
 Mal ait qant qu'a soz son baudré,
 Ja mar o toi s'en marrira,
 Cil qui te het : cil s'en ira.
 Mais nos, qui somes ti feel,
 Te donions loial conseil.
 Qant ne nos croiz, fai ton plaisir.
 Assez nos en orras taisir.
 Icest maltalent nos pardonne."
 Li rois escoute, mot ne sone.
 Sor son arçon s'est acoutez.
 Ne s'est vers eus noient tornez :
 "Seignors, mot a encor petit
 Que vos oïstes l'escondit
 Que mes niès fist de ma mollier.
 Ne vosistes escu ballier.
 Querant alez a terre pié :
 La meslee dès or vos vié.

Or gerpisiez tote ma terre.
 Par Saint André que l'en vet querre
 Outre la mer jusqu'en Escoce,
 Mis m'en avez el cuer la boce,
 Que n'en istra jusqu'a un an :
 G'en ai por vos chacié Tristan."
 Devant lui viennent li felon
 Godoïne et Guenelon
 Et Danalain qui fu mot feus.
 Li troi ont aresnié entre eus,
 Mais n'i porent plai encontre.
 Vet s'en li rois sanz plus ester.
 Cil s'en partent du roi par mal.
 Forz chasteaus ont, bien clos de pal,
 Soiant sor roche, sor haut pui.
 A lor seignor feront ennui,
 Se la chose n'est amende.
 Li rois n'a pas fait longe estee.
 N'atendi chien ne veneor.
 A Tintajol, devant sa tor
 Est decendu, dedenz s'en entre.
 Nus ne set ne voit son estre.
 Es chanbres entre, çoint'espee.
 Yseut s'est contre lui levee.
 Encontre vient, l'espee a prise,
 Pus est as piez le roi asise.
 Prist l'a la main, si l'en leva.
 La roïne li enclina.
 Amont le regarde a la chiere.
 Mot la vit et cruel et fiere.
 Aperçut soi qu'il ert marriz.
 Venuz s'en est aeschariz :
 "Lasse, fait ele, mes amis
 Est trovez : mes sires l'a pris."
 Souef li dist entre ses denz.
 Le sang de li ne fu si lenz
 Qu'il ne li set monté el vis.
 Li cuer el ventre li froidis.
 Devant le roi choï enverse.
 Pasma soi, sa color a perse.
 Entre ses braz l'en a levee.
 Besie l'a et acolee.
 Pensa que mal l'eüst ferue.
 Qant de pasmer fu revenue :
 "Ma chiere amie, quë avez ?
 – Sire, poor. – Ne vos tamez."
 Qant ele l'ot, si l'aseüre.
 Sa color vient, si aseüre ;
 Adont li rest asouagié.
 Mot bel a le roi aresnié :
 "Sire, ge voi a ta color,

Fait t'ont marri ti veneor.
 Ne te doiz ja marrir de chace."
 Li rois l'entent, rist, si l'embrace.
 E li a fait li rois : "Amie,
 J'ai trois felons d'ancesorie
 Qui heent mon amendement.
 Mais sè encor nes en desment,
 Que nes enchaz fors de ma terre,
 Li fel ne crient mais ma gerre.
 Il m'ont asez adesentu.
 Et je lor ai trop consentu.
 N'i a mais rien del covertir.
 Par lor parler, par lor mentir,
 Ai mon nevo de moi chacié :
 N'ai mais cure de lor marchié.
 Prochainement s'en revendra :
 Des trois felons me vengera.
 Par lui seront encor pendu."
 La roïne l'a entendu.
 Ja parlast haut, mais ele n'ose.
 El fu sage, si se repose
 Et dist : "Dex i a fait vertuz,
 Qant mes sires s'est irascuz
 Vers ceus par qui blasme ert levé.
 Deu pri qu'il soient vergondé."
 Souef le dit, que nus ne l'ot.
 La bele Yseut, qui parler sot,
 Tot simplement a dit au roi :
 "Sire, quel mal ont dit de moi ?
 Chascun puet dire ce qu'il pense.
 Fors vos ge n'ai nule defense :
 Por ce vont il querant mon mal.
 De Deu le Pere Espirital
 Aient il male maudiçon !
 Tantes fois m'ont mis en frichon !
 – Dame, fait li rois, or m'entent :
 Parti s'en sont par mautalent
 Trois de mes plus prisiez barons.
 – Sire, por quoi, par qels raisons ?
 – Blasmer te font. – Sire, por quoi ?
 – Gel te dirai, dit li li rois :
 N'as fait de Tristran escondit.
 – Se je l'en faz ? – Et il m'ont dit...
 ... Qu'il le m'ont dit. – Ge prest'en sui.
 – Qant le feras ? – Ancor ancui.
 – Brief terme i met. – Asez est loncs.
 Sire, por Deu por ses nons,
 Entent a moi, si me conselle :
 Que puet cè estre, quel mervelle
 Qu'il ne me lesent an pès eure ?
 Se Damledeu mon cors seceure,

Escondit mais ne lor ferai
 Fors un que je deviserai.
 Se lor faisoie soirement,
 Sire, a ta cort, volant ta gent,
 Jusqu'a tierz jors me rediroient
 Qu'autre escondit avoir voudroient.
 Rois, n'ai en cest païs parent
 Qui por le mien desraignement
 En feïst gerre ne revel.
 Mais de ce me seroit mot bel.
 De lor rebeche n'ai mès cure.
 Së il vuelent avoir ma jure
 Ou s'il volent loi de juïse,
 Ja n'en voudront si roide guise
 (Metent le terme) que ne face.
 A terme avrai en mié la place
 Le roi Artur et sa mesnie.
 Se devant lui sui alegie,
 Qui me voudroit après sordire ?
 Cil me voudroient escondire,
 Quë avront veü ma deraisne,
 Vers un Cornot ou vers un Saisne ?
 Por ce m'est bel que cil i soient
 Et mon deresne a lor eulz voient.
 Së en place est Artus li rois,
 Gauvains, ses niès, li plus cortois,
 Girflez et Que li seneschaus,
 Tex cent en a li rois vasaus
 Ne mentiront por rien qu'il oient :
 Por les seurdiz se combatroient.
 Roi, por c'est bien devant eusset
 Faiz la deraisne de mon droit.
 Li Cornot sont reherceor,
 De pluseurs evre tricheor.
 Esgarde un terme, si lor mande
 Que tu veus a la Blanche Lande
 Tuit i soient, et povre et riche.
 Qui n'i sera, très bien t'afiche
 Que tu toudras lor herité.
 Si reseras d'eus acuité.
 Et li miens cors est toz seürs,
 Dès que verra li rois Artus
 Mon message, qu'il vendra ça.
 Son corage sai dès piça."
 Li rois respont : "Bien avez dit."
 Atant est li termes baniz
 A quinze jors par le païs.
 Li rois le mande a trois naïs
 Qui par mal sont parti de cort :
 Mot en sont lié, a que qu'il tort.
 Or sevent tuit par la contree

Le terme asis de l'assemblee,
 Et que la iert li rois Artus
 Et de sa mesnie le plus :
 O li vendront de sa mesnie.
 Yseut ne s'est mie atargie :
 Par Perinis manda Tristran
 Tote la paine et tot l'ahan
 Qu'el a por lui ouan eüe :
 Or l'en soit la bonté rendue !
 Metre la puet, s'il veut, en pès.
 "Di li que il il set bien marchés,
 Au chief des planches, au Mal Pas :
 Ge sollé ja un poi mes dras.
 Sor la mote, el chief de la planche,
 Un poi deça la Lande Blanche,
 Soit revestuz de dras de ladre.
 Un henap port o sai de madre,
 Une botele ait dedesoz
 O coroine atachié par noz ;
 A l'autre main tienge un puiot.
 Si aprengue de tel tripot :
 Au terme ert sor la mote assis,
 Ja set assez bociez son vis ;
 Port le henap devant son front.
 A ceus qui iluec passeront,
 Demant l'aumosne simplement.
 Il li dorront or et argent.
 Gart moi l'argent, tant que le voie
 Priveement, en chambre coie."
 Dist Perinis : "Dame, par foi,
 Bien li dirai si le secroi."
 Perinis part de la roïne.
 El bois par mié une gaudine
 Entre tot sos, par le bois vet ;
 A l'avesprer vient au recet
 Ou Tristran ert el bel celier.
 Levé estoient du mengier.
 Liez fu Tristran de sa venue.
 Bien sout, noveles de sa drue
 Li aporte li vaslet frans.
 Il dui se tienent par les mains.
 Sor un sige haut sont monté.
 Perinis li a tot conté
 Le mesage de la roïne.
 Tristran vers terre un poi encline
 Et jure qant que puet ataindre,
 Mar l'ont pensé, ne puet remaindre :
 Il en perdront encor les testes
 Et a forches pendront, as festes.
 "Di la roïne mot a mot :
 G'irai au terme, pas n'en dot.

Face soi lie, saine et baude.
 Ja n'avrai mais bain d'eve chaude
 Tant qu'a m'espee aie vengeance
 De ceus qui li ont fait pesance.
 Il sont traître fel prové.
 De li que tot ai bien trové
 A sauver soi du soirement.
 Je la verrai assez briment.
 Va, si li di que ne m'esmait :
 Ne dot pas que je n'alle au plet
 A tapine comme tafurs.
 Bien me verra li roi Artus
 Soier au chief sor le Mal Pas,
 Mais il ne me connoistra pas.
 S'aumosne avrai, se l'en pus traire.
 A la roïne puez retraire
 Ce que t'ai dit el sozterrinn
 Que fist fere si bel perrin.
 De moi li porte plus saluz
 Qu'il n'a sor moi botons menuz.
 – Bien li dirai," dist Perinis.
 Lors s'est par les degrez fors mis :
 "G'en vois au roi Artus, beau sire.
 Ce mesage m'i estuet dire
 Qu'il vienge oïr le soirement,
 Ensemble o lui chevalier cent
 Qui puis garrant li porteroient,
 Se li felon de rien greignoient
 A la dame de loiauté.
 Dont n'est ce bien ? – Or va a Dé."
 El chaceor monte et s'en torne.
 Toz les degrez en puie a orne.
 N'aura mais païs a l'esperon,
 Si est venu a Cuerlïon.
 Mot out cil poines por servir :
 Mot l'en devroit mex avenir.
 Tant a enquis du roi novele
 Que l'en li a dit bone et bele,
 Que li rois ert a Isneldone.
 Cele voie qui la s'adone
 Vet li vaslet Yseut la bele.
 A un pastor qui chalemele
 A demandé ou est li rois.
 "Sire, fait il, il sit au dois.
 Ja verroiz la Table Reonde
 Qui tornoie comme le monde.
 Sa mesnie sit environ."
 Dist Perinis : "La en iron."
 Li vaslet au perron decent.
 Maintenant s'en entra dedanz.
 Mot i avoit filz a contors

Et filz a riches vavasors
 Qui servoient por armes tuit.
 Un d'eus s'en part com s'il s'en fuit.
 Il vint au roi, et il l'apele :
 "Va, dont vien tu ? – J'aport novele :
 La defors a un chevauchant.
 A grant besoin te va querant."
 A tant estes vos Pirinis.
 Esgardez fu de maint marchis.
 Devant le roi vint a l'estage
 Ou seoient tuit li barnage.
 Li vaslet dit tot a seur :
 "Dieu saut, fait il, le roi Artur,
 Lui et tote sa compagnie,
 De par la bele Yseut s'amie,"
 Li rois se lieve sus des tables.
 "Et Dex, fait il, espiritables
 La saut et gart, et toi, amis !
 Dex, fait li rois, tant ai je quis
 De lié avoir un sol mesage !
 Vaslet, voiant cest mien barnage,
 Otrou a li qant que requiers.
 Toi tierz seras fet chevaliers
 Por le mesage a la plus bele
 Qui soit de ci jusqu'en Tudele.
 – Sire, fait il, vostre merci.
 Oiez porqoi sui venu ci,
 Et si entendent cil baron,
 Et messires Gauvain par non.
 "La roïne s'est acordee
 A son seignor, n'i a celee :
 Sire, la ou il s'acorderent,
 Tuit li baron du reigne i erent.
 Tristan s'osfri a esligier
 Et la roïne a deraisnier
 Devant le Roi de loiauté.
 Ainz nus de tele loiauté
 Ne vout armes saisir ne prendre.
 Sire, or font le roi Marc entendre
 Quë il prenge de lié deraisne.
 Il n'a frans hom, Francier ne Sesne,
 A la roi cort, de son linage.
 Gë oï dire que souef nage
 Cil qui on sostient le menton.
 Rois, se nos ja de ce menton,
 Si me tenez a losengier.
 Li rois n'a pas corage entier :
 Senpres est ci et senpres la
 La bele Yseut respondu l'a
 Qu'ele en fera droit devant vos
 Devant le Gué Aventuros :

Vos requier et merci vos crie
 Comme la vostre chiere amie
 Que vos soiez au terme mis,
 Cent i aiez de vos amis.
 Vostre cors soit atant loial,
 Vostre mesnie natural,
 Se devant vos iert alegiee,
 Et Dex la gart que n'i meschiee !
 Que pus li seriez garant,
 N'en faudriez ne tant ne qant.
 D'hui en huit jours est pris le termes."
 Plorer en font o grosses lermes.
 N'i a un sol qui de pitié
 N'en ait des euilz le vis mollié.
 "Dex, fait chascun, que li demandent ?
 Li rois fait ce que il commandent.
 Tristran s'en vet fors du païs.
 Ja ne voie il saint paradis,
 Se li rois veut, qui la n'ira,
 Et qui par droit ne l'aidera."
 Gauvain s'en est levez en piez,
 Parla et dist comme afaitiez :
 "Oncle, se j'ai de toi l'otrise,
 La deresne qui est assise
 Torra a mal as trois felons.
 Li plus coverz est Guenelons.
 Gel connois bien, si fait il moi.
 Gel boutai ja a un fangai,
 A un bohort fort et plenier.
 Se gel retien, par Saint Richier,
 N'i estovra Tristran venir.
 Se gel pooie as poins tenir,
 Ge li feroie asez ennui
 Et lui pendre an un haut pui."
 Gerflet s'en lieve enprès Gauvain,
 Et si s'en vindrent main a main.
 "Rois, mot par heent la roïne
 Denaalain et Godoïne
 Et Guenelon mot a lonc tens.
 Ja ne me tienge Dex en sens,
 Se vois encontre Godoïne,
 Se de ma grant lance fresnine
 Ne pasent outre li coutel.
 Ja n'en embraz soz le mantel
 Bele dame dosoz cortine."
 Perinis l'ot, le chief li cline.
 Dit Evains, li filz Urien :
 "Asez connois Dinoalan.
 Tot son sens met en acuser.
 Bien set faire le roi muser.
 Tant li dirai quë il me croie,

Se je l'encontre en mié ma voie,
 Con je fis ja une autre foiz.
 Ja ne m'en tienge lois ne fois,
 S'il ne se puet de moi defendre,
 S'a mes deus mains ne le fais pendre.
 Mot doit on felons chastier.
 De roi joent si losengier."
 Dist Perinis au roi Arthur :
 "Sire, je sui de tant seür
 Que li felon prendront colee,
 Qui la roïne ont quis meslee.
 Ainz a ta cort n'ot menacié
 Home de nul luitain reigné
 Que n'en aiez bien trait a chief.
 Au partir en remestrent grief
 Tuit cil qui l'ourent deservi."
 Li rois fu liez, un poi rougi :
 "Sire vaslez, alez mangier.
 Cist penseront de lui vengier."
 Li rois en son cuer out grant joie.
 Parla, bien vout Perinis l'oie :
 "Mesnie franche et honoree,
 Gardez qu'encontre l'assemblee
 Soient vostre cheval tuit gras,
 Vostre escu neuf, riche vos dras.
 Bohorderons devant la bele
 Dont vos oiez tuit la novele.
 Mot porra poi sa vie amer
 Qui se faindra d'armes porter."
 Li rois les ot trestoz semons.
 Le terme heent qu'est si lons.
 Lor vuel fust il a l'endemain.
 Oiez du franc de bone main :
 Perinis le congié demande.
 Li rois monta sur Passelande,
 Qar convoier veut le meschin.
 Courant vont par mié le chemin.
 Tuit li conte sont de la bele :
 Qui metra lance par astele,
 Ainz que parte do parlemenz ?
 Li rois offre les garnemenz
 Perinis d'estre chevalier,
 Mais il nes vout encor ballier.
 Li rois convoié l'out un poi,
 Por la bele franche au chief bloi
 Ou il n'a point de mautalent.
 Mot en parloient en alent.
 Li vaslez out riche convoi
 Des chevaliers et du franc roi.
 A grant enviz sont departiz.
 Li rois le claime : "Beaus amis,

Alez vos en, ne demorez.
 Vostre dame me saluez
 De son demoine soudoier
 Qui vient a li por apaier.
 Totes ferai ses volentez.
 Por lié serai entalentez.
 El me porra mot avancier.
 Membre li de l'espié lancier
 Qui fu en l'estache feru.
 Elle savra bien ou ce fu.
 Prié vos que li diéz ainsi.
 – Rois, si ferai, gel vos afi."
 Adont hurta l'eschaceor.
 Li rois se rest mis el retor.
 Cil s'en vient ; son mesage a fait
 Perinis qui tant mal a traït
 Por le servise a la roïne.
 Comme plus puet et il chemine.
 Onques un jor ne sejourna,
 Tant qu'il va la dont il torna.
 Raconté a sa chevauchie
 A celui qui mot en fu lie,
 Du roi Artur et de Tristan.
 Cele nuit furent a Lidan.
 Cele nuit fu la lune dime.
 Que diroie ? Li terme aprisme
 De soi alegier la roïne.
 Tristan le suen ami ne fine.
 Vestu se fu de mainte guise.
 Il fu en legne, sanz chemise.
 De let burel furent les cotes
 Et a quarreaus furent ses botes.
 Une chape de burel lee
 Out fait tallier tote enfumee.
 Affublez se fu forment bien :
 Malade semble plus que rien.
 Et nequedent si ot s'espee
 Entre ses flans estoit noee.
 Tristan s'en part, ist de l'ostal,
 Celeement, a Governal
 Qui li enseigne et si li dit :
 "Sire Tristan, ne soiez bric.
 Prenez garde de la roïne
 Qu'el n'en fera semblant et signe.
 – Maistre, fait il, si ferai bien.
 Gardez que vos faciez mon buen.
 Ge me crient mot d'aperchevance.
 Prenez mon escu et ma lance :
 Sel m'aportez, et mon cheval
 Enreignez, mestre Governal.
 Se mestier m'est, que vos saiez

Au passage près enbuschiez.
 Vos savez bien le buen passage.
 Pieça que vos en estes sage.
 Li cheval est blans comme flor :
 Covrez le bien trestot entor,
 Quë il ne soit mes conneüz
 Ne de nul home aperceüz.
 La ert Artus atot sa gent,
 Et li rois Marc tot ensement.
 Cil chevalier d'estrangle terre
 Bohorderont por los aquerre,
 Et por l'amor Yseut m'amie,
 I ferai tote une esbaudie.
 Sus la lance soit le penon
 Dont la bele me fist le don.
 Mestre, or alez. Pri vos forment
 Que le faciez mot sauvement."
 Prist son henap et son puiot,
 Le congié prist de lui, si l'ot.
 Govenal vint a son ostel.
 Son hernois prist, ainz ne fist el,
 Puis si se mist tot a la voie.
 Il n'a cure que nus ne voie.
 Tant a erré qu'enbuschié s'est
 Près de Tristan, qui au Pas est.
 Sor la mote, au chief de la mare
 S'asit Tristan, sans autre afaire.
 Devant soi fiche son bordon :
 Atachié fu a un cordon
 A quei l'aveit pendu au col.
 Entor lui sont li taier mol.
 Sor la mote forment se tret.
 Ne senbla pas home contret,
 Qar il ert gros et corporuz :
 Il n'ert pas nains, contrez, boçuz.
 La rote entent : la s'est asis.
 Mot ot bien bocelé son vis.
 Qant aucun passe devant lui,
 En plaignant disoit : "Mar i fui !
 Ja ne quidai estre aumosnier
 Ne servir jor de cest mestier !
 Mais n'en poon or mais el faire."
 Tristan lor fait des borses trere,
 Quë il fait tant chascun li done.
 Il les reçoit, que nus n'en sone.
 Tex a esté set anz mignon,
 Ne set si bien traire guignon.
 Meismes li corlain a pié
 Et li garçon, li plus proisié !
 Qui vont mangant par le chemin,
 Tristan, qui tient le chief enclin,

Lor aumosne por Deu lor quiert.
 L'un l'en done, l'autre le fiert.
 Li cuvert gars, li desfaé
 Mignon, herlot l'ont apelé.
 Escoute Tristran, mot ne sone :
 Por Deu, ce dit, le lor pardone.
 Li corbel, qui sont plain de rage,
 Li font ennui, et il est sage.
 Truant le claiment et herlot.
 Il les convoie o lo puiot :
 Plus de quatorze en fait saigner
 Si qu'il ne püent estanchier.
 Li franc vaslet de franche orine
 Ferlin ou maalle esterline
 Li ont doné : il les reçoit.
 Il lor dit quë il a toz boit.
 Si grant arson a en son cors
 A poine l'en puet geter fors.
 Tuit cil qui l'oient aparler
 De pitié prenent a plorer ;
 Ne tant ne qant pas nu mescroient
 Qu'il ne soit ladres cil quil voient :
 Pensent vaslet et escuier
 Qu'il se hastent d'aus alegier
 Et des très tendre lor seignors,
 Pavellons de maintes colors.
 N'i a riche home n'ait sa tente.
 A plain erre, chemin et sente,
 Li chevalier vienent après.
 Mot a grant presse en cel marchés ;
 Esfondré l'ont, mos est li fans :
 Li cheval entrent jusq'as flans ;
 Maint en i chiet, qui que s'en traie.
 Tristran s'en rist, point ne s'esmaie.
 Par contraire lor dit a toz :
 "Tenez vos reignes par les noz,
 Si hurtez bien de l'esperon.
 Par Deu, ferez de l'esperon,
 Qu'il n'a avant point de taier."
 Qant il le pensent essaier,
 Li marois font desoz lor piez.
 Chascun qui entre est entaiez :
 Qui n'a hueses, s'en a soffretes.
 Li ladres a la main fors traite ;
 Qant en voit un qui el tai voitre,
 Adonc flavele cil a cuite.
 Qant il le voit plus en fangoi,
 Li ladres dit : "Pensez de moi !
 Que Dex vos get fors du Mal Pas !
 Aidiez a noveler mes dras !"
 O sa botele el hanap fiert.

En estrange leu les requiert,
 Mais il le fait par lecherie,
 Qant or verra passer s'amie,
 Yseut qui a la crine bloie,
 Quë ele an ait en son cuer joie.
 Mot a grant noise en cel Mal Pas.
 Li passeor sollent lor dras ;
 De luien puet l'om oïr les huz
 De ceus qui solle la paluz.
 Cil qui les passe n'est seuez !
 Atant es vos le roi Artus :
 Esgarder vient le passeor,
 O lui de ses barons plusor.
 Criement que li marois ne fonde.
 Tuit cil de la Table Reonde
 Furent venu sor le Mal Pas
 O escu frès, o chevaus cras,
 De lor armes entreseigné.
 Tuit sont covert, et mens que pié ;
 Maint drap de soie i ot levé ;
 Bohordant vont devant le gué.
 Tristran connoissoit bien le roi
 Artus, si l'apela o soi :
 "Sire Artus, rois, je sui malades,
 Bociez, meseaus, desfaiz et fades.
 Povre est mon pere, n'out ainz terre.
 Ça sui venuz l'aumosne querre.
 Mot ai oï de toi bien dire :
 Tu ne me doiz pas escondire.
 Tu es vestuz de beaux grisens
 De Renebors, si com je pens.
 Desouz la toile retiëne
 La toue char est blanche et plaine.
 Tes janbes voi de riche paile
 Chaucies et o verte maile,
 Et les sorchauz d'une escarlate.
 Roiz Artus, voiz com je me grate ?
 J'ai les granz froiz, qui qu'ait les chاوز.
 Por Deu me donne ces sorchauz."
 Li nobles rois avoit pitié :
 Dui damoisel l'ont deschaucié.
 Li malades les sorchaux prent,
 Otot s'en vet isnelement.
 Asis se rest sor la muterne.
 Li ladres nus de ceus n'esperne
 Qui devant lui sont trespasé ;
 Fins dras en a a grant plenté
 Et les sorchauz Artus le roi.
 Tristran s'asist sor le maroi.
 Qant il se fu iluec assis,
 Li rois Marc, fiers et posteïs,

Chevaucha fort vers le taier.
 Tristran l'aqueut a essaier
 S'il porra rien avoir du suen.
 Son flavel sonè a haut suen,
 A sa voiz roe crie a paine ;
 O le nès fait subler l'alaine :
 "Por Deu, roi Marc, un poi de bien ! "
 S'aumuce trait, si li dit : "Tien,
 Frere, met la ja sus ton chief.
 Maintes foiz t'a li tens fait grief.
 – Sire, fait il, vostre merci !
 Or m'avez vos de froit gari."
 Desoz la chape a mis l'aumuce.
 Qant qu'il puet la trestorne et muce.
 "Dom est tu, ladres ? fait li rois.
 – De Carloon, filz d'un Galois.
 – Quanz anz a esté fors de gent ?
 – Sire, trois anz i a, ne ment.
 Tant com je fui en saine vie,
 Mot avoie cortoise amie.
 Por lié ai je ces boces lees.
 Ces tartaries plain dolees
 Me fait et nuit et jor soner
 Et o la noisè estoner
 Toz ceus qui je demant du lor
 Por amor Deu li criator."
 Li rois li dit : "Ne celez mie
 Comment ce te donna t'amie.
 – Dans rois ses sires ert meseaus ;
 O lié faisoie mes joiaus :
 Cist maus me prist de la comune.
 Mais plus bele ne fu quë une.
 – Qui est ele ? – La bele Yseut.
 Einsi se vest com cele seut."
 Li rois l'entent : riant s'en part.
 Li rois Artus, de l'autre part,
 En est venuz, qui bohordot :
 Joios se fist, qui plus ne pout.
 Artus enquist de la roïne :
 "El vient, fait Marc, par la gaudine.
 Dan roi, ele vient o Andret :
 De lié conduire s'entremet."
 Dist l'un a l'autre : "Ne sai pas
 Comment isse de cest Mal Pas.
 Or eston ci, si prenon garde."
 Li trois felon, qui mal feu arde !
 Vindrent au gué, si demanderent
 Au malade par ont passerent
 Cil qui mains furent entaié.
 Tristran a son puiot drecié
 Et lor enseigne un grant molanc :

"Vez la cel torbe après cel fanc.
 La est li droiz asseneors :
 G'i ai veü passer plusors."
 Li felon entrent en la fange
 La ou li ladres lor enseigne,
 Fange troverent a merveille
 Desi q'as auves de la selle.
 Tuit troi chiënt a une flote.
 Li malades fu sus la mote,
 Si lor cria : "Poigniez a fort !
 Se vos estes de tel tai ort,
 Alez, segnor ! Par saint apostre,
 Si me done chascun du vostre !"
 Li cheval fondent el taier.
 Cil se prenent a esmaier,
 Qar ne trovent rive ne fonz.
 Cil qui bohordent sor le mont
 Sont acoru isnelement.
 Oiez du ladre com il ment :
 "Seignors, fait il a ces barons,
 Tenez vos bien a vos archons.
 Mal ait cil fans qui est si mos !
 Ostez ces manteaus de vos cox !
 Si braçoiez par mié le tai !
 Je vos di bien, que très bien sai,
 G'i ai hui veü gent passer."
 Qui donc veïst henap casser !
 Qant li ladres le henap loche,
 O la coroie fiert la boche
 Et o l'autre des mains flavele.
 Atant es vos Yseut la bele.
 El taier vit ses ainemis.
 Sor la mote sist ses amis.
 Joie en a grant, rit et envoie.
 A pié decent sor la faloise.
 De l'autre part furent li roi
 Et li baron qu'il ont o soi,
 Qui esgardent ceus du taier
 Torner sor coste et ventrellier.
 Et li malades les arguë :
 "Seignors, la roïne est venue
 Por faire son aresnement.
 Alez oïr cel jugement."
 Poi en i a joie n'en ait.
 Oiez du ladre, du desfait :
 Donoalen met a raison :
 "Pren t'a la main a mon baston,
 Tire a deus poinz mot durement."
 Et cil li tent tot maintenant :
 Le baston li let li degiez ;
 Ariere chiet, tot est plungiez :

N'en vit on fors le poil rebors.
 Et qant il fu du tai trait fors,
 Fait li malades : "N'en poi mes.
 J'ai endormi jointes et ners,
 Les mains gourdes por le mal d'Agre,
 Les piez enflez por le poacre.
 Li maus a empirez ma force,
 Ses sont mi braz com une escorde."
 Dinas estoit o la roïne ;
 Aperçut soi, de l'uiel li cline :
 Bien sout Tristran ert soz la chape.
 Les trois felons vit en la trape ;
 Mot li fu bel et mot li plot
 De ce qu'il en ont fait tripot.
 A grant martire et a dolor
 Sont issu li encuseor
 Du taier defors : a certain,
 Ja ne seront mais nez sanz bain.
 Voiant le pueple se despollent.
 Les dras laissent, autres racuellent.
 Mais or oiez du franc Dinas
 Qui fu de l'autre part du pas :
 La roïne met a raison.
 "Dame, fait il, cel siglaton
 Estera ja forment laidiz.
 Cil garez est plain de rouiz :
 Marriz en sui, forment m'en poise,
 Se a vos dras point en adoise.
 Yseut rist, qui n'ert pas coarde.
 De l'uel li guigne, si l'esgarde :
 Le penser sout a la roïne.
 Un poi aval, lez une espine,
 Torne a un gué, lui et Andrez
 Ou trespasserent auques nez.
 De l'autre part fu Yseut sole.
 Devant le gué fu grant la fole
 Des deus rois et de lor barnage.
 Oiez d'Yseut com el fu sage :
 Bien savoit que cil l'esgardoient
 Qui outre le Mal Pas estoient.
 Ele est au palefroi venue,
 Prent les langues de la sambue,
 Ses noua desus les arçons :
 Nus escuiers ne nus garçons
 Por le taier mex nes levast
 Ne ja mex nes aparellast.
 Li lorain boute soz la selle,
 Le poitrail oste Yseut la bele,
 Au palefroi oste son frain.
 Sa robe tien en une main,
 De l'autre la corgie tint.

Au gué o le palefroi vint ;
 De la corgie l'a feru
 Et il passe outre la palu.
 La roïne out mot grant esgart
 De ceus qui sont de l'autre part.
 Li roi prisié s'en esbaudirent
 Et tuit li autre qui le virent.
 La roïne out de soie dras :
 Aporté furent de Baudas ;
 Forré furent de blanc hermine.
 Mantel, bliaut, tot li traïne.
 Sor ses espaules sont si crin,
 Bendé a ligne sor or fin.
 Un cercle d'or out sor son chief
 Qui empare de chief en chief,
 Color rosine, fresche et blanche.
 Einsi s'adrece vers la planche :
 "Ge vuel avoir a toi afere.
 – Roïne franche, debonere,
 A toi irai sanz escondire,
 Mais je ne sai que tu veus dire.
 – Ne vuel mes dras enpalüer
 Asne sera de moi porter
 Tot suavet par sus la planche.
 – Avoi ! fait il, roïne franche,
 Ne me requerez pas tel plet.
 Je sui ladres, boçu, desfait.
 – Cuite, fait ele, un poi t'arenge.
 Quides tu que ton mal me prenge ?
 N'en aies doute, non fera.
 – A Dex, fait il, ce que sera.
 A lui parler point ne m'ennoie."
 O le puiot sovent s'apoie.
 "Diva ! malades, mot est gros !
 Tor la ton vis et ça ton dos :
 Ge monterai comme vaslet."
 Et lors s'en sorrüst li degiet.
 Torne le dos et ele monte.
 Tuit les gardent, et roi et conte.
 Ses cuises tient sor son puiot.
 L'un pié sorleve et l'autre clot ;
 Sovent fait senblant de choier ;
 Grant chiere fai de soi doloir.
 Yseut la bele chevaucha,
 Janbe deça, janbe dela.
 Dist l'un a l'autre : "Or esgardez...
 ... Vez la roïne chevauchier
 Un malade qui seut clochier.
 Près qu'il ne chiet de sor la planche.
 Son puiot tient desor sa hanche.
 Alon encontre ce mesel

A l'issue de cest gacel."
 La corurent li damoiseil.
 Li rois Artus cele part torne
 Et li autre trestot a orne.
 Li ladres ot enclin le vis.
 De l'autre part vint el país.
 Yseut se lait escolorgier.
 Li ladres prent a reperier.
 Au departir il redemande
 La bele Yseut anuit viande.
 Artus dist : "Bien l'a deservi :
 Ha ! roïne, donez la li."
 Yseut la bele dist au roi :
 "Par cele foi que je vos doi,
 Forz truanz est, asez en a ;
 Ne mangera hui ce qu'il a.
 Soz sa chape senti sa guige.
 Rois, s'aloierè n'apetiche :
 Les pains demiés et les entiers
 Et les pieces et les quartiers
 Ai bien parmié le sac sentu.
 Viande a, si est bien vestu.
 De vos sorchauz, s'il les veut vendre,
 Puet il cinc soz d'esterlins prendre,
 Et de l'aumuce mon seignor,
 Achat bien lit : si soit pastor,
 Ou un asne qui past le tai.
 Il est herlot, si que jel sai,
 Hui a suï bone pasture.
 Trové a gent a sa mesure.
 De moi n'en portera qui valle
 Un sol ferlinc n'une maalle."
 Grant joie en meinent li dui roi.
 Amené ont son palefroi.
 Montee l'ont. D'iluec tornerent :
 Qui ont armes lors bohorderent
 Tristan s'en vet du parlement.
 Vient a son mestre qui l'atent.
 Deus chevaus riches de Castele
 Ot amené, o frain, o sele,
 Et deus lances et deus escuz.
 Mot les out bien desconneüz.
 Des chevaliers que vos diroie ?
 Une guinple blanche de soie
 Out Govenal sor son chief mise :
 N'en pert que l'uel en nule guise.
 Arire s'en torne le pas.
 Mot par ot bel cheval et cras.
 Tristan rot le Bel Joeor :
 Ne puet on pas trover mellor.
 Cote, sele, destrier et targe

Out couvert d'une noire sarge.
 Son vis out couvert d'un noir voil :
 Tot est covert et chief et poil.
 A sa lance ot l'enseigne mise
 Que la bele li ot tramise.
 Chascun monte sor son destrier.
 Chascun out çaint le brant d'acier.
 Einsi armé, sor lor chevaus,
 Par un vert pré, entre deus vaus,
 Sordent sus en la Blanche Lande.
 Gauvain, li niès Artus, demande
 Gerflet : "Vez en la deus venir
 Qui mot viennent de grant air.
 Nes connois pas. Ses tu qu'il sont ?
 – Ges connois bien, Girflet respond.
 Noir cheval a et noire enseigne :
 Cë est li Noirs de la Montaigne.
 L'autre connois as armes vaires,
 Qar en cest païs n'en a gaires.
 Il sont faé, gel sai sans dote."
 Icil vindrent fors de la rote,
 Les escus près, lances levees,
 Les enseignes au fer fermees.
 Tant bel portent lor garnement
 Comme s'il fusent né dedenz.
 Des deus parolent assez plus
 Li rois Marc et li rois Artus
 Qu'il ne font de lor deus compaignes
 Qui sont laïs es larges plaines.
 Es rens perent li dui sovent.
 Esgardé sont de mainte gent.
 Parmié l'angarde ensemble poignent,
 Mais ne trovent a qui il joignent.
 La roïne bien les connut.
 A une part du renc s'estut,
 Ele et Brengain. Et Andrez vint.
 Sor son destrier ses armes tint.
 Lance levee, l'escu pris,
 A Tristan saute en mié le vis.
 Nu connoisoit de nule rien,
 Et Tristan le connoisoit bien.
 Fiert l'en l'escu, en mié la voie
 L'abat et le braz li peçoie.
 Devant les piez a la roïne,
 Cil jut sanz lever sus l'eschine.
 Governal vit le forestier
 Venir des très sor un destré,
 Qui vout Tristan livrer a mort
 En sa forest ou dormoit fort.
 Gran aleüre a lui s'adrece.
 Ja ert de mort en grant destrece :

Le fer tranchant li mist el cors,
 O l'acier bote le cuir fors.
 Cil chaï mort, si c'onques prestre
 N'i vint a tens ne n'i pot estre.
 Yseut, qui ert et franche et simple,
 S'en rist doucement soz sa gimple.
 Gerflet et Cinglor et Ivain,
 Tolas et Coris et Vauvain
 Virent laidier lor compaignons :
 "Seignors, fait Gaugains, que ferons ?
 Li forestier gist la baé.
 Saciez que cil dui sont faé.
 Ne tant ne qant né connoison :
 Or nos tienent il por bricons.
 Brochons a eus, si les faut prendre.
 – Quiès nos porra, fait li rois, prendre
 Mot nos avra servi a gré."
 Tristan se trait aval au gué,
 Et Governal, outrepasserent.
 Li autre sire nes oserent.
 En pais remestrent, tuit destroit.
 Bien penserent fantosme soit.
 As herberges vuelent torner,
 Qar laisié ont le bohorder.
 Artus la roïne destroie.
 Mot li senbla breve la voie...
 ...Qui la voie aloignast sor destre.
 Descendu sont a lor herberges.
 En la lande out assez herberges.
 Mot en costerent li cordel.
 En leu de jonc et de rosel,
 Glagié avoient tuit lor tentes.
 Par chemins viennent et par sentes.
 La Blanche Lande fu vestue.
 Maint chevalier i out sa drue.
 Cil qui la fu enz en la pree
 De maint grant cerf ot la menee.
 La nuit sejourment a la lande.
 Chascuns rois sist a la demande.
 Qui out devices n'est pas lenz :
 Li uns a l'autre fait presenz.
 Ly rois Artus, après mengier,
 Au tref roi Marc vait contoier.
 Sa privee maisnie maine.
 La ot petit de dras de laine :
 Tuit li plusor furent de soie.
 Des vesteüres que diroie ?
 De laine i out, ce fu en graine ;
 Escarlante cel drap de laine :
 Molt i ot gent de riche ator.
 Nus ne vit deus plus riches corz :

Mestier nen est dont la nen ait.
 En pavellons ont joie fait.
 La nuit devisent lor afaire :
 Comment la franche debonere
 Se doit deraisnier de l'outrage,
 Voiant les rois et lor barnage.
 Couchier s'en vet li rois Artus
 O ses barons et o ses druz.
 Maint calemel, mainte troïne,
 Qui fu la nuit en la gaudine
 Oïst an pavellon soner.
 Devant le jor prist a toner.
 A fermeté fu de chalor.
 Les gaites ont corné le jor.
 Par tot commencent a lever.
 Tuit sont levé sanz demorer.
 Li soleuz fu chاوز sor la prime,
 Choiete fu et nielle et frime.
 Devant les tentes as deus rois
 Sont asenblé Corneualois :
 N'out chevalier en tot le reigne
 Qui n'ait o soi a cort sa feme.
 Un drap de soie a paile bis
 Devant le tref au roi fu mis :
 Ovrez fu en bestes menuz.
 Sor l'erbe vert fu estenduz.
 Li dras fu achaté en Niques.
 En Cornoualle n'ot reliques
 En tresor nē en filatieres,
 En aumaires n'en autres ceres,
 En fiertes n'en escrinz n'en chases,
 En croiz d'or ne d'argent, n'en mases,
 Sor le paile les orent mises,
 Arengies, par ordre asises.
 Li roi se traient une part :
 Faire i volent loial esgart.
 Li rois Artus parla premier,
 Qui de parler fu prinsautier :
 "Rois Marc, fait il, qui te conselle
 Tel outrage si fait merveille :
 Certes, fait il, sil se desloie.
 Tu es legier a metre en voie :
 Ne dois trover parole fause !
 Trop te feroit amere sause,
 Qui parlement te fist joster !
 Mot li devoit du cors coster
 Et ennuier, qui voloit faire.
 La franche Yseut, la debonere,
 Ne veut respit ne terme avoir.
 Cil püent bien de fi savoir,
 Qui vendront sa deresne prendre,

Que ges ferai encore pendre,
 Qui la reteront de folie
 Pus sa deresne, par envie :
 Digne seroient d'avoir mort.
 Or oiez, roi, qui ara tort :
 La roïne vendra avant,
 Si qel verront petit et grant,
 Et si jurra o sa main destre,
 Sor les corsainz, au roi celestre
 Qu'el onques n'ot amor commune
 A ton neveu, ne deus nē une,
 Que l'en tornast a vilanie,
 N'amor ne prist par puterie.
 Dan Marc, trop a icē duré :
 Qant ele avra eisi juré,
 Di tes barons qu'il aient pès.
 – Ha ! sire Artus, qu'en pus je mès ?
 Tu me blasmes, et si as droit,
 Quar fous est qui envieus croit.
 Ges ai creüz outre mon gré.
 Se la deraisne est en cel pré,
 Ja n'i avra mais si hardiz,
 Sē il après les escondiz
 En disoit rien sē anor non,
 Qui n'en eüst mal gerredon.
 Ce saciez vos, Artus, frans rois,
 C'a esté fait, c'est sor mon pois.
 Or se gardent d'ui en avant ! "
 Li conseil departent atant.
 Tuit s'asistrent par mié les rens,
 Fors les deus rois ; c'est a grant sens :
 Yseut fu entre eus deus as mains.
 Près des reliques fu Gauvains.
 La mesnie Artus, la proisie,
 Entour le paille est arengie.
 Artus prist la parole en main,
 Qui fut d'Iseut le plus prochain :
 "Entendez moi, Yseut la bele ;
 Oiez de quoi on vos apele :
 Que Tristran n'ot vers vos amor
 De puteé ne de folor,
 Fors cele que doit porter
 Envers son oncle et vers sa per.
 – Seignors, fait el, por Deu merci !
 Saintes reliques voi ici.
 Or escoutez que je ci jure,
 De qoi le roi ci asseüre :
 Si m'aît Dex et saint Ylaire,
 Ces reliques, cest saintuaire,
 Totes celes qui ci ne sont
 Et tuit celes de par le mont,

Qu'entre mes cuises n'entra home
 Fors le ladre qui fist soi some,
 Qui me porta outre les guez,
 Et li rois Marc mes esposez.
 Ces deus ost de mon soirement,
 Ge n'en ost plus de tote gent.
 De deus ne me pus escondire :
 Du ladre, du roi Marc mon sire.
 Li ladres fu entre mes jambes...
 ... Qui voudra que je plus en face,
 Tote en sui preste en ceste place."
 Tuit cil qui l'ont oï jurer
 Ne püent pas plus endurer :
 "Dex ! fait chascuns, si fiere en jure !
 Tant en a fait après droiture !
 Plus i a mis que ne disoient
 Ne que li fel ne requeroient.
 Ne li covient plus escondit
 Qu'avez oï, grant et petit :
 Fors du roi et de son nevo,
 Ele a juré et mis en vo
 Qu'ente ses cuises nus n'entra
 Que li meseaus qui la porta
 Ier, endroit tierce, entre les guez,
 Et li rois Marc, ses esposez.
 Mal ait jamais l'en mesquerra ! "
 Li niès Artus en piez leva,
 Le roi Marc a mis a raison,
 Que tuit l'oïrent li baron :
 "Rois, la deraisne avon veüe
 Et bien oïe et entendue.
 Or esgardent li troi felon,
 Donoalent et Guenelon
 Et Goudoïne li mauvès,
 Qu'il ne parolent sol jamès :
 Ja ne seront en cele terre
 Qu'il maintenist ne pais ne gerre,
 Dès que j'orroie la novele
 De la roïne Yseut la bele,
 Que n'i allons a esperon
 Lui deraisnier par grant raison.
 – Sire, fait el, vostre merci ! "
 Mot sont de cort li troi haï,
 Les corz departent, si s'en vont.
 Yseut la bele o le chief blond
 Mercie mot le roi Artur.
 "Dame, fait-il, je vos asur :
 Ne troverez mais qui vos die,
 Tant com j'aurais santé ne vie,
 Nis une rien sē amor non.
 Mal le penserent li felon.

Ge prié le roi vostre seignor,
 Et feelment, mot par amor,
 Que mais felon de vos ne croie."
 Dist li roi Marc : "Se jel faisoie
 D'or en avant, si me blasmez."
 Li uns de l'autre s'est sevez.
 Chascun s'en vient a son roiaume :
 Li rois Artus vient a Durelme,
 Rois Marc remest en Cornoualle.
 Tristran sejourne, poi travaille.
 Li rois a Cornoualle en pès.
 Tuit le criement et luin et près.
 En ses deduiz Yseut en meine :
 De lié amer forment se paine.
 Mais, qui qu'ait pais, li troi felon
 Sont en esgart de traïson.
 A eus fu venue une espie
 Qui va querant changier sa vie :
 "Seignors, fait-il, or m'entendez.
 Se je vos ment, si me pendez.
 Li rois vos sout l'autrier mal gré
 Et vos en acueli en hé
 Por le deraisne sa mollier.
 Pendre m'otroi ou essillier,
 Se ne vos mostre apertement
 Tristran, la ou son aise atent
 De parler o sa chiere drue.
 Il est repost, si sai sa mue.
 Qant li rois va a ses deduis,
 Tristran set mot de Malpertuis :
 En sa chambre va congié prendre.
 De moi faciez en un feu cendre,
 Se vos alez a la fenestre
 De la chambre, derier a destre,
 Se n'i veez Tristran venir,
 S'espee çainte, un arc tenir,
 Deus seetes en l'autre main.
 Enuit verrez venir par main.
 – Comment le sez ? – Je l'ai vëu.
 – Tristran ? – Je, voire, et conneü.
 – Qant i fu il ? – Hui main l'i vi.
 – Et qui o lui ? – Cil son ami.
 – Ami ? et qui ? – Dan Govenal.
 – Ou se sont mis ? – En haut ostal
 Se deduient. – C'est chiès Dinas ?
 – Et je que sai ? – Il n'i sont pas
 Sanz son seü. – Asez puet estre.
 – Ou verron nos ? – Par la fenestre
 De la chambre, cë es tot voir.
 Se gel vos mostre, grant avoir
 En doi avoir, qant l'en ratent.

– Nomez l'avoir. – Un marc d'argent.
 – Et plus assez que la promesse,
 Si nos aït iglese et messe.
 Se tu mostres, n'i puez fallir
 Ne te façon amanantir.
 – Or m'entendez, fait li cuvert,
 Est un petit pertus overt
 Endroit la chambre la roïne.
 Par dedevant vet la cortine.
 Triès la chambrè est grant la doiz
 Et bien espesse li jagloiz.
 L'un de vos trois i aut matin :
 Par la fraite du neuf jardin,
 Voist belement tresque au pertus.
 Fors la fenestre n'i aut nus.
 Faites une longue brochete
 A un coutel, bien agüete ;
 Poignez le drap de la cortine
 O la broche poignant d'espine.
 La cortine souavet sache
 Au pertuset, c'on ne l'estache,
 Que tu voies la dedenz cler,
 Qant il venra a lui parler.
 S'eissi t'en prenz sol trois jorz garde,
 Atant otroi que l'en m'en arde,
 Se ne veez ce que je di."
 Fait chascuns d'eus : "Je vos afi
 A tenir nostre covenant."
 L'espie font aler avant.
 Lors devisent li queus d'eus trois
 Ira premier voier l'orlois
 Que Tristan a la chambre maine
 O celié qui seue est demeine.
 Otroié ont que Goudoïne
 Ira au premerain termine.
 Departent soi, chascun s'en vet.
 Demain savront com Tristran sert.
 Dex ! la franche ne se gardoit
 Des felons ne de lor tripot.
 Par Perinis, un suen prochain,
 Avoit mandé que l'endemain
 Tristran venist a lié matin :
 Li rois iroit a Saint Lubin.
 Oez, seignors, quel aventure !
 L'endemain fu la nuit obscure.
 Tristran se fu mis a la voie
 Par l'espesse d'un'espinoie.
 A l'issue d'une gaudine
 Garda : vit venir Goudoïne,
 Et s'en venoit de son recet.
 Tristan li a fait un aget :

Repost se fu an l'espinoi.
 "Ha ! Dex, fait il, regarde moi,
 Que cil qui vient ne s'aperçoive,
 Tant que devant moi le reçoive ! "
 En sus l'atent, s'espee tient.
 Goudoïne autre voie tient.
 Tristran remest, a qui mot poise.
 Ist du buison, cele part toise,
 Mais por noient, qar cil s'esloigne
 Qui en fel leu a mis sa poine.
 Tristran garda au luien, si vit
 (Ne demora quë un petit)
 Denoalan venir anblant,
 O deus levriers : mervelles grant !
 Afustez est a un pomier.
 Denoalent vint le sentier
 Sor un petit palefroi noir.
 Ses chiens out envoié mover
 En une espoise un fier sengler.
 Ainz qu'il le puisen desangler,
 Aura lor mestre tel colee
 Que ja par mire n'ert sanee.
 Tristran le preuz fu desfublez.
 Denoalen es tost alez.
 Ainz s'en sout mot, quant Tristran saut.
 Fuïr s'en veut, mais il i faut :
 Tristran li fu devant trop près.
 Morir le fist : qu'en pout il mès ?
 Sa mort queroit : cil s'en garda,
 Que le chief du bu li sevrà.
 Ne lui lut dire : "Tu me bleces."
 O l'espee trencha les treces,
 En sa chauce les a boutees,
 Qant les avra Yseut mostrees,
 Qu'ele l'en croie qu'il l'a mort.
 D'iluec s'en part Tristran a fort.
 "Ha ! las, fait il, qu'est devenuz
 Goudoïne (or s'est toluz)
 Que vi venir orainz si tost ?
 Est il passez ? Ala tantost ?
 S'il m'atendist, savoir peüst
 Ja mellor guerredon n'eüst
 Que Donalan le fel en porte
 Qui j'ai laisié la teste morte."
 Tristran laise le cors gesant
 En mié la lande, envers, sanglent.
 Tert s'espee, si l'a remise
 En son fuerre ; sa chape a prise,
 Le chaperon el chief soi met ;
 Sor le cors un grant fust atret ;
 A la chambre sa drue vint.

Mais or oiez com li avint.
 Goudoïne fu acoruz
 Et fu ainz que Tristran venuz.
 La cortine ot dedenz percie,
 Vit la chambre, qui fu jonchie.
 Tot vit qant que dedenz avoit.
 Home fors Perinis ne voit.
 Brengain i vint, la damoisele,
 Ou out pignié Yseut la bele :
 Le pieigne avoit encor o soi.
 Le fel qui fu a la paroi
 Garda, si vit Tristran entrer
 Qui tint un arc d'aubor anter.
 En sa main tint ses deus seetes,
 En l'autre deus treces longuetes.
 Sa chape osta : pert ses genz cors.
 Iseut la Belle o les crins sors
 Contre lui lieve, sil salue.
 Par sa fenestre vit la nue
 De la teste de Gondoïne.
 De grant savoir fu la roïne.
 D'ire tresue sa persone.
 Yseut Tristran en araisone :
 "Se Dex me gart, fait il, au suen,
 Vez les treces Denoalen.
 Ge t'ai de lui pris la venjance :
 Ja mais par lui escu ne lance
 N'iert achatez ne mis en pris.
 – Sire, fait ele, ge qu'en puis ?
 Mais prié vos que cest arc tendez,
 Et verron com il est bendez."
 Tristan s'esteut, si s'apensa,
 Oiez ! en son penser tensa.
 Prent s'entente, si tendi l'arc.
 Enquiert noveles du roi Marc :
 Yseut l'en dit ce qu'ele en sot...
 ...S'il en peüst vis eschaper,
 Du roi Marc et d'Iseut sa per
 Referoit sordre mortel gerre.
 Cil qui Dex doinst anor conquerre
 L'engardera de l'eschaper.
 Yseut n'a cure de gaber :
 "Amis, une seete encorde.
 Garde du fil qu'il ne retorde.
 Je vois tel chose dont moi poise.
 Tristran, de l'arc nos pren ta toise."
 Tristran s'estut, si pensa pose.
 Bien soit qu'el voit aucune chose
 Qui li desplait. Garda en haut :
 Grant poor a, tremble et tresaut.
 Contre le jor, par la cortine,

Vit la teste de Godoïne.
"Ha ! Dex, vrai roi, tant riche trait
Ai d'arc et de seete fait :
Consentez moi que cest ne falle !
Un des trois feus de Cornoualle
Voi, a grant tort, par la defors.
Dex, qui le tuen saintisme cors
Por le pueple meïs a mort,
Lai moi venjance avoir du tort
Que cil felon muevent vers moi."
Lors a torné vers la paroi,
Sovent ot entesé, si trait.
La seete si tost s'en vait
Rien ne peüst de lui gander.
Par mié l'uel la li fait brandir,
Trencha le test et la cervele.
Esmerillons në arondele
De la moitié si tost ne vole ;
Se ce fust une pome mole,
N'issist la seete plus tost.
Cil chiet, si se hurte a un post,
Onques ne piez ne braz ne mut.
Seulement dire ne li lut :
"Blessiez sui ! Dex ! Confession..."

Tristan de Thomas

Fragment du manuscrit de Cambridge : Le Verger

... Entre ses bras tient la reine.
 Bien cuidoiert estre a seor.
 Sorvient i par estrage eor
 Li rois, que li nains i amene.
 Prendre les cuidoit a l'ovraïne,
 Mès, merci Deu, bien demorerent
 Qant aus endormis les troverent.
 Li rois les voit, au naim a dit :
 "Atendés moi chi un petit ;
 En cel palais la sus irai,
 De mes barons i amerrai :
 Verront com les avon trovez.
 Ardoir les frai, qant ert pruvé."
 Tristan s'esvella a itant,
 Voit le roi, mès ne fait senblant,
 Car el palès va il son pas.
 Tristran se dreche et dit : "A ! las !
 Amie Yseut, car esvelliez :
 Par engien somes agaitiez.
 Li rois a veu qu'avon fait ;
 Au palais a ses homes vait ;
 Fra nos, s'il puet, ensemble prendre,
 Par jugement ardoir en cendre.
 Je m'en voil aler, bele amie.
 Vos n'avez garde de la vie,
 Car ne poretz estre provee...
 ... Fuïr deport et querre eschil,
 Guerpir joie, siovre peril.
 Tel duel ai por la departie
 Ja n'avrai hait jor de ma vie.
 Ma doce dame, je vos pri ;
 Ne me metés mie en obli :
 En loig de vos autant m'amez
 Comme vos de près fait avez.
 Je n'i os, dame, plus atendre :
 Or me baisiés au congie prendre."
 De li baisier Yseut demore ;
 Entent les dis et voit qu'il plore ;
 Lerment si oil, du cuer sospire :
 Tendrement dit : "Amis, bel sire,
 Bien vos doit membrer de cest jor
 Que partistes a tel dolor.
 Tel paine ai de la desevranché,
 Ains mais ne sui que fu pesanche.
 Ja n'avrai mais, amis, deport,
 Qant j'ai perdu vostre confort,
 Si grant pitié, ne tel tendrour
 Qant doi partir de vostre amor ;

Nos cors partir ore convient,
 Mais l'amor ne partira nient.
 Nequedent cest anel pernés :
 Por m'amor, amis, le gardés...
 Fragment du manuscrit Sneyd : Le mariage
 ... Sis corages mue sovent
 E pense molt diversement
 Cum changer puisse sun voleir,
 Qant sun desir ne puit aveir,
 Et dit dunc : "Ysolt, bele amie,
 Molt est diverse vostre vie :
 La nostre amur tant se deserve
 Qu'ele n'est fors pur mei decevre.
 Jo perc pur vus joie e deduit,
 E vus l'avez e jur e nuit ;
 Jo main ma vie en grant dolur,
 E vos vestre en delit d'amur.
 Jo ne faz fors vos desirer,
 E vos nel püez consirer
 Que deduiz e joie n'aiez
 Et que tuiz vos buens ne facez.
 Pur vostre cors su jo em paine.
 Li res sa joië en vos maine ;
 Sun deduit mainë e sun buen,
 Co que mien fu orë est suen.
 Co qu'aveir ne puis claim jo quite,
 Car jo sai bien qu'il se delite ;
 Ublië m'ad pur suen delit.
 En mun corage ai en despit
 Tuit altres pur sulë Ysolt,
 E rien comforter ne me volt
 E si set bien ma grant dolur
 E l'anguisse qu'ai pur s'amur,
 Car d'altre sui mult coveité,
 E pur ço grifment anguissé.
 Se d'amur tant requis n'esteie,
 Le desir milz sofrir porreie
 E par l'enchalz quid jo gurpir,
 S'ele n'en pense, mun desir.
 Qant mun desir ne puis aveir,
 Tenir m'estuit a mun püeir,
 Car m'est avis faire l'estot :
 Issi fait cil ki mais n'en pot.
 Que valt tant lunges demurer
 E sun bien tuit diz consirer ?
 Que valt l'amur a maintenir
 Dunt nul bien ne put avenir ?
 Tantes paines, tantes dolurs
 Ai jo sufert pur ses amurs
 Que retraire m'en puis jo bien.
 Maintenir la ne me valt rien.

De li sui del tuit obliez,
 Car sis corages est changez
 E ! Deu, bel pere, reis celestre,
 Icest cange coment puit estre ?
 Coment avreit ele changé ?
 Qant encore maint l'amisté,
 Coment porrat l'amur gurpir ?
 Ja n'en puis jo pur rien partir.
 Jo sai bien, si parti em fust
 Mis cuers, par le suen le soüst :
 Ne mal ne bien ne rien ne fist
 Que mis cuers tost ne le sentist.
 Par le mien cuer ai bien sentu
 Que li suens cuer m'ad bien tenu
 E cumforté a sun poeir.
 Se mun desir ne puis aveir,
 Ne dei pas pur ço cur a change
 E li laisier pur une estrange,
 Car tant nos sumes entremis
 E noz cors en amur malmis,
 S'aveir ne puis jo mun desir
 Que pur altre deive languir ;
 E a iço qu'ele poüst,
 Voleir ad, si poeir oüst ;
 Car ne li dei saveir mal gré
 Qant bien ad en sa volenté :
 Së ele mun voleir ne fait,
 Ne sai jo quel mal gré en ait.
 Yseut, quel que seit le poeir,
 Vers mei avez mult buen penseir :
 Coment purreit il dunc changier ?
 M'amur vers li ne pois trichier
 Jo sai bien, si changer volsist,
 Que li miens coers tost le sentist.
 Que que seit de la tricherie,
 Jo sent mult bien la departie :
 En mun corage très bien sent
 Que petit mei aime u nient,
 Car s'ele en sun coer plus m'amast,
 D'acune rien me confortast.
 Ele, de quei ? D'icest ennui.
 U me trovreit ? La u jo sui.
 Si ne set u n'en quele tere !
 Nun ! E si me feïst dunc querre !
 A que faire ? Pur ma dolor.
 Ele n'ose pur sun seignur :
 Tuit en oüst ele voleir.
 A quei, qant ne le pot aveir ?
 Aimt sun seignur, a lui se tienge !
 Ne ruis que de mei li sovienge !
 Ne la blam pas s'ele m'oblie,

Car pur mei ne deit languir mie :
 Sa grant belté pas nel requirt,
 Ne sa nature n'i afirt,
 Qant de lui ad tut sun desir,
 Que pur altre deive languir.
 Tant se deit deliter al rei,
 Oblïer deit l'amur de mei,
 En sun seignur tant deliter
 Que sun ami deit oblïer.
 E quei li valt ore m'amur
 Emvers le delit sun seignur ?
 Naturelment lui estuit faire
 Qant a sun voleir ne volt traire :
 A ço se tienge q'aveir puet,
 Car ço qu'aime laissier estuit.
 Prenge ço qu'ele puet aveir
 E aturt bien a sun voleir :
 Par jueir, par sovent baisier
 Se puet l'en issi acorder.
 Tost li porra plaisir si bien,
 De mei ne li menbera rien.
 Se li menbrë, e mei que chalt ?
 Face bien u nun, ne l'en chalt :
 Joie puet aveir e delit
 Encuntre amur, si cum jo quit.
 Cum puet estre qu'encuntre amur
 Ait delit, u aimt sun seignur,
 U puset metre en obliance
 Que tant ot en sa remembrance ?
 Dunt vient a hume volunté
 De haïr ço qu'il ad amé,
 U ire porter u haïr
 Vers ço u il ad mis s'amur ?
 Co qu'amé ad ne deit haïr,
 Mais il s'en puet bien destolir,
 Esluiner së e deporter,
 Qant il ne veit raisun d'amer.
 Ne haïr në amer ne deit
 Ulte ço que raisun i veit.
 Qant l'en fait ovre de franchise,
 Sur ço altre de colvertise,
 A la franchise deit l'en tendre
 Qu'encuntre mal ne deit mal rendre.
 L'un fait, deit altre si sofrir
 Qu'entre eus se deivent garantir :
 Ne trop amer pur colvertise,
 Ne trop haïr pur la franchise.
 La franchise deit l'en amer
 E la colvertise doter
 E pur la franchise servir
 E la colvertise haïr.

Pur ço quë Ysolt m'ad amé,
 Tant senblant de joie mustré,
 Pur ço ne la devrai haïr
 Pur chose que puisse avenir.
 Qant ele nostre amur oblie,
 De li ne me deit membrer mie.
 Jo ne la dei amer avant
 Ne haïr ne la dei par tant,
 Mais jo me voil issi retraire
 Cum ele fait, si jol puis faire :
 Par ovres, par faiz assaier
 Coment me puisse delivrer
 En ovre ki est contre amur,
 Cum ele fait vers sun seignur.
 Coment le puis si esprover
 Se par femme nun espuser ?
 El fait nule raisun n'ouïst,
 Se dreitë espuse ne fust,
 Car cil est bien sis dreit espus
 Ki fait l'amur partir de nos.
 De lui ne se doit el retraire :
 Quel talent quë ait, l'estuit faire.
 Mais mei ne l'estuit faire mie,
 Fors qu'assaier voldrai sa vie :
 Je voil espuser la meschine
 Pur saveir l'estre a la reïne,
 Si l'espusaille e l'assembler
 Me pureit li faire oblier,
 Si cum ele pur sun seignur
 Ad entroblié nostre amur.
 Nel faz mie li pur haïr
 Mais pur ço que jo voil partir
 U li amer cum el fait mei
 Pur saveir cum aime lu rei."
 Molt est Tristrans en grant anguisse
 De cest'amur que faire poisse,
 En grant estrifie en esprove.
 Altre raisun nule n'introve
 Mais qu'il enfin volt assaier
 S'encuntre amur puet delitier,
 E se par le delit qu'il volt
 Poissë entroblier Ysolt
 Car il quide qu'ele oblit
 Pur sun seignur u pur delit :
 E pur ço volt femme espuser
 Quë Ysolt nen puisse blamer
 Qu'encontre raisun delit quierge,
 Que sa proeise nen afirge :
 Car Ysolt as Blanches Mains volt
 Pur belté e pur nun d'Isolt.
 Ja pur belté quë en li fust,

Se le nun d'Isolt ne oüst,
 Ne pur le nun senz la belté
 N'en oüst Tristans volenté :
 Ces dous choses qui en li sunt
 Ceste faisance emprenre font
 Qu'il volt espuser la meschine
 Pur saveir l'estre la reïne,
 Coment se puisse delitier
 Encuntre amur od sa mollier :
 Assaier le volt endreit sei
 Cum Ysolt fait envers lu rei,
 E il pur ço asaier volt
 Quel delit avra od Ysolt.
 A sa dolur, a sa gravanço
 Volt Tristans dunc quere venjanço.
 A sun mal quert tel vengeance
 Dunt il doblera sun turment :
 De paine se volt delivrer,
 Si ne se fait fors encombrer ;
 Il en quida delit aveir,
 Qant il ne puet de sun voleir.
 Le nun, la belté la reïne
 Nota Tristans en la meschine :
 Pur le nun prendre ne la volt,
 Ne pur belté, ne fust Ysolt.
 Ne fust ele Ysolt apelee,
 Ja Tristrans ne l'oüst amee ;
 Se la belté Ysolt n'oüst,
 Tristrans amer ne la poüst :
 Pur le nun e pur la belté
 Que Tristrans en li a trové,
 Chiet en desir e en voleir,
 Que la meschine volt aveir.
 Oez merveilluse aventure,
 Cum genz sunt d'estrance nature
 Quë en nul lieu ne sunt estable !
 De nature sunt si changable
 Lor mal us ne poent laissier
 Mais le buen us püent changer.
 El mal si acostomer sont
 Quë il pur dreit us tuit dis l'unt
 E tant usent la colvertise
 Qu'il ne sevent quë est franchise,
 E tant demaint vilanie
 Quë il oblient corteisie :
 De malveisté tant par se painent
 Tute lor vie la enz mainent ;
 De mal ne se püent oster,
 Itant se solent aüser.
 Li uns sunt del mal costemier,
 Li altre de bien novelier :

Tote l'entente de lor vie
 Est en change e novelerie
 E gurpisent lor buen poeir
 Pur prendre lor mauvais voleir.
 Novelerie fait gurpir
 Buen poeir pur malveis desir
 E le bien qu'aveir puet, laissier
 Pur sei meïsmes delitier.
 Le meillur laisse pur le suen,
 Tuit pur avoir l'altrui mainz buen ;
 Ce que suen est tient a pejur,
 L'altrei qu'il coveite a meillor :
 Se le bien qu'il ad suen ne fust,
 Ja encuntre cuer ne l'ouïst ;
 Mais iço qu'aveir lui estuit,
 En sun corage amer ne puit.
 S'il ne pouïst ço qu'ad avoir,
 De purchaceir ouïst voleir :
 Meillur del suen quide troveir,
 Pur ço ne puet le suen amer.
 Novelerie le deceit,
 Qant no volt iço qu'aveir deit
 Et iço quë il n'a desire
 U laisse suen pur prendre pire.
 L'en deit, ki puet, le mal changer,
 Pur milz avoir le pis laissier,
 Faire saveir, gurpir folie,
 Car ço n'est pas novelerie,
 Ki change pur sei amender
 U pur sei de mal us oster ;
 Mais maint en sun cuer sovent change
 Et quide troveir en l'estrage
 Ce qu'il ne puet en sun privé :
 Ce lui diverse sun pensé ;
 Co qu'il n'ont volent assaier
 Et en après lor apaier.
 E les dames faire le solent :
 Laissent ço qu'unt pur ço que volent,
 Asaient cum poent venir
 A lor voleir, a lor desir.
 Ne sai certes que jo en die,
 Mais trop aiment novelerie
 Homes et femmes ensement,
 Car trop par changent lor talent
 E lor desir e lor voleir
 Cuntre raisun, cuntre poeir.
 Tels d'amor se volt avancier
 Ki ne se fait fors empeirier ;
 Tels se quide jeter d'amur
 Ki dublé acreïst sa dour,
 E tels i purchace venjance

Ki chet tost en grive pesance
 E tel se quide delivrer
 Ki ne se fait fors encumbrer.
 Tristran quida Ysolt gurpir
 E l'amur de sun cuer tolir
 Par espuser l'altrë Ysolt.
 D'iceste delivrer se volt ;
 E si cestë Ysolt ne fust
 L'autre itant amé në öüst,
 Mais par iço qu'Isol amat,
 D'Ysolt amer grant corage ad,
 Mais par ço qu'il ne volt lassier,
 Ad il vers ceste le voleir ;
 S'il poüst aveir la reïne,
 Il n'amast Ysolt la meschine :
 Pur ço dei jo, m'est avis, dire
 Que ço ne fut amur në ire ;
 Car së iço fin'amor fust,
 La meschine amé në öüst
 Cuntre la volenté s'amie ;
 Dreite haür ne fu ço mie,
 Car pu l'amur a la reïne
 Enama Tristrans la meschine,
 Et qant l'espusa pur s'amur,
 Idunc ne fu ço pas haür,
 Car s'il de cuer Ysolt haüst,
 Ysolt pur s'amur ne presist.
 E se de fin'amur l'amast
 L'autrë Ysolt nen espusast.
 Mais si avint a cele feiz
 Que tant ert d'amur en destreiz
 Qu'il volt encontre amur ovrer
 Pur de l'amur sei delivrer,
 Pur sei oster de la dolur :
 Par tant enchaï en greinur.
 Issi avient a plusurs genz :
 Qant ont d'amur greinurs talenz,
 Anguisse, grant paine e contraire,
 Tel chose funt pur euls retraire,
 Pur delivrer, pur els venger
 Dunt lor avient grant encumbrer,
 E sovent itel chose funt
 Par conseil, dunt en dolur sunt.
 A molz ai veü avenir,
 Qant il ne püent lor desir
 Ne ço que plus aiment aveir,
 Qu'il se pristrent a lor poeir :
 Par destresce funt tel faisance
 Dunt sovent doblent lor grevance,
 E qant se volent delivrer,
 Ne se poent desencombrer.

En tel fait e en vengeance
 E amur e ire i entent,
 Ne ço n'est amur ne haïr,
 Mais ire melle a amur
 E amur melle od ire.
 Qant fait que faire ne desire
 Pur sun buen qu'il ne puet avoir,
 Encuntre desir fait voleir ;
 E Tristrans altretel refait :
 Cuntre desir a voler trait ;
 Pur ço que se dolt par Ysolt
 Par Isolt delivrer se volt ;
 E tant la baise e tant l'acole,
 Envers ses parenz tant parole
 Tuit sunt a un de l'espuser :
 Il del prendrè, els del doner.
 Jur est nomez e termes mis,
 Vint i Tristrans od su amis,
 Le dux odve les suens i est ;
 Tuit l'aparaillement est prest.
 Ysolt espuse as Blanches Mains.
 La messe dit li capeleins
 E quanque i affirt al sevisse,
 Selunc l'ordre de Sainte Eglise.
 Puis vont cum a feste mangier
 E enaprès esbanier
 A quintaines e as cembels,
 As gavelocs e as rosels,
 A palastres, as eschermies,
 A gieus de plusurs aaties.
 Cum a itel festè affirent
 E cum cil del siecle requirent.
 Li jors trespasse od le deduit,
 Prest sunt li lit cuntre la nuit :
 La meschinè i font cholcher ;
 Et Tristrans se fait despuillier
 Del blialt dunt vestu esteit :
 Bien ert seant, al puin estreit ;
 Al sacher del blialt qu'il funt,
 L'anël de sun dei saché ont
 Qu'Isolt al jardin lui dona
 La deraigne feiz qu'i parla.
 Tristran regarde, veit l'anel
 E entre en sun pensé novel.
 Del penser est en grant anguisse
 Què il ne set que faire poisse.
 Sis poers lui est a contraire,
 Se sa volenté pouïst faire,
 E pense dune estreitement
 Tant que de sun fait se repent :
 A contraire lui est sun fait ;

En sun corage se retrait
 Par l'anel qu'il en sun deit veit ;
 En sun penser est molt destreit :
 Membre lui de la covenance
 Qu'il li fit a la desevrance
 Enz el jardin, al departir ;
 De parfunt cuer jette un suspir,
 A sei dit : "Coment le pois faire ?
 Icest ovre m'est a contraire ;
 Nequedent si m'estuit cholcher
 Cum ove ma droite moillier ;
 Avoc li me covient giseir
 Car jo je ne la puis pas gurpir.
 Ço est tuit par mon fol corage,
 Ki tant m'irt jolif e volage,
 Qant jo la meschine requis
 A ses parenz, a ses amis ;
 Poi pensai dunc d'Ysolt m'amie
 Qant empris ceste derverie
 De trichier, de mentir ma fei.
 Colchier m'estuit, ço peise mei.
 Espuseë l'ai lealment
 A l'us del mustier, veant gent :
 Refuser ne la pois jo mie !
 Ore m'estuit fare folie.
 Senz grant pechié, senz grant mal faire
 Ne me puis d'iceste retraire,
 Ne jo ne m'i pois assembler
 Ne jo ne mei voil desleer,
 Car tant ai jo vers Ysolt fait
 Que n'est raisun que ceste m'ait :
 A icestë Ysolt tant dei
 Qu'a l'altre ne puis porter fei,
 E ma fei ne redei mentir
 Se jo ne dei ceste gurpir.
 Ma fei ment a Ysolt m'amie,
 Se d'altre ai delit en ma vie,
 E si d'iceste mei desport,
 Dunc frai pechié e mal e tort,
 Car jo ne la puis pas laisser,
 N'en li ne mei dei delitier
 De chulcher o li en sun lit
 Pur mun buen ne pur mun delit ;
 Car tant ai fait vers la reïne,
 Culcher ne dé od la meschine,
 E envers la meschine tant fait
 Que ne puet mie estre retrait ;
 Në Ysolt ne dei jo trichier,
 Ne ma femme ne dé laisser,
 Ne me dei de li departir,
 Ne jo ne dei o li gesir,

Së a ceste tinc covenance,
 Dunc ment a Ysolt ma fiance,
 E se jo port Ysolt ma fei,
 Vers ma espuse me deslei.
 Vers li ne me dei desleer,
 N'encuntre Ysolt ne voil ovrer.
 Ne sai a laquele mentir,
 Car l'une me covient traïr
 E decevrë e enginnier,
 U ambeduis, ço crei, trichier,
 Car tant m'est cestë aprocée
 Quë Ysolt est ja enginneë ;
 Tant ai amee la reïne
 Qu'enginneë est la meschine ;
 Et jo forment enginné sui !
 E l'une e l'autre mar conui :
 L'une e l'autre pur mei se dolt,
 E je m'en duil pur double Ysolt.
 Supris en sunt andui de mei.
 A l'une, a l'autre ment ma fei :
 A la reïne l'ai mentie,
 A ceste n'en pois tenir mie.
 Pur qui la doïse mentir,
 A une la puis jo tenir.
 Qant menti l'ai a la reïne,
 Tenir la dei a la meschine,
 Car ne la puis mie laissier.
 Ne jo ne dei Ysolt tricher !
 Certes, ne sai que faire puisse.
 De tutes pars ai grant anguisse,
 Car m'est ma fei mal a tenir,
 E pis de ma femme gurpir.
 Coment qu'avienge del delit,
 Culchier m'estovra en son lit.
 D'Isol m'ai ore si vengé
 Que premir sui jo enginné ;
 D'Isol me voldreie vengier :
 Enginné sui jo al premier.
 Contre li ai tant trait sur mei
 Que jo ne sai que faire dei.
 Si jo me chul avoc ma sspuse,
 Ysolt irt tute coreüse ;
 Se jo od li ne voil chulcher,
 Atorné m'irt a reprover :
 De li avrai mal e coruz ;
 De ses parenz, des altres tuiz
 Haïz e huniz en sereie,
 E envers Deu me mesfereie.
 Je dut hunte, je dut pechié
 Quei idunc qant serai chulchié,
 Së od le chulcher ço ne faz

Quë en mun corage plus haz,
 Que plus m'ert contre volenté ?
 Del gesir n'i avrai ja gré.
 Ele savra par mun poeir
 Que vers altre ai greinur voleir.
 Simple est s'ele ne l'aperceit
 Qu'altrë aim plus e plus coveit
 E que milz volsisse culchier
 U plus me puisse delitier.
 Qant de mei n'avra sun delit,
 Jo crei que m'amera petit :
 Cë ert a dreit qu'en haür m'ait,
 Qant m'astienç del naturel fait
 Ki nos deit lier en amur.
 Del astenir vient la haür :
 Issi cum l'amur vient del faire,
 Si vient la haür del retraire ;
 Si cum l'amur del ovre vient,
 E la haür qui s'en astient.
 Si je m'astinc de la faisance,
 Dolur en avrai e pesance,
 E ma proeise e ma franchise
 Turnera a recreantise ;
 Ce qu'ai conquis par ma valor
 Perdrai ore par cest'amur :
 L'amur quë ad vers mei eü
 Par l'astenir m'irt or tolu ;
 Tuit mun servise e ma franchise
 M'irt tolu par recreantise.
 Senz le faire molt m'ad amé
 E coveité en sun pensé :
 Or me harra par l'astenir
 Pur ço qu'ele n'at sun desir,
 Car iço est que plus alie
 En amur amant e amie,
 E pur iço ne li voil faire
 Car jo d'amur la voil retraire.
 Bien voil que la haür i seit :
 Plus de l'amur or le coveit.
 Trop l'ai certes sur mei atraît :
 Envers m'amie sui mesfait
 Ki sur tuz altres m'ad amé.
 Dunt me vint ceste volenté
 E cest desir e cest voleir
 U la forcë u le poeir
 Que jo vers ceste m'acointai
 U que jo unques l'espusai
 Contre l'amur, contre la fei
 Quë a Ysolt m'amie dei ?
 Encor la voil jo plus tricher,
 Qant plus près me voil acointer,

Car par mes diz quir acaisun,
 Engin, semblance e traïsun
 De ma fei a Ysolt mentir,
 Pur ço qu'od ceste voil gesir.
 Encuntre amur achaisun quer
 Pur mei en ceste delitier.
 Ne dei trichier pur mun delit
 Tant cum Ysolt m'amie vit ;
 Que traïtrè e que fel faz,
 Qant cuntre li amur purchaz.
 Jo m'en sui ja purchacé tant,
 Dont avrai duel tut mun vivant,
 E pur le tort que jo ai fait,
 Voil que m'amie dreiture ait,
 E la penitance en avrai
 Solunc ço que deservi l'ai :
 Chulcher m'en voil ore en cest lit
 E si m'astendrai del delit.
 Ne pois, ço crei, avoir torment
 Dunt plus aie paine sovent
 Ne dunt aie anguisse greinur,
 Ait entre nos ire u amur :
 Car si delit de li desir,
 Dunc m'irt grant paine l'asténir,
 E si ne coveit le delit,
 Dunc m'irt fort a sofrir sun lit ;
 U li haïr u li amer
 M'irt forte paine a endurer.
 Pur ço qu'a Ysolt ment ma fei,
 Tel penitance preng sur mei,
 Qant savra cume sui destreit,
 Par tant pardonner le mei deit."
 Tristan colchë, Ysolt l'embrace,
 Baise lui la buche e la face,
 A li l'estraint, del cuer suspire
 E volt iço qu'il ne desire ;
 A sun voleir est a contraire
 De laissier sun buen u del faire.
 Sa nature proveir se volt,
 La raison se tient a Ysolt.
 Le desir qu'ad vers la reïne
 Tolt le voleir vers la meschine ;
 Le desir lui tolt le voleir,
 Que nature n'i ad poeir.
 Amur et raisun le destraint,
 E le voleir de sun cors vaint.
 Le grant amor qu'ad vers Ysolt
 Tolt ço que la nature volt
 E vaint icele volenté
 Que senz desir out en pensé.
 Il out boen voleir de li faire,

Mais l'amur le fait molt retraire.
 Gente la sout, bele la set
 E volt sun buen, sun desir het :
 Car s'il nen oüst grant desir,
 A voleir poüst asentir ;
 Mais a sun grant desir asent.
 En painë est e en turment,
 En grant pensé, en grant anguisse :
 Ne set cume astenir se poisse
 Ne coment vers sa femme deive,
 Par quel engin covri se deive ;
 Nequedent un poi fu huntus
 E fuit ço dunt fu desirus :
 Eschive ses plaisirs e fuit
 C'umcor n'oüst de sun deduit.
 Dunc dit Tristrans : "Ma bele amie,
 Ne tornez pas a vilanie
 Un conseil que vos voil geïr.
 Si vos pri jo molt del covrir
 Que nuls nel sace avant de nos :
 Unques nel dis fors ore a vos.
 De ça vers le destre costé,
 Ai el cors une enfermeté
 Qui tenu m'ad molt lungement ;
 Anoit m'ad anguissé forment.
 Par le grant travail qu'ai eü,
 M'est il par le cors esmeü ;
 Si anguissusement me tient,
 E si près del feie me vient
 Que je ne m'os plus enveisier
 Ne mei pur le mal travaillier.
 Uncques pois ne me travaillai
 Que par tris feiz ne me pasmai ;
 Malades jui lungues après.
 Ne vos em peïst s'ore le lais :
 Nos le ravrum encore assez,
 Qant je voldrai e vos voldrez.
 – Del mal me peïse, Ysolt respont,
 Plus que d'altre mal en cest mond ;
 Mais del el dunt vos oi parler,
 Voil jo et puis bien desporter."
 Ysolt en sa chambre suspire
 Pur Tristran qu'ele tant desire.
 Ne puet en sun cuer el penser
 Fors ço sulment : Tristran amer.
 Ele nen ad altre voleir
 Në altre amur në altre espeir.
 En lui est trestruit sun desir
 E ne puet rien de lui oïr ;
 Ne set u est, en quel païs,
 Ne së il est u mort u vis.

Pur c'est ele en greinur dolor.
 N'oï pich'ad nule verur.
 Ne set pas qu'il est en Bretagne.
 Encor le quide ele en Espagne,
 La u il ocist le jaiant,
 Le nevod a l'Orguillos Grant,
 Ki d'Africhë ala requere
 Princes e rois de tere en tere.
 Orguillus ert hardi e pruz,
 Si se cumbati a trestuz ;
 Plusurs afole e ocist
 E les barbes des mentons prist ;
 Une pels fist de barbes granz,
 Hahuges e bien traïnanz.
 Parler oï del rei Artur
 Ki en tere out si grant honor
 Tel hardment et tel valur,
 Vencu ne fut unc en estur :
 A plusurs combatu s'esteit
 E trestuz vencu les aveit.
 Qant li jaiant icest oï,
 Mande lui cum a sun ami
 Qu'aveit unes noveles pels,
 Mais urlé i failli e tassels,
 De barbes as reis, as baruns,
 De princes d'autres regiuns,
 Qu'en bataillë aveit conquis
 U par force en estur ocis,
 E fait en ad tel garnement
 Cum de barbes a reïs apent,
 Mais quë urlë encore i falt ;
 E pur ço qu'il est le plus halt,
 Reis de la tere e de l'onur,
 A lui a mandé pur s'amur
 Qu'il face la sue escorcer
 Pur haltesce a lui emveier,
 Car si grant honor li fera,
 Que sur les autres la metra.
 Issi cum il est reis haltens
 E sur les autres souverains,
 Si volt il sa barbe eshalcer,
 Si pur lui la volt escorcer ;
 Tuit desus la metra as pels,
 Si em fra urlë e tassels ;
 E s'il emveier ne la volt,
 Fera de lui que faire solt :
 Les pels vers sa barbe metrat,
 Cuntre lui se combaterat,
 E qui veintre puit la bataille,
 Ambeduis les ait dunc sanz faille.
 Quant Artus oït icest dire,

El cuer en out dolur e ire.
 Al jaiant dunc cuntremandat
 Quë enceis se combaterat
 Que de sa barbe seit rendant
 Pur crime cume recreant.
 E qant li jaianz cest oï
 Que li reis si li respondi,
 Molt forment li vint dunc requere
 Tresquë as marches de sa tere
 Pur cumbatrë encontre lui.
 Ensemble vindrent puis andui
 E la barbë e les pels mistrent.
 Par grant irrur puis se requistrent.
 Dure bataille, fort estur
 Demenerent trestuit le jor.
 Al demain Artur le vencui,
 Les pels, la teste li toli.
 Par proeise, par hardement
 Le conquist issi faitement.
 A la matire n'afirt mie,
 Nequedent boen est quel vos die
 Que niz a cestui cist esteit
 Ki la barbë aveir voleit
 Del rei et del empereür
 Cui Tristrans servi a cel jor
 Tant cum il esteit en Espaigne
 Ainz qu'il repairast en Bretagne.
 Il vint la barbe demander,
 Mais ne la volt a lui doner,
 Ne troveir ne pot el país
 De ses parenz, de ses amis
 Qui la barbe dunc defendist
 Ne contre lui se combatist.
 Li reis em fu forment dolenz,
 Si se plainst oiant tuz ses genz,
 E Tristrans l'emprist pur s'amur.
 Si lui rendi molt dur estur
 E bataille molt anguissuse :
 Envers amduis fu deluruse.
 Tristrans i fu forment naufré
 E el cors blece e grevé.
 Dolent en furent si amis.
 Mais li jaianz i fu ocis.
 E pois icele naufreüre,
 N'oï Ysolt nul aventure,
 Car ço est costume d'envie
 Del mal dirë e del bien mie,
 Car émvie les bons faiz ceille,
 Les males ovres esparpeille.
 Li sages hum pur iço dit
 Sun filz en ancïen escrit :

Milz valt estre senz compainie
 Qu'aveir compainun a envie,
 E senz compainun nuit e jor
 Quë aveir tel u n'ait amor,
 Le bien celerat quë il set,
 Le mal dirat qant il le het ;
 Se bien fait, ja n'en parlerat,
 Le mal a nul ne celerat.
 Pur ço valt milz senz compainun
 Que tel dunt ne vient se mal nun.
 Tristrans ad compainuns asez
 Dunt est haïz e poï amez,
 E de tels entur March lu rei
 Ki nel aiment ne portent fei.
 Le bien qu'oient vers Ysolt ceilent,
 E le mal par tuit esparpeilent ;
 Ne volent le bien qu'oient dire
 Pur la reïne, kil desire ;
 E pur iço quë il emvient,
 Iço que plus het, ço en dient.
 En sa chambre se set un jor
 E fait un lai pitus d'amur :
 Coment dan Guirun fu surpris,
 Pur l'amur de sa dame ocis
 Quë il sur tute rien ama,
 E cument il cuns puis dona
 Le cuer Guirun a sa moillier
 Par engin un jor a mangier
 E la dolur que la dame out
 Qant la mort de sun ami sout.
 Ysolt chante molt dulcement,
 La voiz acorde a l'estrument.
 Les mains sunt beles, li lais buens,
 Dulce la voiz e bas li tons.
 Survint idunc Cariado,
 Uns riches cuns de grant alo,
 De bels chastes, de riche tere.
 A cort est venu pur requere
 La reïne de druerie.
 Ysolt le tient a grant folie.
 Par plusors feiz l'ad ja requis,
 Qant Tristrans parti del païs
 Idunc vint il pur corteier,
 Mais unques n'i pot espleiter,
 Ne tant vers la reïne faire,
 Vaillant un quant em poïst traire,
 Në en promesse në en grant :
 Unques ne fist ne tant ne qant.
 En la curt ad molt demoré.
 E pur cest amor sujorné.
 Il esteit molt bels chevaliers,

Corteis e orguillus e firs,
 Mais n'irt mie bien a loer
 Endreit de ses armes porter.
 Il ert molt bels e bon parleres,
 E doneür e gabeeres.
 Trovè Ysolt chantant un lai.
 Dit en riànt : "Dame, bien sai
 Que l'en ot fresaië chanter
 Contre de mort home parler,
 Car sun chant signefie mort ;
 E vostre chant, cum je record,
 Mort de fresaie signifie :
 Alcon ad or perdu la vie.
 – Vos dites veir, Yseut lui dit :
 Bien voil que sa mort signifit.
 Assez est hüan u fresaie
 Ki chante dunt altre s'esmaie.
 Bien devez vostre mort doter,
 Qant vos dotez le mien chanter,
 Car vos estez fresaie asez
 Pur la novele qu'aportez.
 Unques ne crei aportisiez
 Novele dunt l'en fust ja liez,
 Nè unques chaenz ne venistes
 Males noveles ne desistes.
 Il est tuit ensemment de vos
 Cum fu jadis d'un perechus
 Ki ja ne levast d'un astrir
 Fors pur altre home coroceir :
 De vostre ostel ja n'isterez
 Si novelë oï n'avez
 Que vos poissiez avant conter.
 Vos ne volez pas luin aler
 Pur chose faire que l'en die.
 De vos n'irt ja novele oïe
 Dunt vos amis aient honor,
 Ne cels ki vos haient dolor.
 Des altrui faiz parler volez,
 Les voz n'irent ja recorder."
 Cariado dunc li respont :
 "Coruz avez, mais ne sai dont.
 Fols est ki pur voz diz s'esmaie.
 Si sui huan e vos fresaie,
 Que que seit de la mie mort,
 Males noveles vos aport
 Endreit de Tristan vostre dru :
 Vos l'avez, dame Ysolt, perdu ;
 En altre terre ad pris mollier.
 Dès or vus purrez purchacer,
 Car il desdeigne votre amor
 E ad pris femme a grant honor

La fillè al dux de Bretagne."
 Ysolt respont par grant engaigne :
 "Tuit diz avez esté huan
 Pur dire mal de dan Tristran !
 Ja Deus ne doinst que jo bien aie
 S'endreit de vos ne sui fresaie !
 Vos m'avez dit male novele,
 Ui ne vos la dirai jo bele :
 Enveirs vos di pur nient m'amez,
 Ja mais de mei bien n'esterez.
 Ne vos ne vostre droerie
 N'amerai ja jor de ma vie.
 Malement porchacé m'ouïsse
 Se vostrè amor receüsse.
 Milz voil la sue aveir perdue
 Que vostrè amor receüe.
 Tele novele dit m'avez
 Dunt ja certes pro nen avrez."
 Ele s'en ad iré forment
 E Cariado bien l'entent.
 Ne la volt par diz anguissier
 Ne ramponer ne corucer.
 De la chambre viâz s'en vait
 E Ysolt molt grant dolor fait.
 En sun corage est anguissee.
 E de ceste novele iree...
 Fragment du manuscrit de Turin
 ... E les deliz des granz amors
 E lor travaus e lor dolurs
 E lor paignes e lor ahans
 Recorde a l'himage Tristrans.
 Molt la baisse quant est haitiez,
 Corrusce soi, quant est irez,
 Que par penser ou que par songes,
 Que par craire en son cuer mençoinges,
 Qu'ele mette lui en obli
 Ou qu'ele ait acun autre ami,
 Qu'el ne se pusse consirrer,
 Que li n'estocè autre amer,
 Que mieux a sa voluté l'ait.
 Hicest penser errer le fait,
 Errur son corage debote ;
 Del biau Cariados se dote,
 Qu'envers lui ne torne s'amor :
 Entur li est e nuit et jor,
 Si la sert e si la losange
 E sovent de lui la blestange.
 Dote, quant el n'a son voler
 Qu'ele se preigne a son poer :
 Por ce que ne puet avoir lui,
 Que son ami face d'autrui.

Quant il pense de tel irur,
 Dunc mustre a l'image haiur,
 E vient l'autrè a esgarder.
 Ne la volt veoir n'emparler,
 Hidonc enparole Briguain,
 E dist donc : "Bele, a vos me plain
 Del change e de la tricherie
 Qu'envers moi fait Ysod m'amie."
 Quanqu'il pense a l'image dit.
 Poi s'en dessevrè un petit.
 Regardè en la main Ysodt,
 Qui l'anel d'or doner li volt,
 Si vait la chere e le semblant
 Qu'au departir fait son amant ;
 Menbre li de la covenance
 Qu'il ot a la deseverance ;
 Hidonc plurè e merci crie
 De ce qu'il apensa folie,
 E siet bien qu'il est deçeü
 De la fole irur qu'a eü.
 Por iço fist il ceste image
 Que dire li volt son corage,
 Son bon penser, sa fole errur,
 Sa paigne, sa joie d'amor,
 Car ne sot vers cui découvrir
 Ne son voler ne son desir.
 Tristran d'amor si se contient :
 Sovent s'en vait, sovent revent,
 Sovent li mostre bel semblant,
 E sovent lait, com diz devant.
 Hice li fait faire l'amor
 Que met son corage en errur.
 Se sor tute rien li n'amast,
 De nul autre ne se dotast ;
 Por ço est en suspesion
 Què il n'aimme riens se li non.
 S'envers autrè amor eüst,
 De ceste amor jalus ne fust,
 Mais por cè en est il jalus
 Que de li perdre est poürus.
 De li perdre n'eüst poür
 Ne fust la force de l'amor,
 Car de ce qu'a l'homme n'est rien,
 Ni li chaut si vait mal ou bien :
 Coment devroit de ce doter
 Dont onques n'ot rien en penser ?
 Entre aus quatre ot estrange amor :
 Tut en ourent painne e dolur,
 E un e autre en tristur vit,
 E nuls d'aus nen i a deduit.
 Primer dote Marques le rai

Quë Ysod ne li port foi,
 Quë ele aimë autre de lui :
 Quel talent ait, soffre l'ennui.
 Hice li doit bien ennuiier
 Et en son corage angoisser,
 Car il n'aime rien ne desire
 Fors soul Ysod que de lui tire.
 De cors puet faire son delit,
 Mais ice poi a lui soffit,
 Qant autres en a le corage :
 De ce se devë e enrage.
 Pardurable est la dolur
 Qu'ele envers Tristan a s'amor.
 Après le rai s'en sent Ysodt,
 Qu'ele a ce quë avoir ne volt,
 E d'autre part ne puet avoir
 Hice dont ele a le volair.
 Li rois nen a quë un turment,
 Mais la raïne dublë entent.
 Ele volt Tristan e ne puet,
 A son seignor tenir l'estuit,
 Ne le puet guerpier ne laisser,
 N'ele ne se puet deliter.
 Ele a le cors, le cuer ne volt :
 C'est un turment dont el se deut,
 Et l'autre est que Tristan desire ;
 Si li deffent Marques si sire
 Qu'ensemble ne poent parler,
 Et el que lui ne poet amer.
 Ele set bien soz ciel n'a rien
 Que Tristan voile si grant bien.
 Tristan volt li e ele lui,
 Avoir ne la puet : c'est l'ennui.
 Double paigne, double dolur
 Ha dan Tristan por ceste amor.
 Espus est a icele Ysodt
 Qu'amer ne puet n'amer ne volt.
 Il ne la puet par droit guerpier ;
 Quel talent qu'ait, l'estut tenir,
 Car ele nel volt clamer quite.
 Quant l'embrasce, poi se delite,
 Fors soul le non quë ele porte :
 Ce, sevaus, auques le conforte.
 Il ha dolur de ce qu'il a,
 Plus se deut de ce que nen a :
 La bele raïne, s'amie,
 En cui est sa mort e sa vie,
 E por cë est double la paigne
 Que Tristan por ceste demainne.
 Por cest amor se deut al mains
 Ysod, sa feme, as Blanchemains :

Que que soit or de l'autre Ysodt,
 Hiceste sanz delit se deut.
 El n'a delit de son seignor
 N'envers autre nen a amor :
 Cestui desire, cestui a
 E nul delit de lui nen a.
 Hiceste est a Marque a contraire,
 Car il puet d'Isod son bon faire,
 Tuit ne puisse il son cuer changier...
 ... Ceste ne set ou deliter,
 Fors Tristran sanz delit amer :
 De lui desire avoir deduit
 E rien nen a ne li enuit.
 E l'acoler e le baisser
 De lui vousist plus asaier ;
 Il ne li puet abandoner,
 N'ele nel volt pas demander.
 Hici ne sai que dire puisse,
 Quel d'aus quatre a greignor angoisse,
 Ne la raison dire ne sai
 Por ce quë esprové ne l'ai.
 La parole mettrai avant :
 Le jugement facent amant
 Al quel estoit mieuz de l'amor
 Ou sanz lui ait greignor dolor.
 Dan Marques a le cors Ysodt,
 E fait son bon quant il en volt.
 Contre cuer li est a ennui
 Qu'ele aime Tristran plus que lui,
 Car il n'aime rien se li non.
 Ysod rest al rai a bandon :
 De son cors fait ce quë il volt ;
 De cest ennui sovent se deut,
 Car envers le rai n'a amor.
 Suffrir l'estuet com son seignor,
 E d'autre part el n'a volair
 Fors Tristran son ami avoir
 Que feme a prise en terre estrange ;
 Dote que curruz ait al change,
 E en espoir est nequedent
 Que vers nului n'ait nul talent.
 Ysolt Tristran soule desire
 E siet bien que Marques si sire
 Fait de son cors tut son volair,
 E si ne puet delit avoir
 Fors de volair ou de desir.
 Feme a a qui ne puet gesir
 E qu'amer ne puet a nul fuer,
 Mais rien ne fait encontre cuer.
 Ysolt as Blans Doiz, sa moiller,
 Ne puet el mont rien covaiter

Fors soul Tristran, son bel seignor,
 Dont ele a le cors sanz amor :
 Hice l'en faut que plus desire.
 Ore puet qui set esgart dire
 A quel de l'amor mieuz estoit,
 Ou qui greignor dolur en ait.
 Ysodt as Blanches Mains la bele
 Ovec son signor jut pucele,
 En un lit se cochent amdui :
 La joie ne sai, ne l'ennui.
 Ne li fait mais com a moiller
 Chose ou se puisse deliter.
 Ne sai se rien de delit set
 Ou issi vivre aimmë ou het,
 Bien puet dire, si l'en pesast,
 Ja en son tens ne le celast,
 Com ele l'a, a ses amis.
 Avint issi qu'en cel país,
 Danz Tristran e danz Caerdins
 Dourent aler o lor voisins
 A une feste por jüer.
 Tristran i fait Ysod mener.
 Caerdins li chevauche a destre
 E par la raigne l'a senestre,
 E vount d'envoisures plaidant.
 As paroles entendent tant
 Qu'il laissent lor chevaus turner
 Cele part qu'il volent aler.
 Cel a Caerdin se desraie
 E l'Ysodt contre lui s'arbroie ;
 Ele le fiert des esperons.
 Al lever que fait des chalons
 A l'autre cop que volt ferir,
 Estuet il sa quisse aovrir ;
 Por soi tenir la destre estraint ;
 Li palefrois avant s'empaint
 E il escrille a l'abaissier
 En un petit cros en euvier.
 Li piez de novel ert ferrez :
 Ou vait el tai s'est cruïssé ;
 Al flatir qu'il fait el pertus,
 Del cros del pié saut eaue sus ;
 Contre les cuises li sailli,
 Quant el ses cuisses enovri
 Por le cheval que ferir volt.
 De la fraidur s'efroie Ysodt,
 Getë un cri, e rien ne dit,
 E si de parfont cuer se rit
 Que si ere une quarantaigne,
 Oncor s'astent adonc a paigne.
 Caerdins la voit issi rire.

Quide de lui ait oï dire
 Chose ou ele note folie
 Ou mauvaisté ou vilannie,
 Car il ert chevaler hontus
 E bon e frans e amerus.
 De folie a por ce poür
 El ris qu'il vait de sa sorur.
 Honte li fait poür doter.
 Hidonc li prent a demander :
 "Ysode, de parfont reïstes,
 Mais ne sai dont le ris feïstes.
 Se la voire achoison ne sai,
 En vos mais ne m'afierai.
 Vos me poez or bien deçoivre.
 Se j'après m'en puis aperçoivre,
 Ja mai certes com ma sorur
 Ne vos tendrai ne foi n'amor."
 Ysode entent quë il li dit.
 Set que, se de ce l'escondit,
 Qu'il l'en savera molt mal gré,
 E dist : "Ge ris de mon pensé,
 D'une aventure quë avint,
 E por ce ris que m'en sovint.
 Ceste aigue, que si esclata,
 Sor mes cuisses plus haut monta
 Quë unques main d'ome ne fist,
 Ne que Tristan onc ne me quist.
 Frere, ore vos ai dit le dont..."
 Fragment du manuscrit de Strasbourg I
 ... E vunt s'en dreit vers Engleterre
 Ysolt veeir e Brengien querre,
 Ker Kaerdin veeir la volt
 E Tristan volt veeir Ysolt.
 Que valt que l'um alonje cunte,
 U die ce que n'i amunte ?
 Dirrai la sumë e la fin.
 Entre Tristan e Kaerdin,
 Tant unt chevalchié e erré
 Qu'il vient a une cité
 U Marke deit la nuit gisir.
 Quant il ot qu'il i deit venir
 – La veie set e le chemin –,
 Encuntre vait od Kaerdin.
 De luin a luin vunt cheminant
 E la rocte al rei purveant.
 Quant la rocte al rei fu ultree,
 La la reïne unt encuntree :
 Dë ors le chemin dunc descendent,
 Car li varlet iluec l'atendent.
 Il sunt sur un chasne munté
 Qu'esteit sur un chemin ferré :

La rote poent surveeir,
 Els ne puet l'um aperceveir.
 Vienent garzum, vienent varlet,
 Vienent seuz e vienent brachet
 E li curliu e li veltrier
 E li cuistruns e li bernier
 E marechals e herberjurs,
 Cils umiers e cil chaceüers,
 Cils chevaux, palefreis en destre,
 Cils oisels qu'en porte en senestre.
 Grant est la rocte e le chemin.
 Mult se merveille Kaerdin
 De la rote qui si est grant
 E des merveilles qu'i à tant
 E quë il nen veit la reïne
 Neu Brengien la bele meschine.
 Atant eis lur les lavenderes
 E les foraines chamberreres
 Ki servent del furain mester,
 Del liz aturner, des halcer,
 Des dras custre, des chiés laver,
 Des autres choses aprester.
 Dunc dist Kaerdin : "Or la vei."
 – "Ne vus, dit Tristran, par ma fei !
 Ainz sunt chamberreres fureines
 Qui servent de grosses ovraines."
 A cë eis lur li chamberlangs ;
 Après lui espessist li rangs
 De chevaliers, de dameisels,
 D'enseignez, de pruz e de bels ;
 Chantent bels suns e pastureles.
 Après vienent les demeiseles,
 Filles as princes e a baruns,
 Nees de plusurs regiüns :
 Chantent suns e chanz delitus.
 Od eles vunt li amerus
 Li ensegnez e li vaillant ;
 De druerie vunt parlant,
 De veir' amur et de...
 Fin du poème
 ... Dolente en est e mult iree ;
 Part s'en d'iloques correcee :
 Près de la vait ou trove Ysodt
 Qui pur Tristran el cuer se dolt :
 "Dame, dit Brengvein, morte sui !
 Mar vi l'ure que vus cunui,
 Vus e Tristran vostrë ami !
 Tut mun païs pur vus guerpi,
 E pus, pur vostre fol curage,
 Perdi, dame, mun pucelage.
 Jol fiz, certes, pur vostre amur :

Vus me pramistes grant honor,
 E vus e Tristran le parjure
 Ki Deu doinst ui malaventure
 E dur encunbrer en sa vie !
 Par li fu ge primer hunie.
 Membre vus u vus me veiastes :
 A ocire me cummandastes.
 Ne remist en vostre fentise
 Que par les serfs ne fui ocise :
 Melz me valuit la lur haür,
 Ysolt, que ne fiz vostre amur !
 Chetivë et malvise fui,
 Quant puis icel ure vus crui,
 Quë unques vers vus amur oi,
 Pus ke cete mort par vus soi.
 Pur quei n'ai quis la vostre mort,
 Quant me la quesistest a tort ?
 Cel forpez fud tut pardoné,
 Mès ore est il renouvelé
 Par l'acheisun e par l'engin
 Que fait avez de Kaherdin.
 Dehait ait la vostre franchise,
 Quant si me rendez mun service !
 C'est ço, dame, la grant honor
 Que doné m'ad pur vostre amur !
 Il voleit avoir cumpagnie
 A demener sa puterie :
 Ysolt, ço li feïstest fere
 Pur moi a la folie traire :
 Vus m'avez, dame, fait hunir
 Pur vostre malveisté plaiser.
 Vus m'avez mis a desonur :
 Destruitë en ert nostre amur.
 Deus ! tant le vus oï loer
 Pur fere le moi enamer !
 Unc ne fust hum de sun barnag e
 De sun pris, de sun vasselage :
 Quel chevaler vus le feïstes !
 Al meliur del mund le tenistes
 E c'est or le plus recraant
 Ki unc portat n'escu ne brant !
 Quant pur Kariado s'en fuit,
 Sun cors seit huniz e destruit !
 Quant fuit pur un si malvais hume,
 Ja n'ad plus cüart desqu'a Rume.
 Or me dites, reine Ysolt,
 Dès quant avez esté Richolt ?
 U apreïstes sun mester,
 De malveis hume si preiser
 E d'une caitive traïr ?
 Pur quei m'avez si fait hunir

Au plus malveis de ceste terre ?
 Tant vaillant me sunt venu querre !
 Cuntre tuz me sui ben gardee :
 Or sui a un cüard dunee !
 Ce fud par vostre entisement.
 Jon avrai ben le vengeance
 De vus, de Tristran vostre ami.
 Ysolt, e vus e lui deffi :
 Mal vus en querrai et damage
 Pur la vilté de ma huntage."
 Quant Ysolt cest curuz entent
 E ot icest desfiement
 De la ren del mund que plus creit
 E que melz s'onur garder deit
 (Icest est sa joie et sun hait
 K'issi vilment li dit tel lait),
 Mult en est al cuer anguissee
 Od ço qu'ele est de li iree :
 Près del quer ses ires li venent.
 Deus anguises al quer li tenent,
 Ne set de laquele defendre ;
 N'a qui ele se puisse prendre :
 Suspire e dit : "Lasse, caitive !
 Grant dolz est que jo tant sui vive,
 Car unques nen oi se mal nun
 En ceste estrange regiün.
 Tristran, vostre cors maldit seit !
 Par vus sui jo en cest destreit !
 Vus m'amenastes el país :
 En peine ai jo esté tuz dis ;
 Pur vus ai de mun seingnur guerre
 E de tut ceus de ceste terre,
 Priveement et en apert.
 Quin calt de ço ? ben l'ai suffert,
 E souffrir uncor le peüse,
 Se l'amur de Brengvein eüse ;
 Quant purchaser me volt contraire
 E tant me het, ne sai que faire.
 Ma joie soleit maintenir :
 Tristran, pur vus me volt hunir.
 Mar acuintai une vostre amur :
 Tant en ai curuz e irur !
 Toleit m'avez tuz mes parenz
 E l'amur des estranges genz,
 E tut iço vus semble poi,
 Se tant de confort com je oi
 Ne me tolisez al derein :
 Co est de la franche Brengven.
 Si vaillante ne si leele
 Ne fud unques mais damisele,
 Mais entre vus et Kaherdin

L'avez sustraite par engin.
 Vus la vulez a vus mener,
 Ysolt as Blanches Mains garder :
 Pur ço que leel la savez,
 Entur li avein la vulez ;
 Emvers mei errez cum parjure,
 Quant me tolez ma nurette.
 Brengvein, membre vus de mon pere
 E de la priere ma mere :
 Se vus me guerpisez ici
 En terre estrange, senz ami,
 Que frai dunc ? coment veverai ?
 Car comfort de nuli nen ai.
 Brengvein, se me vulez guerpir,
 Ne me devez pur ço haïr,
 Në emvers mei querre achison
 D'aler en altre regiün,
 Car bon congé vus voil doner,
 S'a Kaherdin vulez aler.
 Ben sai Tristan le vus fait faire
 A qui Deus en duint grant contraire ! "
 Brengvain entent al dit Ysolt ;
 Ne puet laisser que n'i parolt,
 E dit : "Fel avez le curage,
 Quant sur moi dites itel rage
 E ço qu'unques n'oi en pensé.
 Tristan ne deit estre blasmé :
 Vus en devez la hunte aveïr,
 Quant l'usez a vostre poer.
 Se vos le mal ne volsissez,
 Tant lungement ne l'usissez.
 La malvesté que tant amez
 Sur Tristan aturner vulez
 Ja ço seit que Tristan n'i fust,
 Pire de lui l'amur eüst.
 Ne me pleing de la sue amur,
 Mais pesance ai e grant dolur.
 De ço que m'avez enginné
 Pur granter vostre malvesté.
 Hunie sui, si mais le grant.
 Gardez vus en dessornavant,
 Car de vus me quid ben vengier.
 Quant vus me vulez marier,
 Pur quei ne me dunastes vus
 A un hume chevalerus ?
 Mais al plus cüart qu'une fud né
 M'avez par vostre engin duné."
 Ysolt respunt : "Merci, amie !
 Unques ne vus fiz felunie ;
 Ne pur mal ne pur malveisté
 Ne fud uncs cest plai enginné.

De traïsun ne dutés ren :
 Si m'aï Deus, jol fis pur ben.
 Kaherdins est bons chevalers,
 Riches dux e seïrs guerrers.
 Ne quidez pas qu'il s'en alast
 Pur Kariado qu'il dutast,
 Einz le dient pur lur envie,
 Car pur lui ne s'en alad mie.
 Se vus oez sur lui mentir,
 Nel devez pas pur ço haïr,
 Ne Tristran mun ami, ne mei.
 Brengvein, jo vus aï par fei,
 Coment que vostre plai aturt,
 Que tuit icil de ceste curt
 La medlee de nus vuldreient :
 Nostre enemi joie en avreient !
 Se vus avez vers mei haïr,
 Ki me voldra puis nul honor ?
 Coment puis jo estre honuree
 Se jo par vus sui avilee ?
 L'en ne poet estre plus traïz
 Que par privez e par nuïrriz.
 Quant li privez le conseil set,
 Traïr le puet, sē il le het.
 Brengvein, qui mun estre savez,
 Se vus plaïst, hunir me poez ;
 Mais ço vus ert grant reprover,
 Quant vus m'avez a conseiller,
 Se mun conseil e mun segrei
 Par ire descovrez al rei.
 D'altre part jo l'ai fait par vus :
 Mal ne deit aveir entre nus.
 Nostre curuz a ren n'amunte :
 Unques nel fiz pur vostre hunte,
 Mais pur grant ben e pur honor.
 Pardunez moi vostre haïr.
 De quei serez vus avancee
 Quant vers lu rei ere empeiree ?
 Certes el men empirement
 Nen ert le vostre amendement ;
 Mais si par vus sui avilee,
 Mains serez preïsee e amee,
 Car itel vus purra loer
 Qui nel fet fors pur vus blasmer ;
 Vous en serez milz mespreïsee
 De tute la gent enseïnee
 E perdu en avrez m'amur
 E l'amisté de mun seingnur :
 Quel semblent qu'il unques me face,
 Ne cuidez qu'il ne vus en hace :
 Emvers mei a si grant amur,

Nus ne porreit metre haiur ;
 Nus ne nus poreit tant medler,
 Son cors poüst de mei sevrer.
 Mes faiz puet aveir cuntre quer,
 Mei ne puet haïr a nul fuer,
 E mes folies puet haïr,
 Mais m'amur ne puet unc guerpïr ;
 Mes faiz en sun cuer haïr puet,
 Quel talent qu'ait, amer m'estuet.
 Unques a nul qui mal me tint
 Emvers lu rei ben n'en avint :
 Ki li dient ço qu'il plus het,
 Sachet que mal gré lur en set.
 De quei avancerez lu rei
 Se vus li dites mal de moi ?
 De quel chose l'avrez vengé
 Quant vus moi avrez empeiré ?
 Pur quei me volez vus traïr ?
 Quei li vuolez vus descouvrir ?
 Que Tristran vint parler a mei ?
 E quel damage en ad le rei ?
 De quei l'avrez vus avancé,
 Quant de moi l'avrez curucé ?
 Ne sai quel chose i ait perdu."
 Brengvein dit : "Ja est defendu,
 Juré l'avez passé un an,
 Le parler e l'amur Tristran.
 La défense e le serement
 Avez tenu malveisement :
 Dès que poesté en eüstes,
 Chative Ysolt, parjure fustes,
 Feimentië e parjuree.
 A mal estes si aüsee
 Que vus nel poez pas guerpïr ;
 Vostre viel us estuet tenir.
 S'usé ne l'eüssez d'amfance,
 Ne maintenisez la fesaunce ;
 S'a mal ne vus delitissez,
 Si lungement nel tenisez.
 Que puleins prent en danteüre,
 U voille u nun, lunges li dure,
 E que femme en juvente aprent,
 Quant ele n'a castiement,
 Il li dure tut sun eage,
 S'ele ad poer en sun curage.
 Vus l'apreïstes en juvente :
 Tuz jurs mais ert vostrë entente.
 S'en juvente ne l'aprisez,
 Si lungement ne l'usisez.
 Si li reis vus ot castié,
 Ne feïsez la maveisté,

Mais pur ço qu'il le vus consen
 L'avez usé si lungement.
 Il le vus ad pur ço suffert
 Quë il ne fud unques ben cert
 Jo l'en dirrai la verité,
 Puis en face sa volenté !
 Tant avez vus usé l'amur,
 Ublié en avez honur,
 E tant mene vostre folie
 Ne la larrez a vostre vie.
 Tresques li reis s'en aparçut,
 Castïer par dreit vus en dut.
 Il l'ad suffert si lungement
 Huniz est a tute sa gent.
 Le nés vus en deüst trencher
 U autrement aparailer
 Que hunie en fusez tuz dis :
 Grant joie fust a voz enmis.
 L'en vus deüst faire huntage
 Quant hunissez vostre lingnage,
 Vos amis e vostre seingnur.
 Se vus amisez nul honur,
 Vostre malveisté laissisez.
 Ben sai en quei vus vus fiez :
 En la jolité de le rei,
 Que voz bons suffrë endreit sei.
 Pur ço qu'il ne vus poet haïr,
 Ne vulez sa hunte guerpir :
 Envers vus ad si grant amur
 Quë il suffre sa desonur ;
 Së il itant ne vus amast,
 Autrement vus en castïast !
 Ne larai, Ysolt, nel vus die :
 Vus faites mult grant vilanie,
 A vostre cors hunisement,
 Quant il vus aime durement
 E vus vers li vus cuntenez
 Cum vers home qui naent n'amez.
 Eüssez vus vers lui amur,
 Ne feïsez sa desonur."
 Quant Ysolt ot sei si despire,
 A Brengvein respunt dunc par ire :
 "Vus moi jugez trop crüelment !
 Dehé ait vostre jugement !
 Vus parlez cum desafaitée
 Quant si m'avez a desleee.
 Certes, si jo sui feimentie,
 U parjurë, u ren hunie,
 U se jo ai fait malvesté,
 Vus moi avez ben conseillé :
 Ne fuz la consence de vus,

Ja n'eüst folie entre nus ;
 Mais pur ço que le consentiscest,
 Co que faire dui m'apreïstest :
 Les granz enginz e les amurs,
 Les dutances e les tristurs
 E l'amur que nus maintenimes,
 Par vus fud quanque nus feïmes.
 Primer en deceüistes moi,
 Tristan après, e puis le rei,
 Car peça quë il le seüt,
 Se li engin de vus ne fust.
 Par messunges que li deïtes,
 En la folie nus tenistes :
 Par engin e par decevance
 Covrites vus nostre fesance.
 Plus de moi estes a blasmer,
 Quant vus me devrïez garder
 E dunc moi feïtes hunir.
 Ore moi volez découvrir
 Del mal qu'ai fait en vostre garde :
 Mais fu e male flame m'arde
 S'il vent a dire a verité,
 Se de ma part est puint celé
 Et se li reis venjance prent,
 De vus la prenge primement !
 Emvers lui l'avez deservi.
 Nequedent jo vus cri merci,
 Que le cunseil ne descovrez
 E vostre ire moi pardonez."
 Dunc dit Brengvain : "Nu frai, par fei !
 Jo le mustrai primer al rai ;
 Orrum qui avra tort u dreit :
 Cum estre puet idunc si seit ! "
 Par mal s'en part atant d'Ysolt :
 Jure qu'al rei dire le volt.
 En cest curuz e en cete ire,
 Vait Brengien sun buen al rei dire.
 "Sire, dit ele, ore escutez ;
 Ce ke dirrai pur veir creez."
 Parole al rei tut a celee.
 De grant egin s'est purpensee ;
 Dit : "Entendez un poi a moi.
 Lijance e lealté vus dei
 E fiancë e ferm'amur
 De vostre cors, de vostre honur,
 E quant jo vostre hunte sai,
 M'es avis a celer ne l'ai ;
 E se jo anceis la seüse,
 Certes discoverte l'eüsse.
 Itant vus voil dire d'Ysolt :
 Plus enpire qu'ele ne solt.

De sun curage est empeiree ;
 S'ele n'est de melz agaitee,
 Ele fra de sun cors folie ;
 Car uncor ne fist ele mie,
 Mais ele n'atent s'aise nun.
 Pur nent fustes en suspeciun ;
 Jon ai eü mult grant irrur
 E dutance el cuer e pouïr,
 Car ce ne se volt pur ren feindre,
 S'ele puet sun voleir ateindre ;
 Pur ço vus venc jo conseiller
 Que vus la facez melz gaiter.
 Oïtes unques la parole :
 "Vuide chambre fait dame fole,
 Aise de prendre fait larrun,
 Fole dame vuide maisun ?
 Peza qu'avez eü errance.
 Jo meïmes fu en dutance ;
 Nut e jur pur li en aguait.
 M'est avis pur nent l'ai jo fait,
 Car deceü avum esté
 E del errur e del pensé.
 Ele nuz a tuz engingné
 E les dez senz jeter changé :
 Enginnum la as dez geter,
 Quant avaingë a sun penser
 Que ne puisse sun bon aver
 Itant cum est en cest vuleir :
 Kar qui un poi la destreindra,
 Jo crei ben que s'en retraira.
 Certes, Markes, c'est a bon dreit :
 Huntage avenir vus en deit,
 Quant tuz ses bons li cunsentez
 E sun dru entur li suffrez.
 Jol sai ben, jo face que fole
 Quë unques vus en di parole
 Car vus m'en savez mult mal gre.
 Ben en savez la verité.
 Quel senblant que vus en facez,
 Ben sai pur quei vus en feinnez :
 Que vus ne valet mie itant
 Fere li osisez senblant.
 Reis, jo vus en ai dit asez
 Ovë iço que vus savez."
 Li reis as diz Brengien entent,
 Si se merveille mult forment
 Que ço puisse estre qu'ele conte
 De sa dutance e de sa hunte,
 Qu'il l'ait suffert e qu'el le sace,
 Qu'il se feint, quel senblant que face.
 Idunc est il en grant errur.

Prie que die la verur,
 Car il quide que Tristran seit
 En la chambre, cum il soleit ;
 Sa fei lealment li afie
 Que le conseil ne dira mie.
 Dunc dit Brengvein par grant cuintise :
 "Reis, par dire tut mun servise,
 Ne vus voil seler l'amisté
 Ne le plai qu'ele a enginné.
 Nus avum esté deceü
 De l'errur quë avum eü
 Qu'el vers Tristran eüst amur.
 Ele a plus riche doneür :
 Co est Cariado le cunte.
 Entur li est pur vostre hunte.
 D'amur a tant requis Ysolt
 Qu'or m'est avis granter li volt.
 Tant a lousangé e servi
 Qu'ele en volt faire sun ami ;
 Mais de ço vus afi ma fei
 Qu'unques ne li fist plus qu'a mei.
 Ne di pas, së aise en eüst,
 Tut sun bon faire n'em peüst,
 Car il est beals e pleins d'engins.
 Entur li est seirs e matins ;
 Sert la, lousange, si li prie :
 N'est merveille se fait folie
 Vers riche hume tant amerus.
 Reis, je moi merveille de vus
 Quë entur li tant li suffrez
 U pur quel chose tant l'amez.
 Del sul Tristran avez poür :
 Ele n'ad vers lui nul amur.
 Jo m'en sui ben aperceüe ;
 Ensement en fui deceüe :
 Desci qu'il vint en Engleterre
 Vostre pais e vostre amur querre
 E très quë Ysolt l'oï dire,
 Aguaiter le fest pur ocire ;
 Kariado i emveia
 Ki a force l'en enchaça.
 Pur veir ne savum quant ad fait.
 Par Ysolt li vint cest aguait.
 Mais certes, s'ele unques l'amast,
 Tel hunte ne li purchazast.
 S'il est morz, ço est grant peché,
 Car il est pruz e ensengné ;
 Si est vostre niés, sire reis :
 Tel ami n'avrez mais cest meis."
 Quant li reis ot ceste novele,
 Li curages l'en eschancele,

Car il ne set qu'em paise fere ;
 Ne volt parole avant retraire,
 Car n'i veit nul avancement.
 A Brengvein dit priveement :
 "Amie, ore vus covent ben ;
 Sur vus ne m'entremettraï ren
 Fors, al plus bel que jo purrai,
 Kariado esluingnerai,
 E d'Isolt vus entremetrez.
 Privé conseil ne li celez
 De barun ne de chevaler
 Que ne seiez al conseiller.
 En vostre garde la commant :
 Cunveinez en desornavant."
 Ore est Ysolt desuz la main
 E desuz le conseil Brengvein :
 Ne fait ne dit priveement
 Qu'ele ne seit al parlement.
 Vunt s'en Tristan e Kaherdin
 Dolent e triste lur chemin.
 Ysolt en grant tristur remaint,
 E Brengvein, que forment se plaint.
 Markes rad el cuer grant dolor
 E em peisance est de l'errur.
 Kariado rest en grant peine,
 Ki pur amour Ysolt se peine
 E ne puet vers li espleiter
 Que l'amour li vuille otreier ;
 Ne vult vers lu rei encuser.
 Tristan se prent a purpenser
 Quë il s'en vait vileinement,
 Quant ne set ne quar ne coment
 A la reine Ysolt estait
 Ne que Brengvein la fraunche fait.
 A Deu cumaunde Kaherdin
 E returne tut le chemin,
 E jure que ja mais n'ert liez,
 Si avra lur estre assaiez.
 Mult fu Tristan suspris d'amour.
 Or s'aturne de povre atur,
 De povre atur, de vil abit,
 Que nuls ne que nule ja quit
 N'aperceive que Tristan seit.
 Par un herbé tut les deceit :
 Sun vis em fait tut eslever,
 Cum se malade fust emfler ;
 Pur sei seürement covrir,
 Ses pez e sé mains fait nercir :
 Tut s'apareille cum fust lazre,
 E puis prent un hanap de mazre
 Que la reine li duna

Le primer an quë il l'amat,
 Met i de buis un gros nüel,
 Si s'apareillë un flavel.
 A la curt le rei puis s'en vad
 E près des entrees se trait
 E desire mult a saver
 L'estre de la curt e veer.
 Sovent prie, sovent flavele,
 N'en puet oïr nule novele
 Dunt en sun cuer plus liez en seit.
 Li reis un jur feste teneit,
 Sin alat a la halte glise
 Pur oïr i le grant servise :
 Eissuz s'en ert hors del palès
 E la reïne vent après.
 Tristran la veit, del sun li prie,
 Mais Ysolt nel reconuit mie.
 E il vait après, si flavele,
 A halte vuiz vers li apele,
 Del sun requiert pur Deu amur
 Pitusement, par grant tendrur.
 Grant eschar en unt li serjant,
 Que la reïne vait sivant.
 Li uns l'empeinst, l'autre le bute,
 E sil metent hors de la rute.
 L'un manace, l'autre le fert ;
 Il vait après, si lur requiert
 Que pur Deu alcun ben li face.
 Ne s'en returne pur manache.
 Tuit le tenent pur ennuius ;
 Ne sevent cum est besuignus !
 Suit lé tresqu'enz en la capele,
 Crië e del hanap flavele.
 Ysolt en est tut ennuee :
 Regarde le cum feme iree,
 Si se merveille quë il ait
 Ki pruef de li itant se trait ;
 Veit le hanap qu'ele conuit ;
 Que Tristran ert ben s'aparçut
 Par sun gent cors, par sa faiture,
 Par la furme de s'estature.
 En sun cuer en est esfreee
 E el vis teinte e coluree,
 Kar ele ad grant poür del rei.
 Un anel d'or trait de sun dei,
 Ne set cum li puisse duner :
 En sun hanap le voit geter.
 Si cum le teneit en sa main,
 Aperceüe en est Brengvein :
 Regarde Tristran, sil conut,
 De sa cuintise s'aparçut,

Dit lui qu'il est fols e bricuns
 Ki si embat sur les baruns ;
 Les serjanz apele vilains
 Qui le suffrent entre les seins,
 E dit a Ysolt qu'ele est feinte :
 "Dès quant avez este si seinte
 Que dunisez si largement
 A malade u a povre gent ?
 Vostre anel duner li vulez :
 Par ma fei, dame, nun ferez.
 Ne donez pas a si grant fès
 Que vus repentez en après :
 E si vus ore li dunez
 Uncore ui vus repentirez."
 As serjanz dit qu'illuques veit
 Que hors de le glise mis seit,
 E cil le metent hors a l'us
 E Tristan n'ose prier plus.
 Or veit Tristan e ben le set
 Que Brangvein li e Ysolt het.
 Ne set suz cel que faire puisse :
 En sun quer ad mult grant anguisse.
 Debutter l'ad fait mult vilment.
 Des oilz plure mult tendrement,
 Plaint s'aventure e sa juvente,
 Qu'unques en amer mist s'entente
 Suffert en ad tantes dolurs,
 Tantes peines, tantes poïrs,
 Tantes anguisses, tanz perils,
 Tantes mesaises, tant eissilz,
 Ne pot lasser que dunc ne plurt.
 Un vel palès ot en la curt :
 Dechaet ert e depecez.
 Suz le degré est dunc mucez.
 Plaint sa mesaise e sa grant peine
 E sa vie que tant le meine.
 Mult est febles de travailler,
 De tant juner e de veiller,
 De grant travail e des haans.
 Suz le degrez languist Tristrans,
 Sa mort desire e het sa vie :
 Ja ne levrad mais senz aië.
 Ysolt en est forment pensive :
 Dolente se claime e captive
 K'issi faitement veit aler
 La ren qu'ele plus solt amer ;
 Ne set qu'en face nequedent.
 Plure e sospire mult sovent ;
 Maldit le jur e maldit l'ure
 Qu'elë el siecle tant demure.
 Le service oent al muster,

E puis vunt el palès mangier
 E demeinnent trestut le jur
 En emveisure e en baldur,
 Mais Ysolt n'en ad nul deduit.
 Avint issi quë einz la nuit
 Que li porter aveit grant freit
 En sa logë u il se seit :
 Dist a sa femme qu'ele alast
 Quere leingne, sin aportast.
 La dame ne volt luinz aler.
 Suz le degré en pout trover
 Seiche leinë e velz marien,
 Et vait i, ne demure ren ;
 E ceste entre enz en l'oscurté,
 Tristran i ad dormant trové :
 Trove s'esclavine velue,
 Crie, a poi n'est del sen esue,
 Quide que ço deable seit,
 Car el ne sot que ço esteit.
 En sun quer ad grande hisdur,
 E vent, sil dit a sun seingnur.
 Icil vait a la sale guaste,
 Alume chandele e si taste,
 Trovë i Tristran dunc gesir
 Ki près en est ja de murir.
 Qui estre puet si se merveille
 E vent plus près a la candele ;
 Si aperceit a sa figure
 Que ço est humaine faiture.
 Il le trove plus freit que glace.
 Enquert qu'il seit e quë il face,
 Coment il vint suz le degré.
 Tristran li ad trestut mustré
 L'estre de lui e l'achaisun
 Pur quoi il vint en la maisun.
 Tristran en li mult se fiot
 E li porters Tristran amot :
 A quel travail, a quelque peine,
 Tresqu'enz en sa loge l'ameine
 Süef lit li fait a cucher,
 Quert li a beivre e a manger ;
 Un massage porte a Ysolt
 E a Brengvein, si cum il solt,
 Pur nule ren que dire sace,
 Ne puet vers Brengvein trover grace.
 Ysolt Brengvein a li apele
 Et dit li : "Franche damisele,
 Ove Tristran vus cri merci !
 Alez en parler, ço vus pri,
 Confortez lë en sa dolur :
 Il muert d'anguise e de tristur.

Jal suliez unc tant amer :
 Bele, car l'alez cunforter !
 Ren ne desire se vus nun :
 Dites li seveals l'achaisun
 Pur quei e dès quant le haiez."
 Brengvein dit : "Pur nent en parlez.
 Ja mais pur moi n'avrad confort.
 Jo li vul melz asez la mort
 Que la vië u la santé.
 Oan mais ne m'ert reprové
 Que par moi aiez fest folie :
 Ne vul covrer la felonie.
 Leidement fud de nus retrait
 Que par moi l'avïez tuit fait,
 E par ma feinte decevance
 Soleie seler la fasance.
 Tut issi vait qui felun sert :
 U tost u tart sun travail pert.
 Servi vus ai a mun poer,
 Pur ço dei le mal gré avoir.
 Se regardissez a franchice,
 Rendu m'ussez altre service,
 De ma peinë altre guerdun
 Que moi hunir par tel barun."
 Ysolt li dit : "Laissez ester.
 Ne me devez pas reprover
 Iço que par curuz vus diz :
 Peise moi certes que jol fiz.
 Pri vus quel moi pardunisez
 E tresqu'a Tristran en algez,
 Car ja mais haitez ne serra,
 Së il a vus parlé nen a."
 Tant la losenge, tant la prie,
 Tant li pramet, tant merci crie
 Qu'ele vait a Tristran parler
 En sa loge u gist conforter ;
 Trove le malade e mult feble,
 Pale de vis, de cors endeble,
 Megre de char, de colur teint.
 Brengvein le veit quë il se pleint,
 E cum suspire tendrement
 E prie li pitusement
 Que li die, pur Deu amur,
 Pur quei ele ait vers li haïr :
 Que li die la verité.
 Tristan li ad aseüéré
 Que ço pas verité n'estoit
 Se que sur Kaherdin estoit,
 E qu'en la curt le fra venir
 Pur Kariado desmentir.
 Brengvein le creit, sa fei emprent,

E par tant funt l'acordement,
 E vun en puis a la reïne
 Suz en une chambre marbrine ;
 Acordent sei par grant amur,
 E puis confortent lur dolur.
 Tristan a Ysolt se deduit.
 Après grant pose de la nuit
 Prent le congé a l'enjurnee
 E si s'en vet ver sa cuntree.
 Trove son nevu qui l'atent
 E passe mer al primer vent,
 E vent a Ysolt de Bretagne
 Qui dolente est de cest ovraigne :
 Ben li est enditee amur ;
 El quer en ad mult grant dolur
 E grant pesancë e deshait :
 Tut sun eür li est destrait.
 Coment il aime l'autre Ysolt,
 C'est l'achaisun dunt or s'en dolt.
 Veit s'en Tristan, Ysolt remaint
 Ki pur l'amur Tristan se pleint,
 Pur ço que dehaité s'en vait ;
 Ne set pur veir cum il estait.
 Pur les granz mals qu'il ad suffert
 Qu'a privé li ad discovert,
 Pur la peine, pur la dolur,
 Que tant ad eü par s'amur,
 Pur l'anguise, pur la grevance,
 Partir volt a la penitance.
 Pur ço que Tristan veit languir,
 Ove sa dolur vult partir.
 Si cum ele a l'amur partist
 Od Tristan qui pur li languist,
 E partir vult ove Tristan
 A la dolur e a l'ahan.
 Pur lui s'esteut de maint afeire
 Qui a sa belté sunt cuntraire
 E meine en grant tristur sa vie.
 E cele, qui est veire amie
 De pensers e de granz suspirs
 E leise mult de ses desirs
 (Plus leale ne fud unc veüe)
 Vest une bruine a sa char nue :
 Iloc la portoit nuit e jur,
 Fors quant colchot a sun seignur.
 Ne s'en aparceurent nient.
 Un vou fist e un serement
 Qu'ele ja mais ne l'ostereit,
 Se l'estre Tristan ne saveit.
 Mult suffre dure penitance
 Pur s'amur en mainte faisance,

E mainte peine e maint ahan
 Suffre cest' Ysolt pur Tristran,
 Mesaise, dehait e dolur.
 Apruef si prist un viêlur,
 Si li manda tote sa vie
 E sun estrê, e puis li prie
 Quê il li mant tut sun curage
 Par enseingnes par cest message.
 Quant Tristran la novele solt
 De la roïne qu'il amout,
 Pensif en est e deshaitez :
 E sun quer ne pot estre liez
 De si la quê il ait veüe
 La bruine qu'Ysolt ot vestue
 Ne de sun dos n'ert ja ostee
 De si qu'il venge en la cuntree.
 Idunc parole a Kaherdin
 Tant qu'il se metent en chemin,
 E vunt s'en dreit en Engleterre
 Aventure e eür conquerre.
 En penant se sunt aturné,
 Teint de vis, de dras desguisé,
 Que nuls ne sace lur segrei ;
 E venent a la curt le rei
 E parolent priveement
 E funt i mult de lur talent.
 A une curt que li reis tint,
 Grant fu li poples quê il vint.
 Après manger deduire vunt
 E plusurs jus comencer funt
 D'eskermies e de palestres.
 De tuz i fud Tristran li mestres.
 E puis firent un sauz waleis
 E uns qu'apelent waveleis,
 E puis si porterent cembeals
 E si lancerent od roseals,
 Od gavelos e od espiez :
 Sur tuz i fud Tristran preisez
 E empruef li fud Kaherdin :
 Venqui les altres par engin.
 Tristran i fud reconeüz,
 D'un sun ami aparceüs :
 Dous cheval lur duna de pris,
 N'en aveit melliurs el païs,
 Car il aveit mult grant poür
 Quê il ne fusent pris al jur.
 En grant aventure se mistrent.
 Deus baruns el la place occirent :
 L'un fud Karïado li beals ;
 Kaherdin l'occist al cembeals
 Pur tant quê il dit qu'il s'en fuit

A l'altre feiz qu'il s'en parti :
 Aquité ad le serement
 Ki fud fait a l'acordement ;
 E puis se metent al fuïr
 Ambedeus pur lur cors guarir.
 Vunt s'en amdui a esperun
 Emvers la mer li compaignun.
 Cornewaleis les vunt chaçant,
 Mais il les perdent a itant.
 El bois se mistrent el chimin
 Entre Tristran e Kaherdin ;
 Les tresturz des deserz errerent,
 E par iço d'eus se garderent.
 Em Bretaingne tut dreit s'en vunt :
 De la venjance liez en sunt,
 Seignurs, cest cunte est mult divers,
 E pur ço l'uni par mes vers
 E di en tant cum est mester
 E le surplus voil relessier.
 Ne vol pas trop en uni dire
 Ici diverse la matyre.
 Entre ceus qui solent cunter
 E del cunte Tristran parler,
 Il en cuntent diversement :
 Oï en ai de plusur gent.
 Asez sai que chescun en dit
 E ço qu'il unt mis en escrit,
 Mé sulun ço que j'ai oï,
 Nel dient pas sulun Bréri
 Ky solt lé gestes e lé cuntes
 De tuz lé reis, de tuz lé cuntes
 Ki orent esté en Bretaigne.
 Ensurquetut de cest'ovraigne
 Plusurs de noz granter ne volent
 Ço que del naim dire ci solent
 Cui Kaherdin dut femme amer ;
 Li naim redut Tristran navrer
 E entusché par grant engin
 Quant ot afolé Kaherdin ;
 Pur ceste plaie e pur cest mal
 Enveiad Tristran Guvernal
 En Engleterre pur Ysolt.
 Thomas iço granter ne volt
 E si volt par raisun mustrer
 Qu'iço ne put pas esteer.
 Cist fust par tut parconeüz
 E par tut le regne seüz
 Que de l'amur ert parçuners
 E emvers Ysolt messagers :
 Li reis l'en haeit mult forment ;
 Guaiter le feseit a sa gent :

E coment poüst il venir
 Sun servise a la curt offrir
 Al rei, al baruns, as serjanz
 Cum se fust estrange marchanz,
 Quë humë issi coneüz
 N'i fud mult tost aperceüz ?
 Ne sai coment il se gardast
 Ne coment Ysolt amenast.
 Il sunt del cunte forsveié
 E de la verur esluingné,
 E se ço ne volent granter,
 Ne voil jo vers eus estriver ;
 Tengt le jur e jo le men :
 La raisun s'i pruvera ben !
 En Bretagne sunt repeiré
 Tristran e Kaherdin haité,
 E deduiet sei leement
 Od lur amis e od lur gent,
 E vunt sovent en bois chacer
 E par les marches turneier.
 Il orent le los e le pris
 Sur trestuz ceuz de cel païs
 De chevalerie et d'honor ;
 E quant il erent a sujur,
 Dunc en alerunt en boscages
 Pur veer lé beles ymages.
 As ymages se delitoent
 Pur les dames que tant amouent :
 Lé jurs i aveient deduit
 De l'ennui qu'il orent la nuit.
 Un jur erent alé chacer
 Tant qu'il furent al repeirer.
 Avant furent lur compaignun :
 Nen i aveit së eus deus nun.
 La Blanche Lande traverserunt,
 Sur destre vers la mer garderent :
 Veient venir un chevaler
 Les walos sur un vair destrer.
 Mult par fu richement armé :
 Escu ot d'or a vair freté,
 De meïme teint ot la lance,
 Le penun e la conisance.
 Une sente les vent gualos,
 De sun escu covert e clos.
 Lungs ert e grant e ben pleners,
 Armez ert e beas chevalers.
 Entre Tristran e Kaherdin
 L'encuntre atendent el chimin.
 Mult se merveillent qui ço seit.
 I vent vers eus u il les veit,
 Salue les mult ducement

E Tristram son salu li rent,
 Puis li demandë u il vait
 E quel besuing e quel haste ait.
 "Sire, dit dunc li chevaler,
 Saverez me vus enseingner
 Le castel Tristran l'Amerus ? "
 Tristran dit : "Que li vulez vus ?
 U ki estes ? Cum avez nun ?
 Ben vus merrum a sa maisun,
 Et s'a Tristran vulez parler,
 Ne vus estut avant aler,
 Car jo sui Tristran apellez :
 Or me dites que vus volez."
 Il respunt : "Ceste novele aim.
 Jo ai a nun Tristran le Naim.
 De la marche sui de Bretagne
 E main dreit sur la mer d'Espaigne.
 Castel i oi e bele amie :
 Autretant l'aim cum faz ma vie.
 Mais par grant peiché l'ai perdue :
 Avant er nuit me fud tollue.
 Estult l'Orgillius Castel Fier
 L'en a fait a force mener,
 E il la tent en sun castel,
 Si en fait quanques li est bel.
 Jon ai el quer si grant dolor
 A poi ne muer de la tristur,
 De la pesance e de l'anguise :
 Suz cel ne sai que faire puisse,
 N'en puis senz li aveir confort.
 Quant jo perdu ai mun deport
 E ma joië e mun delit,
 De ma vie m'est pus petit.
 Sire Tristran, oï l'ai dire,
 Ki pert ço quë il plus desire,
 Del surplus li deit estre poy.
 Unkes si grant dolor nen oi
 E pur ço sui a vus venuz :
 Dutez estes e mult cremuz
 E tuz li meldre chivalers,
 Li plus frans, li plus dreiturers
 E icil qui plus ad amé
 De trestuz ceus qui unt esté.
 Si vus en cri, sire, merci.
 Requer vostre franchise e pri
 Qu'ad cest besuing od mei venez
 E m'amie me purchacez.
 Humage vus frai e liejance,
 Si vus m'aidez a la fesance."
 Dunc dit Tristrans : "A mun poeir
 Vus aiderai, amis, pur veir.

Mais a l'hostel ore en alum :
 Cuntre main nus aturnerum
 E si parfeisums la busuine."
 Quant il ot que le jor purluine,
 Par curuz dit : "Par fei, amis,
 Vus n'estes cil que tant a pris !
 Jo sai que si Tristran fuisset,
 La dolur què ai sentisset,
 Car Tristran si ad amé tant
 Qu'il set ben quel mal unt amant.
 Si Tristran oït ma dolur,
 Il m'aidast a icel amur :
 Itel peine n'itel pesance
 Ne metreit pas en perlungance.
 Qui que vus seiet, baus amis,
 Unques n'amastes, ço m'est vis.
 Se seüsez qu'est amisté,
 De ma peine eüssez pité :
 Què unc ne sot que fud amur,
 Ne put saveir què est dolur,
 E vus, amis, que ren n'amez,
 Ma dolur sentir ne poez ;
 Se ma dolur pusset sentir,
 Dunc vuldrîez od mei venir.
 A Deu seiez ! Jo m'en irrai
 Querre Tristran quel troverai.
 N'avrai confort se n'est par lui.
 Unques si esgaré ne fui !
 E ! Deus, pur quei ne pus murir
 Quant perdu ai que plus desir ?
 Meuz vousisse la meie mort,
 Car jo n'avrai ja nul confort,
 Ne hait, ne joie en mun corage,
 Quant perdu l'ai a tel tolage,
 La ren el mund que jo plus aim."
 Eissi se pleint Tristran le Naim ;
 Aler se volt od le congé.
 L'altre Tristran en ad pité
 E dit lui : "Bels sire, ore estez !
 Par grant reisun mustré l'avez
 Que jo dei aler ove vus,
 Quant jo sui Tristran l'Amerus,
 E jo volenters i irrai.
 Suffrez, mes armes manderai."
 Mande ses armes, si s'aturne
 Ove Tristran le Naim s'en turne.
 Estult l'Orgillus Castel Fer
 Vunt dunc pur occire aguaiter.
 Tant sunt espleité e erré
 Que sun fort castel unt trové.
 En l'uraille d'un bruil descendent :

Aventures iloc atendent.
 Estult l'Orgillius ert mult fers.
 Sis freres ot a chevalers
 Hardiz e vassals e muz pruz,
 Mais de valur les venquit tuz.
 Li dui d'un turnei repairerent :
 Par le bruill cil les embuscherent,
 Escrierent les ignelment,
 Sur eus ferirent durement ;
 Li dui frere i furent ocis.
 Leve li criz par le païs
 E muntent icil del castel.
 Li sires ot tut sun apel
 E les dous Tristrans assailirent
 E agrement les emvaïrent.
 Cil furent mult bon chevaler,
 De porter armes manïer :
 Defendent sei encuntre tuz
 Cum chevaler hardi e pruz,
 E ne finerent de combaltre
 Tant qu'il orent ocis les quatre.
 Tristran li Naim fud mort ruez
 E li altre Tristran navrez
 Par mi la luingne, d'un espé
 Ki de venim fu entusché.
 En cel ire ben se venja
 Car celi ocist quil navra.
 Or sunt tuit li set frere ocis,
 Tristran mort e l'autre malmis,
 Qu'enz el cors est forment plaié.
 A grant peine en est repairé
 Pur l'anguise qui si le tent.
 Tant s'efforce qu'a l'ostel vent.
 Ses plaies fet aparailer,
 Mires querre pur li aider.
 Asez en funt a lui venir :
 Nuls nel puet del venim garir,
 Car ne s'en sunt aparceü
 E par tant sunt tuit deceü.
 Il ne sevent emplastre faire
 Ki le venim em puisse traire :
 Asez batent, triblent racines,
 Cueillent erbes e funt mecines,
 Mais ne l'em puent ren aider :
 Tristran ne fait fors empeïrer.
 Li venims s'espant par le cors,
 Emfler le fait dedenz e fors ;
 Nercist e teint, sa force pert,
 Li os sunt ja mult descovert.
 Or entend ben qu'il pert sa vie,
 Së il del plus tost n'ad aïe,

E veit que nuls nel puet gaurir
 E pur ço l'en covient murir.
 Nuls ne set en cest mal mecine ;
 Nequident s'Ysolt la reïne
 Icest fort mal en li saveit
 E od li fust, ben le guareit ;
 Mais ne puet pas a li aler
 Ne souffrir le travail de mer ;
 E il redute le païs,
 Car il i a mult enemis ;
 N'Ysolt ne puet a li venir :
 Ne seit coment puise garir.
 El cuer en ad mult grant dolur,
 Car mult li greve la langur,
 Le mal, la puür de la plaie ;
 Pleint sei forment et mult s'esmaie,
 Cart mult l'anguise le venim.
 A privé mande Kaherdin :
 Descovrir li volt la dolur.
 Emvers lui ot leele amur,
 Kaherdin repot lui amer.
 La chambre u gist fait delivrer :
 Ne volt sufrir qu'en la maisun
 Remaine al conseil s'eus dous nun.
 En sun quer s'esmerveille Ysolt
 Qu'estre puise qu'il faire volt,
 Se le secle vule guerpir,
 Muine u chanuine devenir.
 Mult par en est en grant effrei.
 Endreit sun lit, suz la parai,
 Dehors la chambre vait ester,
 Car lur conseil volt escuter.
 A un privé guaiter se fait
 Tant cum suz la parei estait.
 E Tristran s'est tant efforcé
 Qu'a la parei est apuié.
 Kaherdin set dejuste lui.
 Pitusement plurent andui :
 Plangent lur bone companie
 Ki si brefment ert departie,
 L'amur e la grant amisté.
 Al quer unt dolur e pité
 Anguice, peisancè e peine ;
 Li uns pur l'altre tristur meine,
 Plurent, demeinent grant dolur,
 Quant si deit partir lur amur :
 Mut ad esté fine e leele.
 Tristran Kaherdin en apele,
 Dit li : "Entendez, beal amis.
 Jo sui en estrange païs,
 Jo në ai ami ne parent,

Bel compaing, fors vus sulement.
 Unc n'i oi deduit ne deport,
 Fors sul par le vostre confort.
 Ben crei que s'en ma terre fusse,
 Par conseil garir i peüsse ;
 Mais pur ço que ci n'ad aïe,
 Perc jo, bels dulz compainz, la vie ;
 Senz aïe m'estut murir,
 Car nuls hum ne me put garir
 Fors sulement reïne Ysolt.
 E le puet faire si le volt :
 La mecine ad e le poeir
 E, se le seüst, le vuleir.
 Mais, bels compainz, n'i sai que face,
 Pur quel engin ele le sace.
 Car jo sai bien, se le suüst,
 De cel mal aider me püest,
 Par sun sen ma plaie garir ;
 Mais coment puet ele venir ?
 Se jo seüse qui alast,
 E mun message a li portast,
 Acun bon conseil moi fereit
 Dès que ma grant besuine oreit.
 Itant la crei que jol sai ben
 Que nel larrait pur nule ren
 Ne m'aidast a ceste dolur :
 Emvers mei ad si ferm amur !
 Ne m'en sai certes conseiller,
 E pur ço, compainz, vu requer :
 Pur amisté e pur franchise,
 Empernez pur moi cest servise !
 Cest message faites pur mei
 Par cumpanie e sur la fei
 Qu'afiastes de vostre main
 Quant Ysolt vus dona Breng vein !
 E jo ci vus affei la meie,
 Si pur mei empernez la veie,
 Vostre liges hum devendrai,
 Sur tute ren vus amerai."
 Kaherdin veit Tristran plurer,
 Od le pleindre, desconforter ;
 Al quer en ad mult grant dolur,
 Tendrement respunt par amur,
 Dit lui : "Bel compaing, ne plurez,
 E jo frai quanque vus volez.
 Certes, amis, pur vus garir,
 Me metrai mult près de murir
 E en aventure de mort
 Pur conquerre vostre confort.
 Par la lealté que vus dei,
 Ne remaindra mie pur mei,

Ne pur chose que fere puise,
 Pur destrece ne pur anguise
 Que jo n'i mete mun poer
 A faire en tuit vostre vuler.
 Dites que li vulez mander,
 E jo m'en irai aprester."
 Tristan respunt : "Vostre merci !
 Ore entendez que jo vu di.
 Pernez cest anel avoc vus :
 Ço sunt enseingnes entre nus ;
 E quant en la terre vendrez,
 En curt marcheant vus ferez
 E porterez bons dras de seie.
 Faites qu'ele cest anel veie,
 Car dès qu'ele l'avrad veü
 E de vus s'iert aparceü,
 Art e engin après querra
 Quë a leiser i parlera.
 Dites li saluz de ma part,
 Que nule en moi senz li n'a part.
 De cuer tanz saluz li emvei
 Que nule ne remaint od moi.
 Mis cuers de salu la salue :
 Senz li ne m'ert santé rendue.
 Emvei li tute ma salu.
 Cumfort ne m'ert ja nus rendu,
 Salu de vie ne santé,
 Se par li ne sunt aporté.
 S'ele ma salu ne m'apporte
 E par buche ne me conforte,
 Ma santé od li dunc remaine
 E jo murray od ma grant peine ;
 Enfin dites que jo sui morz
 Se jo par li n'aie conforz.
 Demustrez li ben ma dolur
 E le mal dunt ai la langur,
 E qu'ele conforter moi venge.
 Dites li qu'ore li suvenge
 Des emveisures, des deduiz
 Qu'eümes jadis jors e nuiz,
 Des granz peines e des tristurs
 E des joies e des dusurs
 De nostre amur fine e veraie
 Quant jadis ot guari ma plaie,
 Del beivre qu'ensemble beümes
 En la mer quant surpris en fumes.
 El beivre fud la nostre mort :
 Nus n'en avrum ja mais confort.
 A tel ure duné nus fu
 A nostre mort l'avum beü.
 De mé dolurs li deit membrer

Que souffert ai pus li amer :
 Perdu en ai tuz mes parenz,
 Mun uncle le rei e ses genz ;
 Vilment ai esté congeiez,
 En altres terres eseilliez ;
 Tant ai souffert peine e travail
 Qu'a peine vif e petit vail.
 La nostre amur, nostre desir
 Ne poet unques nus hum partir.
 Anguise, peine ne dolur
 Ne porent partir nostre amur :
 Cum il unques plus s'esforcerent
 Del departir, mains espleiterent.
 Noz cors feseïnt desevrer,
 Mais l'amur ne porent oster.
 Menbre li de la covenance
 Qu'ele me fit a la sevrance
 El gardin, quant de li parti,
 Quant de cest anel me saisi :
 Dist mei qu'en quel terre qu'alasse,
 Altre de li ja mais n'amasse.
 Unc puis vers altre n'oi amur,
 N'amer ne puis vostre serur,
 Ne li në altre amer porrai
 Tant cum la reïne amerai.
 Itant aim Ysolt la reïne
 Que vostre suer remain mechine.
 Sumunez la en sur sa fei
 Qu'ele a cest besuing venge a mei :
 Ore i perge s'unques m'ama !
 Quanque m'ad fait poi me valdra,
 S'al besuing ne moi volt aider,
 Cuntre cel dolur conseiller.
 Que me valdra la sue amor
 S'ore me falt en ma dolur ?
 Ne sai que l'amisté me valt
 S'a mun grant besuing ore falt.
 Poi m'ad valu tut sun confort,
 Se ne m'aït cuntre la mort.
 Ne sai que l'amur aït valu,
 S'aider ne moi volt a salu.
 Kaherdin, ne vus sai preier
 Avant d'icest que vus requer :
 Faites al melz que vus poez ;
 E Brengvein mult me saluez.
 Mustrez li le mal que jo ai.
 Se Deu n'en pense, jo murray :
 Ne puz pas vivre lungement
 A la dolur, al mal que sent.
 Pensez, cumpaing, del espleiter
 E de tost a mei repeirer,

Car se plus tost ne revenez,
 Sachez ja mais ne me verrez.
 Quarante jurs aiez respit.
 Se ço faites que jo ai dit,
 Quë Ysolt se venge ove vus,
 Gardez nuls—nel sache fors nus.
 Celez l'en vers vostre serur,
 Que suspeçun n'ait de l'amur ;
 Pur mire la ferez tenir :
 Venue est ma plaie guarir.
 Vus en merrez ma bele nef,
 E porterez i double tref :
 L'un est blanc et lë altre neir ;
 Se vus Ysolt poez aver,
 Que venge ma plaie garir,
 Del blanc siglez al revenir ;
 E se vus Ysolt n'amenez,
 Del neir siglë idunc siglez.
 Ne vus sai, amis, plus que dire.
 Deus vus conduie, Nostre Sire,
 E sein e salf Il vus remaint ! "
 Dunc suspirë e plure e plaint,
 E Kaherdin plure ensement.
 Baise Tristran e congié prent.
 Vait s'en pur sun ere aprester.
 Al primer vent se met en mer.
 Halent ancras, levent leur tref,
 Siglent amunt al vent süef,
 Trenchent les wages e les undes,
 Les haltes mers e les parfundes.
 Meine bele bachelerie :
 De seie porte draperie,
 Danree d'estranges colurs
 E riche veissele de Turs,
 Vin de Peito, oisels d'Espaine,
 Pur celer e covrer s'ovrainge,
 Coment venir pusse a Ysolt,
 Cele dunt Tristran tant se dolt.
 Trenche la mer ove sa nef,
 Vers Engleterë a plein tref.
 Vint nuiz, vint jurz i a curu
 Einz qu'il seit en l'isle venu,
 Einz qu'il puise la parvenir
 U d'Ysolt puise ren oïr.
 Ire de femme est a duter,
 Mult s'en deit chaschuns hum garder,
 Car la u plus amé avra
 Iluc plus tost se vengera.
 Cum de leger vent lur amur ;
 De leger revent lur haïr ;
 Plus dure lur enemisté,

Quant vent, que ne fait l'amisté.
 L'amur sevent amesurer
 E la haür nent atemperer,
 Itant cum eles sunt en ire ;
 Mais jo nen os ben mun sen dire,
 Car il n'afert rens emvus mei.
 Ysolt estoit suz la parei :
 Les diz Tristran escute e ot.
 Ben ad entendu chacun mot :
 Aparceüe est de l'amur.
 El quer en ad mult grant irrur
 Quë ele ad Tristran tant amé,
 Quant vers altre s'est aturné ;
 Mais or li est ben descovert
 Pur quei la joie de li pert.
 Ço qu'ele ad oï ben retent.
 Semblant fait que nel sace nent ;
 Mais tresqu'ele aise en avra,
 Trop cruelment se vengera
 De la ren del mund qu'aime plus.
 Tres quë overt furent li us,
 Ysolt est en la chambre entree.
 Vers Tristran ad s'ire celee,
 Sert le, mult li fait bel semblant
 Cum amie deit vers amant.
 Mult ducement a li parole
 E sovent le baise e acole
 E mustre lui mult grant amur ;
 E pense mal en cele irrur
 Par quel manere vengé ert ;
 E sovent demande et enquert
 Kant Kaherdin deit revenir.
 Od le mire quil deit gaurir ;
 De bon curage pas nel plaint :
 La felunie el cuer li maint
 Qu'ele pense faire, se puet,
 Car ire a iço la comuet.
 Kaherdin sigle amunt la mer
 E si ne fine de sigler
 De si qu'il vent a l'altre terre
 U vait pur la reïne querre :
 Ço est l'entree de Tamise.
 Vait amunt od sa marchandise :
 En la buche, dehors l'entree,
 En un port ad sa nef ancree ;
 A son batel en va amunt
 Dreit a Londres, desuz le punt ;
 Sa marchandise iloc descovre,
 Ses dras de seie pleie e ovre.
 Lundres est mult riche cité,
 Meliure n'ad en cristienté,

Plus vaillante ne melz preisee,
 Melz guarnie de gent aisie.
 Mult aiment largesce e honur ;
 Cunteinent sei par grant baldur.
 Le recovrer est d'Engleterre :
 Avant d'iloc ne l'estuet querre.
 Al pé del mur li curt Tamise.
 Par la vent la marcheandise
 De tutes les teres qui sunt
 U marcheant cristïen vunt.
 Li hume i sunt de grant engin.
 Venuz i est dan Kaherdin
 Ove ses dras, a ses oisels
 Dunt il a de bons e de bels.
 En sun pung prent un grant ostur
 E un drap d'estrage culur
 E une cope ben ovree
 Entailleë e neelee.
 Al rei Markes en fait present
 E si li dit raisnablement
 Qu'od sun aveir vent en sa terre
 Pur altre ganir e conquerre ;
 Pais li doinst en sa regiun
 Que pris n'i seit a achaisun,
 Ne damage n'i ait ne hunte
 Par chamberlens ne par vescunte.
 Li reis li dune ferme pès,
 Oiant tuz iceus del palès.
 A la reïne vait parler
 De ses avers li volt mustrer.
 Un afigail ovré d'or fin
 Li porte en sa main Kaherdin,
 Ne qui qu'el secle melliur seit :
 Presen a la reïne en fait.
 "Li ors en est mult bons", ce dit ;
 Unques Ysolt melliur ne vit ;
 L'anel Tristran de sun dei oste,
 Juste l'autre le met encoste
 E dit : "Reïne, ore veiez :
 Icest or est plus colurez
 Que n'est li ors de cest anel ;
 Nequedent cestu tenc a bel."
 Cum la reïne l'anel veit,
 De Kaherdin tost s'aperceit :
 Li quers li change e la colur
 E suspire de grant dolur.
 Ele dute a oïr novele.
 Kaherdin une part apele,
 Demande si l'anel vult vendre,
 E quel aveir il en vult prendre,
 U s'il ad altre marchandise.

Tut çò fait ele par cuintise,
 Car ses gardes decevre volt.
 Kaherdins est suz a Ysolt :
 "Dame, fait il, ore entendez.
 Çò que dirrai, si retenez :
 Tristan vus mande cume druz
 Amisté, service e saluz
 Cum a dame, cum a s'amie
 En qui maint sa mort e sa vie.
 Liges hum vus est e amis.
 A vus m'ad par busing tramis :
 Mande a vus ja n'avrat confort,
 Se n'est par vus, a ceste mort,
 Salu de vie ne santez,
 Dame, si vus ne li portez.
 A mort est navré d'un espé
 Ki de venim fu entusché.
 Nus ne poüm mires trover
 Ki sachent sun mal meciner :
 Itant s'en sunt ja entremis
 Que tuit sun cors en unt malmis.
 Il languist e vit en dolur,
 En anguisë e en puür.
 Mande a vus que ne vivra mie
 Së il nen ad la vostre aïe,
 E pur çò vus mande par mei.
 Si vus sumunt par cele fei :
 E sur iceles lealtez
 Que vus, Ysolt, a li devez,
 Pur ren del monde nel lassez
 Que vus a lui or ne vengez,
 Car unques mais n'en ot mester,
 E pur çò nel devez lasser.
 Or vus membre des granz amurs
 E des peines e des dolurs
 Qu'entre vus dous avez suffert !
 Sa vie e sa juvente pert :
 Pur vus ad esté eissillez,
 Plusurs feiz del rengne chachez.
 Le rei Markes en a perdu :
 Pensez des mals qu'il a eü !
 Del covenant vus deit membrer
 Qu'entre vus fud al desevrer
 Einz el jardin u le baisastes,
 Quant vus cest anel li donastes :
 Pramistes li vostre amisté.
 Aiez, dame, de li pité !
 Si vus ore nel securez,
 Ja mais certes nel recovrez :
 Senz vus ne puet il pas guarir.
 Pur çò vus i covent venir,

Car vivre ne puet autrement.
 Iço vus mande lealment.
 D'enseingnes cest anel emveie :
 Gardez le, il le vus otreie."
 Quant Ysolt entent cest message,
 Anguicè est en sun curage
 E peine e pité e dolur,
 Unques uncore n'ot maür.
 Or pense forment e suspire,
 E Tristran sun ami desire,
 Mais el n'i set coment aler.
 Ove Brengvein en vait parler,
 Cunte li tute l'aventure
 Del venim de la navreüre,
 La peine qu'ad e la dolur
 E coment gist en sa langur,
 Coment et par qui l'a mandee
 U sa plaie n'ert ja sanee ;
 Mustré li a tute l'anguise,
 Puis prent conseil que faire puisse.
 Or comence le suspirer
 E le plaindrè e le plurer
 E la peiné e la pesance
 E la dolur e la gravance
 Al parlement què eles funt,
 Pur la tristur que de lui unt.
 Itant unt parlé nequedent
 Cunseil unt pris al parlement
 Qu'eles lur eire aturnerunt
 E od Kaherdin s'en irrunt
 Pur le mal Tristran conseiller
 E a sun grant bosing aider.
 Aprestent sei contre le seir,
 Pernent ço que voulent avoir.
 Tant que li altre dorment tuit,
 A celee s'en vunt la nuit
 Mult cuintement, par grant eür,
 Par une poterne del mur
 Que desur la Tamise estoit
 Al flot muntant l'eve i veneit.
 Li bastels i esteit tut prest :
 La reïne entreë i est.
 Nagent, siglent od le retreit :
 Ysnelement al vent s'en vait.
 Mult s'esforcent de l'espleiter :
 Ne finent unques de nager
 De si la qu'a la grant nef sunt.
 Levent les trés e puis s'en vunt.
 Tant cum li venz les puet porter,
 Curent la lungur de la mer,
 La coste estrange en costeiant

Par devant le port de Wizant,
 Par Buluingnë e par Treisporz.
 Li venz lur est portant e forz
 E la nef legere kis guie.
 Passent par devant Normendie ;
 Siglent joius e leement,
 Kar oré unt a lur talent.
 Tristran, qui de sa plaie gist,
 En sun lit a dolur languist ;
 De ren ne puet confort avoir :
 Mecine ne li put vailler.
 Ren qu'il face ne li aüe.
 D'Ysolt desire la venue :
 Il ne coveitë altre ren,
 Senz li ne puet avoir nul ben ;
 Par li est ço quë il tant vit :
 Languist, atent la en sun lit,
 En espeir est de sun venir
 E que sun mal deve gaurir,
 E creit quë il senz li ne vive.
 Tut jurs emveië a la rive
 Pur veer si la nef revent :
 Altre desir al quer nel tent,
 E sovent se refait porter,
 Sun lit faire juste la mer
 Pur attendre e veer la nef
 Coment siglë, e a quel tref.
 Vers nule ren n'ad il desir
 Fors sulement de sun venir :
 En ço est trestut sun pensé,
 Sun desir e sa volonté.
 Quant qu'ad el munt mis ad al nent,
 Se la reïne a lui ne vent.
 E raporter se fait sovent
 Pur la dute qu'il en atent,
 Car il se crent qu'ele n'i venge
 E que lea té ne li tenge,
 E velt melz par altrë oïr
 Que senz li veit la nef venir.
 La nef desire purveer,
 Mais le faillir ne vul saveir.
 En sun quer en est angussus
 E de li veer desirus,
 Sovent se plaïnt a sa muiller,
 Mais ne l dit sun désiré
 Fors de Kaherdin qui ne vent :
 Quant tant demure, mult se crent
 Qu'il n'ait espléité sa fesance.
 Oiez pituse desturbance,
 Aventure mult doleruse
 E a trestuz amanz pituse :

De tel desir, de tel amur
 N'oïstes une greinur dolur.
 La u Tristran atent Ysolt
 E la dame venir i volt
 E près de la rive est venue
 Eissi que la terre unt veüe,
 Balt sunt e siglent leement,
 Del sud lur salt dunques un vent
 E fert devan en mi cel tref :
 Refrener fait tute la nef.
 Curent al lof, le sigle turnent :
 Quel talent qu'aient s'en returnent.
 Li venz s'esforce e leve l'unde,
 La mer se muet qui est parfunde,
 Trouble li tens, l'air espessist,
 Levent wages, la mer nercist,
 Pluet e gresille e creist li tenz,
 Rumpent bolines e hobens,
 Abatent tref e vunt ridant,
 Od l'unde e od le vent wacrant.
 Lur batel orent en mer mis,
 Car près furent de lur païs ;
 A mal eür l'unt ublié :
 Une wage l'ad depescé.
 Al meins ore i unt tant perdu,
 Li orage sunt tant creü
 Qu'eskipre n'i ot tant preisez
 Qu'il peüst ester sur ses pez.
 Tuit i plurent e tuit se pleinent,
 Pur la poür grant'dolur maingnent.
 Dune dit Ysolt : "Lasse ! chaitive !
 Deus ne volt pas que jo tant vive
 Que jo Tristran mun ami veie.
 Neié en mer volt que je seie.
 Tristran, s'a vus parlé eüsse,
 Ne me calsist se puis moruse.
 Beals amis, quant orét ma mort,
 Ben sai puis n'avrez ja confort.
 De ma mort avez tel dolur,
 A ce qu'avez si grant langur,
 Que ja pus ne purrez gaurer.
 En mei ne remaint le venir :
 Se Deus volsist, e jo venise,
 De vostre mal m'entremeïsse,
 Car altre dolur n'a jo mie
 Fors de ço que n'avez aïe.
 C'est ma dolur e ma grevance
 E al cuer en ai grant pesance
 Que vus n'avrez, amis, confort,
 Quant jo muer, contre vostre mort.
 De la meie mor ne m'est ren :

Quant Deu la volt, jo la vul ben ;
 Mais tresque vus, amis, l'orrez,
 Jo sai ben que vus en murrez.
 De tel manere est nostre amur
 Ne puis sen vus sentir dolur,
 Vus ne poez senz moi murrir,
 Ne jo sen vus ne puis perir.
 Se jo dei em mer periller,
 Dunc vus estuet issi neier.
 Neier ne poez pas a tere ;
 Venu m'estest en la mer querre ;
 La vostre mort vei devant mei,
 E ben sai que tost murrir dei.
 Amis, jo fail a mun desir,
 Car en voz braz quidai murrir,
 En un sarcu enseveilez.
 Mais nus l'avum ore failliz.
 Encor puet il avenir si,
 Car, si jo dei neier ici,
 E vus, ce crei, devez neier :
 Uns peissuns peüt nus mangier ;
 Eissi avrum par aventure
 Bels amis, une sepulture,
 Car tel hum prendre le purra
 Ki noz cors i reconuistra,
 E fra en puis si grant honur
 Cume covient a nostre amur.
 Co que jo di estre ne puet !
 E ! se Deu le vult, si estuet.
 En mer, amis, que querreiez ?
 Ne sai que vus i fëissez !
 Mais jo i sui, si i murray !
 Senz vus, Tristan, i neerai :
 Si m'est, beals dulz, süef confort
 Que vus ne savrez ja ma mort ;
 Avant d'ici n'ert mais oïe :
 Ne sai, amis, qui la vus die.
 Apruef mei lungement vivrez
 E ma venuë atendrez
 Se Deu plaist, vus poez garir :
 Co est la ren que plus desir.
 Plus coveit la vostre santé
 Que d'ariver n'ai volenté,
 Car vers vus ai si fine amur !
 Amis, dei jo aveir poür,
 Puis ma mort, si vus guarissez,
 Qu'en vostre vie m'ubliez,
 U d'altre femme aiez confort,
 Tristan, apruef la meie mort ?
 Amis, d'Ysolt as Blanches Mains
 Certes m'en crem e dut al mains.

Ne sai se jo duter en dei ;
 Mais se mort fussez devant mei,
 Apruef vus cur terme vivreie.
 Certes, ne sai que faire deie,
 Mais sur tute ren vus desir.
 Dus nus doinst ensemble venir,
 Que jo, amis, gaurir vus pusse,
 U nus dous murrir d'un anguisse ! "
 Tant cume dure la turmente,
 Ysolt se plaint, si se demente.
 Plus de cinc jurs en mer lur dure
 Li orages e la laidure ;
 Puis chet li venz e bel tens fait.
 Le blanc siglë unt amunt trait
 E siglent a mult grant espleit,
 Que Kaherdin Bretagne veit.
 Dunc sunt joius e lé e balt,
 E traient le sigle ben halt
 Quë hom se puise aparcever
 Quel se seit, le blanc u le neir
 De lung volt mustrer la colur,
 Car ço fud al daerein jur
 Que danz Tristran lur aveit mis
 Quant il turnerent del païs.
 A ço qu'il siglent leement,
 Lievet li chalt e faut li vent
 Eissi qu'il ne poent sigler.
 Mult süef e pleine est la mer.
 Ne ça ne la lur nef ne vait
 Fors itant cum l'unde la trait,
 Ne de lur batel n'unt il mie :
 Or i est grant anguserie.
 Devant eus près veient la terre,
 N'unt vent dunt la puisent requerre.
 Amunt, aval vunt dunc wacrant,
 Orë arere e puis avant :
 Ne poent leur eire avancer.
 Mult lur avent grant encumbrer
 Ysolt en est mult ennuiee :
 La terre veit qu'ad coveitee
 E si n'i pot mie avenir !
 A poi ne muer de sun desir.
 Terre desirent en la nef,
 Mais il lur vente trop süef.
 Sovent se claime Ysolt chative.
 La nef desirent a la rive :
 Uncore ne la virent pas.
 Tristrans en est dolenz e las,
 Sovent se plaint, sovent suspire
 Pur Ysolt quë il tant desire ;
 Plure des oils, sun cors detuert,

A poi que del desir ne muert.
 En cel' anguisse, en cel ennui,
 Vent sa femme Ysolt devant lui ;
 Purpensee de grant engin,
 Dit : "Amis, or vent Kaherdin.
 Sa nef ai veüe en la mer.
 A grant paine la vei sigler.
 Nequedent jo l'ai si veüe
 Pur la sue l'ai coneüe.
 Deus duinst que tel novele aport
 Dunt vus al quer aiez confort ! "
 Tristran tresalt de la novele,
 Dit a Ysolt : "Amie bele,
 Savez pur veir que c'est sa nef ?
 Or me dites quel est le tref."
 Co dit Ysolt : "Jol sai pur veir :
 Sachez que le sigle est tut neir.
 Trait l'unt amunt e levé halt
 Pur iço que li venz lur falt."
 Dunt a Tristran si grant dolur
 Unques n'od, nē avrad maür,
 E turne sei vers la parei,
 Dunc dit : "Deus salt Ysolt e mei !
 Quant a moi ne volez venir,
 Pur vostre amur m'estuit murir.
 Jo ne puis plus tenir ma vie :
 Pur vus muer, Ysolt, bele amie.
 N'avez pité de ma langur,
 Mais de ma mort avrez dolur.
 Co m'est, amie, grant confort
 Que pité avrez de ma mort."
 "Amie Ysolt" trei fez a dit,
 A la quarte rent l'espirit.
 Idunc plurent par la maisun
 Li chevaler, li compeingnun.
 Li criz est hal, la plainte grant.
 Saillient chevaler e serjant
 E portent li hors de sun lit
 Puis le chuchent sur un samit,
 Covrent le d'un paile roié.
 Li venz est en la mer levé
 E fert sei en mi liu del tref ;
 A terre fait venir la nef.
 Ysolt est de la nef issue.
 Ot les granz plaintes en la rue,
 Les seinz as musters, as chapeles,
 Demande as humes quels noveles,
 Pur quei il funt tel soneiz,
 E de quei sunt li plureiz.
 Uns anciēns idunc li dit :
 "Bele dame, si Deu m'aït,

Nus avum issi grant dolur
 Quë unques genz n'orent maiür.
 Tristran, li pruz, li francs, est mort :
 A tut ceus del rengne ert confort.
 Larges estoit as besungnus,
 A grant aïe as dolerus.
 D'une plaie que sun cors ut
 En sun lit ore endroit murut.
 Unques si grant chaitivesun
 N'avint a ceste regiün."
 Tresque Ysolt la novelë ot,
 De duel ne puet suner un mot.
 De sa mort ert si adolee
 La rue vait desafublee
 Devant les altres el palès.
 Bretun ne virent unques mès
 Femme de la sue bealté :
 Merveillent sei par la cité
 Dunt ele vent, ki ele seit.
 Ysolt vait la ou le cors veit,
 Si se turne vers oriënt,
 Pur lui prie pitusement :
 "Amis Tristran, quant mort vus vei,
 Par raisun vivre puis ne dei.
 Mort estes pur l'amur de mei :
 Par raisun vivre puis ne dei.
 Mort estes pur la mei amur
 E je muer, amis, de tendrur.
 Quant jo a tens n'i poi venir
 Pur vos e vostre mal guarir,
 Amis, amis, pur vostre mort,
 N'avrai ja mais pur rien confort,
 Joie ne hait ne nul deduit.
 Icil orages seit destruit
 Que tant me fist, amis, en mer
 Que je n'i poi venir demurer !
 Se jo fuissë a tens venue
 Vie vos oüse rendue
 E parlé dulcement a vos
 De l'amur que fu entre nos ;
 Plainte oüse nostre aventure,
 Nostre joie, nostre emveisure,
 La painë e la grant dolur
 Qu'ad esté en nostrë amur,
 E oüse iço recordé
 E vos baisié e acolé.
 Se jo ne poisse vos guarir,
 Qu'ensemble poissum dunc murrir !
 Quant jo a tens venir n'i poi
 E jo l'aventure ne soi
 E venue sui à la mort,

Del meïsmo beivre ai confort !
 Pur mei avez perdu la vie,
 E jo frai cum veraie amie :
 Pur vus voil murir ensemment."
 Embrace lë e si s'estent,
 Baisse la buchë e la face
 E molt estreit a li l'enbrace,
 Cors a cors, buche a buche estent,
 Sun esprit a itant rent
 E murt dejuste lui issi
 Pur la dolur de sun ami.
 Tristrant murut pur sun desir,
 Ysolt, qu'a tens n'i pout venir.
 Tristran murut pur su amour
 E la bele Ysolt par tendrur.
 Tumas fine ci sun escrit.
 A tuz amanz salut i dit,
 As pensis e as amerus,
 As emveius, as desirus,
 A enveisiez e as purvers,
 A tuz cels ki orrunt ces vers.
 Si dit n'ai a tur lor voleir,
 Le milz ai dit a mun poeir
 E dit ai tute la verur
 Si cum je pramis al primur.
 E diz e vers i ai retrait :
 Pur essamplë issi ai fait
 Pur l'estorië embelir
 Quë as amanz deve plaisir
 E que par lieus poissent troveir
 Chose u se poissent recorder :
 Aveir em poissent grant confort
 Encuntre change, encontre tort,
 Encuntre painë e dolur,
 Encuntre tuiz engins d'amur !

Documents**Folie de Berne**

Ci conmanche de Tristan
 Mout est Tristanz mellez a cort,
 Ne sai o aille nē ou tort...
 ... Formant redoute Marc lo roi,
 Que rois Mars formant lou menace :
 Si viaut bien que Tritanz lou sache,
 Se de lui puet avoir saisine,
 Mout li vaudra po son uorine
 Que par lui ne reçoive mort.
 De sa fame li a fait tort.
 Clamé s'en est a son barnage,
 Et de la honte et de l'otrage
 Que Tritanz ses niés li a fait.
 Honte a de ce qu'il li a fait.
 Ne pot mais aler sanz celer.
 Ses barons fait toz asanbler
 Et lor a bien montree l'ovre.
 Lo mesfait Tritan lor descovre :
 "Seignor, fait il, que porrai faire ?
 Mout me tornē a grant contraire
 Que de Tristan ne pris vengeance :
 Sel me torne l'an a enfance.
 Foiz s'an est en ceste terre
 Que je no sei o jamais querre,
 Car mout l'avrai toz jorz salvé.
 Se poise moi, por saint Odé...
 ... Se nus de vos lou puet parçoivre,
 Faites lou moi savoir sanz faille.
 Par Saint Samson de Cornouaille,
 Quel me randroit, gré l'an savroie
 Et tot jorz plus chier l'an avroie."
 N'i a celui ne li promete
 Qui a lui prandre entante mete.
 Dinas li senechax sopire,
 Por Tritan a au cuer grant ire.
 Forment l'an poise en son corage ;
 Errament a pris un message
 Par cui a fait Tritan savoir
 Com a perdu par non savoir
 L'amor del roi, qui l'et de mort.
 Mar vit Tristanz son bel deport.
 Par envie est aperceüz :

Mout e a esté deceüz.
 Qant Tritanz oï la novele,
 Sachiez ne li fu mie bele :
 N'ose repairier ou païs.
 Sovant en a esté fuitis.
 Sovant sopire et molt se dialt
 De ce c'o lui nen a Ysiaut.
 Ysiaut a il, mais nen a mie
 Celi qui primes fu s'amie.
 Porpense soi qu'il porra faire,
 Com la porra a soi atraire,
 Car n'ose aler en sa contree.
 "Ha ! Dex, fait il, quel destinee !
 C'ai je sofert en tel amor !
 Onques de li ne fis clamor
 Ne ne me plains de ma destrece ;
 Por quoi m'asaut ? por quoi me blece ?
 Dex ! ce que doi ? et qui me sanble ? ...
 ... Don ne fai je ce que demande ?
 Nenil, qant celë ai laissiee
 Qui a por moi tant de hachiee,
 Tant mal et tante honte anui.
 Las, fait il, hé las, com je sui
 Malaürox, et com mar fui ! ...
 ... Soferte et tante poine aüe ?
 Ainz si bele ne fu veüe !
 Ja n'an soit mais nul jor amez,
 Ainz soit tot jorz failliz clamez
 Qui de lui amer ja se faint !
 Amors, qui totes choses vaint,
 Me doint encor quë il avaigne
 Quë a ma volanté la taigne !
 Si ferai je, voir, se Deu plait :
 A Deu pri ge qu'il ne me lait
 Morir devant ce que je l'aie.
 Mout me gari soëf ma plaie :
 Et Dex me doint encor tant vivre
 Que la voie saine et delivre !
 Encor avroie je mout chier
 S'a li me pooie acointier.
 Et Dex li doint joie et santé,
 S'il vialt, por sa douce bonté,
 Et il me doint enor et joie
 Et si me tor en itel voie
 Q'ancore la puisse aviser
 Et li veoir et rencontrer !
 Dex ! com sui maz et confonduz
 Et en terre mout po cremuz !
 Las ! que ferai, quant ne la voi ?
 Que por li sui en grant efroi
 Et nuit et jor et tot lo terme :

Quant ne la voi, a po ne deve.
 Las ! que ferai ? Ne sai que faire,
 Que por lui sui en grant afaire.
 Morir devant ce que je l'aie ?
 Mout me gari soëf ma plaie
 Que je reçui en Cornuaille
 Qant a Morholt fis la bataille
 En l'ile ou fui menez a nage
 Por desfandre lo treüssaje
 Que cil devoient de la terre :
 A m'espee finé la guerre :
 Tenir me porroit por mauvais,
 Se por nule menace lais
 Que je n'i aille en tanpinaje
 O en abit de fol onbraje.
 Por li me ferai rere et tondre,
 S'autremant ne me puis repondre.
 Trop sui el païs coneüz :
 Sanpres seroie deceüz,
 Se je ne puis changier a gré
 Ma vesteüre et mon aé.
 Ne finerai onques d'errer
 Tant com porrai nes point aler."
 Quant cë ot dit, plus ne demore,
 Ainz s'an torne meïsmes l'ore.
 Gerpi sa terre et son roiaume.
 Il ne prinst ne hauberc ne hiaume.
 D'errer ne fine nuit et jor :
 Jusq'a la mer ne prist séjor.
 A mout grant poine vint il la.
 Et si vos di qu'il a pieça
 Tel poine soferte por li
 Et mout esté fol, je vos di.
 Change son non, fait soi clamer
 Tantris. Qant il ot passé mer,
 Passez est outre le rivage.
 Ne vialt pas qu'en lo taigne a sage :
 Ses dras deront, sa chere grate ;
 Ne voit home cui il ne bate ;
 Tondrë a fait sa bloie crine.
 N'i a un sol en la marine
 Qu'il ne croie que ce soit rage,
 Mais ne sevent pas son corage.
 En sa main porte une maçue ;
 Comme fox va : chascuns lo hue,
 Gitant li pierres a la teste.
 Tritanz s'en va, plus n'i areste.
 Ensinc ala lonc tans par terre
 Tot por l'amor Ysiaut conquerre.
 Mout li ert bon ce qu'il faisoit :
 Nule rien ne li desplaisoit,

Fors ce qu'il n'estoit o Ysiaut :
 Celi desirre quë il veut.
 N'a encor pas esté a cort,
 Mais or ira, a quel que tort,
 Et se fera por fol sanbler,
 Quë a Ysiaut viaut il parler.
 Droit a la cort en est venuz,
 Onques huis ne li fu tenuz.
 Qant Tritanz vint devant le roi,
 Auques fu de povre conroi :
 Haut fu tonduz, lonc ot le col,
 A merveille sambla bien fol.
 Mout s'est mis por amor en grande.
 Mars l'apele, si li demande :
 "Fox, com a non ? – G'é non Picous.
 – Qui t'angendra ? – Uns valerox.
 – De que t'ot il ? – D'une balaine.
 Une suer ai que vos amoine :
 La meschine a non Bruneheut :
 Vos l'avroiz, jë avrai Ysiaut.
 – Se nos chanjon, que feras tu ? "
 Et dit Tristanz : "O bee tu ?
 Entre les nues et lo ciel,
 De flors et de roses, sans giel,
 Iluec ferai une maison
 O moi et li nos deduison.
 A ces Galois, cui Dex doint honte !
 Encor n'ai pas finé mon conte.
 Rois Mars, demoisele Brangain
 Traist, je t'afi enz ta main,
 Del boivre don dona Tritan,
 Don il sofri puis grant ahan.
 Moi et Ysiaut, que je voi ci,
 En beümes : demandez li,
 Et si lo tient or a mançonge,
 Don di je bien que ce fu songe,
 Car jo lo songé tote nuit.
 Rois, tu n'ies mie encor bien duit !
 Esgarde moi en mi lo vis :
 Dont ne sanble je bien Tantris ?
 Jë ai sailli et lanciez jons,
 Et sostenu dolez bastons,
 Et en bois vescu de racine,
 Entre mes braz tenu raïne.
 Plus diré, se m'an entremet.
 –Or te repose, Picolet.
 Ce poise moi que tant fait as :
 Lai or huimais ester tes gas.
 – A moi que chaut q'il vos en poise ?
 Je n'i donroie un po de gloise."
 Or dient tuit li chevalier :

"N'a fol baer, n'a fol tancier !
 – Rois, manbre vos de peor grant
 Qant vos nos trovastes gisant
 Dedanz la foilliee, estandu
 Entre nos deus mon branc tot nu ?
 La fis je sanblant de dormir,
 Car je n'osoie pas foïr.
 Chaut faisoit com el tans de mai.
 Par mi la loje vi un rai :
 Li rais sor sa face luisoit.
 Mout faisoit Dex ce qu'il voloit ;
 Tes ganz botas enz el pertuis,
 Si t'en alas : il n'i ot plus ;
 Car je ne voil l'ovre conter,
 Car il li devoit bien manbrer."
 Marc en esgarde la raïne
 Et cele tint la chere encline ;
 Son chief covri de son mantel ;
 "Fol, mal aient li marinel
 Qui ça outre vos amenerent,
 Qant en la mer ne vos giterent ! "
 Adonques a Tristanz parlé :
 "Dame, cil cox ait mal dahé !
 Së estoiez certe de moi,
 Se près vos m'avoiez, ce croi,
 Et vos saüssiez bien mon estre,
 Ne vos tandroit huis ne fenestre
 Ne lo commandemant lo roi.
 Encor ai l'anel près de moi
 Qui me donastes au partir
 Del parlement que doi haïr :
 Maldite soi ceste asanblée !
 Mainte dolereuse jornee
 En ai puis aïe et soferte.
 Car m'estorez, dame, ma perte
 En doz baisiers de fine amor
 Ou embracer souz covertor.
 Mout m'avroiez fait grant confort,
 Certes, o autremant sui mort.
 Onques Yder, qui ocist l'ors,
 N'ot tant de poines ne dolors
 Por Guenievre, la fame Artur,
 Com je por vos, car jë en mur.
 Gerpi en ai tote Bretagne,
 Par moi sui venuz en Espagne,
 Onques nel sorent mi ami,
 Ne nel sot la suer Caadin.
 Tant ai erré par mer, par terre
 Que je vos sui venuz requerre.
 Se jë ensin m'en vois do tot,
 Que l'un en l'autre ne vos bot,

Donc ai je perdue ma joie :
 Ja mais en augur nus ne croie."
 En la sale maint en consoille
 Li uns a l'autrè en l'oroille :
 "Mien esciant, tot avandroit
 Que mes sires cel fol creroit,
 Li rois a demandé chevax,
 Aler veoir vialt ses oisïax
 La de defors voler as grues :
 Pieça que n'issirent des mues.
 Tuit s'en issent, la sale est vuie,
 Et Tristanz a un banc s'apoeie.
 La raïne entra en sa chambre
 Don lin pavemanz est de lanbre.
 A soi apele sa meschine ;
 Dit li a : "Por Sainte Estretine,
 As tu oï del fol mervoilles ?
 Male goute ait il es oroilles !
 Tant a hui mes faiz regreté
 Et les Tristan, c'ai tant amé
 Et fais encor, pas ne m'en fain !
 Lasse ! si m'a il en desdain
 Et si m'an sofre encor a poine.
 Va por lo fol, si l'o m'amoine ! "
 Cele s'an torne eschevelee ;
 Voir ta Tristanz, mout il agreee ;
 "Dan fol, ma dame vos demande.
 Mout avec hui esté en grande
 De reconter hui vostre vie :
 Plains estes de melancolie.
 Si m'aïst Dex, qui vos pandroit ;
 Je cuït que bien exploiteroit.
 – Certes Brangien, ainz feroit mal ;
 Plus fol de moi vait a cheval.
 – Quel deiablè empané bis
 Vos ont mon non ensi apris ?
 – Bele, pieça que je lo soi.
 Par lo mien chef, qui ja fu bloi,
 Partie est de cest las raison :
 Par vos est fors lo guerredon.
 Hui cest jor, bele, vos demant
 Que me façoiz solemant tant
 Que la raïne me merisse
 La carte part de mon servise
 O la moitié de mon travail."
 Don sospira a grant baail.
 Brangien si l'a bien agaitié :
 Biaux braz, beles mains et biaux piés
 Li voit avoir a desmesure ;
 Bien est tailliez par la çainture :
 En son cuer pense qu'il est sage

Et a meillor mal que n'est rage.
 "Chevaliers, sire, Dex t'anor
 Et doint joie, mais qu'il ne tort
 A la raïne a desenor,
 Në a moi, qui sui de s'amor !
 Pardone moi ce que t'ai dit :
 Ne m'an poise mie petit.
 – Jel vos pardoin, pas ne m'an poise."
 Atant dit Brangien que cortoise :
 "Toe merci porchace t'uevre :
 D'autrui que de Tristan te covre.
 – Ja si feroie je, mon voil ;
 Mais li boivre del trosseroil
 M'a si emblé et cuer et sans
 Que je nan ai autre porpans,
 Fors tant quë en amor servir :
 Dex m'an doint a boen chief venir !
 Mar fu cele ovre appareilliee !
 Mon san ai an folor changiee.
 Et vos, Brangien, qui l'aportates,
 Certes malemant exploitates :
 Cil boivre fu fait a envers
 De plusors herbés mout divers.
 Je muir por li, ele nel sant :
 N'est pas parti oniment,
 Car je suis Tristanz, qui mar fu."
 A cest mot l'a bien conneü :
 A ses piez chiet, merci li crie,
 Qu'il la pardoint sa vilenie.
 Si la relieve par les doiz,
 Si la baisa plus de cent foiz.
 Or la prie de sa besoingne
 Et qu'el la face sans essoigne :
 Bien s'an porra apercevoir,
 Et qu'ele en face son pooir.
 Brangien l'an moine par lo poin,
 L'uns près de l'autre, non pas loing,
 Et viennent en la chanbre ensamble.
 Voit lo Ysiaut : li cuers li tranble,
 Car mout lo het por les paroles
 Quë il dist hui matin si foles.
 Mout boenemant et sanz losange
 La salua, a quel que praigne :
 "Dex saut, fait cë il, la raïne,
 Avoc li Brangien sa meschine !
 Car ele m'avroit tost gari
 Por sol moi apeler ami.
 Amis suis jë et ele amie.
 N'est pas l'amors a droit partie :
 Je sui a doble traveillié,
 Mais el n'en a nule pitié.

O fain, o soif et ou durs liz,
 Pansis, pansant, do cuer, do piz
 Ai soferte mainte destrece.
 N'ai rien mesfait par ma parece !
 Mais cil Dex qui reigne sanz fin,
 Qui as noces Archetreclin
 Lor fu tant cortois botoillier
 Que l'eve fist en vin changier,
 Icel Dex me mete en corage
 Quë il me giet d'icest folage ! "
 Cele se taist, qui mot ne sone.
 Voit la Brangiens, si l'araisone :
 "Dame, fait ele, quel sanblant
 Faites au plus loial amant
 Qui onques fust ne ja mais soit ?
 Vostre amor l'a trop en destroit.
 Metez li tost les braz au col !
 Por vos s'est tonduz comme fol.
 Dame, entendez que jë i di :
 Cë est Tritans, gel vos afi.
 – Damoisele, vos avez tort.
 Car fussiez vos o lui au port
 O il ariva hui matin !
 Trop a en lui cointe meschin :
 Se ce fust il, il n'aüst pas
 Hui dit de moi si vilains gas,
 Oient toz cez en cele sale :
 Miauz volsist estre el fonz de cale !
 – Dame, gel fis por nos covrir
 Et por aus toz por fox tenir.
 – Ainz ne soi rien de devinaille !
 – La nostre amor trop me travaille.
 Por vos manbre de Gamarien
 Qui ne demandoit autre rien
 Fors vostre cors qu'il en mena :
 Qui fu ce, qui vos delivra ?
 – Certes, Tritans, li niès lo roi,
 Qui molt fu de riche conroi."
 Voit lo Tritans, mout li est buen :
 Bien set quë il avra do suen
 S'amor, car plus ne li demande.
 Sovent en a esté en grande.
 "Resanble je point a celui
 Qui sol, sanz aïe d'autrui,
 Vos securut, a cel besoin,
 A Guimarant copa lo poin ?
 – Oïl, itant quë estes home.
 Ne vos conois, cë est la some.
 – Certes, dame, c'est grant dolor.
 Ja fui je vostre harpeor.
 En la chanbrë o fui venistes,

Tele ore que je fui molt tristes,
 Et vos raïne, encore un poi,
 Car de la plaie que jë oi,
 Quë il me fist par mi l'espaule,
 Si issi je de cestë aule :
 Me randistes et sauf et sain :
 Autres de vos n'i mist la main.
 Del venin del cruiel serpent
 (Panduz soie, se jë en mant !)
 Me garesistes sanz mehain,
 Et quant je fui entrez el bain,
 Traisistes vos mon branc d'acier :
 Trovastes l'osche a l'essuier,
 Donc apelastes Perenis
 O la bande de paile bis
 O la piece iert envelopee ;
 L'acier joinssistes a l'espee.
 Quant l'un acier a l'autre joint,
 Donc ne m'amastes vos donc point.
 Par grant ire, por moi ferir,
 L'alastes a deus poinz saisir ;
 Venistes ver moi tot iriee.
 En poi d'ore vos ai paiee
 O la parole do chevol
 Don jë ai puis aü grant dol.
 Vostre mere sot ce secroi.
 Ice vos afi je par foi :
 Don me fustes vos puis bailliee.
 Bien fu la nef apareilliee !
 Qant de havre fumes torné,
 Au tiers jor nos failli oré.
 Toz nos estut nagier as rains :
 Je meïsmes i mis les mains.
 Granz fu li chاوز, s'aümes soif ;
 Brangiens, qui ci est devant toi,
 Corut en haste au trosseroel ;
 Ele mesprit estre son voil :
 Do buverage empli la cope ;
 Mout par fu clers, n'i parut sope ;
 Tandï lo moi et je lo pris.
 Ainz në iert mal në après pis,
 Car trop savez de la favele ;
 Mar vos vi onques, damoisele !
 – De mout bon maistre avez leü !
 A vostre voil seroiz tenu
 Por Tristan, a cui Dex aït !
 Mais toz en iroiz escondit.
 Diroiz vos mais nole novele ?
 – Oïl : le saut de la chapele,
 Qant a ardoir fustes jugiee
 Et as malades otroiee :

Mout s'antraloient desrainnant
 Et mout durement estrivant :
 A l'un en donerent le chois
 Li quex d'aux vos avroit el bois.
 Je n'an fis autre enbuschemant
 Fors do Gorvenal solement.
 Mout me deüssiez bien conoistre,
 Car formant lor feisse croïstre ;
 Ainz par moi n'en fu un desdit,
 Mais Gorvenal, cui Dex aït,
 Lor dona tex cox des bastons
 Qui s'apooient des moignons !
 En la forest fumes un terme,
 O nos plorames mainte lerne.
 Ne vit encor l'hermite Ugrin ?
 Dex mete s'ame a boene fin !
 – Ce poez bien laisser ester :
 De lui ne fait mie a parler !
 Vos nel resanbleroiz oan :
 Il est prodom et vos truanz.
 Estrange chose avez enprise :
 Maint engingniez par truandise.
 Je vos feroie mout tost prandre
 Et au roi vos ovres antandre.
 – Certes, dame, si lo savoit,
 Je cuit qu'il vos en peseroit.
 L'an dit : qui ainz servi Amor,
 Tot le gerredone en un jor.
 Selonc les ovres que ci voi,
 Est ce granz errors endroit moi.
 Je soloie ja avoir drue,
 Mais or l'ai, ce m'est vis, perdue.
 – Sire, qui vos a destorbé ?
 – Cele qui tant jorz m'a amé
 Et fera encor, se Dex plaist,
 Ne n'est mestier c'ancor me laist.
 Or vos conterai d'autre rien :
 Estrange nature a en chien.
 Queles ! qu'est Hudent devenu ?
 Qant cil l'orent trois jorz tenu,
 Ainz ne vost boivre ne mangier :
 Por moi se voloit enragier.
 Donc abatirent au brachet
 Lo bel lien o tot l'uisset :
 Ainz ne fina, si vint a moi.
 – Par cele foi que je vos doi,
 Certes, jel gart en ma saisine
 A celui eus cui me destine
 Q'ancor ferons ensanble joie.
 – Por moi lairoit Ysiaut la bloie ?
 Car lo me mostrez orandroit,

Savoir s'è il me conoistroit.
 – Connoistre ? Vos dites richece !
 Po priserait vostre destrece,
 Car puis que Tristanz s'an ala,
 Home de lui ne s'aprima
 Qu'il ne volsist mangier as danz !
 Il gent en la chanbre loianz.
 Damoisele, amenez lo ça ! "
 Brangiens i cort, sou desloia.
 Qant li brechez l'oï parler,
 Lo liën fait des mains voler
 A la meschine qui l'amoine ;
 De venir a Tristan se poine,
 Sore li cort, lieve la teste :
 Onques tel joie ne fist beste !
 Boute do grain et fiert do pié :
 Toz li monz en aüst pitié ;
 Ses mains loiche, de joie abaie.
 Voit lo Ysiaut, formant s'esmaie,
 Craint qu'è il soit enchanteor
 O aucun boen bareteor :
 Tristanz ot povre vesteüre.
 Au brachet dit : "La norriture
 C'ai mis en toi soit beneoite !
 Ne m'as mie t'amor toloite.
 Molt m'as moutré plus bel sanblant
 Que celi cui j'amoie tant.
 Ele cuide que je me faigne :
 Ele verra la dreite ensaigne
 Qu'ele me dona en baisant,
 Qant departimes en plorant,
 Cest enelet petit d'or fin.
 Mout m'a esté pruchien voisin :
 Mainte foiz ai a lui parlé,
 Et quis consoil et demandé ;
 Et qan ne me savoit respondre,
 Avis m'iert que deüsse fondre :
 Par amor baissai l'esmeraude,
 Mes oil moillèrent d'eve chaude."
 Ysiaut conut bien l'anelet
 Et vit la joie del brechet
 Qu'è il fait : a pol ne s'anrage.
 Or s'aperçoit en son corage
 C'est Tritans a cui el parole.
 "Lasse, fait ele, tant sui fole !
 Hé ! mauvais cuers, por que ne font,
 Qant ne conois la rien el mont
 Qui por moi a plus de tormant ?
 Sire, merci ! je m'an repant."
 Pasmee chiet, cil la reçoit.
 Or voit Brangiens ce qu'el voloit.

Qant el revint, el flans l'anbrace,
 Lo vis et lo nés et la face
 Li a plus de mil fois baisié.
 "Ha ! Tristanz, sire, quel pechié,
 Qui tel poine sofrez por moi !
 Don ne soie fille de roi,
 S'or ne vos rant lo gerredon !
 Quelles ! Brangien, quel la feron ?
 – Dame, nel tenez mie a gas :
 Alez, si li querez les dras.
 Il est Tritanz et vos Ysiaut.
 Or voit bien l'an qui plus se deut
 A molt petitet d'achoisson."
 Et dit : "Quel aise li feron ?
 – Tandis com vos avez loisir,
 Mout vos penez de lui servir,
 Tant que Mars viegne de riviere.
 Car la trovast il si pleniére
 Qu'il ne venist devant uit jorz..."
 ... A ces paroles, sanz grant cri,
 Com vos avez ici oï,
 Entre Tritanz soz la cortine :
 Entre ses braz tient la raïne.

Folie d'Oxford

Tristran surjurne en sun païs,
 Dolent, mornes, tristes, pensifs.
 Purpenset soi ke faire pot,
 Kar acun confort lu estot :
 Confort lu estot de guarir
 U si ço nun, melz volt murir.
 Melz volt murir a une faiz
 Ke tuz dis estre si destraiz,
 E melz volt une faiz murir
 Ke tuz tens en poine languir.
 Mort est assez k'en dolur vit ;
 Penser confunt l'ume e ocist.
 Peine, dolur, penser, ahan
 Tur ensement confunt Tristran.
 Il veit kë il ne puet guarir ;
 Senz cunfort li estot murir.
 Ore est il dunc de la mort cert,
 Quant il s'amur, sa joie pert,
 Quant il pert la roïne Ysolt ;
 Murir desiret, murir volt,
 Mais sul tant quë ele soüst

K'il pur la sue amur murrust,
 Kar si Ysolt sa mort saveit,
 Siveus plus suëf en murreit.
 Vers tute gent se cele e doute,
 Ne volt nul descouvrir le dute ;
 Il s'en celet, c'en est la fin,
 Vers sun compaignun Kaherdin,
 Car ço cremeit, si li cuntast
 De sun purpens, k'il l'en ostat,
 Kar ço pensoit e ço voleit
 Aler en Engleterre droit,
 Nent a cheval, mais tut a pé,
 K'el país ne seit entercié,
 Kar il i ert mult cuneüz,
 Si serrait tost aparceüz,
 Mais de povre home k'a pé vait
 Nen est tenu gueres de plait,
 De povre messagë e nu
 Est poi de plait en curt tenu.
 Il se penset si desguiser
 E sun semblant si remüer
 Ke ja nuls hom ne conestrat
 Ke Tristran seit, tant nel verrat.
 Parent procein, per në ami
 Ne pot saveir l'estre de li.
 Tan par se cuevre en su curage
 K'a nul nel dit ; si fait que sage :
 Suvent avent damage grant
 Par dire sun conseil avant.
 Ki si celast e nel deïst,
 Ja mal, so crei, në en cursist :
 Par conseil dire e descuvrir
 Solt maint mal suvent avenir.
 La gent en sunt mult disturbé
 De so ke n'unt suvent pensé.
 Tristran se cele cuintement,
 Si pense mult estreitement.
 Il nel met mie en long respit :
 La nuit se purpense en sun lit
 E l'endemain, très par matin
 Acueut sun erre et sun chemin.
 Il ne finat unke d'erer
 Si est venu drot à la mer.
 A la mer vent e truve prest
 La nef et quanquez mester est.
 La nef ert fort et bele e grande,
 Bone cum cele k'ert marchande ;
 De plusurs mers chargee esteit ;
 En Engleterre curre deit.
 Li notiner alent lur treff
 Et il desancrent cele nef.

Aler volent en alte mer ;
 Li venz est bon pur ben sigler.
 Atant es vus Tristran li pruz.
 Dit lur : "Sennurs, Deu vus guard tuz !
 En quel part irés vus, Deu l'oié ?
 – En Engleterre, funt cil, a joie ! "
 Tristran respunt al notiner :
 "A joie i pussez vus aler !
 Sennurs, kar me portez od vus :
 En Bretagne aler volun nus."
 Cil li ad dit : "Ben le graant ;
 Entrez dunc tost, venez avant."
 Tristran i vent e si entre enz.
 El vail amunt si fiert li venz,
 A grant esplait s'en vunt par l'unde.
 Trenchant en vunt la mer parfunde.
 Mult unt bon vent a grant plenté,
 A plaisir e lur volunté.
 Tut droit vers Engleterre curent,
 Dous nuiz e un jur i demurent.
 Al second jur venent al port,
 A Tiltagel, si droit record.
 Li roi Markes i surjurnout,
 Si fesait la reïne Ysolt,
 E la grant curt iloc esteit
 Cum li reis a custume aveit.
 Tintagel esteit un chastel
 Ki mult par ert e fort e bel ;
 Ne cremout asalt ne engin...
 ... Sur la mer sist en Cornuaille
 La tur ki ert e fort e grant :
 Jadis la fermerent jeant.
 De marbre sunt tut li quarel
 Asis e junt mult ben e bel.
 Eschekerez esteit le mur
 Si cum de sinopre e d'azur.
 Al chastel esteit une porte,
 Ele esteit bele e grant e forte.
 Ben serreit l'entree e l'issue
 Par dous prudumes defendue.
 La surjurnout Marke li reis,
 Od Bretuns, od Cornualeis,
 Pur le chastel kë il amout ;
 Si fesait la reïne Ysolt.
 Plentet i out de praerie,
 Plentet de bois, de venerie,
 D'euves duces, de pescheries
 E des belles guaineries.
 Les nefes ki par la mer siglouent
 Al port del chastel arivoent ;
 Par mer iloc al rei veneient

Genz d'autres terres kil querreient,
 E li estrange e li privé,
 E pur so l'ad il enamé.
 Li lius ert beus e delitables,
 Li païs bons e profitables,
 E si fu jadis apelez
 Tintagel li chastel faez.
 Chastel faë fu dit a dreit
 Kar douz faiz lë an se perdeit.
 Li païsant dient pur veir
 Ke douz faiz l'an nel pot l'en veir,
 Hume del païs ne nul hom ;
 Ja grant garde ne pregne l'om :
 Une en ivern, autre en esté.
 So dient la gent del vingné.
 La nef Tristran est arivee,
 El port senement est ancee.
 Tristran salt sus e si s'en ist
 E sur la rive si s'asist.
 Nuveles demande e enquert
 Del rai Markes e u il ert.
 Hom li dit k'en la vile esteit
 E grant curt tenuë aveit.
 "E u est Ysolt la raïne
 E Brenguain sa bele meschine ?
 – Par fait, e eles sunt ici.
 Encor n'at guere ke les vi ;
 Mais certes la raïne Ysolt
 Pensive est mult, cum ele solt."
 Tristran, quant ot Ysolt numer,
 Del cuer cumence a suspirer ;
 Purpense sai d'une vaidie,
 Cum il purrat veer s'amie.
 Ben set ke n'i purrat parler
 Par nul engin que pot trover.
 Proeisse ne lu pot valeir,
 Sen ne cuintise ne saveir,
 Kar Markes li reis, so set ben,
 Le heeit sur trestute ren,
 E s'il vif prendre le poeit,
 Il set ben kë il l'ocireit.
 Dunc se purpense de s'amie
 E dit : "Ki en cheut s'il m'ocie ?
 Ben dai murir pur sue amur,
 Las ! ja me mur jo chescun jur.
 Ysolt, pur vus tant par me doil !
 Ysolt, pur vus ben murir voil.
 Ysolt, se ci me saviez,
 Ne sai s'a mai parleriez :
 Pur vostre amur sui afolez.
 Si sui venu e nel savez.

Ne sai cument parler od vus :
 Pur ço sui jo tant anguissus.
 "Or voil espruver autre ren,
 Saver si ja me vendreit ben :
 Feindre mei fol, faire folie :
 Dunc n'est ço sen e grant veisdie ?
 Cuintise est, quant n'ai liu e tens :
 Ne puis faire nul greniur sens.
 Tels me tendra pur asoté
 Ke plus de lu serai sené,
 E tels me tendra pur bricun
 K'avra plus fol en sa maisun."
 Tristran a cest conseil se tient.
 Un peschur vait ki vers lu vient.
 Une gunele aveit vestue
 D'une esclavine ben velue.
 La gunele fu senz gerun,
 Mais desus out un caperun.
 Tristran le vait, vers lu le ceine,
 En un repost o lu l'en maine.
 "Amis, fet il, changuns nos dras ;
 Li men sunt bons, ke tu avras ;
 Ta cote avrai, ke mult me plest,
 Kar de tels dras suvent me vest."
 Li pescheres vit les dras bons,
 Prist les, si li dunat les sons,
 E quant il fu saisi des dras,
 Lez fu, si s'en parti chaut pas.
 Tristran unes forces aveit
 K'il meïsmes porter soleit.
 De grant manere les amat :
 Ysolt les forces lu donat.
 Od les forces haut se tundi :
 Ben senble fol u esturdi.
 En après se tundi en croiz.
 Tristran sout bien muer sa voiz.
 Od une herbete teinst sun vis
 K'il aporta de sun païs ;
 Il oint sun vis de la licur,
 Puis ennerci, muad culur :
 N'aveit hume ki al mund fust
 Ki pur Tristran le coneüst,
 Ne ki pur Tristran l'enterçast,
 Tant nel veïst u escutast.
 Il ad d'une haie un pel pris
 E en sun col l'en ad il mis.
 Vers le chastel en vait tut dreit ;
 Chaskun ad poür kë il vait.
 Li porters, quant il l'a veü,
 Mult l'ad cum fol bricun tenu.
 Il li ad dit : "Venez avant !

U avez vu demurré tant ? "
 Li fols respunt : "As nocés fui
 L'abé de Munt, ki ben conui.
 Unë habesse ad espusee,
 Une grosse dame velee.
 Il në ad prestre në abé,
 Moine ne clerc në ordiné
 De Besençon des kë al Munt,
 De quel manere kë il sunt,
 Ki ne serunt mandé as nocés,
 E tuz i portent pels e croces.
 En la lande, suz Bel Encumbre,
 La sailent e juent en l'umbre.
 Jo m'en parti pur ço ke dai
 Al manger u servir le rai."
 Li porters li ad respondu :
 "Entrez, fis Urgan le velu.
 Granz e velu estes assez :
 Urgan en so ben resemblez."
 Li fol entre enz par le wiket.
 Cuntre lui current li valet.
 Lë escrient cum hom fet lu :
 "Veez le fol ! Hu ! hu ! hu ! hu !"
 Li valet e li esquier
 De buis le cuident arocher.
 Par la curt le vunt cunvaient
 Li fol valet ki vunt siwant.
 Il lur tresturne mult suvent.
 Est tes ki li giete a talent ;
 Si nus l'asalt devers le destre,
 Il turne e fert devers senestre.
 Vers l'us de la sale aprochat.
 Le pel el col, dedenz entrat.
 Senes s'en aparçout li rais
 La u il sist al mestre dais.
 Il dit : "Or vai un bon sergant.
 Faites le mai venir avant."
 Plusurs sailent, contre lui vunt,
 En sa guisse saluet l'unt,
 Puis si amenerent le fol
 Devant le rai, le pel al col.
 Markes dit : "Ben vengez, amis.
 Dunt estes vus ? K'avez si quis ? "
 Li fols respunt : "Ben vus dirrai
 Dunt sui e ke je ci quis ai.
 Ma mere fu une baleine.
 En mer hantat cume sereine.
 Mès je ne sai u je nasqui.
 Mult sai jo ben ki me nurri.
 Une grant tigre m'aleitat
 En une roche u me truvat.

El me truvat suz un perun,
 Quidat que fusse sun foïn,
 Si me nurri de sa mamele.
 Mais une sor ai je molt bele :
 Cele vus durai, si volez,
 Pur Ysolt, ki vus tant amez."
 Li rais s'en rit e puis respunt :
 "Ke dit la merveile de munt ?
 – Reis, je vus durai ma sorur,
 Pur Ysolt ki aim par amur.
 Fesum bargaine, fesum change :
 Bon est a asaer estrange ;
 D'Ysolt estes tut ennuez,
 A une autre vus acuintez.
 Baillez moi la, jo la prendrai :
 Reis, pur amur vus servirai."
 Li reis l'entant e si s'en rit
 E dit al fol : "Si Deu t'aït,
 Se je te doïnse la roïne
 A amener en ta saisine,
 Or me di ke tu en fereies
 U en quel part tu la meraies,
 – Reis, fet li fol, la sus en l'air
 Ai une sale u je repair.
 De veire est faite, bele e grant ;
 Li solail vait par mi raïant ;
 En l'air est e par nuez pent,
 Ne berce, ne crolle pur vent.
 Delez la sale ad une chambre
 Faite de cristal e de lambre.
 Li solail, quant par main levrat,
 Leenz mult grant clarté rendrat."
 Li reis e li autre s'en rient.
 Entre els en parolent e dient :
 "Cist est bon fol, mult par dit ben.
 Ben parole sur tute ren,
 – Reis, fet li fols, mult aim Ysolt :
 Pur lu mis quers se pleint e dolt.
 Jo sui Trantris, ki tant l'amai
 E amerai tant cum vivrai."
 Ysolt l'entent, del quer suspire.
 Vers le fol ad curuz e ire ;
 Dit : "Ki vus fist entrer ceenz ?
 Fol, tu n'es pas Trantris : tu menz."
 Li fols vers Ysolt plus entent
 Ke ne fesoit vers l'autre gent.
 Ben aparceit k'ele ad irrur,
 Kar el vis mue la culur.
 Puis dit après : "Raïne Ysolt,
 Trantris sui, ki amer vus solt.
 Member vus dait quant fui navrez

– Maint home le savent assez –,
 Quant me combati al Morhout
 Ki vostre treü aver volt.
 A tel hoür me cumbati
 Ke je lë ocis, pas nel ni.
 Malement i fu je navrés,
 Kar li bran fu envenimés.
 L'os de la hanche m'entamat
 E li fors veninz eschauffat,
 En l'os s'aerst, vertir le fist,
 E tel dolur puis i assist
 Ki ne poüt mire guarir,
 Si ke quidoie bien murir.
 En mer me mis, la voil murir,
 Tant par m'ennuat le languir.
 Le vent levat, turment out grant,
 E chaça ma nef en Irlant.
 Al païs m'estut ariver
 Ke jo deveie plus duter,
 Kar j'aveie ocis le Morhout :
 Vostre uncle fu, roïne Ysolt,
 Pur ço dutai mult le païs.
 Mais jo fu naufrez e chitifs.
 Od ma harpe me delitoie :
 Je n'oi confort, ki tant amoie.
 Ben tost en oïstes parler
 Ke mult savoie ben harper.
 Je fu sempres a curt mandez,
 Tut issi cum ere navrez.
 La raïne la me guari
 De ma plaie, sue merci.
 Bons lais de harpe vus apris,
 Lais bretuns de nostre païs.
 Membrer vus dait, dame raïne,
 Cum je guarri par la mecine.
 Iloc me numai je Trantris :
 Ne sui jo ço ? Ke vus est vis ? "
 Isolt respunt : "Par certes, nun !
 Kar cil est beus e gentils hum,
 E tu es gros, hidus e laiz,
 Ke pur Trantris numer te faitz.
 Or te tol, ne hue sur mei :
 Ne pris mie tes gas ne tei."
 Li fols se turnë a cest mot,
 Si se fet tenir pur. I. sot.
 Il fert ces k'il trove en sa vei,
 Del deis desc'a l'us les cumvei,
 Puis lur escrie : "Foles genz,
 Tolez, issez puis de ceenz !
 Laissez m'a Ysolt consiler :
 Je la sui venu doneier."

Li reis s'en rit, kar mult li plest ;
 Ysolt ruvist e si se test.
 E li reis s'en aparceit ben.
 Al fol a dit : "Musart, ça ven.
 N'est la raïne Ysolt t'amie ?
 – Oïl, par fai ! je nel ni mie."
 Isolt respunt : "Certes, tu menz !
 Metez le fol hors de ceenz."
 Li fol respunt tut en riant
 E dit a Ysolt sun semblant :
 "Ne vus membre, raïne Ysolt,
 Quant li reis envaer me volt
 Cum si fist ? Il më envaiat
 Pur vus, k'il ore esspusee ad.
 Jë i alai cum marcheant
 Ki aventure alai querant.
 Mult ere haï al païs,
 Kar le Morhol avei ocis ;
 Pur ço alai cum marcheant,
 Si fis de ço cointisse grant.
 Quere vus dui a l'os le rei,
 Votre sennur ke je ci vei,
 Ki el païs n'ert nen cheriz,
 Et j'i fu durement haïs.
 J'ere chevaler mervilus,
 Mult enpernant e curajus :
 Ne dutai par mun cors nul home
 Ki fust d'Escoce tresk'a Rume."
 Isolt respunt : "Or oi bun cunte.
 A chevalers faites vus hunte,
 Kar vus estes un fol naïf.
 Co est dol ki tant estes vif.
 Tol tei de ci, si Deu t'ait ! "
 Li fols l'entent, si së en rit.
 Dunc dit après si faitement :
 "Raïne dame, del serpent
 Menbrer vus dait ke je l'ocis
 Quant jo vinc en vostre païs.
 La teste li sevrail del cors,
 La langue trenchai e pris hors ;
 Dedenz ma chauce la botai
 E del venim si eschaufai
 Ben quidai estre morz en fin ;
 Paumez me jeu lez le chemin.
 Votre mere e vus me veïstes
 E de la mort me guaresistes :
 Par grant mecine e par engin,
 Me guaresistes del venim.
 "Del bain vus membre u enz jo sis ?
 Iloc m'avïez près ocis.
 Merveile grant volïez faire,

Quant alastes m'espeie traire ;
 E quant vus l'aviez sachee
 E si la trovastes oschee,
 Dunc pensastes, e ço a dreit,
 Ke Morholt ocis en esteit.
 Tost porpensastes grant engin,
 Si defermastes votre eserin,
 E la pece dedenz trovastes
 Kel del teste al Morholt ostastes ;
 La piece junsistes al brant :
 Cele se joint de maintenant.
 Mult par fustes granment osee
 Quant enz el bain od ma espee
 Me voliez sempres ocire :
 Mult par est feme de grant ire !
 La raïne en vint al cri,
 Kar el vus aveit ben oï.
 Ben savez que je m'acordai
 Kar suvent merci vus criai,
 E je vus deveie defendre
 Vers celui ki vus voleit prendre :
 Vus nel prendrïez en nul fuur,
 Kar il vus ert encuntre quor.
 Ysolt, jo vus en defendi :
 N'est vair iço ke jo vus di ?
 – N'est mie vair, einz est mensunge ;
 Mais vus recuntez vostre sunge :
 Anuit fustes ivre al cucher
 E l'ivrece vus fist sunger.
 – Vers est : d'itel baivre sui ivre
 Dunt je ne quid estre delivre.
 "Ne membre vus quant vostre pere
 Me baillat vus, e vostre mere ?
 En la nef vus mistrent en mer.
 Al rai ici vus dui mener.
 Quant en haute mer nus meïmes,
 Ben vus dirrai quai nus feïmes.
 Le jur fu beus e fesait chaut,
 E nus fumes molt ben en haut.
 Pur la chalur eüstes sei :
 Ne vus membre, fille de rai ?
 D'un hanap beümes andui.
 Vus en beüstes e j'en bui.
 Ivre ai esté tut tens puis,
 Mais male ivrece mult i truis."
 Quant Ysolt ço entent e ot,
 En sun mantel sun chef enclot,
 Volt s'en aler e leve sus.
 Li rais la prent, si l'aset jus,
 Par le mantel hermin l'ad prise,
 Si l'ad dejuste lui resise :

"Sufrez un poi, Ysolt amie,
 Si parorum ceste folie.
 Fol, fet li reis, or voil oïr
 De quel mester tu sez servir."
 Li fols a Markes repundi :
 "Reis, dus e cuntes ai servi.
 – Sez tu de chens ? Sez tu d'oisels ?
 – Oil, fet il ; jo oi des bels."
 Li fols li dit : "Reis, quant me plest
 Chacer en bois u en forest,
 Od mes leures prendrai mes grues
 Ki volent la sus par ses nues ;
 Od mes limers les cingnes preng,
 Oves blanches, bises, de reng.
 Quant vois od mun pel berser hors,
 Mainz prend jo plunjuns e butors."
 Markes del fol bonement rit,
 Si funt li grant e li petit,
 Puis dit al fol : "Amis, beu frere,
 Ke sez tu prend en la riviere ? "
 Li fols respunt, a rire a pris :
 "Reis, tut i preng qanquez i truis,
 Kar je prendrai od mes osturs
 Les lus de bois e les granz urs ;
 Les senglers preng de mes girfaus,
 Ja ne les guard ne muns ne vaus ;
 De mes pitiz faucuns hauteins
 Prendrai les chievres e les daims ;
 D'esperver prendrai la gupil
 K'est devers la keue gentil ;
 D'esmerelun prendrai le levre,
 De hobel li kac e le bevre.
 Quant veng arere a mun ostel,
 Dunc sai ben eskermir de pel :
 Nul ne se cuverat tant ben
 Ke il nē ait aukes del men.
 Ben resai partir les tisuns
 Entre esquiers, entre garsuns.
 Ben sai temprer harpë e rote
 E chanter après à la note.
 Riche raïne sai amer :
 Si n'at sus cel amand mon per.
 Od cultel sai doler cospels,
 Jeter les puis par ces rusels.
 Enne sui je bon menestrel ?
 Ui vus ai servi de mun pel."
 Puis fert del pel environ sei.
 "Tolez, fet-il, de sur le rei !
 A voz ostels tost en alez !
 N'avez mangé ? Ke demurez ? "
 Li reis s'en rit a chascun mot,

Ke molt ot bon delit del sot.
 Puis cummande a un esquier
 Ki li amenet sun destrer.
 Dit ki aler dedure volt
 Cum a costume faire solt.
 Cil chevaler se vunt od lui
 E li esquier pur l'ennui.
 "Sire, merci, ço dit Ysolt.
 Malade sui, le chef me dolt :
 En ma chambre irrai reposer.
 Ne puis ceste noise escuter."
 Li reis atant aler le lait.
 Cele salt sus e si s'en vait.
 En la chambre vent mult pensive.
 Dolente se claime e chaitive.
 A sun lit vent, desus se sist ;
 Mult fu li dol grant k'ele fist.
 "Lasse, fait el, pur quei nasqui ?
 Mult ai le quor gref e marri.
 Brenguain, fait ele, bele sor,
 Certes a poi ke ne me mor !
 E melz me serait fusse morte,
 Kam ma vië est dure e forte.
 Quant je vai, tut m'est a contraire :
 Certes, Brenguain, ne sa quai faire ;
 Kar la enz est un fol venuz
 Ki mult est haut en croiz tunduz.
 A male urë i vint il hui
 Kar mult më ad fait grant ennui.
 Certes cist fol, cist fous jugleres,
 Il est devins u enchanteres,
 Kar il set mun estre e ma vie
 De chef en chef, ma dulce amie.
 Certes, Brengien, mult me merveil
 Ki li descufri mun conseil,
 Kar nus nel sout fors jë e vus
 E Tristran, le conseil de nus.
 Mais cist tafur, men escient,
 Il set tut par enchantement.
 Unques nul hom plus veir ne dist,
 Kar unques d'un mot ne mesprist."
 Brenguain respunt : "Je pens pur droit
 K'iço Tristran meïsmes soit.
 – Nu l'est, Brenguain, car cist est laiz,
 E hideus e mult conterfait
 E Tristran est tant alinieiz,
 Bels hom, ben fait, mult ensenez,
 Ne serroit trouvez en païs
 Nul chevaler de greinor pris :
 Pur ço ne crerai jë uwan
 K'iço sait mun ami Tristran.

Mais cist fol soit de Deu maldit :
 Malete soit l'ure k'il vit,
 E cele nef maldite sait
 En ki li fol vint ça endroit !
 Dol fu k'il ne neat en l'unde
 La hors en cele mer parfonde !
 – Taisiez, dame, ço dit Brenguain.
 Mult estes or de male main.
 U apresistes tel mester ?
 Mult savez ben escumignier.
 – Brenguain, kar cil m'ad fait desver.
 N'oïstes home si parler.
 – Dame, je quid, par saint Johan
 K'il seit le messagier Tristran.
 – Certes, ne sai, nel conus mie,
 Mès alez i, mai bele amie,
 Parler od li, si vus poez
 Saveir si vus le cunustrez."
 Brenguain salt sus : curteise esteit ;
 E vint en la sale tut dreit,
 Mès el n'i trovast serf ne franc,
 Fors le fol seant sur un banc.
 Li autrè en sunt tuz alé
 A lur ostels par la cité.
 Brenguain le vait, de luin estut.
 E Tristran mult ben la conuit.
 Le pel jeta hors de sa main
 E puis dit : "Ben vengez, Brenguain.
 Franche Brenguain, pur Deu vus pri
 Ke vus de mai aez merci."
 Brenguain respunt : "E je de quai ?
 Volez què ai merci de tei ?
 – E ! cheles ! Ja sui je Tristran,
 Ki en tristour vif e haan.
 Je sui Tristran ki tant se dot
 Pur l'amur la raïne Ysolt."
 Brenguain li dit : "Nu l'estes veir,
 Si cum jo quid a mun espeir.
 – Certes, Brenguain, veirs, je le sui :
 Tristran oi num quant ça me mui.
 Ja sui je Tristran veirement.
 Branguain, ne vus membre cument
 Ensemble partimes d'Irlande,
 Cume vus mist en ma cumande
 E vus e la roïne Ysolt
 K'ore cunuistre ne me volt,
 La raïne, quant a mei vint
 E par la destre main vus tint ?
 Si me baillat vus par la main.
 Membrer vus daît, bele Brangain.
 Ysolt e vus me cumandat.

Mult me requist, bel me priat
 K'en ma garde vus receüsse :
 Guardasse al melz ke je peüsse.
 Lors vus baillat un costeret,
 N'ert gueres grant, mès petitet :
 Dist ke vus ben le guardiszez,
 Cum s'amur aver voliez.
 Quant venimes en haute mer,
 Li tans se prist a eschaufer.
 Jë avei vestu un blialt.
 Tressué fu, e si oi chault.
 J'oi sai : a baivre demandai.
 Ben savez si vairs vus dit ai.
 Un valet ki a mes pez sist
 Levat e le costerel prist.
 En hanap dë argent versat
 Le baivre kë il denz trovat,
 Puis m'assist le hanap el poing
 E jë en bui a cel besuing.
 La maité ofri a Ysolt
 Ki sai aveit e baivre volt.
 Cel baivre, bele, mar le bui,
 E jë unques mar vus conui.
 Bele, ne vus en menbrë il ? "
 Brenguain respunt : "Par fai, nenil."
 "– Brenguain, dës puis k'amai Ysolt,
 A nul autre dire nel volt :
 Vus le soüstes e oïstes
 E vus l'uvraïne consentistes.
 Co ne sout nul ki fust el mund,
 Fors nus treis, de tuz çous ki sunt."
 Brenguain entent ke cil cuntat :
 Sun pas vers la chambre en alat.
 Cil salt sus, si la parsiwi ;
 Mult par lu vait crïant merci.
 Brenguain est venu a Ysolt.
 Si li surrist cum faire solt.
 Ysolt culur muad e teinst
 E sempres malade se feinst :
 La chambre fu sempres voidee,
 Kar la raïne est deshaitee.
 E Branguain pur Tristran alat.
 Droit en la chambre le menat.
 Quant il i vint e vit Ysolt,
 Il vait vers lu, baisier la volt,
 Mais ele se trait lors arere.
 Huntuse fu de grant manere,
 Kar ne saveit quai faire dut,
 E tressüat u ele estut.
 Tristran vit k'ele l'eschivat.
 Huntus fu, si se vergundat.

Si s'en est un poi tret en sus
 Vers le parei, de juste l'us.
 Puis dit aukes de sun voleir :
 "Certes, unc ne quidai ço veir
 De vus, Ysolt, franche raïne,
 Ne de Brenguain, vostre meschine.
 Allas ! ki tant avrai vescu
 Quant je cest de vus ai veü
 Ke vus en desdein me tenez,
 E pur si vil ore m'avez !
 En ki me porreie fier
 Quant Ysolt ne me deing amer,
 Quant Ysolt a si vil me tient
 K'ore de mai ne li suvent ?
 Ohi, Ysolt, ohi, amie,
 Hom ki ben aime tart ublie.
 Mult valt funteine ki ben surt,
 Dunt li reuz est bon e ben curt,
 E de l'ure k'ele secchist,
 K'ewe n'i surt n'ewe n'en ist,
 Si ne fet gueres a priser :
 Ne fait amur, quant volt boiser."
 Ysolt respunt : "Frere, ne sai.
 E vus esguard e si m'esmai,
 Kar n'aperceif mie de vus
 Ke seiez Tristran l'amerus."
 Tristran respunt : "Reïne Ysolt,
 Je sui Tristran, k'amer vus solt.
 Ne vus membre del seneschal
 Ki vers le rei nus teneit mal ?
 Mis compainz fu en un ostel,
 U nus jeümes par üel.
 Par une nuit, quant m'en issi,
 Il levat sus, si me siuvi.
 Il out negez, si me trovat :
 Al paliz vint, utre passat,
 En vostre chambre nus gaitat
 E l'endemain nus excusat.
 Ço fu li premier ki al rei
 Nus excusat, si cum je crei.
 Del naim vus redait ben membrer,
 Ke vus soliez tant duter.
 Il n'amad pas nostre deduit :
 Entur nus fu e jur e nuit.
 Mis i fu pur nus aguaiter
 E servi de mult fol mester.
 Senez fumes a une faiz.
 Cum amanz ki trop sunt distraiz
 Purpensisent de mainte veidise,
 Dë engin, dë art, de cuintise,
 Cum il purunt entre assembler,

Parler, envaiser e jüer,
 Si feïmes nus : senez fumes
 En votre chambre u nus jeümes ;
 Mais le fel naim de pute orine
 Entre noz liz pudrat farine,
 Kar par itant quidat saveir
 L'amur de nus si ço fust veir.
 Mais je de ço m'en averti.
 A vostre lit joinz pez sailli :
 Al sailer le braz me crevat
 E votre lit ensenglentat ;
 Arere saili ensement
 E le men lit refis sanglant.
 Li reis Markes survint atant
 E vostre lit trovat sanglant.
 Al men en vint enelespas
 E si trovat sanglant mes dras.
 Raïne, pur vostre amisté,
 Fu de la cort lores chascé.
 Membre vus, ma belë amie
 D'une petite druerie
 Kë une faiz vus envaiai,
 Un chenet ke vus purchaçai,
 E ço fu le Petit Creü
 Ki vus tant cher avez eü.
 E souvenir vus en dait ben,
 Amie Ysolt, dë une ren :
 Quant cil d'Irlande a la curt vint,
 Li reis l'onurrat, cher le tint.
 Harpeür fu, harper saveit :
 Ben saviez ke cil esteit.
 Li reis vus dunat al harpur.
 Cil vus amenat par baldur
 Tresque a sa nef, e dut entrer.
 En bois fu, si l'oï cunter.
 Une rote pris, vinc après
 Sur mun destré le grant elez.
 Cunquise vus out par harper
 E je vus conquis par roter.
 Raïne, souvenir vus dait,
 Quant li reis cungié m'aveit
 E jë ere mult anguissus,
 Amie, de parler od us
 E quis engin, vinc el vergez
 U suvent fumes enveisez.
 Desus un pin el umbre sis,
 De mun canivet cospels fis
 K'erent enseignes entre nus
 Quant me plaiseit venir a vus.
 Une funteine iloc surdeit
 Ki devers la chambre curreit ;

En ewe jetai les cospels :
 Aval les porta li rusels.
 Quand veïez la doleüre,
 Si savïez ben a dreiture
 Ke jo i vendreie la nuit
 Pur envaiser par mun deduit.
 Li nains sempres s'en aperceut :
 Al rei Marc cunter le curut.
 Li rais vint la nuit el gardin,
 E si est munté sus el pin.
 Jo vinc après, ke mot ne soi,
 Mais si cum j'oi esté un poi,
 Si aperceu l'umbre le roi,
 Ke seet el pin ultre moi.
 De l'autre part venistes vus.
 Certes j'ere dunc poerus,
 Kar je dutoie, ço sachez,
 Ke vus trop ne vus hastisez.
 Mais Deus nel volt, sue merci !
 L'umbre veïstes ke je vi,
 Si vus en traisistes arere,
 E jo vus mustrai ma priere
 Ke vus al rai m'acordissez,
 Si vus fare le püissez,
 U il mes gages aquitast
 E del regne aler me lessast.
 Par tant fumes lores sauvez,
 C'al rei Marcus fu acordez.
 Ysolt, membre vus de la lai
 Ke feïstes, bele, pur mai ?
 Quant vus eisistes de la nef,
 Entre mes bras vus tinc suëf.
 Je më ere ben desguisé,
 Cum vus më avïez mandé.
 Le chef teneie mult enbrunc.
 Ben sai quai me deïstes dunc :
 K'od vus me laissasse chaïr.
 Ysolt amie, n'est ço vair ?
 Suëf a la terre chaïstes
 E vos quissettes m'aüvristes
 E m'i laissai chaïr dedenz,
 E ço virent tutes les genz.
 Par tant fustes, ce je l'entent,
 Ysolt, guarie al jugement
 Del serement e de la lai
 Ke feïstes en curt le rai."
 La raïne l'entent e ot
 E ben a noté chescun mot.
 El l'esgarde ; del quer suspire,
 Ne set suz cel ke puisse dire,
 Kar Tristran ne semblout il pas

De vis, de semblanz ne de dras.
 Mais a ço k'il dit ben entent
 K'il dit veir e de ren ne ment.
 Pur ço ad el quer grant anguisse
 E si ne set ke faire puisse.
 Folie serrait e engain
 A entercer le pur Tristan,
 Quant ele vait e pense e creit
 N'est pas Tristan, mais autre esteit ;
 E Tristan mult ben s'aparceut
 K'ele del tut le mescunuit.
 Puis dit après : "Dame reïne,
 Mult fustes ja de bon'orine,
 Quant vus m'amastes seinz desdeing.
 Certes de feintise or me pleing.
 Ore vus vai retraite et fainte,
 Or vus ai jo de feinte ateinte ;
 Mais jo vi ja, bele, tel jur
 U vus m'amastes por amur :
 Quant Marcus nus out conjeiez
 E de sa curt nous out chascez
 As mains ensemble nus preïmes
 E hors de la sale en eissimes.
 A la forest puis en alames
 E un mult bel liu i trovames.
 En une roche fu cavee ;
 Devant ert estraitte l'entree ;
 Dedenz fu voltisse e ben faite,
 Tant bele cum se fust putraite ;
 L'entaileüre de la pere
 Esteit bele de grant manere :
 En cele volte cunversames,
 Tant cum en bois nus surjurnames.
 Hudein, mum chen, ke tant oi cher,
 Iloc l'afaitai senz crïer.
 Od mum chen e od mun ostur,
 Nus pessoie je chascun jur.
 Reïne dame, ben savez
 Cum nus après fumes trovez.
 Li reis meïmes nus trovat
 E li naim kë od li menat.
 Mais Deus aveit uvré pur vus,
 Quant trovat l'espee entre nus ;
 E nus rejeümes de loins.
 Li reis prist le gant de sun poing
 E sur la face le vus mist
 Tant suëf kë un mot ne dist,
 Kar il vit un rai de soleil
 Kë out hallé e fait vermeil.
 Li reis s'en est alez atant.
 Si nus laissat iloc dormant ;

Puis në out nul suspeziun
 K'entre nus oüst si ben nun ;
 Sun maltalent nus pardonat
 E sempres pur nus envoiat.
 Isolt, membrer vus en daït ben,
 Dunt vus donai Huden, mun chen.
 K'en avez fait ? Mustrez le mai."
 Ysolt respunt : "Je l'ai, par fai.
 Cel chen ai je dunt vus parlez.
 Certes, ore endreit le verrez.
 Brenguain, ore alez pur le chen :
 Amenez lë od tut le lien."
 Ele leve e en pez sailli,
 Vint a Huden, e cil joï,
 E le deslie, aler le lait.
 Cil junst les pez e si s'en vait.
 Tristran li dit : "Ca ven, Huden :
 Tu fus ja men, or te repren."
 Huden le vit, tost le cunuit.
 Joie li fist cum faire dut.
 Unkes de chen n'oï retraire
 Ne pouïst merur joie faire
 Ke Huden fist a sun sennur,
 Tant par li mustrat grant amur.
 Sur lui curt e leve la teste,
 Unc si grant joie ne fist beste.
 Bute del vis e fert del pé,
 Aver en pouïst l'en pité.
 Isolt le tint a grant merveille.
 Huntuse fu, devint vermeille
 De ço kë il si le joï
 Tantost cum il sa voiz oï,
 Kar il ert fel e de puite aire
 E mordeit e saveit mal faire
 A tuz ices k'od li juoent
 E tuz ices kil manioent ;
 Nus n'i poeit së acuinte,
 Ne nus nel poeit manier
 Fors sul la raïne e Brenguain,
 Tant par esteit de male main
 Depuis k'il sun mestre perdi
 Ki l'afaita e kil nurri.
 Tristran jeïst Huden e tient.
 Dit a Ysolt : "Melz li suvient
 Ki jol nurri, ki l'afaitai
 Ke vus ne fait ki tant amai.
 Mult par a en chen grant franchise
 E a en femme grant feintise."
 Isolt l'entent e culur mue.
 D'anguisse fremist e tressue.
 Tristran li dit : "Dame reïne,

Mult sulïez estre enterine !
 Remembre vus cum al vergez
 U ensemble fumes cuchez,
 Li rais survint, si nus trovat
 E tost arere returnat.
 Si purpensa grant felunnie :
 Occire nus volt par envie,
 Mais Deus nel volt, sue merci !
 Kar je sempres m'en averti.
 Bele, de vus m'estot partir,
 Kar li reis nus voleit hunir.
 Lors me donastes vostre anel
 D'or esmeré, ben fait e bel,
 E jel reçui, si m'en alai
 E al vair Deu vus cumandai."
 Isolt dit : "Les ensengnez crei.
 Avez l'anel ? Mustrez le mei."
 Il trest l'anel, si li donat.
 Ysolt le prent, si l'esguardat :
 Si s'escreve dunc a plurer ;
 Ses poinz detort, quidat desver.
 "Lasse, fet ele, mar nasqui !
 En fin ai perdu mun ami,
 Kar ço sai je ben, s'il vif fust,
 Kë autre hum cest anel n'eüst.
 Mais or sai jo ben k'il est mort.
 Lasse ! ja mais n'avrai confort !"
 Mais quant Tristran plurer la vait,
 Pité l'em prist e ço fu droit.
 Puis li ad dit : "Dame raïne,
 Bele estes vus e enterine.
 Dès or ne m'en voil mès cuvrir,
 Cunuistre me frai e oïr."
 Sa voiz muat, parlat a dreit.
 Isolt sempres s'en aperceit.
 Ses bras entur sun col jetat,
 Le vis e les oilz li baisat.
 Tristran lores a Brenguain dist
 Ki s'esjoï par grant delit :
 "De l'ewe, bele, me baillez.
 Lavrai mun vis ki est sullez."
 Brenguain l'ewe tost aportat
 E ben tost sun vis en lavat.
 Le teint dë herbe e la licur,
 Tut en lavad od la suur,
 E sa propre furme revint.
 Ysolt entre ses bras le tint.
 Tel joie en ad de sun ami
 K'ele ad e tent dejuste li
 Ke ne set cument contenir ;
 Ne le lerat anuit partir

E dit k'i avrat bon ostel
 E baus lit e ben fait e bel.
 Tristran autre chose ne quert
 Fors la raïne Ysolt, u ert.
 Tristran en est joius e lez :
 Mult set ben k'il est herbigez.

Le lai du Chèvrefeuille par Marie de France

Asez me plest e bien le voil
 Del lai qu'hum nume Chevrefoil,
 Que la verité vus en cunt,
 Comment fu fet, de coi e dont.
 Plusurs le m'unt cunté e dit
 E jeo l'ai trové en l'escrit
 De Tristram e de la reïne,
 De lur amur que tant fu fine,
 Dunt il eurent meinte dolur,
 Puis en mururent en un jur.
 Li reis Mars esteit curucié,
 Vers Tristram sun nevuz irié :
 De sa tere le cungëa
 Pur la reïne qu'il ama.
 En sa cuntree en est alez,
 En Suthwales u il fu nez.
 Un an demurat tut entier,
 Ne pot ariere repeirier ;
 Mès puis se mist en abandun
 De mort e de destructiun :
 Ne vus esmerveilliez neënt,
 Kar ki eime mut lealment
 Mut est dolenz e trespensez
 Quant il nen ad ses volentez.
 Tristram est dolent, trespensis :
 Por ceo s'esmut de sun país.
 En Cornüaille vait tut dreit
 La u la reïne maneit.
 En la forest tut sul se mist :
 Ne voleit pas qu'hum le veïst.
 En la vespree s'en eisseit,
 Qant tens de herberger esteit.
 Od paï sanz, od povre gent
 Perneit la nuit herbergement ;
 Les nuveles lur enquireit
 Del rei cum il se cunteneit.
 Ceo li dient qu'il unt oï
 Que li barun erent bani ;

A Tintagel deivent venir :
 Li reis i veolt sa curt tenir ;
 A Pentecuste i serunt tuit,
 Mut i avra joie e deduit,
 E la reïne i sera.
 Tristram l'oï, mut se haita :
 Ele ne purrat mie aler
 K'il ne la veie trespasser.
 Le jur que li rei fu meüz,
 Tristram en est al bois venuz.
 Sur le chemin què il saveit
 Que la route passer deveit,
 Une codre trencha par mi :
 Tute quarreie la fendi.
 Quant il a paré le bastun,
 De sun cutel escrit sun nun :
 Se la reïne s'aperceit,
 Que mut grant gardë en pernëit
 (Autre feiz li fu avenu
 Que si l'aveit aparceü),
 De sun ami bien conustra
 Le bastun, quant el le verra.
 Ceo fu la summe de l'escrit
 Qu'il li aveit mandé e dit :
 Que lunges ot ilec esté ;
 Pur atendrë ot surjurné,
 Pur espïer e pur saver
 Coment il la peüst veer,
 Kar ne pot nent vivre sanz li.
 D'eus deus fu il tut autresi
 Cume del chevrefoil esteit
 Ki a la codre se perneit :
 Quant il est s'i laciez e pris
 E tut entur le fust s'est mis,
 Ensemble poënt bien durer,
 Mès ki puis les volt desevrer,
 Li codres muert hastivement
 E li chevrefoil ensement.
 "Bele amie, si est de nus :
 Ne vus sanz mei, ne mei sanz vus."
 La reïne vait chevauchant.
 Ele esgardat tut un pendant,
 Le bastun vit, bien l'aparceut,
 Tutes les lettres i conut.
 Les chevaliers que la menoent,
 Ki ensemblë od li erroent
 Cumanda tuz a arester :
 Descendre vot e resposer.
 Cil unt fait sun commandement.
 Ele s'en vet luinz de sa gent.
 Sa meschine apelat a sei,

Brenguein, qui mut ot bone fer.
Del chemin un poi s'esluina,
Dedenz le bois celui trova
Que plus l'amot que rien vivant :
Entrë eus meinent joie grant.
A lui parlat tut a leisir,
E ele li dit sun pleisir,
Puis li mustra cum faitement
Del rei avra acordement,
E que mut li aveit pesé
De ceo qu'il l'ot si cungié :
Par encusement l'aveit fait.
Atant s'en part, sun ami lait.
Mais quant ceo vient al desevrer,
Adunc comencent a plurer.
Tristram a Wales s'en rala,
Tant que sis uncles le manda.
Por la joie qu'il ot eüe
De s'amie qu'il ot veüe,
E pur ceo k'il aveit escrit
Si cum la reïne l'ot dit,
Pur les paroles remembrer,
Tristram, ki bien saveit harper,
En aveit fait un nuvel lai ;
Asez brefment le numerai :
Gotelef l'apelent Engleis,
Chevrefoil le nument Franceis.
Dit vus en ai la verité
Del lai que j'ai ici cunté.